

VOYAGE

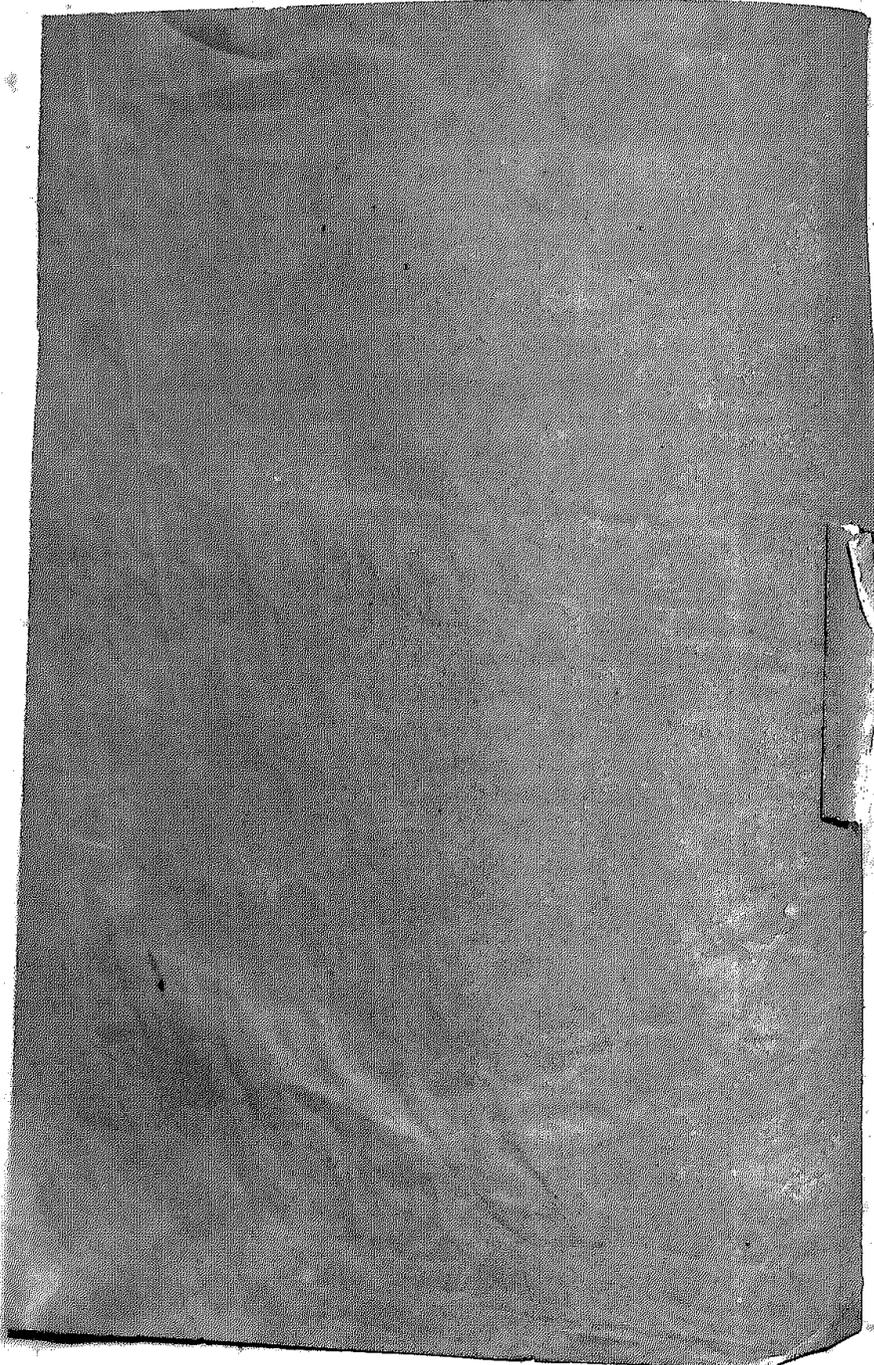
PITTORESQUE

EN ESPAGNE

ET EN PORTUGAL

2

R. 12636



VOYAGE
PITTORESQUE
EN ESPAGNE



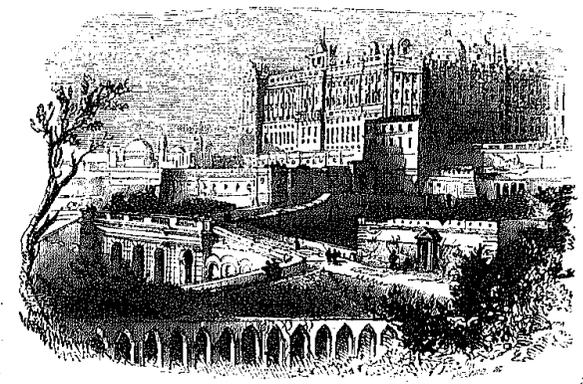
ET EN PORTUGAL

PAR

ÉMILE BÉGIN ?

Auteur du Voyage pittoresque en Suisse.

ILLUSTRATIONS DE M. ROUARGE FRÈRES



PARIS

BELIN-LEPRIEUR ET MORIZOT, ÉDITEURS

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3



INTRODUCTION

« L'Espagnol basané sent renaitre son antique flamme ; cette vaillante énergie qui tint les Maures en échec, pendant huit siècles de succès et de revers alternés, a reparu tout à coup. »

LORD BYRON, *L'Âge de Bronze.*

Dans le premier sourire d'une mère à sa fille, d'une fille à sa mère, il y a quelque chose d'éminemment sympathique et religieux : c'est le même effet que produit, au lever de l'aurore, le sourire du ciel quand il contemple l'Espagne; le sourire de l'Espagne quand elle s'incline révérencieuse devant la majesté du ciel : un soleil radieux répand alors sur elle les flots de sa lumière, et chaque rayon, sorte d'émanation divine, porte avec soi bonheur, espérance, fécondité. Ici, des cactus ouvrent leurs corolles de pourpre et d'or, des plantes caryophyllées balancent leurs tiges, et des iris secouent leur pollen; là, quelques milliers d'oiseaux livrent aux zéphyrs leur voix argentine, leurs ailes diaprées de chatoyantes couleurs, tandis que les chevriers au sommet des montagnes, les pâtres dans les plaines, les bûcherons au fond des bois, le citadin sur les places publiques, le marin sur son navire, la femme du monde et la femme bourgeoise, se dégagent, celles-ci de leur mante noire, ceux-là du manteau traditionnel de

l'Ibérie. Le long des côtes maritimes, depuis Fuente Rabia jusqu'à Gibraltar, depuis Gibraltar jusqu'au golfe de Roses, on dirait une guirlande flottante, composée de petits étendards hissés aux mâts des bateaux-pêcheurs; et sur le rivage apparaît une population joyeuse dont l'existence incertaine, abandonnée aux vagues comme le berceau de Moïse, flotte sans cesse entre deux immensités : l'immensité du ciel et l'immensité des mers.

Lei chaque siècle, tumultueuse caravane, a passé d'un pied si léger, qu'à peine a-t-il laissé des traces ailleurs que sur les visages; mais, derrière les siècles, certains costumes, certaines habitudes sont restés comme autant de bagages oubliés dans la rapidité d'une fuite que le temps précipite en vainqueur. Les âges venus après ont utilisé ces dépouilles, respecté le caractère traditionnel dont elles demeuraient empreintes, et façonné, pour leur usage, un vêtement tantôt phénicien ou carthaginois, tantôt romain ou gaulois, arabe ou normand, selon l'origine des passagers que la caravane des siècles a promenés jadis à sa suite.

Un jour, deux puissants génies, fatigués de leur marche si longue et de leur lutte si vive, le génie de l'art chrétien et celui de l'art oriental, s'arrêtèrent immobiles sur les chefs-d'œuvre enfantés par eux. La force leur manquait pour aller plus loin, pour monter plus haut. Cette couronne rayonnante de foi vive et de poésie qu'ils devaient poser au faite d'édifices inachevés, le doute qui enfanta Luther allait bientôt la flétrir et l'effeuiller : un vent froid soufflait du nord, traversait la France, l'Italie, arrêtait le spiritualisme dans sa carrière de régénération, scindait en deux parties tranchées l'existence artistique de Raphaël, et mêlait à l'idéal religieux de Michel-Ange l'idéal philosophique du platonisme.

Alors un art mondain, interprète d'idées mondaines, mélange savant d'antiques réminiscences, grandissait presque sans contrainte : déjà, pour le recevoir, les ogives arrondissaient leurs

arceaux; les vierges de Cimabué, les créatures célestes de Fiesole, de Van Eyck et du Giotto descendaient de leur piédestal ou rejetaient leur linceul de pierre; c'était à qui lui tendrait la main, à qui lui donnerait le baiser de paix et l'accolade fraternelle. L'Italie, où ne s'est jamais naturalisé l'arc-en-tiers-point, acceptait volontiers la renaissance comme elle avait accepté la byzantine, tandis qu'en Espagne l'art chrétien, justement orgueilleux de sa lutte avec l'islamisme, aimait mieux demeurer agenouillé dans son extase, au milieu des personnages mystiques dont il avait formé sa cour, que d'abandonner l'ascétisme grandiose auquel il devait et sa gloire et sa puissance.

Le temps marchait toutefois pour l'Espagne comme pour les autres contrées européennes. On y sentait la terre trembler sous les pieds; par delà les cieux que montrait au patriarche Abraham l'ange de la Bible, on croyait entrevoir d'autres cieux; et les hommes d'imagination chaude, tourmentés de passions nouvelles, de désirs nouveaux, cherchaient quelque nouvelle terre pour y planter leur tente. Ce fut alors qu'un vaisseau, le vaisseau d'Amérique Vespuce, partit des rives ibériennes; des vents inconnus gonflaient ses voiles comme ils gonflaient les voiles de l'intelligence; il emportait avec lui les espérances de plusieurs générations successives, et le genre humain venait s'asseoir sur le rivage, attendant d'autres destinées, espérant qu'incessamment du sein des flots le cri d'abordage lui révélerait un monde.

Telle était la disposition des esprits au moment où retentit le bruit des conquêtes transatlantiques. L'enthousiasme devint universel : l'Espagne entière s'anima; les ponts-levis se dressèrent; les dagues resplendirent aiguës; la bannière seigneuriale flotta sur les créneaux; la dame châtelaine apparut en longs habits de cérémonie, tenant à la main le lévrier fidèle ou le faucon qui glapissait d'aise; les coursiers de bataille, richement caparçonnés, hennirent dans chaque cour d'attente; la coupe des fes-

tins fut vidée chez les pauvres comme chez les grands; le bourdonnement des cloches vint se mêler au bourdonnement de la rue; et, revêtu de sa cotte de mailles, chargé de sa pesante armure, tout un peuple fut debout, attendant le signal d'expéditions lointaines.

Ce signal, qui l'a donné? Est-il venu du ciel ou de l'enfer? L'ordre de marcher a-t-il été dit par l'ange de la mort annonçant au moyen âge que son règne s'achève, et qu'il ne lui reste plus qu'à descendre dans le sépulcre de pierre taillé de ses propres mains depuis cinq siècles; ou bien le mot suprême a-t-il été prononcé par l'ange de la vie, ouvrant à la renaissance une porte de marbre sous laquelle se presse le cortège des grands hommes qui la précèdent et des grands hommes qui la suivent? S'agissait-il de porter l'Évangile aux nations sauvages et de les faire successivement asseoir aux saints banquets de l'agneau sans tache, ou bien voulait-on l'exploitation immorale de l'homme par l'homme, la recherche aventureuse de richesses factices substituées aux richesses réelles que la métropole recelait en elle-même? Quelle qu'edt été la pensée de nos pères et l'inspiration d'en haut, le point de départ n'en fut pas moins digne du plus grand intérêt; car devant la civilisation s'ouvrait une large voie, et bientôt devait s'opérer l'alliance féconde des merveilles de la nature dans un autre univers avec les merveilles de la science et de l'industrie.

Pour chanter l'*hosanna* d'un semblable hymnée, toutes les églises étaient revêtues de leurs tentures, peuplées de leurs lévites; toutes les rues s'étaient parées, et, pour mieux clore son empire, le moyen âge, dont la vie fut une marche triomphale à travers le temps, semblait avoir voulu prendre ses plus somptueux atours, évoquer ses illustrations, étaler ses pompes. Les peuplades du littoral, les peuplades de l'intérieur, ornées de costumes taillés sur des patrons antiques, costumes pittoresques, quelquefois

bizarres et d'origine distinctive, accompagnaient le moyen âge. On eût dit autant d'ambassades survivant à des peuples descendus dans la tombe, groupes d'héritiers qui se reconnaissaient entre eux, qui parlaient tous une langue spéciale, qui avaient le sentiment instinctif de leur origine, mais qui ne pouvaient en produire ni les titres, ni les annales.

A la suite de cet imposant cortège marchait une femme, femme noble et fière, au teint pâle, à la chevelure d'ébène, à la prunelle ardente; sur son front étincelait un diadème d'or; aux basques de sa robe tissée d'argent, de pourpre et de soie, appendaient les écussons de ses armes; plusieurs monarques soutenaient la queue de son lourd manteau d'azur; devant elle huit pages tenaient les huit couronnes de Navarre, de Castille, d'Aragon, des Asturies, de Léon, de Cordoue, de Grenade et de Murcie; quatre chevaliers portaient sur des coussins, celui-ci l'épée avec la main de justice, celui-là le casque d'or au flamboyant cimier, un troisième les éperons avec mollettes étoilées, un quatrième la cuirasse étincelante; venaient ensuite son noir coursier blanchi d'écume, qui piaffait impatient du mors, ses écuyers, ses faucons d'honneur, ses poètes, ses aumôniers, ses ménestrels; femme étonnante, dont la physionomie passionnée exprimait la grandeur des résolutions, la noblesse du courage, la hauteur des idées, l'énergie du vouloir; femme qui, d'un regard, soulevait les tempêtes sociales, et d'un sourire donnait la paix au monde: c'était l'Espagne. Ses respectueux enfants semaient de fleurs les tapis qu'elle foulait, célébraient à l'envi sa gloire ou lui faisaient hommage de leurs œuvres: ici, c'est Spartacus apportant les aigles des légions romaines qu'il a vaincues; c'est Lucain tenant le manuscrit de sa Pharsale, Martial son recueil d'Épigrammes, Sénèque ses tragédies; plus loin, dans un groupe d'Arabes, Albucasis, Avicenne, Averrhoës, Mesué déposant à ses pieds leurs œuvres: elle sourit aux romances du Cid, accepte avec gratitude le code d'Al-

phouse le Sage, et tend une main protectrice à ces artistes sculpteurs et peintres qui, dans plusieurs milliers d'églises, ont idéalisé la prière, matérialisé la lettre du dogme pour la rendre palpable, et qui ont transporté de leur âme sur les murailles et sur la toile les croyances si pures, les motifs de consolation si douce que la religion inspire.

L'Espagne arrivait sous le porche de la cathédrale de Tolède, où l'attendait le cardinal-archevêque avec tout son clergé, lorsque deux immenses tableaux se déroulèrent devant elle : l'un et l'autre représentaient un enfant royal au berceau. Dans la première des deux toiles, empreinte d'actualité, resplendissante des couleurs les plus vives, on voyait Charles-Quint naissant sur la limite de deux siècles, pour sceller la pierre du tombeau dans lequel le moyen âge dormira d'un sommeil éternel, et pour ouvrir à la renaissance la carrière qu'elle mesure avec audace. Cette toile portait la date 25 février 1500. L'autre toile, songe prophétique esquissé dans les teintes vaporeuses d'un demi-jour, laissait apercevoir une scène tumultueuse, émouvante, passionnée : une femme aimée du peuple espagnol, épouse, mère et reine, frappée du couteau parricide d'un fanatique insensé; mais à côté d'elle un ange gardien qui, du bout de son aile, fait dévier l'instrument fatal, puis d'un souffle répand dans l'âme de l'infante et de son auguste mère les trésors de la grâce. L'inscription, *Atocha*, 2 février 1852, se lisait au bas de cette création qu'une palette invisible avait exécutée pour instruire et rassurer l'Espagne.

Entre les deux époques marquées par deux faits d'un intérêt si grand, se place une période de trois siècles et demi, pendant laquelle ont régné sur le monde la forme aux dépens de l'idéal, la discussion de la raison pure aux dépens de la poésie : c'est la période des révolutions politiques faites pour le compte de l'individualisme, gouffre resté béant, au fond duquel, tôt ou tard, se précipiterait l'ordre social, si l'on n'y portait remède.

Le cachet dont Charles-Quint a fermé le dernier asile du moyen âge passera, nous en nourrissons l'espoir, entre les mains de la jeune infante, qui, fidèle aux principes de son aïeule la reine Christine et de sa mère la reine Isabelle, saura réprimer et contenir la démagogie.

Foyer des plus nobles instincts, des plus généreuses pensées et du dévouement le plus complet à l'auguste famille qui gouverne, il ne faut à l'Espagne que vouloir, et bientôt elle aura repris le sceptre glorieux qu'elle tenait autrefois d'une main si ferme et si digne. Bouleversée pendant trois siècles par une lutte opiniâtre, égarée par les enivrantes séductions du vaste territoire qu'elle avait conquis, l'Espagne crut devoir substituer les ressources du commerce maritime aux ressources de l'agriculture, à celles de l'industrie; là se trouve le secret de sa déchéance. Mais qu'elle continue l'œuvre de régénération poursuivie par elle depuis vingt-cinq ans, avec une sagesse si profonde, une résolution si courageuse; qu'elle applique aux réalités matérielles son intelligence admirable, ses ressources territoriales, et dès aujourd'hui je la proclame avec orgueil la digne sœur de la France!

Nous avons pour but principal de faire ressortir l'alliance intellectuelle des deux nations; de les montrer cheminant, malgré d'horribles guerres, sur deux lignes parallèles; tirant même de leurs convulsions intestines, de leur antagonisme des éléments de progrès, et donnant aux grandeurs de l'avenir une fondation profondément assise dans l'arène vacillante des rivalités nationales.

Une étude bien sérieuse, un double séjour, un double voyage effectués à vingt-cinq années d'intervalle, nous ont permis d'apprécier, de comparer l'âge ancien et l'âge actuel de la péninsule espagnole : nous l'avons vue secouant les derniers haillons de ses misères; échappant à l'épidémie de la fièvre jaune, au commencement de l'année 1822; à l'épidémie plus redoutable du fanatisme et des préjugés; se frayant, à travers les ruines du passé, de har-

dis sentiers, et, chemin faisant, semant les germes de sa prospérité future. Nous l'avons vue encore avec ses légions de moines; sillonnée par les bandes d'une armée connue sous le nom d'armée de la Foi; nous la retrouvons maintenant presque affranchie des traditions du moyen âge, plus jeune que ne semblent l'indiquer ses monuments, ses fêtes et ses coutumes.

Salut donc à toi, Espagne contemporaine, vêtue selon nos modes, parlant notre langue, épousant nos principes, écoutant notre musique et nos drames, toujours gracieuse sans cesser d'être noble, salut... Mais, salut également à toi, ma vieille Espagne, chère idole que l'imagination poursuit comme un songe d'amour et de poésie; salut à tes obélisques romains, à tes mosquées aujourd'hui silencieuses, à tes retentissantes cathédrales, à tes rues tortueuses serrées l'une contre l'autre, comme si le gantelet de fer du régime féodal les pressait encore; salut et respect pour chacun de tes âges historiques, pour chacune de tes institutions qui avait sa raison d'être, puisqu'elle reposait dans le sein du Seigneur, avec toutes les vues providentielles auxquelles l'humanité s'enchaîne...

VOYAGE PITTORESQUE

EN ESPAGNE

ET EN PORTUGAL

I

LES PYRÉNÉES

Louis XIV avait nivelé les Pyrénées par sa politique savante. Les Pyrénées se sont redressées de toute leur hauteur.

J. D'AVENEL, *Rome et Jérusalem.*

Aspect général. — Les Basques, leur origine, leurs mœurs, leurs habitudes, leur costume, leurs jeux. — Olano de Pesehiera. — Organisation ancienne et nouvelle du pays basque. — Esprit militaire. — Usage du cacolet. — Le poète Chabolagui. — La Navarre, comparée au pays basque. — L'Aragon. — Caractère, traditions politiques, genre de vie des Aragonais. — La Catalogne. — Esprit particulier au Catalan; sous quels rapports il ressemble à l'Aragonais, et sous quels rapports il en diffère. — Son industrie, son amour du pays natal. — Idées de l'empereur Napoléon relativement aux contrées septentrionales de l'Espagne.

De peur qu'en se heurtant deux nations puissantes comme la France et l'Espagne ne détruisent le principe de leur nationalité respective, la Providence a voulu qu'entre elles s'élevât la chaîne des Pyrénées; chaîne immense qui seule formerait un État; qui touche aux deux grandes mers de l'Europe, et qui, dans un parcours de cent lieues, dessine à l'horizon une courbe sombre, ondulée de stries neigeuses.

Ce matin je l'ai vue du belvédère de Tartas; l'autre jour je l'apercevais des hauteurs de Bagnères et de Tarascon; je pouvais, sur trente sommets différents, poser un nom fameux, compter les arêtes qui séparent la Catalogne de l'Aragon, l'Aragon de la Navarre, la Navarre du

pays basque, et prendre une idée d'ensemble de cette barrière importante. Aujourd'hui je la parcours avec charme; je tourne les vallées plutôt que je ne les franchis, car la plupart d'entre elles n'ont point d'issues, et, recueillant mes souvenirs historiques, me remémorant tous les brillants faits d'armes qui, depuis Annibal jusqu'à Charlemagne, depuis Charlemagne jusqu'au Cid, depuis le Cid jusqu'à Bonaparte, se sont succédé ici, étudiant le nécrologe des bataillons nombreux et des illustres morts dont chacun de mes pas mesure la dernière demeure, je me demande si, pour honorer de tels héros, Dieu n'aurait point voulu, quand il dressa les crêtes pyrénéennes, préparer d'avance des tombeaux dignes d'eux.

Leurs cendres reposent au milieu d'une population d'élite, sage autant qu'éclairée, laborieuse autant que fière; population venue de je ne sais où, et qu'une impulsion mystérieuse partie du ciel a placée dans les contrées avec lesquelles son esprit pourrait sympathiser davantage: on a deviné les Basques.

En France, les Basques occupent la majeure partie du département des Basses-Pyrénées; en Espagne, ils habitent les provinces dites *Vascongadas*, comprenant les trois anciennes seigneuries de Biscaye, d'Alava, de Guipuzcoa. Ils cultivent les principaux versants des monts Cantabres et quelques vallées profondes, ayant généralement peu d'étendue, mais qu'arrosent beaucoup de rivières, l'Ansa, la Bidassoa, la Deva, la Zadorra, etc.; noms gracieux qui bientôt se perdent avec leurs fiots, soit dans l'Èbre, soit dans l'Océan.

La charpente granitique et calcaire du pays recèle de l'excellente chaux, du plâtre, de la tourbe, des marbres de différentes couleurs, notamment à Oyarsum; du cuivre à Salvatierra; du minerai de fer à Elgoibar, Bilbao, Hernani et Mondragon, etc.; des sources minérales chaudes ou froides, acidules, ferrugineuses, sulfureuses en divers lieux, mais négligées presque toutes. Les terres, généralement fortes, ne peuvent être travaillées qu'avec peine; on y mêle de la marne comme engrais; on fait aussi grand usage de fumier, et pour bêcher on emploie un instrument courbe à manche très-court, qui doit fatiguer bien plus que le nôtre. L'agriculture, l'horticulture se trouvent dans des conditions heureuses. Les terres produisent peu de blé, mais beaucoup

d'orge, de maïs, d'avoine, toutes sortes de légumes, du chanvre et du lin. La plupart des montagnes sont couvertes de forêts épaisses, peuplées d'arbres vigoureux; les points les moins élevés donnent quantité de fruits excellents, surtout des noix, des châtaignes et des pommes. Le cidre forme la boisson habituelle du paysan basque, qui ne récolte que dans la province d'Avala un petit vin assez agréable nommé *chacoli*. Les pâturages sont excellents; aussi des troupeaux considérables, moutons et chèvres, couvrent-ils les sommets des monts Cantabres. On y voit peu de bêtes à cornes.

Le campagnard ne mange du pain de froment qu'aux grandes fêtes de l'année, tout au plus le dimanche. Avec le maïs et l'orge, ou avec le maïs seul, il fait un pain compact très-substantiel. Il se nourrit principalement de laitage, de fèves de marais, de haricots, de pois et de fromage. C'est depuis peu d'années qu'il cultive la pomme de terre, et encore ne se trouve-t-elle pas très-répandue dans le pays.

Issus directement des anciens Cantabres, que n'ont pu soumettre ni les Carthaginois, ni les Romains, ni les Maures, et avec lesquels les Goths se sont vus forcés de contracter une paisible alliance, les habitants des provinces vascongadas portent l'empreinte de leur caractère originel. Agiles et robustes, marcheurs infatigables plutôt que forts coureurs, recherchant les exercices gymnastiques, aimant l'indépendance et ne reculant devant aucun sacrifice pour la conserver; adroits et laborieux, brusques, mais francs, opiniâtres, irritables, honnêtes, hospitaliers et bons; ce sont encore, à peu de chose près, ces hardis montagnards que nous dépeignent les littérateurs de Rome et les poètes du moyen âge: *Cantabrum indoctum juga ferre nostra*, disait Horace. Il traverserait aujourd'hui les Pyrénées qu'il porterait le même jugement.

Les Basques ne se soucient pas plus d'être Espagnols que Français; ils ne veulent être qu'eux-mêmes, et l'idée de former avec les Aragonais et les Catalans une république fédérative indépendante leur sourit. Ils ont la taille moyenne, le teint frais, le front haut, l'œil vif, la physionomie ouverte, l'attitude convenable. Sous Philippe II, tous les Basques ayant obtenu des prérogatives de noblesse, ils se sont depuis lors

considérés comme gentilshommes. Ainsi, du temps de Philippe V, un *hidalgo*, signant son contrat de mariage, écrivait : « Noble comme le roi, et encore, encore !... »

Les femmes, non moins robustes et plus agiles que les hommes, se livrent aux mêmes travaux. Nubiles à quatorze ans, elles se marient huit ou dix ans plus tard, deviennent alors très-fortes et jouissent d'une excellente santé. Généralement les paysannes, les servantes marchent pieds nus, excepté le dimanche; mais pour peu qu'une femme soit dans l'aisance elle porte des bas toute la semaine. Cheveux peignés avec soin, tressés et flottant sur les épaules; tête couverte, soit par la *montera*, chapeau de feutre, soit par un mouchoir de mousseline dont les extrémités retombent en arrière, ou dont les angles forment trois cornes au-dessus des oreilles et du front; corsage pincé, juste à la taille, avec manches étroites et jupe assez ample, mais courte; vêtements ordinairement blancs le dimanche et garnis de rubans roses ou bleus, voilà le costume actuel de la campagnarde du pays basque.

L'homme affectionne le béret bleu pour coiffure; la ceinture rouge, le gilet de couleur tranchée, le pantalon à raies, et préfère aux souliers de cuir les *espartilles* à semelle de chanvre. On rencontre çà et là quelques *redecillas* enveloppant les cheveux, quelques bonnets de feutre pointus, la culotte courte ainsi que les guêtres de cuir traditionnelles; mais chaque jour ce dernier costume devient moins commun, et généralement le paysan coupe assez court sa chevelure qu'il portait jadis très-longue.

Agriculteur dans les campagnes, industriel dans les villes, pêcheur et marin sur les côtes, le Basque mène une existence très-occupée en même temps qu'agréable. Son esprit lui suggère des distractions instantanées. Chaque village ayant au moins un poète, un chef de chœur, constamment au lever de l'aurore, au déclin du jour, des chants mélodieux retentissent à travers les vallées des monts Cantabres. Il y a peu de repas ordinaires, peu d'intervalles de repos qui ne soient marqués par des chants souvent improvisés. Ce sont des récitatifs mêlés de couplets, genre de composition auquel la langue s'accommode à merveille,

¹ Don ..., noble como el rey, e aun... aun.

soit qu'elle ait adopté les formes françaises de nos provinces méridionales, soit qu'elle ait pris les formes castillanes.

Avec une semblable organisation, le goût de la population basque pour les courses de jeunes taureaux, *corridos de novillos*, pour le jeu de paume, *la pelota*, ou celui de la bille, et pour la danse, n'étonnera personne. Hommes et femmes font des parties de bille ou de pelote; on se défie de village à village, et chacun, aux jours de fête, lutte d'adresse comme on lutte de constance et de valeur dans les travaux et dans les combats. La danse s'exécute tantôt au son de la petite flûte accompagnée du tambourin, tantôt à l'aide de la guitare et des castagnettes; le plus souvent au son de la voix des spectateurs et au bruit régulier des danseurs, qui marquent la mesure en frappant du talon contre terre et en faisant claquer leurs doigts.

Des mœurs pures, un patriotisme local énergique, une raison peu commune, une droiture admirable distinguent le peuple basque entre tous les peuples de l'Espagne, quoique sous certains rapports plusieurs de ces peuples s'en rapprochent. Jamais, excepté pendant la guerre, les provinces vascongadas n'ont été aux prises avec les voleurs. Chaque fois que la guerre cesse, les voleurs disparaissent comme des importations étrangères.

Les Basques s'aiment, se recherchent et s'entraident. Ils n'ont d'ambition que pour le bien général; ils ne briguent pas les emplois publics et les évitent quand ils sentent n'y plus être utiles. En 1841, aux *cortès*, on agitait la question de restreindre les libertés du pays vascongado; le ministère d'alors, dans un but louable, voulait ramener chaque province espagnole au système d'unité, but vers lequel on marche depuis trois siècles, et qu'on aura bien de la peine d'atteindre : le projet ministériel allait passer; une imposante majorité se dessinait pour lui, lorsque tout à coup, du milieu des cortès, s'éleva une voix inconnue, voix grave et sonore, qui, produisant des raisons puissantes avec le calme qu'inspire la conviction, lutte seule contre le torrent niveleur de l'opinion, et remporte la victoire la plus complète, la plus inattendue. Homme modeste, Olano de Peschiera, n'a parlé qu'une seule fois, et s'est empressé, dès qu'il l'a pu, de regagner son modeste domicile, heureux, mais non pas fier d'un devoir dignement accompli. Ce trait seul caracté-

térise l'esprit du Basque que l'éducation ou le génie place au-dessus de ses concitoyens. Quant à celui qu'entraînent au delà des mers des voyages de longs cours ou de vastes exploitations, il ne perd jamais de vue le berceau natal, et lorsque sa fortune est faite, il y revient répandre autour de lui l'aisance et le bonheur.

Les provinces vascongades, presque indépendantes autrefois, ont été régies fort longtemps par le code législatif des Goths mêlé au droit romain. En 1394, il en fut composé un recueil spécial avec le titre de : *Fueros franquezas y libertades de Viscaya*, recueil approuvé, modifié en 1493, 1526, et qui, sous bien des rapports, forme encore la charte législative du pays. Le peuple nomme directement des juntas nationales qui se réunissent en assemblées générales à des époques déterminées, sous l'arbre de Guernica, vieux chêne situé dans la paroisse *del Luxo*, et au pied duquel bien des rois d'Espagne ont juré de maintenir les libertés publiques.

La plupart des fonctions provinciales et municipales s'exercent gratuitement. Chaque ville, chaque commune choisit ses officiers municipaux, et concourt de la sorte à l'élection des députés aux assemblées provinciales. Pour devenir député, il faut être né dans le pays, posséder un bien-fonds de trois mille francs de capital au moins. C'est des juntas nationales que sortent les députés généraux investis du pouvoir exécutif, et dont la résidence a lieu dans les villes principales.

« La haute administration déléguée par le roi comprend un capitaine ou gouverneur militaire, un intendant et plusieurs gouvernements particuliers. La police est faite par les *alcaldes*, qui jugent de tous les faits en première instance, et qui en réfèrent au *corregidor*, juge civil et criminel, nommé par l'autorité royale, présidant les assemblées générales et particulières, et siégeant successivement dans chaque résidence des députés généraux. Tous les Biscayens, d'origine directe, étant considérés comme nobles, ne sont justiciables, hors de la province, que du grand juge de Biscaye, qui siége à Valladolid : c'est une prérogative dont ils sont jaloux. Quant à l'administration municipale, elle est douce, paternelle, pleine de prévoyance. Il n'y a pas un village qui n'ait une vaste place, une belle fontaine, une église ornée avec soin, un hôtel de ville dont s'honorerait plus d'une cité, et un emplacement

destiné au jeu de paume. Les divisions administratives sont organisées en *partidos*, *uniones alcaldias*; viennent ensuite les *merindades* et les *ayuntamientos*. La portion dépendante de chaque paroisse s'appelle *anteiglesia*. »

Les trois provinces vascongades se sont toujours refusées à admettre les douanes, le papier timbré, les agents du fisc, les levées d'hommes pour l'armée et la marine, qu'elles appellent *contribucion de sangre*, contribution du sang; les contributions pour le tabac, la poudre et les autres objets soumis ailleurs au monopole. En cas de guerre, elles doivent se lever en masse; elles payent leurs impôts sous forme de dons gratuits, et en font elles-mêmes la répartition; elles ont leurs finances particulières et même une dette inscrite. Les contributions directes n'existent point. Dans les circonstances exceptionnelles seulement, on soumet le sol à une rétribution très-légère. Il n'y a qu'une seule espèce de redevance, la redevance municipale, dont la perception coûte un demi pour cent, tandis qu'en France notre mode de recette absorbe vingt pour cent du revenu public, et en Espagne quarante-cinq pour cent.

Dans chaque localité considérable, il existe un refuge pour les pauvres et pour les malades; il y a des administrateurs du bien des pauvres, des médecins, chirurgiens, apothicaires chargés de leur donner les secours nécessaires. Autrefois, le salaire des prêtres ne se payait qu'en nature. Ils sont aujourd'hui rétribués en argent par l'administration urbaine ou provinciale.

Grâce au caractère pacifique du peuple basque, à la police excellente que maintiennent ses magistrats, le gouvernement n'a de garnison qu'à Saint-Sébastien, Vitoria et dans divers forts limitrophes des frontières. Survienne une lutte armée, une guerre nationale, on les voit tous debout rivalisant de bravoure, sillonnant les montagnes, coupant les défilés, interceptant les convois. Ce sont les premiers, les plus intrépides et les plus infatigables guérillas du monde. Les preux de Charlemagne, commandés par Roland, les Sarrasins d'Abdérane ont succombé sous leurs coups. J'ignore si, comme l'assure Don Quichotte, « à Roncevaux on voit le cor de Roland long comme une solive, » témoignage d'une défaite inattendue; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'on y

entend le refrain de la romance suivante, aussi vieille, plus vieille peut-être que la monarchie espagnole :

Mala la visteis, Franceses,
La caza de Roncesvalles¹.

Pendant la guerre de l'indépendance, six mille Basques et Navarrais, que dirigeait Mina, ont tenu longtemps en échec trente mille hommes de troupes excellentes. Zamalacaregui, né parmi eux, a renouvelé les prouesses de Mina. Soldat soumis tant qu'il faut combattre, le Basque devient déserteur dès que la lutte cesse. Aucune puissance au monde ne l'empêcherait alors de côtoier embrasser sa vieille mère, ses enfants, sa femme, ses amis; mais le lendemain, si le canon gronde, si la trompette sonne, il reparait.

On voit les femmes basques, jambes nues, faire plusieurs lieues avec d'énormes charges sur la tête, qu'elles maintiennent en équilibre dans de hautes corbeilles ou moyennant des volettes circulaires; on voit les hommes, beaucoup plus heureux, du moins en apparence, transporter leurs produits dans un panier double appelé *cucolet*, dont ils chargent les mules, et qui peut supporter deux personnes. C'est assurément le mode de locomotion le plus agréable pour la montagne. On s'y trouve beaucoup mieux qu'en voiture. J'ai fait de la sorte un trajet de dix lieues, depuis Tolosa jusqu'à la fameuse vallée de Roncevaux, *Roncesvalles*, où j'étais recommandé, d'une manière spéciale, à l'un des plus riches bergers du pays, qui me reçut avec la touchante bonhomie du vieil âge.

Après un repas composé de lait, de châtaignes et de fromage, pris à terre sur une large natte; après avoir bu cinq ou six fois le premier et passé le vase de ma bouche à celle des autres convives, après avoir satisfait la curiosité naïve de chacun en parlant des grandes guerres de l'empereur Napoléon, dont l'image brillait attachée avec l'image de la Vierge et celle de Ferdinand VII au foyer domestique, mon hôte prit une guitare à trois cordes, et me demanda si je connaissais Chabolatigui: « Chabolatigui, repris-je, non, vraiment; qui est-il? — Hélas! plus rien aujourd'hui qu'un peu de poussière; mais autrefois, dans ma jeunesse,

¹ Vous êtes mauvaise Journée, Français, à Roncevaux.

il y a de cela cinquante années, Chabolatigui allait de chaumière en chaumière, vendant du lard pour subsister, et composant des chansons nationales. Vous avez en France un grand poète, Béranger; Chabolatigui est le Béranger du pays basque, avec cette différence néanmoins qu'il y a chez le nôtre plus de gaieté, mais peut-être aussi moins de force et de raison. Notre poète a mis en vers les principales circonstances de sa vie, et notamment un voyage qu'il avait fait de la ville d'Hernani, près de laquelle il est né, à Tolosa et Pamplona. C'est presque la seule composition qu'on ait de lui; si vous désirez la connaître, je vous la chanterai. — Vous ne pouvez pas, repris-je, me causer un plaisir plus vif, mais veuillez, car je ne comprends pas la langue basque, m'en traduire le sens en langue castillanè. » Alors commença cette version improvisée dont la netteté lucide ne m'étonna pas moins que la richesse d'images de l'original. Le poème, mêlé de récitatifs et de répons, coupé par des chœurs, chanté sur diverses mesures, les unes vives et saccadées, les autres graves et lentes, a la forme d'un petit drame tour à tour sentimental et burlesque. Père, femme, enfants, domestiques, chacun faisait sa partie, et joignait à l'expression du chant celle d'une pantomime remarquable.

Le drame terminé, je fus curieux d'en mieux connaître l'auteur, génie réel dont plusieurs centaines de médiocrités ont usurpé la place dans les biographies. Pauvre; il mourut comme il avait existé, avec la quiétude du chrétien et l'insouciance résignation d'un philosophe. Étouffé par un abcès au gosier, que détermina la piqûre d'une arête, il fit des vers jusqu'à sa dernière heure, et chanta pour ainsi dire encore lorsqu'il ne pouvait plus parler. Chabolatigui est le surnom de cette illustration du pays basque. On n'a pu nous dire son nom de famille; similitude avec Homère, avec Ossian, dont la postérité a recueilli les œuvres sans savoir leur origine.

Les cinq *Merindades* ou départements de la Navarre, *Vasconia* des anciens, sont hérissées de sommités imposantes, entre lesquelles l'Alto-Biscar élève sa tête à cinq mille deux cents pieds. Creusée de vallées profondes, peuplée d'arbres géants, tapissée des riches plaines de Baztan, San-Esteban, Cincovillas, la Navarre renferme une population égale en nombre, à peu près, à celle des pays basques. Cette population agri-

cole et pastorale, placée sur les limites de la France, de l'Aragon et de la Vieille-Castille, ayant des mœurs pures, menant une vie sobre, endurant sans murmure les fatigues et la misère, ressemble beaucoup aux Basques. Leur physionomie, leur langue diffèrent l'une de l'autre, mais chez tous c'est la même vigueur, la même agilité, le même esprit d'indépendance et de patriotisme, la même valeur dans les périls, la même constance dans les travaux. Dès le neuvième siècle, leurs libertés furent garanties par les célèbres *fueros de Sobrarbe*; mais en 1512, Ferdinand le Catholique annexa la Navarre méridionale à la Castille, et cent années après l'autre Navarre devint, dans la personne de Henri IV, une petite province annexe de la France. Aujourd'hui les Navarrais sont moins privilégiés que les Basques, car ils subissent les charges de l'impôt direct, et servent obligatoirement. Ils ont toutefois plus de libertés que les autres provinciaux.

Distinguez-vous ce blanc sommet dont la chevelure neigeuse se colore et s'assombrit tour à tour; c'est le mont Cayo, aussi fameux par ses tempêtes que par ses productions minérales ou végétales. Autour de lui sont groupés d'autres sommets, sortes de satellites du premier, liés aux vallées environnantes moyennant quarante-quatre rivières portant toutes avec elles la fécondité. L'alun, l'asphalte, le cobalt, le cuivre, le fer, le jais, le plomb, le soufre forment, avec des masses de granit, de marbre et de grès, la charpente du sol, dont quantité d'eaux minérales révèlent la composition intime, et dont la vigne, les céréales, des arbres à fruits et des arbres sauvages, des productions de toute nature couvrent la surface ondulée.

Nous sommes entre les Pyrénées françaises et l'Aragon, nous dominons le cours de l'Èbre qui sillonne cette province du nord-ouest au sud-est; nous voyons, du côté de la France, des pontes fertiles coupées d'après arêtes où l'aigle et le contrebandier vont chercher la sécurité: du côté de l'Espagne se dessine une nature plus sauvage encore, un système d'escarpements plus rudes et de plis montagneux plus profonds. Au nord, chaque cours d'eau est utilisé, chaque plateau fertile apparaît couronné de fabriques et d'usines, embelli de créations utiles telles que bains et maisons de ferme; au midi languissent, faute de direction normale, les établissements industriels

qu'on y a faits d'une main moins avare qu'incertaine et timide.

Aucun peuple d'Espagne n'a l'apparence aussi sérieuse, les dehors aussi froids, les manières aussi calmes, le ton aussi grave, la voix aussi solennelle et l'accueil aussi sec que le peuple d'Aragon; mais il rachète ces défauts par une franchise austère, par un sens droit, par de la prudence et de la réflexion. Il aime son pays; il aime beaucoup plus encore ses libertés. Bien que la couronne d'Aragon fût héréditaire, le roi ne pouvait monter sur le trône sans avoir préalablement juré de respecter les privilèges populaires et les lois fondamentales de l'État. Il fallait que son titre reçût la ratification de la noblesse et du clergé. Dans ce but, on élisait un magistrat supérieur, *justicia mayor*, représentant la puissance populaire. Quand le couronnement avait lieu, le *justicia mayor*, dépositaire de la loi suprême, s'asseyait sur un siège élevé, puis il se découvrait, tandis qu'autour de lui se rangeaient silencieux, dans une attitude dramatique, les nobles, les membres du haut clergé, les députés des villes. Le monarque, introduit, s'avancait tête nue, au milieu de l'assemblée, s'agenouillait ensuite, et jurait, la main sur l'Évangile, de régner conformément aux lois établies. Le *justicia mayor*, pendant le prononcé du serment, couvrait d'une épée nue la poitrine du souverain. Cette formalité remplie, tout le monde applaudissait, et le *justicia* prononçait d'une voix retentissante la déclaration suivante :

« Nous qui valons chacun autant que vous, et qui, réunis, l'emportons sur vous en puissance, nous vous faisons notre roi, à condition « que vous respecterez nos *fueros* : si non, non ! »

Cette formule caractérise l'esprit de la célèbre constitution octroyée par le pape Léon IV, sous le règne d'Inigo Arista, comte de Bigorre et premier roi d'Aragon. Elle a été l'un des germes, ou plutôt la consécration légale du sentiment d'indépendance qui s'est identifié avec le patriotisme, le long des Asturies et des Pyrénées.

Un gilet court et pincé, une camisole fixée au moyen d'une courroie, un large chapeau rond, couvert parfois d'un second chapeau quand la température s'élève, tel est le costume habituel du paysan aragonais,

¹ « Nosotros que cada uno por si somos tanto como vos, y que juntos podemos mas que vos, os hacemos nuestro rey, con tanto que guardéis nuestros fueros; si no, no. »

costume primitif dont la simplicité sévère s'harmonise avec ses goûts. Les personnes aisées s'habillent, pensent, agissent comme la classe moyenne des autres provinces, imitant mal et de loin les modes françaises, mais s'en rapprochant le plus possible.

Vers le N.-E. de la Péninsule, à côté de la population aragonaise, chemine, s'agite, travaille et navigue une autre population non moins nombreuse, car elle comporte un million d'âmes, et beaucoup plus intéressante par son intelligence et par son industrie, c'est la nation catalane; race distincte, ayant un type, une langue propres, aimant les arts utiles, les grandes opérations commerciales, la vie d'aventure, l'existence active, brave jusqu'à la témérité, n'inventant rien mais imitant tout avec bonheur; n'ayant pas plus que les Aragonais le goût des arts libéraux, de la littérature et de la poésie, mais leur étant bien supérieure au point de vue de l'industrie et des opérations commerciales; se rapprochant d'eux sous le rapport des formes et des manières, mais bien plus hospitalière, accueillant mieux l'étranger et l'estimant davantage.

Les Catalans s'aiment et se soutiennent entre eux. On dirait une nation éparpillée sur le globe, convergeant vers un centre commun, les Pyrénées. Leurs navires sillonnent presque toutes les mers, leurs comptoirs sont établis sur presque tous les rivages; ils s'expatrient volontiers, pourvu qu'ils conservent l'espérance de revoir un jour le berceau natal. Après vingt, trente années de labeurs, le Catalan revient chez lui, souvent dans un petit village isolé, jouir d'une fortune de plusieurs millions qu'il dépense à des établissements utiles, à des actes de bienfaisance ou de patriotisme. Aussi la Catalogne possède-t-elle maintenant plus de richesses immobilières que le reste de l'Espagne.

En général, le Catalan jouit d'une stature avantageuse. Sa figure est mâle, ses traits se dessinent avec netteté. Il a dans les mouvements quelque chose de noble et de brusque; dans l'esprit une décision ferme, dans l'expression du langage de la sécheresse et de l'âpreté. La femme la plus passionnée rendra avec peu de délicatesse, avec moins de grâce encore que de délicatesse, les sentiments affectueux et tendres.

Le sol de la haute Catalogne, coupé par des rochers, tourmenté

d'inondations soudaines, couvert de neiges pendant six mois, desséché pendant trois mois par le soleil, exige, pour devenir productif, toute l'intelligence active des laboureurs indigènes. Ils portent leur culture jusqu'aux plateaux les plus élevés, sur les pentes les plus déclives; ils excellent principalement dans la pratique de l'arrosage, et les canaux qu'ils multiplient secondent, d'une manière très-efficace, leurs travaux. Ils récoltent des vins très-estimés, des fruits, des légumes de toute espèce, olives, noix, amandes, avelines, châtaignes, figues, oranges, citrons, quantité de céréales, du maïs, du riz, du lin. Ils tirent de leurs montagnes du plomb, du cuivre, du fer, du sel, des marbres, de la chaux, du plâtre, etc., qu'ils savent utiliser; ils possèdent d'immenses troupeaux, des chevaux et des mulets excellents; ils savent convertir leur nombreux cours d'eau en agents, en forces motrices pour des manufactures de papiers, d'étoffes diverses, de draps, de bonneterie, de rubans, de faïences, de vitrerie, d'armes à feu, et pour des moulins. Ils distillent quantité d'eaux-de-vie, confectionnent de l'excellent cuir, et se livrent chaque jour à quelque industrie nouvelle. La population qui n'est point agricole, ni manufacturière, se livre au cabotage ainsi qu'à la pêche le long d'un littoral qui, ne possédant pas moins de soixante-huit lieues d'étendue, et n'ayant pas un bon port, devient d'une ressource très-considérable pour la petite navigation. Beaucoup de fleuves et de rivières, l'Èbre, le Ter, le Llobregat, le Francolí, etc., sillonnent ce littoral, et forment autant d'artères au moyen desquelles se lient entre elles les vallées principales. Malheureusement, les routes vicinales qui manquent à la Navarre, à l'Aragon, manquent à la Catalogne. Elle ne peut facilement exporter ses produits. Dotez-la d'un réseau de chemins et vous doublerez, vous triplerez son commerce, dont la prospérité croissante rejaillira sur l'Espagne tout entière. Le pittoresque est une chose délicieuse: touriste, j'aime les sentiers escarpés, imperceptibles où ne se posent que des pieds de chèvres et de mules; j'aime les ruisseaux solitaires que rien n'arrête dans leurs cours; mais puisque l'Europe devient industrielle et commerciale, Espagnols, soyez de votre siècle et redoublez d'efforts pour que votre beau pays gagne en voies de communication ce qu'il pourra perdre en paysages. Il vous en restera toujours assez.

Napoléon, qui regardait avec raison les montagnes comme étant les limites naturelles des peuples; qui avait vu souvent se dessiner, d'une ligne de rochers à la ligne opposée, un sentiment de répulsion indélébile ou d'alliance intime entre deux nations limitrophes, avait eu la pensée de grouper, dans un système fédératif, la Biscaye, la Navarre, partie de l'Aragon et toute la Catalogne, et de les annexer à la France. Il eût privé l'Espagne de ses provinces les plus puissantes, de ses meilleurs soldats, anéanti son commerce, sa marine, et créé pour l'avenir un élément de disjonction, car je ne suppose pas qu'en admettant la perpétuité de l'empire napoléonien, les quatre pays incorporés fussent demeurés français. Tôt ou tard, ils eussent proclamé leur indépendance; tôt ou tard ils la proclameraient si le gouvernement espagnol n'y prend garde, s'il continue d'absorber, au profit des autres provinces, la majeure partie des revenus que les provinces septentrionales versent au trésor. Basques, Navarrais, Aragonais, Catalans, tous aiment, tous respectent leur jeune reine, mais ils se plaignent d'être oubliés. Or Dieu sait avec quelle habileté perfide certaines gens savent aigrir l'esprit d'une population fidèle et lui persuader qu'on la néglige!

Ce serait une bien curieuse, bien intéressante histoire que l'histoire des Pyrénées, prises des rives de la Garonne et de l'Adour aux rives de l'Èbre; résumant tous les produits, toutes les cultures, toutes les industries, tous les souvenirs; s'attachant aux pas des différentes races d'hommes qui ont vécu trois mille ans presque ignorés parmi les montagnes; qui, tour à tour, se sont alliés, mêlés ou séparés, et qui, de leurs efforts combinés, de leurs rivalités fougueuses, d'un sentiment de besoin ou d'une soif de gloire, ont fait surgir tant de villes fortes, tant de ports maritimes et de châteaux! Deux cités importantes, Bayonne et Perpignan, forment les clefs principales des Pyrénées, les clefs de l'Espagne du côté de la France: l'une, encore toute espagnole par ses habitudes et son langage, ceinte de murailles en briques, comme au temps de Philippe II, précédée de Collioure, Bellegarde, Mont-Louis, sentinelles avancées qu'elle met en vedette pour observer les mouvements de la Péninsule, se tient debout, éveillée, n'ouvrant ses portes qu'avec réserve, et les refermant avec prudence; l'autre, plus commerçante que militaire, appuyée contre une citadelle imprenable, entretient avec

l'Espagne des alliances maritimes par son port, et des alliances sanitaires par la rade de Biarritz, l'Ostende des Pyrénées.

De ce côté, Saint-Jean-de-Luz, Fontarabie, Passage, Saint-Sébastien, reçoivent les eaux de l'Océan, et peuvent admettre de petits navires, tandis que sur la Méditerranée, Roses, Ampurias et Terzuela concentrent le mouvement maritime de la pente orientale des montagnes de Catalogne. A ces divers lieux se rattachent des souvenirs militaires, des champs de gloire, où vainqueurs et vaincus ont combattu noblement. Les traces des bombes lancées en 1813 avec tant de fureur par les Anglais sur Fontarabie et sur Saint-Sébastien, ne s'aperçoivent presque plus dans cette dernière ville; mais les murailles de Fontarabie, les murailles de Roses laissent voir encore leurs lézardes profondes, aussi parlantes que les cicatrices qui sillonnent le front des vieux soldats.

II

DÉPART

Les horizons se succèdent comme nos jours.
CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Voies de communication entre la France et l'Espagne. — Bayonne; sa situation, ses points de contact entre l'histoire d'Espagne et l'histoire de France. — Séjour à Bayonne de Napoléon et de Joséphine. — Route depuis Bayonne jusqu'à la frontière. — l'Océan, Saint-Jean-de-Luz, Uruguay, Béhobie, la Bidassoa et Pile des Faisans.

Pour visiter l'Espagne et le Portugal, quatre voies principales viennent s'offrir : une voie maritime par le Havre, Southampton et Lisbonne; une seconde voie maritime par Marseille, Barcelone, Valence, Carthagène, Gibraltar et Cadix; une voie de terre qui de Paris traverse Toulouse et gagne la Catalogne; enfin une seconde voie à travers l'Orléanais, la Touraine et le Poitou jusqu'à Bordeaux, où l'on quitte le chemin de fer pour se diriger soit sur Pampelune en prenant la route de Pau, soit directement sur Bayonne. Ce dernier chemin nous sourit plus que les autres; donc nous allons le suivre.

Située au confluent de l'Adour et de la Nive; assise comme une nymphe dans une large corbeille de verdure; groupée autour d'une cathédrale gothique qui la domine, n'ayant entre elle et la ville de Saint-Esprit que l'Adour pour séparation, Bayonne est très-vivante. Beaucoup de bâtiments, même considérables, sont amarrés à ses larges quais, et l'on ne s'aperçoit pas des murailles qui l'emprisonnent, des bastions qui la commandent, parce que bastions et murailles sont do-

minés par des arbres touffus ou tapissés de verdure. La citadelle, due au génie de Vauban; l'arsenal, créé sous la direction savante du général Lespinasse; le camp retranché du maréchal Soult en 1814, font de Bayonne une ville militaire; mais elle est de plus une ville éminemment historique, surtout pour l'Espagne. Longtemps dépendante de l'Aquitaine, elle fut possédée par les Anglais, qui l'abandonnèrent à Charles VII. Assiégée quatorze fois depuis, mais inutilement, elle se glorifie d'être une ville vierge et d'avoir inventé la baïonnette, arme triomphale de l'infanterie française. Patrie de l'abbé de Saint-Cyran, du général de division Manco, de Jacques Laffitte, de l'estimable Lormand, son bienfaiteur, qui lui a légué des revenus considérables, Bayonne se rattache d'une manière fort intéressante aux annales européennes, surtout dans ces derniers temps. Au mois d'avril 1808, Napoléon y commença les fameuses conférences dont l'invasion de la Péninsule fut la suite. Le 17 avril, l'empereur écrivait à l'impératrice :

« Je suis horriblement logé. Je vais, dans une heure, changer et me mettre à une demi-lieue, dans une bastide. L'infant don Carlos et cinq ou six grands d'Espagne sont ici; le prince des Asturies est à vingt lieues. Le roi Charles et la reine arrivent. Je ne sais où je logerai tout ce monde-là. Tout est encore à l'auberge... »

Quelques jours après il se trouvait assez bien organisé, et faisait arranger pour Joséphine une petite campagne près de celle qu'il occupait. Elle y arriva vers la fin du mois, accompagnée de la duchesse de Bassano, de la comtesse de Montmorency et d'une suite nombreuse. Il fallut dès lors renoncer aux charmes de la villégiature et s'installer dans le château de Marrac, qui fut splendidement meublé. Nous avons sous les yeux des notes écrites par Joséphine, trop intéressantes à l'endroit de Bayonne, de l'Espagne, des vues de l'empereur, des habitudes de cour et des impressions diverses que suggéraient les événements graves qui allaient s'accomplir, pour ne pas les rapporter.

« A Bayonne, dit l'impératrice, un personnage important attendait l'empereur; c'est don Pedro de Las-Torres, envoyé particulier de don Juan Escotquitz, gouverneur du prince des Asturies. A la suite des événements d'Aranjuez, ce dernier a été proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII; mais le vieux roi Charles, auquel la terreur avait arraché une

abdication, proteste aujourd'hui contre cette abdication... Don Pedro de Las-Torres n'a pas été envoyé sans dessein. Don Juan, son patron, savait qu'il possède, à quelques lieues de Bayonne, une vaste métairie, dans laquelle il élève de nombreux troupeaux de mérinos. C'est là que, sous un prétexte plausible, nous avons été conduits. A la suite d'un festin d'une champêtre magnificence, nous avons fait, à pied, le tour de l'habitation. Au fond d'une gorge verdoyante et bornée de tous côtés de rochers tapissés de mousse et de fleurs; tout à coup nous a comme apparu une chaumière pittoresque, légèrement suspendue sur une saillie de rochers, et autour de laquelle étaient épars sept à huit cents moutons de la plus belle espèce. Nous n'avons pu retenir un cri d'admiration; et, sur les compliments que l'empereur adressait à don Pedro, ce seigneur lui a déclaré que ces troupeaux nous appartenaient. Le roi, mon maître, a-t-il ajouté, connaît le goût de sa majesté l'impératrice pour les exploitations rurales; et comme cette espèce de brebis, peu connue en France, pourrait être le principal ornement et, par suite, la principale richesse d'une ferme, il la supplie de ne pas se priver d'une chose tout à la fois si utile et si agréable à sa nation. « Don Pedro, a répondu l'empereur d'un ton sévère, l'impératrice ne peut agréer un présent que de la main du roi, et votre maître ne l'est point encore. Attendez, pour le lui offrir, que votre nation et moi ayons prononcé. » Le reste de la visite a été fort cérémonieux. »

Nous lisons ailleurs :

« A deux lieues de cette ville, on a donné à l'empereur un spectacle digne de lui. Sur le revers d'une montagne adoucie en différents endroits de sa pente, est assis un de ces camps que la Providence de la patrie a créés pour la retraite de ses défenseurs. Il se compose de sept jolies habitations, de formes et d'aspect différents, toutes isolées, entourées d'un verger en plein rapport, d'une basse-cour bien peuplée, et auxquelles, à différentes distances, est attachée une quantité plus ou moins grande d'arpents labourables, que la diversité des terrains a fait ensemenecer de céréales variées. L'un des flancs de la montagne est hérissé de roches coupées d'une manière bizarre, et auxquelles pendent de longues plantes sexatiles, avec leur verdure nuancée et leurs fleurs de toutes couleurs. L'autre côté de la colline semble tapissé de riches

étouffes, dont les cultures colorées par leurs produits en rappellent l'idée. Une forêt toujours verte couronne la crête de cette fabrique, dont une petite rivière, coulant tranquillement dans un lit étroit, profond et verdoyant, arrose le pied. Un pont élégant, jeté sur cette rivière, facilite la communication du camp à la ville; et quelques tentes dressées sur la rive, du côté de Bayonne, servent à la fois de défense aux habitations et d'ornements à la prairie. C'est là, c'est en avant de ces tentes, que les vétérans qui les occupent ont donné à l'empereur une petite fête à la fois champêtre et militaire. Les femmes, les filles, les jeunes enfants de ces braves en faisaient le plus doux ornement, comme eux-mêmes en font le plus beau. Au milieu des faisceaux d'armes, on voyait des arbustes tout couverts de fleurs, et tandis que la montagne retentissait du mugissement des troupeaux, les échos reproduisaient, en les multipliant, les chants guerriers d'une milice enivrée de recevoir son chef. L'empereur a mis le comble à l'enthousiasme qu'elle éprouvait, en s'asseyant à une table toute militaire et toute pastorale, et en buvant avec les braves, qui tous avaient risqué leur vie pour lui. Des toasts ont été portés à tout ce qui fait l'honneur du nom français : A la patrie, à la gloire, à la liberté! Je n'ose dire les attentions dont j'ai été l'objet. Elles me touchent vivement, parce que je les regarde comme le reflet de la vénération que la France a vouée à l'empereur... »

Ces pages de Joséphine n'ont pas seulement le mérite de peintures historiques faites sur place, elles présentent la physionomie réelle du pays retracée à grands traits sous l'impression des objets mêmes. Joséphine trouvait la campagne bayonnaise charmante et ne se lassait pas d'admirer les bords de l'Adour. Napoléon parcourait volontiers le littoral de l'Océan, étudiait le port, et s'inquiétait beaucoup de son ensablement. Il conçut alors le projet d'en construire un autre à 3 kilomètres de Bayonne et de l'unir à la ville par un canal. La grande route d'Espagne longe le vallon qu'il était question de creuser et d'élargir pour y recevoir de gros bâtiments marchands et quelques bricks de guerre.

Valume Dios!.... — Le souhait qu'à son début formait l'auteur chéri des Espagnols, je l'inscris en tête de cet alinéa, car j'éprouve

¹ Dieu me soit en aide!... (Cervantes.)

le besoin qu'une puissance divine me soutienne et m'éclaire. La France finit; son horizon, à force de s'incliner, va disparaître; des aspects nouveaux surgiront bientôt, et déjà mon cœur se serre, soit que j'éprouve un sentiment de regret d'abandonner la terre natale, soit qu'en effet la tristesse du ciel influe sur les dispositions de l'âme.

Il pleut, il neige, il fait froid; la campagne d'ailleurs, dans le mois d'avril, présente quelque monotonie. Heureusement, à deux ou trois kilomètres de Bayonne, se montre l'Océan, dont la mouvante surface et la voix grandiose viennent animer la scène; les Pyrénées se rapprochent, et tout à l'heure nous en serons si près, que d'une main nous pourrions presque les saisir et plonger l'autre main dans la mer occidentale.

Avec sa rade et ses deux vastes bassins que sépare une petite île semée de jardins et de maisons; avec son double port, sa place et ses quais, où l'architecture étale des réminiscences espagnoles; avec ses maisons garnies d'avents, dont les étages surplombent la chaussée et dont les sculptures se reproduiront tantôt en Espagne; avec les deux teintes verte et rouge qui se disputent l'ornementation des façades; avec ses bouquets d'arbres et ses gloriettes, la ville de Saint-Jean-de-Luz semble née d'un sourire du ciel.

En la quittant, vous longez à droite une jolie colline garnie de maisons dont les façades blanches sont coupées de madriers noirs, garnies d'avents, de volets rouges et de treillages de vigne; vous découvrez une campagne très-pittoresque d'où s'élèvent des bouquets d'arbres, des maisons riantes, et çà et là des ruines de tourelles et d'églises, puis vous atteignez Urrugne, qui présente à vos regards son église du seizième siècle, à contre-forts élevés jusqu'à la toiture, à la nef haute, témoignage avant-coureur des nefs espagnoles du Quipuzcoa.

D'Urrugne à Béhobie la route est charmante; l'Océan vient rouler presque sous vos pieds ses volutes d'écume blanche détachées d'un fond d'azur; les monts Cantabres déploient avec majesté leur rideau sombre; le chemin serpente comme un boa parmi la verdure et les fleurs, et vous arrivez au sommet d'une montagne d'où s'aperçoit la limite qui sépare les États de Sa Majesté la république et de Sa Ma-

jesté la monarchie. Si peu de distance entre deux systèmes si différents!...

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Avez-vous l'Océan au pied de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?

Dans le cas probable où vous ne l'auriez point fait, quittez la voiture, quittez la route, attendez le soir, et, sur l'un des gradins du vaste amphithéâtre que Dieu semble avoir voulu disposer lui-même pour aider les hommes à contempler les merveilles de la mer, enfoncez vos regards jusqu'à l'extrême limite où la courbe du ciel se confond avec la courbe des eaux; puis tombez à genoux, humiliez votre orgueil devant les magnificences de la nature, et continuez ensuite votre voyage.

Béhobie, dernière commune française, est située à l'entrée d'une gorge, tandis qu'Irun, ville espagnole, occupe une éminence: la Bidassoa murmure dans la vallée. On y arrive par une pente en spirale garnie de fougères et de genêts épineux; on la traverse sur un pont en bois, près de cette île des Faisans qu'a rendue célèbre la signature du mariage de Louis XIV, et dans laquelle, dit un spirituel écrivain moderne, il serait difficile de célébrer aujourd'hui quelque chose, car elle n'est pas plus grande qu'une sole frite de moyenne espèce.

Un poste des *carabineros de la Reina* et les ennuyeuses formalités du passeport vous indiquent qu'au milieu du pont l'Espagne commence. Belle Espagne! terre illustre et romantique: *lovely Spain! renown'd, romantic land* (Byron), reçois mon salut. Ne crains pas qu'étranger un sentiment exclusif de rivalité nationale me porte à ternir ta couronne; j'étudierai tes grandeurs passées, tes espérances actuelles, de manière qu'il en résulte quelques enseignements utiles, jaloux d'être aussi juste envers toi que tu as été bienveillante à mon égard quand je parcourais tes provinces.

III

VILLES ANCIENNES DE L'ESPAGNE.

Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie,
Laquelle dort le mieux !

Vicron Huco, Feuilles d'automne.

Villes phéniciennes. — Villes carthaginoises. — Villes phocéennes. — Villes romaines. — Villes césariennes. — Italica, patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose. — Destinée de toutes ces villes. — Villes des Goths. — Villes des Arabes. — Villes espagnoles au moyen âge. — Leurs transformations successives.

Après l'Orient, nulle terre au monde ne présente plus que l'Espagne l'image des vicissitudes humaines. Où sont ces villes majestueuses, resplendissantes au soleil, espèces de cités-navires sorties de l'Océan sous le pavillon phénicien, et qu'un jour l'Océan aura repris comme un patrimoine légitime ? Qui nous dira la destinée des villes grecques, filles de Tyr ou de quelque autre métropole, enchâssées dans la côte maritime comme les diamants d'un grand diadème, et disparues certain jour, sans laisser derrière elles autre chose qu'un souvenir vague et confus ? Elles s'appelaient *Gades*, *Rhodoz*, *Mataro*, *Iliberis*, *Sagonte*, *Malaga*, *Sotabis*, dénominations originelles restées écrites, non pas seulement sur la pierre, mais aussi sur les visages de la population riveraine.

Quand l'orgueilleuse Carthage enjamba l'Europe, elle eut pour stations d'avant-garde différentes villes, les unes déjà célèbres, les autres écloses au souffle qu'elle exhalait de rivage en rivage. On vit alors *Abmaden*, *Lérida*, *Hénippa*¹, *Villafranca del Panades* ; on vit sur le littoral Barcelone, fondée par Amilcar ; Carthagène, par Asdrubal, et quelques

¹ Aujourd'hui Alcalá de Guadaíra.

autres cités maritimes. L'*Osca* des Cantabres, la *Salduba* des Celtibériens, la *Galagurris Nasica*, aussi célèbre que Numance ; l'*Ombèba* des Phocéens, la tyrienne *Sotabis*, ne semblent qu'endormies sous l'herbe, car chaque fois que la trompette guerrière a sonné, de toutes les issues des villes qui les remplacent et qui se nomment aujourd'hui Jaca, Saragoza, Calahorra, Huelva, San Felipe, sont sortis des milliers d'intrépides défenseurs. Leurs annales restent cachées ; c'est à peine si de rares médailles, si des sculptures grossières révèlent quelques faits et quelques dates.

Voici les champs de bataille de Rome, les sables où furent écrits tant de noms glorieux que les vents du désert ont si vite effacés. Là marchaient les cohortes victorieuses d'Annibal qui, stationnant sur les rives du Llobregat, y construisit, 525 années avant J.-C., en l'honneur de son frère Amilcar, l'arc triomphal situé à l'une des extrémités du port de Martorell. Ailleurs est mort un général célèbre du nom de Scipion, et le mot *perpetuo*, le seul qui se lise distinctement sur cette couche funèbre, nous donne l'exacte mesure de la perpétuité de nos gloires.

En regard d'une seule ville, *Pompeiopolis*, Pampelune, rappelant le souvenir du grand Pompée, presque effacé de la carte des Espagnes, se présentent vingt autres villes qui reconnaissent pour fondateur César ou sa postérité, et qui, décorées du nom d'Augustales ou de Juliennes, semblent de la famille impériale : *Valeria Augusta*, *Emerita Augusta*, *Turris Julia*, *Asturica Augusta*, aujourd'hui Jativa, Mérida, Trujillo, Astorga, etc. Quelques-unes, comme Saragosse, n'ont point hésité d'échanger leur ancien nom, *Salduba*, contre la dénomination césarienne *Cesarea Augusta*, et le baptême du grand peuple s'est substitué de la sorte au baptême des peuples antérieurs. *Gades* (Cadix), *Portus Albus* (Algeciras), *Portus Magnus* (Denia), *Carthagera*, *Barcelona*, *Tarragona*, *Dianum* (Almeria) servirent, comme jadis, de point de liaison entre la Péninsule et le reste du monde ; *Jaca*, *Lérida*, *Zaragoza*, *Cordoue* (Cordoba), *Toledo*, *Ecija* (Astigi), *Sevilla* (Hispalis), formèrent des points retranchés, des camps fortifiés, des observatoires militaires, vaste réseau défensif où l'on ne saurait voir aujourd'hui lequel des trois municipes d'Ecija, de Séville et de Cordoue, primait les deux autres en importance.

La célèbre *Italica*, cette ruine négligée qui fut le berceau de trois empereurs dont la postérité bénit encore la mémoire, Trajan, Adrien, Théodose, et celui d'un grand poëte, Silius Italicus, berceau préparé sept siècles d'avance par Scipion l'Africain, comme s'il eût fallut cet espace pour l'incubation des trois monarques, *Italica*, devenue somptueuse sous Adrien, saccagée mainte fois et cependant demeurée longtemps belle, ne perdit son animation qu'après que le Guadalquivir, dont elle était baignée, eut capricieusement changé la direction de ses eaux. L'aristocratie romaine aimait à s'y rendre : c'était principalement sous les frais ombrages d'*Italica*, dans les galeries thermales d'*Alhama*, de *Ledesma*, dans les eaux *bilbitanèennes*, que les rivalités nationales s'offaçaient et que les gens du grand monde se rapprochaient, se mêlaient dans un même esprit de bien-être.

Coria fabriquait alors des poteries élégantes, des briques estampées ; *Tempel* versait en abondance son eau limpide dans les bassins de la ville herculéenne de *Gadès* ; à Badajoz, Évora, Ségovia, Sevilla, l'eau traversant les montagnes, venait féconder l'aridité des plaines ; à Tolède, à Mérida, des cirques imposants recevaient, sur leurs gradins, les populations avides de voir s'entre-déchirer des bêtes ou mourir un homme...

De toutes ces pompes architecturales, de toutes ces créations d'une civilisation déjà si mûre, de cette puissance colossale qui menaçait alors d'écraser le monde, que reste-t-il en Espagne ? Demandez-le au Tage, à l'Èbre, au Douro, dont les flots battent les dernières piles de fondation romaine et reflètent dans leurs ondes les arceaux du peuple-roi ; demandez-le à l'Océan, qui a vu s'engloutir dans son immensité tant de cités souveraines, tant de tours réputées invincibles. Trois ou quatre divinités mutilées, voilà ce que nous a légué le paganisme ; quelques inscriptions, frustes pour la plupart, voilà ce que nous ont légué la gloire, la reconnaissance et l'orgueil. A Grenade, une de ces inscriptions votives m'a frappé, c'est le témoignage de gratitude d'un mari, sans doute un peu fautif, C. Valérius, à *Cornélia*, la plus indulgente des femmes. Cornélia n'était pas jalouse, mais son secret sera mort avec elle, car je ne sais plus une seule Espagnole dont la longanimité ait obtenu semblable distinction.

Venus pour ramasser le sceptre qu'en Espagne Rome laissait tomber

d'une main défaillante, n'étant dominés ni par le fanatisme, ni par la haine, les Goths respectèrent les créations du peuple qu'ils avaient vaincu ; les villes sont demeurées telles, à peu près, qu'ils les avaient trouvées ; les monuments, restés debout, servirent aux mêmes usages et les autels au même culte, malgré quelques différences qu'introduisit l'arianisme.

Ces hommes du Nord, ces Goths, pénétrés du génie providentiel de la conservation, s'abstenaient de fonder. On ne désigne que deux ou trois villes construites, agrandies ou rebâties par eux, entre lesquelles *Orizuela*, qu'ils appelaient *Orlis*, et *Tolède*, dont Wamba fit presque une cité nouvelle. Les imposantes murailles élevées par lui existent presque intactes, défiant les siècles, les orages de la politique, méprisant la négligence que les modernes ont apportée dans leur entretien, et parlant de la puissance des Goths, comme si derrière elles leur maîtres se dressaient encore.

L'invasion des Arabes, au huitième siècle, fut un grand malheur pour la Péninsule ; elle changea complètement le régime pacifique des villes. Bien différents des Goths, les Arabes étaient animés par le fanatisme et par un esprit de domination exclusive. Ils faisaient aux idées religieuses des populations dissidentes une guerre impitoyable sous laquelle succombaient les monuments eux-mêmes. Dans les premières années d'invasion, n'ayant ni la patience, ni peut-être le génie d'ériger des édifices spéciaux, ils transformaient les édifices anciens, ou leur prenaient toute la partie ornementale dont ils décoraient leurs propres constructions ; ils brisaient les bas-reliefs, les statues, ne réservant que les colonnes, pour fonder avec elles des mosquées rectangulaires, plus remarquables de splendeur que d'harmonie.

Ainsi disparurent, sous les coups de l'islamisme, les cités grecques, les cités celtibériennes et les cités romaines. Il n'en resta presque rien, parce que les croyances, les habitudes, les mœurs des conquérants arabes n'ayant aucun rapport avec la vie intime des peuples vaincus, l'expression matérielle de la société envahissante se substituait à l'autre.

L'*Alcazar* de Ségovie, s'élevant comme la proue d'un navire au-dessus des eaux qui baignent sa base, groupe majestueux de toits con-

ques et de tourelles crénelées, au centre desquels pose une tour rectangulaire flanquée de tourelles également crénelées et tronquées; l'*Aljaferia* de Saragosse, formidable citadelle bâtie par le Maure Abu Giafar Ahmed; l'*Alcazar* de *Calatayud*, construit avec les matériaux de la *Bilbilis* romaine, qui avait vu naître le poète Martial; l'*Alcazar* de *San Felipe*, la *Xativa* des Maures, avec ses arceaux en fer à cheval, ses colonnes granitiques, ses jaspes en placage; l'*Alcazar*, les murailles et les portes de *Xerès*; l'antique citadelle de *Murviédro*; *Elche*, *Oñuuela*, villes de palmiers dont les têtes se confondent avec leurs tours crénelées, leurs dômes, leurs maisons blanches et rouges à toitures plates, à rares fenêtres; *Almeria*, où « les pierres sont des perles, la poussière de l'or et les jardins un paradis.¹ » cité que le Koyran abrite encore de ses ailes crénelées; *Guadix*, nichée comme une vierge d'Afrique au teint d'ébène, sous des bocages de mûriers et de lauriers roses; *Loja*, gardienne avancée de la *Vega* de Grenade; le château et la mosquée d'*Antequera*; les *Torres albarranas* de *Talavera de la Reina*; les bains ruinés d'*Alhama*; les murailles et les tours du *Jaen*, de *Carmona*, d'*Ecija*; les vastes châteaux d'*Alcala de Guadaiva*, ses citernes, son énorme donjon; les trois mosquées de Tolède, mais surtout Cordoue, Séville, Grenade résument, personnifient matériellement, dans la Péninsule, la période des Arabes et des Maures.

Cordoue, par son immense *Mezquita*, œuvre du huitième siècle; par ses murailles et par ses tours défensives en torchis, construites à la romaine, avec des cordons de briques intermédiaires; par ses restes d'aqueducs, de moulins et de portes triomphales; par la disposition de ses rues et de ses habitations bourgeoises, représente le premier âge, l'âge d'or de l'islamisme en Espagne.

Séville porte plutôt l'empreinte du second âge, d'une longue période pendant laquelle l'art des Arabes, imitateur de l'art romain, opéra sa révolution, laissant comme spécimen de sa marche et de ses efforts la *Giralda*, l'*Alcazar*, la *Casa de Pilatos*, et tant d'autres monuments que le christianisme a renversés ou dénaturés. La plupart des maisons de Séville sont contemporaines des Arabes ou reconstruites d'après le plan

¹ Chanson arabe.

primitif. Vingt mille colonnes de granit, de marbre et de jaspe, au nombre desquelles beaucoup sont romaines, à chapiteau dorique, supportent les galeries de leurs *patio*, salons en plein air qui forment la pièce d'apparat du logis, et qu'on aperçoit de la rue, tandis qu'à l'époque des Maures leur accès demeurait fermé.

Ce ne sont ni les ruines phéniciennes, ni les tours rouges, *Torres Bermejas*, ni les débris laissés par les Romains et par les Goths, qu'on va chercher dans Grenade; ce sont les traces matérielles de la puissance musulmane à son déclin, jetant sur le treizième siècle une lueur fort brillante, faisant de glorieux efforts pour la conserver, mais succombant sous l'empire du catholicisme armé. Capitale d'un petit royaume que cernaient les Espagnols, Grenade n'a jamais eu l'importance de Cordoue, qui compta trois cents mosquées, neuf cents bains et près d'un million d'âmes dans sa vaste enceinte, qui fut la rivale de Bagdad et de Damas, le centre et le refuge de la civilisation européenne. En 1031, le califat de Cordoue finit après deux cent soixante-quinze années d'existence. Dix-neuf principautés, dix-neuf villes, Cordoue, Séville, Jaën, Carmone, Niebla, l'Algarve, Algésiras, Murcie, Orihuela, Valence, Denia, Tortose, Lérida, Saragosse, Huesca, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Majorque, formèrent autant d'états indépendants, rivaux sans gloire solide, sans splendeur, et Grenade n'apparut avec éclat qu'en 1236.

L'*Alhambra*, le *Generalife*, le cours pittoresque du *Jenil*, et toutes les ruines qui en dépendent; les demeures actuelles, celles-ci creusées dans la montagne et n'ayant au dehors qu'une seule ouverture; celles-là spacieuses, élégantes, ombragées, mais mystérieuses; cet ensemble si misérable et si triste, contrastant avec les splendeurs du ciel et les richesses d'une terre éminemment fertile; ces aspérités sombres de la Siera-Névada, qui ajouteraient aux charmes du paysage si la terre que vous foulez portait l'empreinte de l'animation, de l'aisance et de la vie, toutes ces choses vous affligent et vous font mesurer la distance qui, dans la province de Grenade, sépare encore la civilisation mauresque de la civilisation actuelle.

Au moyen âge, pendant que les Maures étendaient leur domination sur la Péninsule presque entière, les Goths ou Wisigoths, refoulés dans

les Asturies, imprimaient aux villes d'Oviédo, de Léon, d'Astorga, de Zamora, de Salamanca, un caractère spécial dont l'étude ferait mieux comprendre, mieux apprécier cette race intelligente et pacifique qui s'identifiait, d'une manière si parfaite, avec les populations indigènes.

D'autre part, quelques comtes chrétiens, vassaux des rois de Léon, ressaisissaient la Vieille-Castille, mettaient leur cachet rénovateur sur Burgos et Valladolid; tandis que le royaume de Navarre, le comté de Barcelone, démembrement de la Marche d'Espagne dont les premiers Carlovingiens s'étaient déclarés maîtres, marchaient résolument dans des voies parallèles. Bientôt naquirent trois royaumes gouvernés par trois lignées de la maison de Navarre, savoir : Aragon, Navarre, Castille, qui passèrent à trois dynasties françaises dites de Bourgogne, de Barcelone, de Champagne; royaumes auxquels vint s'adjoindre un quatrième, le Portugal, que régît une ligne bâtarde de Bourgogne.

États belliqueux, ils furent toujours en lutte avec les Maures. C'est l'époque brillante de Pampelune, de Saragosse, de Barcelone, de Guença, d'Avila, de Benavente et de Ségovie; l'époque des *Apellidos*, chants d'appel que le gentilhomme, victime d'une invasion arabe, faisait retentir parmi ses vassaux consternés; l'époque des romances, des jongleurs-poètes, tels que maître Nicolas, devenu le chantre officiel de Ferdinand le Saint; compositions et compositeurs d'origine asturienne, et qui, du fond des montagnes illustrées par Pélage, irradiaient avec la gloire chrétienne sur les provinces septentrionales de l'Espagne. C'est aussi l'âge des associations artistiques, des *gildes* industrielles qui, dans leur sein, recélaient la prospérité d'une ville; associations diverses, s'appliquant aux objets de nécessité première comme aux objets de luxe, traitant de l'art depuis son expression la plus simple jusqu'à son efflorescence la plus sublime.

Observez, l'une après l'autre, les villes chrétiennes de l'Espagne : toutes ont un air de parenté, mais avec cette différence des villes mauresques, qu'au lieu d'adopter un seul et même type, elles prennent les caractères distinctifs qui résultent des éléments d'association appliqués à leur développement. L'esprit germanique, l'esprit normand, l'esprit italien, l'esprit bourguignon s'y montrent cheminant de compagnie, opérant néanmoins d'une manière souvent isolée dans une œuvre d'en-

semble, modifiant l'allure des artistes indigènes, et conservant sur eux assez d'empire pour les guider, jusqu'à ce qu'eux-mêmes soient devenus maîtres. En chaque localité considérable les formes byzantines rivalisent avec les formes ogivales; quelquefois même elles se prêtent un mutuel appui. Lorsque incidemment une œuvre mauresque apparaît au milieu d'elles, soyez sûr qu'à de rares exceptions près, l'œuvre ne remonte point au delà du quinzième siècle, temps d'incertitude, où beaucoup d'artistes musulmans convertis mêlaient leurs réminiscences d'ateliers aux pratiques architecturales de la vie religieuse et de la vie civile des Espagnols. Avant cela, leurs motifs étrangers eussent été proscrits comme un hommage indirect, comme une sorte d'alliance qu'on ne voulait effectuer ni dans la lettre du dogme, ni dans celle de la politique, ni dans la lettre de la littérature ou de l'art.

Grenade une fois tombée sous les efforts de Ferdinand et d'Isabelle, les principes d'imitation qu'on eût proscrits comme un attentat contre le caractère national, furent admis comme symboles de triomphe : l'arc en fer à cheval vint se marier avec l'arc ogival et le cintre surbaissé; la mosquée fut convertie en église, le harem en cloître; un fait pratique remplaça un autre fait, une population nouvelle l'ancienne population. On respecta les édifices militaires directement utiles; on négligea, parce qu'on ne les appréciait pas, les édifices de luxe où les lois de l'hygiène se confondaient avec les lois du bien-être et de la sensualité. La nation conquérante introduisit ses formes rudes, ses habitudes sévères parmi les formes efféminées de la nation conquise. Étonnée d'abord de son faste, scandalisée de sa mollesse, elle finit par l'imiter, et les villes transformées à des usages, à des croyances si contraires, subirent, non sans murmures, les changements qui devaient en résulter. On vit alors un peuple d'ouvriers, soldats la veille, dirigés par des maîtres presque tous arabes, allemands et français, transformer l'Espagne monumentale; substituer les larges façades corinthiennes aux guichets mauresques; les clochers élancés aux coupoles; les tours rondes aux tours carrées; les grandes baies ogivales aux petites ouvertures cranées. En chaque localité s'offrit l'image des pensées chrétiennes triomphantes, des réminiscences grecques appelées aux secours d'une civilisation nouvelle.

Il s'en faut que toutes les tentatives d'adjonction de l'art du seizième siècle à l'art mauresque des siècles antérieurs aient été fécondes en bons résultats. Les villes mauresques avaient rempli leur destinée; il appartenait aux villes chrétiennes d'accomplir la leur, libres, d'emprunts dont l'alliance entraînait des disparités choquantes : mais la difficulté platt, séduisit, captive, et le bon goût succombe fréquemment dans la recherche du merveilleux. La cathédrale de Cordoue en offre une preuve manifeste : d'autres grands édifices, tels que la cathédrale et l'Alcazar de Séville, l'Alhambra de Grenade ne sont pas exempts du même reproche.

Cependant, depuis la grande Isabelle jusqu'à Philippe II, les traditions d'une bonne école servirent de sauve-garde tutélaire aux villes qu'un fatal amour de moderniser compromettait. Jamais, en aucune époque de l'histoire, on n'a tant bâti : Salamanque, Valladolid, Tolède, Séville, Grenade portent particulièrement le témoignage d'une ardeur architecturale incroyable, en même temps qu'elles donnent la plus haute idée de l'intelligence artistique des souverains, du talent et de l'habileté des travailleurs. Sans doute l'œil peut y saisir la dégénérescence imminente de l'art; mais l'art lui paraît encore grand et fort.

Que ne puis-je en dire autant du règne de Philippe II ! Malheureusement l'Escurial, conception bizarre faisant époque, écrase de sa pesanteur mes pensées les plus indulgentes. Depuis lors, au point de vue de l'idéal, toutes les anciennes villes espagnoles ont dégénéré : Murillo, Vélasquez, Berruguète, Alonzo Cano, Hernandez, semblent les avoir traversées, suivis de leurs élèves, comme deux courants limpides qui courent fertiliser un domaine éloigné, sans féconder leurs propres rives.

Sous le rapport matériel, les villes que la guerre ou l'émigration n'a pas ruinées, se sont ressenties quelque peu des progrès de la civilisation. Il en est même d'importantes, comme Barcelone, Valence et Malaga, Barcelone surtout, dont le rajeunissement s'opère par la triple et féconde influence de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

IV

D'IRUN A VITORIA.

Quels sublimes aspects, quels tableaux romantiques !
 Sur ces vastes rochers, confusément épars,
 Je crois voir le génie appeler tous les arts.
 Le peintre y vient chercher, sous des teintes sans nombre,
 Les jets de la lumière et les masses de l'ombre ;
 Le poète y former ses plus sublimes chants ;
 Le sage y retrouver des souvenirs touchants.

DEZILLE, l'Homme des champs.

Physionomie de la ville d'Irun. — Une diligence espagnole, son personnel. — Route d'Irun à Saint-Sébastien. — Ville et port de Saint-Sébastien. — La vallée d'Urola. — Saint Ignace de Loyola. — Ville de Tolosa. — Villafranca, Zumaraga, Villaréal. — Vergara et son Christ. — Mondragon, Onate. — Salinas de Leniz, Arcebaleta, Escoriaza. — Police des routes. — Usages domestiques. — Situation hygiénique des villages de l'Alava. — Ville et campagne de Vitoria; son aspect général, ses monuments, ses grands hommes, ses souvenirs historiques et militaires.

D'Irun, malgré sa dénomination basque de bonne ville, *Irunia*, reçoit chaque jour les malédictions des voyageurs, tourmentés par les carabinières et les douaniers. On n'a fait encore qu'un pas en Espagne, et l'on s'y croit à cent lieues, car la place d'Isabelle II, décorée d'un hôtel de ville moderne, *casa de ayuntamiento* et d'un joli petit obélisque que surmonte un enfant, n'ôte rien à la physionomie étrangère de cette localité. Ses façades, ses auvents, ses balcons ses rideaux flottants caractérisent le pays. D'Irun jusqu'à Gibraltar, personne ne voudra de votre or français, de votre monnaie française; mais on recevra volontiers la monnaie d'argent à l'effigie de l'empereur. Les pièces de cent sous s'appellent des napoléons, et chose notable, de toutes les pièces étrangères, les napoléons seuls jouissent d'un libre cours dans la Péninsule.

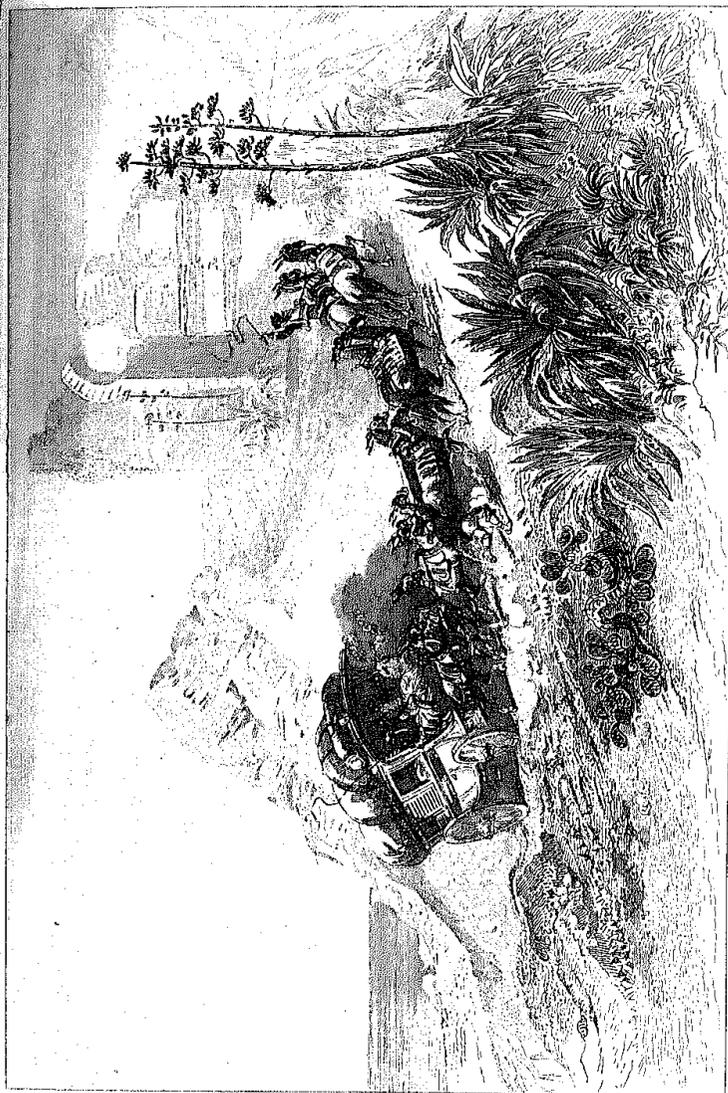
Notre voiture échangea ses cinq chevaux contre sept mules, son conducteur contre un *mayoral*, son postillon ordinaire contre un *zagal*, et se pourvut, par supplément, d'un petit courrier, *delantero*, surnommé

le condamné à mort, parce que d'habitude il va d'Irun à Madrid sans désemparer, bridant, dételant lui-même sa bête qu'il tient enfourchée et qu'il dirige au trot, souvent au galop, en tête de l'attelage. Autrefois, sans *escopetero*, le service eût été regardé comme incomplet. L'*escopetero*, ennemi officiel des voleurs quand il n'était pas voleur lui-même, occupait, muni d'une carabine, le haut de la diligence; mais grâce à la *guardia civil*, nouveaux gendarmes espagnols, l'absence des malfaiteurs ferait de l'*escopetero* un objet de luxe et de fantaisie.

Andar! s'écrie le *mayoral*; *andar*, répète le *zagal*, en assaisonnant de coups de fouet ou de bâton un flux d'étranges paroles adressées à ses mules. Elles portent toutes un nom distinctif : *Capitana*, *Bolla*, *Generala*, *Negra*; elles possèdent des qualités ou des défauts qu'il énumère avec insistance, qu'il accompagne de *dia*, *dia!* *hu*, *hu!* et de jurons auprès desquels le *caramba* est l'expression la plus polie. Les mules, dit M. Challamel, sont de moitié dans ce langage. Au premier mot du postillon, il faut les voir dresser les oreilles, se pavaner, ralentir ou presser le pas. Si l'une d'elles se montre indocile ou ruc trop fort, notre postillon, agile comme un Basque, saute de son siège placé à la même hauteur que celui du coupé des diligences françaises, et court administrer la correction accoutumée, qui dure parfois plusieurs minutes. Dans certains moments, la conversation avec les mules devient générale. Le *delantero*, le *mayoral*, le *zagal*, vocifèrent tous ensemble; trio de basses et de hautes-contre auquel viennent se joindre la cadence des grelots qui pendent au cou des mules et le son criard d'un essieu mal graissé.

D'Irun à Renteria, petite ville du Guipuzcoa, sur la rivière dont elle porte le nom; de Renteria à Puente de Santa Clara, la route, méandre de verdure et de fleurs, est délicieuse. Aux arbres qu'on rencontre d'habitude dans cette Normandie de l'Espagne, se trouve mêlé un peuplier à larges feuilles, beaucoup plus touffu, plus gracieux que le peuplier ordinaire, et dont les ombres épaisses se projettent le long des chemins.

Après avoir côtoyé la baie romantique du Passage, garnie de maisons blanches, défendue par le donjon Sainte-Isabelle, et décrit quelques spirales, l'*Orgullo*, montagne conique élevé de cent cinquante mètres au-dessus du niveau de l'Océan, couronnée par le château de la Mota, se présente ayant à ses côtés une autre éminence qui



DILIGENCE ESPAGNOLE PASSAGE DU COL DE BALABUEZ.

porte le phare d'*Urumea*. Ce sont les deux monticules protecteurs de Saint-Sébastien, ville forte, le havre de Madrid, bâtie sur un isthme, mais s'appuyant contre le versant méridional de l'*Orgullo*. On dirait une ville sortie d'hier des flots de l'Océan, tant elle est propre, nette et riante; toutes ses rues se coupent à angle droit, toutes ses maisons présentent une construction uniforme. La place de la *Constitucion*, rectangulaire, formée d'arcades surmontées de trois rangs de croisées à balcon, numérotées depuis un jusqu'à cent quarante-sept, présente, au-dessous du fronton de l'hôtel de ville, une inscription ainsi conçue :

Reynando Fernando VII
Cuyas augustas manos colocaron la primera piedra
En X de junio M DCCC XXVII, año 1832.

Sur la face opposée du même édifice se trouve cette autre inscription :

Urbe Easonensi eversa
Amor civium instaurare curavit senatusque
Hoc monum. in perp. mem. et publ. orn. decrev. Ferd. VII rex
fundam. ipsemet posuit an. M DCCC XXVIII, ad exitum
perductum an. M DCCC XXXV.

Nous ne copions pas textuellement, ne voulant pas nous rendre complice des fautes d'un graveur infidèle.

Les Basques ont une prédilection particulière pour les inscriptions et les sentences. Ils les peignent à la façade de leurs maisons et de leurs églises, pages de morale ouvertes aux regards de tous. Si les pères et mères de Saint-Sébastien n'élèvent pas mieux leurs enfants, ce n'est pas le précepte qui leur manque, car à l'un des piliers du préau de l'église Saint-Vincent j'ai lu cet avertissement salutaire :

Qual fuerit ei padre y la madre, hijos e hijas seran tales.
Ezech. 16; Eccl. 11.

Une citadelle, un petit port très-encaissé, deux églises, des monastères vides, un arsenal, des remparts garnis de pièces de canon et de boulets que le promeneur peut considérer à loisir sans recevoir d'une sentinelle l'injonction brutale de se retirer, complètent la physionomie matérielle de Saint-Sébastien : sa physionomie idéale, la mer, le ciel, les monts Cantabres, en font tous les frais.

Je ne connais pas en Suisse beaucoup de vallées plus jolies que la vallée d'Urola, lieu natal d'Inigo, connu depuis sous le nom de saint Ignace de Loyola ; et je ne connais guère en Espagne un établissement de bains mieux ordonné que l'établissement de Gestona, dont les sources ferrugineuses attirent beaucoup de monde.

Les vallées de Lasarte, d'Andoain et de Billabona, les rives de l'Oria n'offrent pas d'aussi jolis points de vue que la vallée d'Urola, mais elles n'en constituent pas moins une route fort agréable jusqu'à Tolosa.

Un poète a dit :

Tolosa a des forges sombres
Qui semblent, au sein des ombres,
Des soupiraux de l'enfer.

Nous ajouterons qu'elle possède de très-jolies femmes, dont les yeux pourraient être considérés, au contraire, comme *des soupiraux du paradis*. Capitale du Guipuzcoa, dont elle occupe le centre, ayant deux ports contemporains d'Alphonse le Sage, son fondateur, une promenade couverte au bord de l'eau, des ruines vénérables sur la montagne d'Aldaba, beaucoup d'établissements industriels, plusieurs rues parallèles bien percées et six mille habitants, cette ville mérite qu'on s'y arrête quelques heures. Nous y avons passé la nuit. Le lendemain matin, après avoir visité l'église de Santa-Maria, monument du dix-septième siècle d'un assez bon style, nous gagnâmes Villa-Franca ; c'est un bourg ceint de murailles épaisses, en dehors duquel se trouve l'hôtel du marquis de Valmediano, renfermant une galerie de peintures. Beasin et sa basilique romane, Ormaiztegui, lieu natal du fameux Zumalacarregui ; Zumarraga et Villaréal nous intéressèrent par leur position pittoresque ou leurs souvenirs ; il fallut, tant les montées sont rapides, atteler deux fois des bœufs à notre voiture, et ce ne fut pas sans peine que nous atteignîmes Vergara, ville sortie de son obscurité depuis la célèbre capitulation conclue, le 31 août 1839, entre Espartero et Maroto.

Aucune localité, depuis Tolosa, n'a l'importance industrielle et monumentale de Vergara. Beaucoup d'hôtels, avec façade sculptée, décorée d'armoiries, portent le témoignage du rôle qu'ils jouaient autrefois. Mais la gloire de Vergara, c'est son Christ, œuvre admirable

de sculpture, expression saisissante des divines souffrances du Sauveur des hommes. On le tient enfermé dans une chapelle sombre, on le montre avec appareil en allumant les cierges du sanctuaire ; mais, à l'inverse de tant d'autres médiocrités pour lesquelles chaque voyageur professe une admiration dictée par les guides, ce Christ l'emporte infiniment sur sa renommée, qui ne dépasse pas les frontières du pays basque. « La vue de ce Christ fait mal, » me dit en détournant les yeux un homme du peuple, garçon insouciant qui m'accompagnait : aucun éloge ne saurait être ni plus ni direct, ni plus vrai.

Point central entre Bayonne, Bilbao, Pamplona et Vitoria, Vergara forme la jonction de différentes vallées fraîches comme des vallées du Tyrol. Elles sont arrosées par la Déva, la Zadorra, l'Aramoyana, dominées par la chaîne d'Arrambiscar, et serpentent de Mondragon à Oñate ; d'Oñate au monastère d'Arantzazu, au bourg d'Escoriaza, puis à Salinas de Leniz, qui semble fermer le passage. Je serais bien ingrat si je ne disais pas un mot de l'aqueduc d'Alona qui abreuve d'une si bonne eau les habitants d'Oñate, et considéré comme un Vandale, si je ne vantais pas l'enseignement universitaire de cette ville. Cependant, à leurs festins d'*Academus*, à leurs fleurs de rhétorique, je préfère les *jarillas*, plantes médicinales qui jouissent dans toute la Péninsule d'une réputation méritée.

Entre Oñate et Salinas, on traverse Arechavaleta, célèbre pour ses bains sulfureux, dont la source assez chargée, mais froide, s'échappe du fond d'une jolie vallée, à cinq minutes de la ville. Cette ville, plus riante, mieux habillée, mieux peignée, mieux coiffée que ne le sont généralement les villes espagnoles, a quelque chose d'alsacien, de naïf en sa grâce qui fait plaisir. Escoriaza nous ramène brusquement à l'Espagne, mais à l'Espagne des Basques, qui, dans son attitude de petit bourg, ne se présente jamais sans une haute église, un *ayuntamiento* décent, une agréable promenade, des rues pavées en cailloux et des balcons à toutes les fenêtres.

Après une montée d'une heure, montée rapide, dans le cours de laquelle on passe par les intermédiaires de végétation des sites méridionaux aux sites du nord, nous atteignons le sommet de la chaîne des monts Cantabres. Ici se termine le Guipuzcoa et commence l'ancienne province

d'Alava, dont les terres plus fertiles, les ondulations moins abruptes et les plaines beaucoup plus vastes, s'étendent jusqu'à l'Èbre.

Dans toute la contrée que nous venons de parcourir, la police des routes est excellente. Une amende de trois ducats (neuf francs) atteint le conducteur qui traverse les rues ou les ponts en courant et celui qui néglige d'enrayer par les descentes. La police des mendiants, la police des chiens ne s'exerce pas avec moins de sollicitude. Au rebours des autres provinces d'Espagne, on ne trouve en celle-ci presque point de pauvres, et la race canine est réduite aux espèces vraiment utiles. Les bêtes à cornes, les chevaux ou mulets, les porcs sont de taille moyenne; les moutons, très-petits, portent une laine fort longue. Les voitures du campagnard, étroites comme tous les véhicules de montagne, roulent généralement sur deux roues construites d'après la manière des anciens, sans rayons, à surface plane, composées de pièces enchevêtrées les unes dans les autres. Toutes ces voitures sont traînées par des bœufs. Les charges moyennes se transportent en *cacolet*, les petites charges sur la tête, comme aux environs de Saint-Sébastien. Quand il y a marché, l'affluence des ânes et des mules, qu'on harnache toujours avec certaine élégance, qu'on garnit de pompons, qu'on revêt de longues couvertures garnies de franges, et qui trottent avec vivacité, donnent à la route, à la place du marché, *plaza de la verdura*, un aspect des plus animés.

Au milieu des montagnes, les constructeurs de villages ou de maisons d'exploitation ne sont pas toujours libres de choisir leur site; mais en plaine, c'est différent. Aussi voyez avec quelle intelligence admirable les colons primitifs d'Alava ont posé leurs demeures. Ils semblent s'être inspirés tous des préceptes de l'hygiène; les convenances de positions relativement aux vents, aux sources, aux chances de culture, à l'aspect pittoresque des lieux, ne laissent rien à désirer. On dirait qu'un médecin agronome, ayant passé par là et marqué les mamelons, les pointes les plus convenables, la population obéissante s'est conformée aux exigences d'une théorie expérimentale éprouvée. En certains lieux, des erreurs, qui ne se trompe pas? ont été commises; mais des ruines attestent qu'après les avoir reconnues, les colons se sont transportés ailleurs. Nulle part en Espagne, nulle part en Europe, l'intelligente

appréciation des lieux ne m'a semblé ressortir d'une manière plus évidente que dans le district d'Alava.

A mesure qu'on avance, les montagnes deviennent des collines qui s'effacent bientôt pour laisser à la plaine de Vitoria la faculté de s'étendre et d'encadrer cent soixante-huit villages, groupés autour de leur capitale, tels que des enfants dociles autour de leur mère; villages liés entre eux par les guirlandes de verdure dont les chemins sont garnis, mais unis plus intimement encore par certaine communauté de sympathies et d'habitudes.

VITORIA.

Une ville moyen âge, qui a l'air de se cacher, honteuse d'être laide, et qui ne montre aux regards curieux de l'étranger que ses murailles antiques et sa vieille église *Santa Maria*, hissée fièrement au sommet d'une colline comme une aigrette sur le casque du guerrier; une ville nouvelle, prétentieuse et fière de ses rues en rectangle, de ses immenses casernes bourgeoises, qu'on croirait toutes élevées pour des allures uniformes; ville dont le caractère originel s'efface, dont la régularité moderne envahit toutes les issues, qui a changé son armée de moines contre une armée de fantassins, ses cloches contre des tambours, ses couvents contre des casernes, ses remparts contre des *alamedas* ou promenades publiques, le *Prado*, la *Florida*, rendez-vous ordinaire d'une population de quinze mille habitants, voilà Vitoria. Sa grande place, *Plaza Nueva*, ou d'Isabelle II, formée d'un portique de soixante-seize arcades, sous lequel affluent les promeneurs que la nuit ou le mauvais temps chasse des *alamedas* extérieures; le palais provincial, au fronton triangulaire duquel on lit: *Diputacion de Avila*, et sur les degrés duquel posent deux lions forts beaux imités de Thorwaldsen; telles sont les constructions capitales de la ville moderne. La ville ancienne a bien quelques ogives, quelques sculptures, mais rien de remarquable. D'ailleurs nos maçons contemporains, à force de percer des jours, de surélever des étages, ont défiguré complètement l'art ancien dans l'église de *Santa Maria*; le badigeonneur a passé dix fois son pinceau avec un soin qui en dissimule tous les détails; on n'y perd peut-être pas grand'chose;

mais le sanctuaire serait l'œuvre de Michel-Ange que l'intrépide badigeonneur eût, sans plus d'égard, barbouillé Michel-Ange. Le retable du maître-autel de cette église, sculpté sur la fin du dix-septième siècle, offre quelque intérêt au voyageur qui visite l'Espagne pour la première fois, parce qu'il lui fait pressentir la manière dont se traite, dans le reste du royaume, cette partie ornementale des églises. Vitoria passait autrefois pour une ville savante, parce qu'elle possédait un grand collège, des bibliothèques, et qu'elle avait donné le jour à Jean de Marietta, auteur d'une histoire ecclésiastique d'Espagne; au docteur Martin d'Olave, professeur de théologie; au célèbre jurisconsulte J.-B. Larrea; à l'évêque Diégo d'Alava Esquivel et à plusieurs autres illustrations moins connues. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ville militaire, industrielle et commerciale, où l'on fabrique des armes blanches, des voitures de luxe, des cuirs, des ustensiles de ménage et de l'ébénisterie; où l'on boit un bon vin nommé *Pedro Gimenez*, et de l'excellente bière; où l'horticulture paraît mieux comprise qu'en aucune autre localité d'Espagne, et dans laquelle le régime des hôtels se ressent de l'influence française.

Nos troupes ont occupé longtemps Vitoria; mais en 1813, après la mémorable affaire qui porte son nom, bataille presque sans lutte, pêle-mêle incroyable, confusion sans exemple, il fallut évacuer la Péninsule. Joseph Bonaparte, dont le général Beaufort-d'Hautpoul protégea singulièrement la retraite, se trouvait alors dans la situation du roi don Rodrigo :

Ayer fui señor de España
Y hoy no tengo una almena
Que pueda decir que es mía ¹.

ROMANERO.

Ce champ de bataille est superbe. L'armée anglo-espagnole, commandée par Wellington, déboucha dans la plaine par la route de Burgos, tourna la ville et s'avança sur la route de France, afin de couper notre retraite. Les témoins oculaires assurent, dit M. Adolphe Blanqui, que cette manœuvre fut exécutée avec une précision admirable, et que, du haut des murs, la marche des colonnes anglaises offrait un coup

¹ Hier, j'étais seigneur de l'Espagne, et aujourd'hui je n'y ai pas une seule tourelle que je puisse dire à moi.

d'œil magnifique. Chacun attribua la débâcle à la mésintelligence de nos généraux, et raconte de cette mémorable échauffourée quelque aventure tragique ou plaisante. Ce ne fut point, en effet, une déroute ordinaire : l'armée, encombrée de trésors et de femmes, était suivie comme une proie par des chasseurs; les plus belles dames de la cour d'Espagne, et les plus riches joyaux des Indes, tentaient également les vainqueurs et les vaincus. Aussi n'y eut-il point de combat, et sans la division du général Foy, sans le corps du général d'Hautpoul, il n'y aurait pas même eu de retraite. On vit alors, chose horrible, des femmes charmantes et parées, précipitées de leurs voitures par la cavalerie, se jeter aux pieds des dragons et leur offrir tous les trésors dont ceux-ci voudraient disposer, s'ils consentaient à les prendre en croupe pour les soustraire à la fureur des Espagnols. On vit les fourgons de l'armée française pillés par les soldats chargés de les défendre, et le champ de bataille couvert de calèches, de berlines, de cartons et de coffres ensanglantés ou brisés par la mitraille et les boulets. Un nombre considérable de femmes restèrent étendues dans la campagne. On ne peut voir sans un serrement de cœur la colline et le bois par où s'échappèrent les débris de ce grand désastre, qui compte pour un jour de bonheur dans les fastes de l'indépendance espagnole.

V

L'ARMÉE

Vous nous avez fourni des héros et des modèles.
Vosotros nos habéis suministrado héroes y modelos.

A. V. ARNAULT,
 Discours fait à l'Académie de Madrid en 1801.

L'armée d'Espagne au siècle dernier et dans celui-ci. — Officiers de cavalerie, d'infanterie et d'armes spéciales; jeune officier, vieil officier. — Le soldat. — La musique. — Capitaineries générales. — Organisation des divers corps de l'armée. — Ecoles. — Recrutement. — Durée de service. — Ordres militaires. — Garde civique; — Caractère des Espagnols sous les armes.

C'est à la France, or la France est juste, qu'il appartient d'apprécier l'armée espagnole, car nous avons combattu souvent avec elle ou contre elle, nous nous sommes mutuellement enlevé des trophées de gloire, et depuis Charles-Quint, il n'y a guère eu de lutte sérieuse en Europe dans laquelle le drapeau castillan ne se soit mêlé, ami ou ennemi, avec le drapeau français.

En parlant des troupes espagnoles, un écrivain du dernier siècle disait : « Des habits sales, déchirés, remplis de taches, des cheveux sans poudre, des cadenettes mal faites, des queues inégales, des catogans inégaux ôtent aux régiments tout le charme du coup d'œil. » Certes, à ce portrait, si peu flatté, personne ne reconnaîtrait l'armée d'aujourd'hui. Déjà Ferdinand VII avait fait beaucoup pour elle, lorsque les troubles de 1822 compromirent son attitude. Bouleversée de nouveau par la guerre civile, il fallut qu'une main ferme intervînt et reconstituât l'ancien esprit de ces glorieuses bandes si bien peintes par Bossuet.

Organisée comme elle l'a été par le maréchal Narvaez, l'armée d'Es-

pagne peut rivaliser avec les premières armées de l'Europe. Sa tenue paraît excellente, sa discipline sévère. Elle manœuvre habilement. Les officiers de cavalerie et d'infanterie se montrent, sous le rapport de l'instruction, à la hauteur des officiers français; mais ceux des armes spéciales, telles que l'artillerie et le génie, leur sont inférieurs. Le jeune officier ne manque ni de tournure, ni d'élégance, malheureusement en prenant de l'âge il se néglige. La différence de mise et de maintien nous a semblé grande entre les militaires distancés d'âge.

Quant au soldat, il aime son drapeau, respecte ses chefs, s'applaudit de son régime et se fait honneur de son uniforme. Il a plus de loisir que le soldat français; il monte moins de gardes, il passe des revues moins fréquentes, et se conduit généralement mieux. La sobriété, la réserve distinctives de la nation espagnole existent sous le drapeau comme dans les ateliers et les campagnes.

Quant aux tambours, aux musiques régimentaires, ces véhicules du courage, il s'en faut bien qu'ils rivalisent avec les nôtres. Cependant, nous avons entendu plusieurs belles sonneries et des marches exécutées avec ensemble.

Le royaume se divise en quatorze capitaineries générales, dont les chefs-lieux sont Madrid, Barcelone, Séville, Valence, la Corogne, Saragosse, Grenade, Valladolid, Badajoz, Pampelune, Burgos, Vitorja, Palma et Santa-Cruz de Ténériffe. Chacune de ces divisions est commandée par un capitaine général, dont le grade correspond au titre de maréchal de France, et qui jouit de cent vingt mille réaux ou trente mille francs d'appointements. Sous le capitaine général se trouve un commandant général, et dans chaque ville forte un gouverneur. Les places fortes sont comprises en cinq classes, d'après leur ordre d'importance.

Il y a douze capitaines généraux, soixante-douze lieutenants généraux, deux cents maréchaux de camp, trois cent soixante-quinze brigadiers; des intendants militaires, des commissaires des guerres, des officiers d'administration, comme en France. Le corps d'état-major se compose d'un directeur général, de trois brigadiers, de neuf colonels, de douze lieutenants colonels, de vingt-cinq commandants, de soixante capitaines chargés d'administrer l'école spéciale d'état-major et le dépôt topographique de la guerre.

L'artillerie a pour chefs un inspecteur, colonel général d'Espagne et des Indes, cinq sous-inspecteurs, etc. Elle comprend cinq régiments d'artillerie à pied, trois brigades montées, trois brigades de montagne, des compagnies d'ouvriers, etc. A défaut d'école polytechnique, il existe une compagnie de quatre-vingt cadets et de soixante surnuméraires, sans compter les externes qui se présentent aux examens. Un comité supérieur est annexé à la direction générale d'artillerie. Barcelone, Valence, Séville, la Corogne et Ségovie sont les cinq chefs-lieux de direction désignés sous le nom de départements d'artillerie.

Le génie militaire, qui possède son école spéciale à Madrid, forme un régiment à trois bataillons, composé de mineurs, de sapeurs et de pontonniers. Il y a un directeur général et un sous-directeur du génie.

La cavalerie se compose de dix-huit régiments, savoir : un régiment de cuirassiers; onze régiments de lanciers, et six régiments de chasseurs. Chacun d'eux est formé de quatre escadrons ayant pour effectif cinq cent quatre-vingt-dix-huit hommes et quatre cent quarante-six chevaux.

L'infanterie permanente a quinze régiments de ligne à trois bataillons, trente régiments de ligne à deux bataillons, et six bataillons de chasseurs ou d'infanterie légère. Chaque bataillon est de six compagnies. L'infanterie de réserve embrasse quarante-neuf bataillons de huit compagnies chacun.

A Valladolid se trouve l'école de cavalerie; à Tolède l'école d'infanterie. On n'y entre qu'après examens, subis dans certaines limites d'âge.

L'application de la loi du recrutement ne se fait pas comme en France. Telle province fournit des cavaliers, telle autre des artilleurs ou des fantassins; de sorte qu'un corps ne l'emporte pas sur l'autre par le choix des hommes, et que l'infanterie est relativement beaucoup moins belle en France qu'en Espagne.

Une compagnie de gardes-du-corps, créée depuis peu, et une compagnie de hallebardiers, dont le costume rappelle celui des anciens mousquetaires, font le service des palais. Ces compagnies, en grand uniforme, impriment beaucoup d'éclat au cérémonial de la cour.

Le service obligatoire pour chaque citoyen est de quatre ans, service

qu'il trouve sans doute encore trop long, mais que j'estime bien court relativement à l'éducation qu'exige l'homme de guerre.

Deux ordres créés en 1815 par Ferdinand VII, l'ordre de Saint-Ferdinand et l'ordre de Saint-Hermenegilde, ont remplacé dans l'armée tous les ordres antérieurs. Cependant, il existe en outre quantité de marques distinctives, croix ou médailles, consacrant le souvenir soit d'une campagne, soit d'un siège, soit d'un brillant fait d'armes. Chaque jour leur nombre augmente, et un vieux soldat peut en avoir la poitrine couverte¹.

J'ai vu, avec la satisfaction la plus grande, le repos public assuré dans les provinces espagnoles, sans l'entremise d'une garde nationale, milice citoyenne qu'on appelle en France la milice intelligente, et qui, depuis 1789, a donné sans cesse les preuves les plus déplorables d'une inintelligence complète à l'endroit des intérêts réels du pays. Instituez une garde nationale ou landwehr dans la contrée la plus pacifique du monde, ce sera toujours, j'en ai la conviction, instituer le système de discussion libre sous le drapeau, préparer la révolte et lui mettre en main les éléments qui la rendent efficace. Une garde civique ou gendarmerie à la bonne heure. Aussi voyez comme l'Espagne respire avec aisance depuis qu'elle a la sienne; comme la sécurité la plus entière règne aujourd'hui sur des chemins, dans d'étroits défilés que depuis un siècle le voyageur n'osait aborder.

Impassible comme son fusil, le soldat espagnol a la réputation de supporter sans murmures et très-longtemps le chaud, le froid, la fatigue et la faim; il passe en outre pour bien soutenir le premier choc; mais les lignes qu'il occupait une fois rompues, on a beaucoup de peine à l'y ramener. En général son attitude est plus ferme sur des remparts qu'en rase campagne. Il excelle dans la petite guerre.

Le système de casernement ne diffère presque pas du système français, et l'Espagne peut se glorifier d'avoir eu l'idée, cent années avant nous, d'isoler chaque soldat et de lui donner un lit en fer.

¹ Voyez, sur ces marques distinctives, un petit ouvrage de D. José Velasco Dueñas, intitulé : *Coleccion de cruces y medallas de distincion de España*. In-12, XV, 334 p. avec pl. coloriées.

Avant de quitter Vitoria, dont la population, d'humeur assez belliqueuse, s'éveille et se couche au bruit de la trompette et du tambour, il nous a semblé naturel de retracer en quelques lignes le tableau des forces militaires de l'Espagne. Reprenons maintenant notre pérégrination; mais jusqu'à l'Èbre, jusqu'à la ville de Miranda, si célèbre par les opérations stratégiques des dernières campagnes, considérons le pays comme une arène ouverte depuis Charlemagne aux grandes luttes de la France et de la Péninsule.

VI

VIEILLE-CASTILLE

L'Espagne n'a pas besoin d'engrais; elle a un sol fertile.

— LOUIS BRYON, *l'Age de bronze*.

Configuration, ressources de la Castille. — La Mesta. — Système des bergeries. — Deux sortes de brebis. — Régime, habitudes, soins des bergers. — Voyages des troupeaux. — La tonte. — Costume et caractère du Castillan de la campagne. — Il semble presque né berger.

Et pourtant, cette Vieille-Castille qui cache d'immenses trésors sous les chaînes montagneuses de *Molina*, d'*Oca*, de *Figueras*, de *Santander*, ramifications des Pyrénées; qui possède là du fer, du cuivre, du marbre en quantité considérable; qui voit la fertilité cheminer à travers ses grandes plaines avec les flots rapides du Carrion, du Duero, de l'Èbre, du Tormès et du Jalon; qui n'a qu'un mot à leur dire, qu'un signe à leur faire pour qu'aussitôt ils triplent ses récoltes; cette province importante, digne assurément d'avoir porté le sceptre des rois d'Espagne, offre l'image du dénuement, du besoin et de l'indigence; on se demande si tant de matériaux négligés, si tant de terres en friche accusent l'insouciance des indigènes, la mauvaise qualité du sol, ou les torts de l'administration. Ne faisons le procès de personne; contentons-nous d'enregistrer l'impression de tristesse profonde qu'éprouve le voyageur à la vue des déserts de la Vieille-Castille.

Cette province, bornée au levant par la Navarre et l'Aragon, au nord par la Biscaye et les Asturies, au couchant par le royaume de Léon, présente, du sud-ouest au nord-ouest, une étendue de cent lieues et une largeur de cinquante. Elle produit toutes les choses de nécessité

première; on y récolte du vin assez bon et beaucoup de garance, surtout dans les territoires de Burgos, Valladolid, Ségovie, Cuellar et Portillo; mais on n'y voit presque point d'arbres, parce que les campagnards, persuadés qu'ils attirent les insectes et les oiseaux nuisibles à l'agriculture, les ont presque tous coupés.

La branche commerciale la plus lucrative en Castille, c'est la laine; il s'en fait une vente très-considérable à Cuença, Ségovie, Sigüenza, Soria, anciens chefs-lieux des corporations nombreuses qui, sous le nom de *Mesta*, jouissent, depuis un temps immémorial, du privilège de traverser avec leurs troupeaux les provinces centrales du royaume.

Pour la conservation et le gouvernement de la *Mesta*, il existe un code particulier dont l'objet est de leur assigner 1° des ravines sur les limites des villes et villages que les troupeaux doivent traverser; 2° la possession des pâturages de l'Estramadure et de la contrée désignée sous le nom de la montagne; 3° de régler les différends qui peuvent s'élever entre les confrères de la *Mesta*.

Autrefois, ces honorables bergers pouvaient conserver perpétuellement les pâturages affermés, sans que le propriétaire pût en disposer, ni pour autrui, ni pour lui-même, tant qu'ils étaient exacts à payer le prix convenu, ce qui avait toujours lieu. Ils possédaient de la sorte des pâturages affermés depuis plus de deux siècles, dont la valeur s'accroissait chaque jour. Heureusement, déjà bien avant la fin du dernier siècle, les propriétaires des pâturages étaient rentrés dans le droit de les affermer au plus offrant.

En Espagne, nous regardons l'énorme quantité de moutons qu'on y fait voyager comme un des plus grands obstacles aux progrès de l'agriculture. Dans toutes les terres qu'ils doivent traverser, il n'est permis à aucun particulier de clore son domaine; or chacun sait que la liberté de clôture est devenue, pour l'Angleterre, une des causes principales de sa richesse agricole.

De la cime des montagnes de Castille, de Léon et d'Estramadure, on voit des troupeaux errants, voyager par divisions de douze cents brebis que conduisent cinq bergers. Leur départ a lieu vers la fin de septembre; ils font en quarante jours à peu près cent cinquante lieues, et ne quittent le pacage qu'au mois d'avril pour regagner la montagne.

Tel propriétaire possède soixante à quatre-vingt mille têtes de menu bétail.

L'Espagne a deux sortes de brebis : les unes, fixées dans la contrée qui les a vues naître, demeurent la nuit dans de vastes écuries; les autres passent l'été dans les montagnes de la Manche, de l'Estramadure et de l'Andalousie. La laine de celles-ci, appelées *mérinas*, *mérinos* ou *trasmurantes*, est plus blanche et plus fine que la laine des autres brebis.

Un parc contient ordinairement dix mille brebis; son administration est confiée à un *mayoral*, homme actif, intelligent, qui a sous sa direction cinquante bergers et un nombre égal de chiens. Ses gages annuels sont de six mille à huit mille réaux, et on lui fournit un cheval. Les bergers de première classe gagnent de deux cent cinquante à trois cents réaux par an; ceux de la seconde classe, deux cents réaux; ceux de la troisième, cent vingt réaux; et ceux de la dernière, soixante à quatre-vingts réaux. On leur donne en outre deux livres de pain par jour. Dans les mois d'avril et d'octobre, chaque berger reçoit une gratification.

Le premier soin des bergers arrivant dans les pâturages où ils doivent passer l'été consiste à donner aux brebis autant de sel qu'elles peuvent en désirer. Chacune d'elles, dit-on, n'en consomme pas moins de dix kilogrammes. Vers la fin de juillet, ils introduisent les mâles dans le troupeau. Six ou sept mâles suffisent pour cent brebis. On les retire d'un parc où ils paissent isolément, et dès que la fécondation des femelles s'est effectuée, ils rentrent dans leur parc. Les moutons sont d'un rapport beaucoup plus grand que les brebis, quoique la laine de ces dernières soit plus fine. Trois toisons de moutons pèsent ordinairement douze kilogrammes, tandis qu'il en faut au moins cinq de brebis pour faire le même poids.

Vers le milieu de septembre, on frotte les brebis et les moutons avec de la terre d'Almagro délayée dans l'eau, pour les défendre contre les injures de l'air, disent les uns; pour empêcher leur laine de croître trop vite et de s'abatardir, disent les autres. Quoi qu'il en soit du motif, nous considérons cette terre comme un absorbant qui s'empare d'une partie de la transpiration de l'animal et l'empêche de fournir, en trop grande abondance, une matière huileuse qui rendrait la laine rude.

Peu après leur arrivée au quartier d'hiver, les brebis mettent bas. On place alors les brebis stériles dans les pâturages les moins gras, tandis qu'on fait passer en des pâturages d'élite les brebis devonues mères et nourrices.

Au mois de mars, les bergers ont quatre opérations à faire sur les agneaux nés dans l'hiver précédent : 1° ils leur coupent la queue à trois pouces de sa racine ; 2° ils les marquent sur le museau avec un fer chaud ; 3° ils leur scient les cornes pour que dans leurs querelles ils ne se nuisent pas ; 4° ils châtrant les sujets destinés à servir de guides ou de sentinelles.

En avril, les brebis ont le sentiment d'une nourriture préférable à la nourriture d'hiver qu'elles reçoivent ; elles montrent de l'impatience, de l'agitation ; elles s'échappent volontiers du bercaïl. Ils faut alors ne pas trop différer leur départ et les conduire où d'habitude elles passent la saison des chaleurs.

Presque toujours la tonte commence le 1^{er} mai si le temps est beau ; mais, s'il est humide, on la diffère de quelques jours. Quand les brebis sont tondues, on les enferme dans de vastes écuries bâties exprès, capables de contenir vingt mille têtes de bétail, parce que ces animaux sont si délicats que le moindre refroidissement les ferait périr.

Pour tondre mille bêtes on emploie cent vingt-cinq hommes ; chacun d'eux tond généralement par jour huit brebis ou cinq moutons. Avant de commencer la tonte, ces animaux demeurent quelque temps enfermés dans un petit espace, afin qu'ils transpirent et que leur laine soit plus souple, plus accessible au ciseau.

De cette laine, dont la couleur est brun foncé, il se fabrique un drap grossier avec lequel s'habillent les campagnards ou les citadins pauvres. La teinte sévère, la forme lourde du vêtement, l'amplitude du chapeau, joints à la démarche grave, à la physionomie sans expression des habitants de la Vieille-Castille, forment entre eux et les Basques un contraste palpable. On appelle les vieux Castillans *les bonnes gens de l'Espagne*, et ils le méritent, car ils sont pleins de franchise et de loyauté. Ne voyageant pas, ne pouvant se comparer à personne, leur vanité, devenue proverbiale, tient moins encore au respect qu'ils ont d'eux-mêmes qu'à l'ignorance des qualités de leurs voisins.

A moins d'être bergers nomades, ils meurent tous où la nature les a fait naître ; mais la plupart d'entre eux montrent une inclination particulière pour la conduite des troupeaux. Ils sont bien moins cultivateurs que pasteurs. C'est en Castille surtout que l'art du berger se maintient à la hauteur d'une théorie dont les résultats justifient l'excellence. Tous les arts y sont inconnus, excepté l'art d'élever les bestiaux.

Dans la *sierra* de San Pedro, nous avons vu des bergers montagnards appelés *serranos*, d'un aspect bien extraordinaire ; tenant du Bédouin par le costume, montés sur de petits chevaux fringants, accompagnés d'enfants qui, munis d'un long bâton et d'une musette, précèdent chaque groupe de bétail ; suivis de chiens d'une rare intelligence. Ces bergers marchaient au plus quatre heures par jour, et le soir ils enfermaient leurs brebis avec des filets disposés en berceaux. On les dit très-superstitieux. La bizarrerie traditionnelle des pratiques qu'ils emploient doit remonter aux époques primitives.

Peu après leur arrivée au quartier d'hiver, les brebis mettent bas. On place alors les brebis stériles dans les pâturages les moins gras, tandis qu'on fait passer en des pâturages d'élite les brebis devenues mères et nourrices.

Au mois de mars, les bergers ont quatre opérations à faire sur les agneaux nés dans l'hiver précédent : 1° ils leur coupent la queue à trois pouces de sa racine ; 2° ils les marquent sur le museau avec un fer chaud ; 3° ils leur scient les cornes pour que dans leurs querelles ils ne se nuisent pas ; 4° ils châtrant les sujets destinés à servir de guides ou de sentinelles.

En avril, les brebis ont le sentiment d'une nourriture préférable à la nourriture d'hiver qu'elles reçoivent ; elles montrent de l'impatience, de l'agitation ; elles s'échappent volontiers du bercaïl. Ils faut alors ne pas trop différer leur départ et les conduire où d'habitude elles passent la saison des chaleurs.

Presque toujours la tonte commence le 1^{er} mai si le temps est beau ; mais, s'il est humide, on la diffère de quelques jours. Quand les brebis sont tondues, on les enferme dans de vastes écuries bâties exprès, capables de contenir vingt mille têtes de bétail, parce que ces animaux sont si délicats que le moindre refroidissement les ferait périr.

Pour tondre mille bêtes on emploie cent vingt-cinq hommes ; chacun d'eux tond généralement par jour huit brebis ou cinq moutons. Avant de commencer la tonte, ces animaux demeurent quelque temps enfermés dans un petit espace, afin qu'ils transpirent et que leur laine soit plus souple, plus accessible au ciseau.

De cette laine, dont la couleur est brun foncé, il se fabrique un drap grossier avec lequel s'habillent les campagnards ou les citadins pauvres. La teinte sévère, la forme lourde du vêtement, l'amplitude du chapeau, joints à la démarche grave, à la physionomie sans expression des habitants de la Vieille-Castille, forment entre eux et les Basques un contraste palpable. On appelle les vieux Castillans *les bonnes gens de l'Espagne*, et ils le méritent, car ils sont pleins de franchise et de loyauté. Ne voyageant pas, ne pouvant se comparer à personne, leur vanité, devenue proverbiale, tient moins encore au respect qu'ils ont d'eux-mêmes qu'à l'ignorance des qualités de leurs voisins.

A moins d'être bergers nomades, ils meurent tous où la nature les a fait naître ; mais la plupart d'entre eux montrent une inclination particulière pour la conduite des troupeaux. Ils sont bien moins cultivateurs que pasteurs. C'est en Castille surtout que l'art du berger se maintient à la hauteur d'une théorie dont les résultats justifient l'excellence. Tous les arts y sont inconnus, excepté l'art d'élever les bestiaux.

Dans la *sierra* de San Pedro, nous avons vu des bergers montagnards appelés *serranos*, d'un aspect bien extraordinaire ; tenant du Bédouin par le costume, montés sur de petits chevaux fringants, accompagnés d'enfants qui, munis d'un long bâton et d'une musette, précèdent chaque groupe de bétail ; suivis de chiens d'une rare intelligence. Ces bergers marchaient au plus quatre heures par jour, et le soir ils enfermaient leurs brebis avec des filets disposés en berceaux. On les dit très-superstitieux. La bizarrerie traditionnelle des pratiques qu'ils emploient doit remonter aux époques primitives.

VII

MENDICITÉ

Donnez, donnez, sur cette terre
Donnez, le ciel vous le rendra.

E. SCHIËR, *La Part du Diable*.

L'aumône est sœur de la prière.
V. HCOO, *Feuilles d'automne*.

Rareté des pauvres en Catalogne et dans les provinces basques. — Industriels nomades. — Le métier de mendiant organisé en Castille et dans la Manche. — Ténacité de la race mendicante. — Mendicité dans les églises. — Aranda de Duero, quartier général des mendiants. — Types des mendiants de Murillo.

J'avais traversé la Catalogne n'y rencontrant que juste le nombre de pauvres nécessaires pour établir des contrastes, comme une tache presque imperceptible qu'on souffre de voir dans le plein d'une belle étoffe et que l'intelligente tailleuse dissimule sous quelque ornement. Je parcourus ensuite les provinces basques, et si je fus heureux d'y trouver peu de chiens, je ne le fus pas moins de n'apercevoir presque aucun pauvre. A la bonne heure, me disais-je, la fierté espagnole est conséquente avec elle-même, et j'aime la réserve hautaine de cette servante de bas étage à qui je présente deux *cuartos* en témoignage de gratitude d'un verre d'eau limpide, et qui, ne voulant pas se salir la main ni déroger à sa dignité en acceptant ma modeste offrande, me fait signe de la déposer sur l'assiette.

Je ne qualifierai pas du titre de mendiants les industriels nomades qui m'offrent des fleurs, des oranges ou des cigarettes, car entre eux et moi règne le système du libre échange : moyennant une pièce de monnaie souvent gênante au fond du gousset, je me procure des sensations agréables; à plus forte raison isolerai-je de la classe mendicante

les artistes de bas étage qui me donnent des gambades, des sons gutturaux et stridents, quelquefois harmonieux, avant même de savoir si je les en récompenserai, et je suis arrivé en Vieille-Castille avec l'idée d'une dignité populaire qui ne déroge pas.

Autre horizon, autre scène : ici le métier de mendiant semble organisé à l'instar d'une profession libérale; ceux que j'appellerai les magistrats du métier stationnent gravement le long des ponts, à la porte des hôtelleries qu'ils encombrement, et des églises dont ils obstruent les abords. Longtemps d'avance ils ont médité sur l'effet d'un ulcère, d'une claudication ou d'un tic; sur la désharmonie d'une pièce ajoutée à leur manteau déguenillé; sur la portée d'une intonation, d'une prière prononcée, selon les cas, en espagnol, en français, en anglais. Ceux-là vont droit à leur but; ils vous demandent la charité comme un droit, et semblent s'indigner d'un refus. Auraient-ils lu Proudhon par hasard, et viendraient-ils rectifier les inégalités sociales? J'en ai comme le pressentiment et le frisson. Les petits pauvres, enfants, jeunes filles bourdonnant autour des patriciens de la misère, vont à la découverte, harcèlent, impatientent les voyageurs, leur font des mines, des yeux qui apitoyeraient le cœur le moins sensible. Dans la Nouvelle-Castille, les mendiants foisonnent, et dans la Manche ils paraissent plus nombreux encore. J'ai vu là une jeune fille de huit à dix ans suivre en courant la diligence l'espace de trois kilomètres, malgré le soleil le plus chaud, malgré la poussière la plus suffocante et les refus les plus opiniâtres. Certes, si cette enfant met à pratiquer la vertu la remarquable ténacité qu'elle apporte à mendier, elle sera une des femmes les plus vertueuses de l'Espagne.

Dans les différentes provinces, aussi bien qu'en Castille, la mendicité règne généralement; elle marche tête levée, sans pudeur ni retenue, identifiée si bien avec l'exercice professionnel d'une industrie comme une autre, que, dans les villes, elle ne paraît même pas rechercher le moyen d'apitoyer les gens par la négligence du costume. Les mendiants sont vêtus aussi bien, quelquefois mieux que de simples bourgeois, et tous les lieux leur sont bons pour exploiter le public. Un soir à Séville, sur la promenade des Délices, au milieu d'une foule assez compacte, je heurte un monsieur fort bien mis, couvert d'un manteau noir, et je lui

marche sur le pied; mon premier mouvement est de m'excuser et de porter la main à mon chapeau; le sien est de me la tendre. Une autre fois, dans la cathédrale de la même ville, j'admiraï cette délicieuse composition où Murillo a si bien rendu la confiance enfantine de Jésus conduit par un ange, lorsque le froissement d'une mantille, l'expression d'un regard qui me sembla doux et le murmure d'une bouche encore belle, m'arrachèrent à mon étude; machinalement, je répondis en espagnol: « Vous avez raison, c'est un des plus magnifiques tableaux de la cathédrale, » et je repris le cours de mes réflexions; mais une minute après, on me poussa du coude, et, sous la mantille, je vis sortir une petite main, j'entends résonner une supplication qui certes n'avait rien de commun avec l'art. Cette habitude de demander l'aumône dans les églises est une des choses les plus choquantes que j'aie observées en Espagne. Elle tient sans doute à ce que le clergé lui-même convertit souvent ces augustes sanctuaires en débits de chapelets, de médailles et d'images; marchandise pieuse, il est vrai, mais enfin marchandise dont le débit se ferait plus convenablement dehors; cela tient aussi peut-être à l'abus des quêtes et des troncs, vernis métallique promené sur le culte par des mains qui, sans le vouloir, en compromettent la majesté.

Aranda de Duero, cette ancienne résidence royale, semble devenue le quartier général des mendiants du royaume. On n'y entend retentir qu'un vœu : *Por Dios, señorito, un cuarto! una limosna!* On s'éveille, on s'endort avec ce refrain inévitable; on le retrouve dans ses rêves, et l'image de la cohorte mendicante vous poursuit comme celle des spectres de Macbeth. Je me garderai bien de la peindre avec sa barbe sale, ses cheveux à demi-rasés comme le dos des mules, avec ses jambes d'arajou, son regard plus que fauve, avec ses *calzones* moins chastes que ne le sont les statues antiques du Musée où l'œil est assuré de rencontrer une femelle de vigne; avec le flexible *sombbrero* des pierrots, la *capa* brune traditionnelle, et portant en sautoir, celui-ci l'outre de voyage, *pellejito*: celui-là la guitare à trois ou cinq cordes: mon tableau ferait peine.

Consultez plutôt Murillo qui, dans ses toiles fortement empreintes de vérité, a relevé le sujet par l'excellence du faire, qui a presque com-

posé la poésie de la misère, tant il a mis d'expression jusque dans l'avilissement, dans la dégradation de la nature humaine. Deux siècles se sont écoulés depuis Murillo, et l'on dirait que ses propres modèles se promènent et posent au coin des rues de Séville pour consacrer l'exactitude d'observation avec laquelle il a rendu ses mendiants. Ce sont les mêmes gestes, les mêmes attitudes, les mêmes coupes de physionomie, les mêmes regards, la même carnation et les mêmes costumes. En me remémorant certaines toiles du grand artiste, je me suis cru quelquefois dans son atelier; ne mettant aucune différence entre les images qui respirent sur ses tableaux et celles qui respirent en plein air.

Les mendiants espagnols forment cinq grandes catégories, savoir : *el coscon* ou soldat mal récompensé; *el dios Termino*, le dieu Terme; *la santurrona*, l'hypocrite; *el hereditario*, l'héréditaire; *el pobre vergonzante*, le pauvre honteux, qui n'a honte de rien.

Le *coscon* est toujours un vieux brave, qui a tué plus de *Gabachos* (Français) que le désert n'a de grains de sable; le *dios Termino*, muet comme une pierre, s'assied sur une borne, et tandis qu'il épie les passants, il ne semble occupé que du soin de compter les grains de son chapelet; la *santurrona*, vieille débauchée sans repentir, vit des restes de cuisine des maisons riches et se couvre de la défroque des *señoras*; *el hereditario*, prototype du genre, fils de mendiants et ne mettant au monde que des mendiants, possède, à dire d'expert, le code des truands et dirige sa curée journalière comme un guerrier dirigerait une campagne; enfin le *vergonzante* jouit de l'honnête aisance d'un bourgeois, et ne quitte ce monde qu'après avoir appelé près de son lit un notaire chargé d'écrire son testament.

VIII

ENCORE LA VIEILLE-CASTILLE

C'est dans une plaine, c'est le soir, c'est au mois de juin, c'est en Espagne que la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amants : c'est là, c'est alors qu'elle étale, abandonne, prodigue tous ses trésors, tous ses charmes, et qu'il faut malgré soi devenir amoureux d'elle.

Marquis de LANAËLE.

La Primavera et l'Invierno sur les rives de l'Èbre. — Défilé de Pancorbo. — Souvenirs de 1813. — Wellington. — Route d'Ameugo à Bureba. — Le pont d'Oca et les lions de la Vieille-Castille. — Bribiesca. — Zumalacárregui. — Le curé Merino. — Monasterio de Badilla. — Plaine de Burgos. — Ville de Burgos; son aspect, son antiquité, ses souvenirs, ses édifices, ses rues, son industrie, son commerce, son audience, ses professeurs en chirurgie. — Un enterrement. — Maison de don Diègue. — L'impôt des cinq maravedis. — La cathédrale et les autres monuments religieux de Burgos.

Mes bons amis, ne redoutez plus ni les brouillards de la Seine, ni les rigueurs de l'hiver, ni les caprices d'avril; vivez sans crainte; sortez de la garde-robe vos pantalons de couill; allongez vos promenades au delà des allées de la Petite-Provence, et dites à ces dames qu'elles peuvent impunément s'asseoir, en robe de barège rose ou bleu, sur le boulevard de Gand.

Tout à l'heure, près de l'Èbre, j'ai rencontré la plus jolie, la plus séduisante des créatures, vêtue d'un tissu presque diaphane, couronnée d'aubépine, ayant au côté un gros bouquet de pâquerettes..... Un voyageur se permet des licences; je l'abordai presque sans préambule; je lui demandai son nom; et la jeune fille souriant, me répondit aussitôt: *Primavera*, puis elle disparut.

Primavera! c'est un nom plein d'espérance, un nom charmant comme la langue espagnole en est remplie. Nous le traduisons, nous

autres Français, par le mot printemps; et je ne sais pourquoi nous plaçons sous le patronage d'une divinité masculine la plus aimable saison de l'année.

Plus heureux que le président Dupaty qui s'émerveillait autrefois d'avoir aperçu le printemps à l'entrée du comtat Venaissin, j'ai rencontré *Primavera* sur les bords de l'Èbre; j'ai foulé de verdoyants tapis semés de fleurs odoriférantes qu'elle cueillait et répandait autour d'elle; j'ai vu son cortège d'oiseaux voyageurs cheminant le long du fleuve, faute de trouver des arbres dans des plaines nues comme la main; tandis que derrière elle fuyait, vers les sommets de Pancorbo, un vieillard chagrin, enveloppé d'un manteau neigeux qu'il secouait par intervalle. Ce vieillard, dont je n'ai fait qu'entrevoir la physionomie, les habitants le connaissent, et ne semblent pas s'en préoccuper beaucoup. C'est l'*Invierno*, m'ont-ils dit; chaque année il prend la même route, et ne revient qu'au mois d'octobre.

Le fameux passage appelé gosier de Pancorbo, où les débris de l'armée française, retranchés avec habileté, forcèrent en 1813 lord Wellington d'abandonner la grande route de Biscaye, et d'opérer sur la gauche avec toutes ses forces, est un des points stratégiques les plus intéressants de la Péninsule espagnole. Rien, en fait de fortifications naturelles, ne saurait apparaître d'une manière plus dramatique, dit un voyageur: deux rochers de plus de cinq cents pieds d'élévation, absolument nus, présentant les saillies de leurs immenses squelettes, menacent des deux côtés le téméraire qui s'enfonce entre leurs lignes parallèles: des quartiers détachés de leurs crêtes paraissent disposés à rouler dans l'abîme, et surplombent au-dessus de la grande route. De distance en distance, ce coupé-gorge où règne un lugubre silence, où le soleil pénètre à peine, s'élargit et fait place à de petits mamelons, du haut desquels on enfile la longueur du grand chemin, déjà cerné sur les deux ailes par des fragments d'énormes rochers en batterie. Un ruisseau, bien des fois teint de sang, coule au pied de la montagne dont l'ouverture n'a pas moins d'un kilomètre de long. L'entrée, du côté de la France, en était gardée par un fortin enlevé d'assaut pendant la guerre de l'indépendance; du côté des Castilles, le bourg de Pancorbo, surmonté des ruines de sa vieille citadelle, en ferme la sortie. Tel est ce

défilé redoutable, que les Espagnols n'ont pas su défendre, et dont les hommes les plus étrangers au métier de la guerre ne peuvent s'empêcher de reconnaître toute l'importance.

Depuis Ameyugo jusqu'au pays fertile de Bureba, couvert d'ormeaux et de noyers, tapissé de vignes, de champs labourés et de prairies, c'est-à-dire dans un espace d'environ six kilomètres, la route se trouve dominée par une suite non interrompue de roches bleuâtres d'un effet magnifique, qui se prolongent le long de la vallée comme des laves. Une petite rivière coule à leurs pieds; des ruines éparses attestent les fureurs de la guerre; on traverse Pancorbo dont plusieurs maisons, précédées d'une galerie basse enterrée sous le sol, semblent recéler quelque race antique n'ayant rien de commun avec les affaires de ce monde; on voit se profiler contre des murailles sombres des Castillans plus sombres encore, sinon tous nobles, du moins tous sales, drapés dans leurs haillons et regardant le soleil avec la fierté de l'aigle. Ils ont, du reste, bien raison d'admirer leur ciel et d'aspirer délicieusement leur lumière; car c'est un des plus beaux ciels du monde.

Je viens de traverser l'Oca sur un pont déjà vieux. J'y ai vu, comme j'aurai d'ailleurs l'occasion de le voir souvent en Castille, un lion tenant l'écusson aux armes royales. Tous ces lions, si fiers sous Charles-Quint, semblent porter la crinière basse aujourd'hui qu'ils ont été bravés tant de fois par les armées étrangères. Les pattes de la plupart sont même sans griffes; soit qu'ils les aient usées à combattre, soit qu'ils les aient brisées en voulant retenir un passé qui s'échappe.

Bribesca, jolie petite ville de deux mille âmes, située de l'autre côté du pont, sur un sol fertile planté de vignes et d'arbres fruitiers, possède les ruines d'un vieux château dans lequel se sont tenus les cortès vers l'année 1388. On cite ses deux églises, quoiqu'elles soient peu dignes des regards du touriste qui fera mieux d'aller voir, à travers les montagnes, le pont romain et le couvent des bénédictines d'Oña. Ce couvent porte la triste empreinte de dégradations récentes, mais tel qu'il est il offre encore beaucoup d'intérêt.

Si l'on en croit l'histoire, ce canton aurait été l'un de ceux où vers la fin de sa courte et tumultueuse carrière, le chef de *partido* Zumalacárregui aurait porté l'effroi de ses armes, quand, ayant franchi l'Èbre

avec une poignée de hardis montagnards divisés en petites bandes de cinquante hommes, il sut tenir en échec et bloquer tous les *cristinos*. Malheureusement pour lui, l'un de ses farouches lieutenants, le curé Merino, employa contre les populations montagnardes des expédients si cruels, si vexatoires, que la patiente résignation du paysan espagnol s'exaspérant, réagit. L'un des moyens de Merino employé contre les femmes suspectées de sympathies constitutionnelles, était de leur raser les cheveux ou plutôt de les plumer, *plumar*, suivant l'expression pittoresque des partisans légitimistes; en sorte qu'un grand nombre de villageoises de la rive droite de l'Èbre ont vu tomber sous le fer leurs belles chevelures nattées dont elles sont si jalouses; aussi la rage des femmes devint telle, qu'un jour Merino, ayant été reconnu sous un déguisement dans la posada du village de Monasterio, quelques paysannes se précipitèrent sur lui pour le mettre en pièces. L'une d'elles, encore *con plumas*, coupa même ses longues tresses noires afin de lui en faire un nœud coulant autour du cou; mais il fut secouru fort à propos par ses gens embusqués dans le voisinage.

Les plateaux d'ici sont les plus élevés de toute l'Espagne. Pour en atteindre le sommet, dix mules ne paraissant pas suffisantes, quatre bœufs viennent s'y joindre. Il faut voir l'air solennel du bouvier marchant à la tête du convoi, tenant une gaule avec la gravité d'un évêque qui chemine avec sa crosse; il faut entendre l'inépuisable faconde rhétoricienne du second bouvier accompagnant l'attelage. Celui-ci seul parle, agit, vocifère; toute la charge, toute la gloire de la montée le regarde spécialement; et quand le but est atteint, l'air de triomphe et d'assurance dont il salue les voyageurs leur suggère l'idée d'une récompense.

La fontaine d'Isabelle II, érigée en 1843 par les ingénieurs du district de Burgos, occupe dans le district de Monasterio de Rodilla un point d'où la vue s'étend très-loin, et près duquel on voit un torrent fougueux se briser contre des masses granitiques, puis se diviser en deux branches, celle-ci par le Duero courant vers l'Atlantique; celle-là par l'Èbre, vers la Méditerranée.

Depuis Rodilla jusqu'à Burgos la route ne fait presque que descendre : une chaîne de montagnes neigeuses s'éloigne en arrière, et

semble courir du côté de la Navarre, pour laisser un champ plus vaste aux grandes luttes dont la plaine de Burgos est demeurée si souvent témoin; plaine immense, tapissée d'une herbe rare que roussit le soleil; semée de chênes rabougris; ayant peu de villages, et en regard de laquelle s'élève, comme une chaise garnie de candélabres, la célèbre *Cartuja* (Chartreuse) de *Miraflores*.

BURGOS.

A su palacio de Burgos
Como buen padrino honrado
Llevaba el Rey á yantar
A sus nobles afijados.

Romancero, mariage du Cid.

Le roi don Fernand, semblable à un bon parrain
s'en retournait dans son palais de Burgos, escorté de
tous ses filleuls qu'il emmenait dîner avec lui.

La ville du Cid, l'orgueilleuse capitale des rois de la Castille, n'a que faire pour sa gloire du *Bralam* ou *Bravum* de Ptolémée dont plusieurs historiens la disent descendue. Résidence souveraine jusqu'au moment où Charles-Quint la trouvant trop petite, trop peu centrale, voulut habiter Madrid, elle a pompeusement traversé le moyen âge, accepté le cachet de divers siècles et vient s'offrir à nos yeux éclatante de souvenirs. Située au confluent de deux rivières, l'Arlanzon et la Vega, contre une colline dont s'éloignent les rues nouvelles; c'est là, sur cette colline, qu'il faut chercher ses annales et le berceau de ses splendeurs. On y voit d'anciennes fortifications qui se rattachaient au palais des rois dont la hauteur était couronnée, puis des églises et des groupes d'habitations, isolés aujourd'hui parce qu'ils manquent des tuteurs féodaux ou religieux autour desquels se plaçait la démocratie craintive. Du reste, rien d'antérieur au quatorzième siècle, pas même dans les églises; partout trois époques, trois règnes, si l'on veut, se disputent la prééminence et l'espace; ce sont le règne de Charles-Quint et de Philippe II; le règne de Charles III et le règne d'Isabelle II. Avec Charles-Quint, mais plus encore avec Philippe II, est venue s'implanter

ici la Renaissance, système architectural qu'on aperçoit encore debout dans différentes rues, notamment *calle Fernan Gonzalez* jusqu'à *plazuela de la Audiencia*; avec Charles III, d'illustre mémoire, se sont ouvertes les grandes places, les promenades, les larges voies de communication; avec Isabelle II, on a vu naître beaucoup de rues nouvelles, droites, régulières, garnies de maisons élégantes; on a changé la destination de bâtiments anciens et créé d'excellentes choses dans l'intérêt public.

Ces églises converties en magasins, ces couvents en casernes, ces vastes hôtels qu'occupe une aristocratie pauvre, et dont les lambris dorés abritaient jadis l'opulence, font naître de tristes réflexions; on se demande si le progrès, à la conquête duquel les générations s'épuisent, ne serait pas plutôt un déplacement d'idées et d'intérêts, et si Burgos, par exemple, n'avait pas plus de sévérité et de vie, plus de richesse et de bonheur quand le *patio* de cinquante demeures seigneuriales retentissait du bruit des visiteurs; quand une légion d'artistes laissait errer son imagination de la campanille jusqu'aux tombeaux des églises; de la porte armoriée d'un noble jusqu'au comptoir d'un industriel. Il est certain que, dans le seizième siècle, Burgos entendait probablement beaucoup moins de tambours et de trompettes, mais qu'elle entendait plus de cloches; qu'elle voyait passer moins de soldats, mais beaucoup plus de moines, d'artistes et d'ouvriers. Il est certain encore qu'au lieu d'une étroite échoppe décorée du titre de *libreria* où figurent cinquante ou soixante volumes, le célèbre imprimeur Jean de Burgos et ses émules donnaient à la typographie (1485-1498) une impulsion analogue à celle des autres arts. Pendant le dix-septième siècle, ces derniers jettent encore quelques lueurs brillantes; on voit s'élever au milieu d'eux le peintre Mat. Cerezo (1635-1685); puis ils disparaissent parmi les troubles de la guerre, pour revenir un siècle plus tard s'atteler au char de Charles III.

En créant le *paseo del Espolon*, jolie promenade décorée de statues; la *plaza del Mercado* et sa vaste prison; la *plaza de la Constitucion*, qui avait alors un autre nom, Charles réveilla passagèrement l'esprit architectural de cette ville. On y bâtit beaucoup aujourd'hui; on y élève de grandes maisons, mais nous ne voyons aucune construction

monumentale nouvelle, à moins qu'on ait la prétention de décorer du titre d'obélisque une espèce de tombeau surmonté d'une pyramide

A la gloriosa memoria
Del general
Don Juan Martín Díez,
El Empeñadero.

Généralement, les rues de Burgos sont étroites, mal pavées, quoique garnies de trottoirs; mais des places nombreuses, grandes et petites, facilitent la circulation de l'air. Au centre de presque toutes ces places se trouve une fontaine. La place de la Constitución, fort vaste, entourée d'arcades, est décorée d'une statue en bronze de Charles III, d'exécution très-médiocre; sur une autre place existe une sirène de bronze doré portée par un dauphin; la petite place Santa-Maria possède une fort jolie fontaine renaissance. Les marchés aux légumes, aux fruits, au charbon occupent, dans le centre de la ville, trois places qui se touchent et près desquelles on a placé les halles à la viande, au poisson, etc.; de sorte que pour l'étranger curieux de connaître les produits du pays, la manière de vivre et le costume des campagnards, il suffit, vers neuf heures du matin, de faire là quelques tours de promenade. Presque toutes les marchandises y arrivent en cacolet.

Des marchés au Palais-de-Justice, il n'y a qu'un pas; des griffes du marchand aux griffes du procureur, il n'y a non plus qu'une transition naturelle; aussi avons-nous été conduits, sans presque nous en douter, dans l'antre de la chicane. On s'y croirait au Châtelet sous Louis XIII: ce ne sont qu'hommes vêtus de noir: ici des huissiers en habits à la française et portant épée; là des alguazils avec la baguette blanche; puis des avocats, des procureurs qui se croisent, dont la robe flotte au gré du vent et dont le dos est couvert d'une espèce de casaque en soie; puis enfin des hommes plus graves, des juges revêtus d'une robe semblable à celles des avocats, mais garnie de velours noir sur le devant, sur le dos, et portant tous une petite toque plate qui leur donne une étrange figure. Ces magistrats siègent derrière un large bureau surmonté d'un portrait de la reine Isabelle II, qu'on a fait très-

jolie, sans doute pour que les arrêts rendus au nom d'une femme agréable soient moins pénibles aux victimes.

Moyennant un *cuarto de pecetta*, c'est-à-dire cinq sols, j'avais eu l'honneur de me faire raser par un confrère, professeur en chirurgie, *profesor en cirujia*, je copie textuellement l'enseigne; le lendemain, un autre professeur en chirurgie m'avait donné sur les habitudes urbaines quelques détails piquants; cela méritait bien une action de grâces à saint Côme, et je fus dans son église, petit monument ogival avec porte renaissance, où le hasard voulut que je me trouvasse au milieu d'un enterrement. Je n'aime guère les *De profundis*, et j'allais sortir quand un air de valse m'arrêta. C'était le *Misereere* que l'organiste assaisonnait ainsi. Heureux pays que celui dans lequel l'on sort de ce monde avec un mouvement de valse, accompagné de prêtres qui n'ont de noir que l'aumusse et dont la chasuble et la chape de deuil rayonnent de fleurs multicolores.

Burgos, par sa garnison, composée d'un régiment d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de plusieurs compagnies d'artillerie; par le fort assez vaste qui la domine, possède une attitude guerrière. Cependant, elle n'a point d'enceinte, même pour l'octroi, et ses portes, dont la plus ancienne ne date pas d'une époque antérieure au règne de Philippe II, sont devenues des monuments historiques plutôt que des monuments utiles. Nous citerons, comme étude d'architecture militaire, la porte qui donne sur le *paseo del Espolon*. Elle est flanquée de deux énormes tours, surmontée de quatre tourelles, garnie de meurtrières fort nombreuses, décorée de statues très-médiocres, d'armoiries et d'inscriptions en l'honneur de la ville, de Charles-Quint, de Philippe II, etc. L'hôtel de la capitainerie générale, résidence du gouverneur de la province, tient presque tout un côté de la *plaza de la Libertad*. C'est un édifice vaste et lourd, mais empreint d'un caractère original. Son porche a pour ornement un câble avec des nœuds sculptés gracieusement, surmonté des armes de Castille et d'inscriptions; ses angles, flanqués de deux tours carrées, portent aussi des armoiries avec lambrequins; sa toiture est garnie d'une galerie festonnée d'où s'élèvent une statue centrale et des aiguilles. L'hôpital militaire, que dirigent trois docteurs, renferme cent cinquante malades; il occupe un ancien

couvent dont la façade, le porche, l'église, présentent des sculptures du quinzième siècle exécutées avec habileté, et des cintres d'une hardiesse remarquable par leur longueur.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les ogives qui jadis encadraient des têtes de moines et qui, de nos jours, encadrent des têtes de soldats ou de malades; aussi laisserons-nous dormir les ruines jusqu'à ce qu'elles se relèvent, si tant est qu'elles se relèvent jamais. Cependant, voici derrière l'église de San-Esteban, uneasure historique, la maison du célèbre don Diègue, loyal serviteur d'Alphonse VIII;asure devant laquelle le touriste ne doit point passer sans ôter son chapeau. Parmi les romances espagnoles, j'en connais peu de plus intéressantes, de plus naïves, et de plus vraies comme peinture locale, que la romance de don Diègue. Elle consacre un fait bien honorable; elle triple la valeur monumentale de cette maison. Je veux vous la dire :

L'IMPOT DES CINQ MARAVÉDIS.

En Burgos está el buen rey
Don Alfonso el descaído....
Romancero.

« Il se tient à Burgos, le bon roi don Alphonse le Désiré, le huitième qui, dans la Castille, reçut ce nom. — Il cheminait en regardant les Huelgas, monastère honoré; et il le regardait de tous côtés, parce que lui-même l'avait fondé. Sa gêne le rendait triste et fort pensif; car les trésors laissés par son père, il les avait dépensés à guerroyer contre les Mores qui sont restés dans son royaume, depuis le temps où, pour le malheur et les péchés du bon roi Rodrigue, si renommé parmi les Goths, ce royaume fut partagé. Réfléchissant, accablé de tristesse, il se demandait à lui-même où il trouverait de l'argent pour continuer la guerre, et il pria le Dieu du ciel de lui prêter son aide, puisqu'il la faisait avec un si grand désir de servir la foi.

Alors l'idée lui vint de réclamer le concours des nobles gentilshommes, et de les prier de le secourir moyennant un impôt très-moitié et de fort peu d'importance; cinq maravédís seulement: il n'en

veut pas demander davantage à chacun; et, pour leur en faire la proposition, il convoque les cortès.

Là se trouvait don Diègue, le plus familier de sa maison, seigneur de Biscaye, très-honoré en Castille. C'est de lui qu'Alphonse prit conseil pour obtenir le subside nécessaire.

Voulant être agréable à son maître, don Diègue répondit: « Je crois, bon roi, qu'il sera difficile de réussir. Vous, seigneur, commencez, et je vous seconderai de mon mieux; mais ils sont si indépendants, qu'ils ne voudront pas se soumettre à un impôt. Pour les y engager, je donnerai mes cinq maravédís en leur présence. »

Le roi, trouvant cet avis fort bon, n'hésita pas de proposer la chose aux cortès, et il leur parla dans les termes suivants: « Vous savez bien, mes chers chevaliers, tout ce que j'ai dépensé à guerroyer contre les Mores qui sont dans notre royaume. Or, pour avoir fait ce que je voulais, je me trouve très-gêné; car j'ai dépensé les trésors que mon père avait laissés, et de ceux qu'a laissés mon aïeul il ne reste rien. Vous avez pu voir que je ne l'ai pas dépensé là où il eût été mal employé. Que chaque gentilhomme m'aide donc dans cette guerre, de cinq maravédís seulement, chaque année. Cette somme est si petite que vous pourrez très-bien la payer sans vendre vos biens et sans vous appauvrir; et avec cela je gagnerai de quoi vous en récompenser généreusement. »

Alors se leva don Diègue, en sa qualité de premier familier du roi: « Seigneur, dit-il, nous avons bien vu tout ce que vous avez dépensé; nous savons tous fort clairement à quel point nous vous sommes à charge. En vous aidant, en cette circonstance, nous honorerons le royaume. Dieu vous accorde une victoire assez complète pour relever la foi! Mes cinq maravédís, les voilà; je les donne de bon gré. »

A son tour se leva l'excellent don Nuño de Lara: « Tu n'as point parlé là en homme de sens et de courage, dit-il. Que Dieu ne veuille et n'ordonne jamais qu'un gentilhomme paye un tel impôt! » Puis il sortit du palais en ajoutant: « Que ceux qui veulent être imposés demeurent avec le roi, et que ceux qui veulent rester libres me suivent! »

De trois mille qui étaient là, quatre gentilshommes seulement demeurèrent: l'un était don Diègue, le second un valet de chambre,

familier du roi, et avec lui deux petits pages qui demeurèrent à ses côtés.

Dès que les gentilshommes furent réunis chez don Nuño, il leur parla ainsi : « Conduisez-vous comme des chevaliers ; ne vous laissez pas imposer de tribut ; songez à ces exploits que les gentilshommes ont faits dans nos Espagnes au temps passé ; et si vous avez besoin de mes conseils, je vous les donnerai très-volontiers. »

Alors les chevaliers, les gentilshommes s'écrièrent : « Donnez-les-nous ; nous les prendrons bien. »

« Allez-vous-en à vos logis, armez-vous bien à cheval. Les cinq maravédis, enserrez-les dans un morceau d'étoffe et suspendez-les de la sorte à la pointe de vos lances. »

A peine ce conseil était-il donné que tout était achevé.

« Vous nous voyez ici, don Nuño, dirent les chevaliers. Ce que vous avez commandé, voyez comme nous avons été l'accomplir promptement, sans contrainte et sans violence. »

Alors parla don Nuño ; écoutez bien comment il parla : « Que deux d'entre vous aillent trouver le roi et lui disent qu'il envoie vite à la place où nous l'attendons la collection du tribut que Son Altesse a mis sur nous, et que les gentilshommes sont là disposés à le payer. Si le collecteur ne vient pas, il n'y aura pas lieu de s'en étonner, car en Espagne les gentilshommes ne doivent point de tribut. Et celui qui voudra le nôtre, il faudra qu'il le paye cher. »

Après cela, deux gentilshommes s'en furent vers le roi lui rapporter la chose. En les entendant, le roi fut très-irrité. Don Diègue, parlant alors en homme de prudence, de sagesse et de valeur, lui dit : « Bon roi, mettez la chose à ma charge ; rejetez la chose sur moi. Dites que ce conseil vous vient de moi ; exilez-moi du royaume ; confisquez mes terres. Par ce moyen, seigneur, vous apaiserez tout. »

Aussitôt le bon roi fait venir don Nuño et les autres gentilshommes ; puis il leur peint la chose de la manière suivante : « Mes chevaliers, pardonnez-moi, car j'ai été trompé. C'est don Diègue de Biscaye qui m'avait conseillé. Je ne veux point votre tribut ; au contraire, je vous rends plus libres qu'auparavant. Don Diègue me payera cher son mauvais conseil. Qu'il soit exilé de mon royaume et que l'on prenne

ses terres ; car celui qui conseille mal mérite une punition grave.

Don Diègue, déshérité, part pour l'exil ; mais, après quelques jours, sur la demande des nobles gentilshommes, on lève son ban ; on lui rend ce qu'il possédait, même davantage. »

Mieux qu'une description, cette romance historique présente le tableau de ce qu'étaient au moyen âge l'aristocratie espagnole, le roi, la guerre, la politique et la vie sociale.

ÉGLISES DE BURGOS.

Clochers, doigts silencieux qui nous montrent
le ciel.

WORDSWORTH.

Les mérites de la cathédrale de Burgos ont été chantés sur toutes les gammes de l'admiration la plus exclusive ; et pourtant elle ne brille ni par la hardiesse de son grand comble, ni par l'harmonie de sa disposition, ni par la gracieuse légèreté de ses détails, ni par l'élanement de ses tours : une seule chose la distingue, c'est l'imposante variété de son ensemble. A l'extérieur, nous signalerons particulièrement la *puerta de los apóstoles*, où douze grandes figures en draperies mouillées portent une expression de naïveté saisissante ; la *puerta alta*, sculptée de plusieurs mains, mais dont les trois principales statues et la galerie d'apôtres sont fort bien ; enfin les statues placées à l'étage supérieur du grand portail. Le malheur a voulu qu'un évêque détruisit l'effet de ce portail en faisant raser les trois porches qui le précédaient. Beaucoup de sculptures, au-dessous du médiocre, lourdes, grimaçantes, décorent les différentes faces de l'édifice qui présente trois surélévations différentes, savoir : les deux tours pyramidales, d'exécution assez matérielle ; la campanile du chœur, d'où s'élancent des pointes fusiformes ; la campanile de la chapelle opposée, surmontée d'aiguilles d'un très-bel effet. Dans toute cette œuvre, trois siècles sont en présence, le treizième, le quatorzième et le quinzième. A l'intérieur, nous n'avons rien vu du treizième siècle ; mais le quatorzième, le quinzième, surtout le seizième et le dix-septième siècle y figurent par

un grand nombre de monuments. Plusieurs tombeaux d'évêques sont fort dignes d'attention; trois d'entre eux, exécutés en marbre au fond de l'abside, respirent la manière noble et ferme du quatorzième siècle. Il en est d'autres encore, mais d'un moindre mérite. Les vitraux peints ne sont pas communs dans cette cathédrale; ceux de la rose, disposés en trèfle, en médaillons, datent du quinzième siècle et présentent une heureuse disposition de couleurs.

La portion centrale de l'édifice, appelée chapelle royale, *capilla real*, parce que plusieurs membres de la famille souveraine y sont inhumés, est surmontée d'un dôme exécuté en 1550-1571; elle est formée d'un double jubé, l'un pour les chanoines, l'autre pour le grand autel, et fermée de grilles élégantes, mais trop massives. Les stalles sont exécutées lourdement; le retable du grand autel, sculpture en rond de bosse, déceit la main d'un maître, mais il annonce la dégénérescence de l'art, il accuse le genre maniéré, qui déjà se substitue au genre simple des âges antérieurs. Je crois cette œuvre d'origine italienne.

Derrière le rond-point sont sculptées des scènes de la passion. Il en est d'exécution très-médiocre, mais il en est de sublimes. Certains personnages du premier plan, le Christ portant sa croix, la Vierge Marie, la Madelaine, etc., décelent une inspiration angélique, un sentiment profond des souffrances du Sauveur et des regrets qu'excita sa mort.

Dans le pourtour de l'église, plusieurs chapelles, grandes comme autant d'églises, semblent rivaliser de richesse et d'élégance; chapelle d'Enrique III, où se trouve le fameux coffre du Cid; chapelle du connétable, fondée par le comte don Pedro Fernando de Velasco, mort en 1496 et qui s'y trouve inhumé avec sa femme sous un magnifique tombeau de marbre blanc; chapelle de Sainte-Anne, dans laquelle repose l'archevêque Luis Acuna y Osorio; chapelle de Santiago, paroisse de la cathédrale; chapelles de la Visitation, de la Présentation, du Christ à l'agonie, de Sainte-Tècle, etc... Il n'est pas un de ces sanctuaires qui ne renferme quelque objet intéressant sous le rapport de l'art ou du culte; mais il ne faut pas croire sur parole ni les guides imprimés, ni les livres de voyageurs, ni les *cicerone* patentés de la cathédrale, qui vous trompent avec toute la bonne foi du monde. Ainsi, quand ils vous feront voir dans la chapelle de la Présentation un pré-

tendu chef-d'œuvre de Michel-Ange, une Vierge attribuée par certains touristes à Sébastien del Piombo, classez-la simplement au nombre des bonnes œuvres de l'école italienne; quand ils vous donneront pour un Léonard de Vinci cette Madelaine, remarquable d'ailleurs, que l'on montre couverte d'une enveloppe dans la *capilla del condestable*, pénétrez-vous de l'idée, quoi qu'en disent certains catalogues, même royaux, qu'il n'existe pas un seul Léonard de Vinci par toute l'Espagne. Ne croyez pas plus que la Madone de la chapelle de Santa Ana soit d'Andrea del Sarto. Refusez, pour l'art allemand, l'attribution qu'on lui fait des six tableaux du seizième siècle qui décorent la *capilla de la Visitation*, car ils sont espagnols; mais en retour, revendiquez pour lui tout un côté du cloître avec la *sacristia vieja*, ainsi que divers retables dont les figurines sentent le faire de la basse Allemagne, tandis que l'ornementation déceit des mains espagnoles. Le plus remarquable de ces retables existe dans la chapelle du connétable. A droite, près de lui, se trouve un triptique flamand, de l'école du célèbre Memeling. Personne n'en parle, et pourtant c'est une des peintures les plus précieuses de la cathédrale.

Quelques autres retables, quelques tombeaux, différentes statues mériteraient également qu'on les mentionnât. Nous y reviendrons dans certaines parties de notre ouvrage, et nous tâcherons de nous maintenir à distance égale de deux classes d'ignorants, ceux qui ne voient rien et ceux qui voient tout avec un microscope.

Comme Valence, Burgos possède son crucifix miraculeux; *el Cristo de Burgos*, trouvé, dit l'*España Sagrada*, voguant vers la baie de Biscaye, et qu'on prétend, mais à tort, être fait d'une peau humaine rembourrée. Un négociant recueillit cette sainte image et la fit placer dans le couvent des Augustins, où elle opéra tant de miracles qu'un archevêque voulut l'avoir à l'intérieur de sa cathédrale. Deux fois de suite, elle reprit le chemin du couvent, affirme l'*España Sagrada*, que je suis fort aise d'avoir pour autorité; mais à la fin le séjour de la cathédrale lui plut, et les miracles qu'elle opérât ailleurs, elle voulut bien les prodiguer ici. Le Christ, dont vous ne contesterez pas le mérite comme objet de foi, nous le rangeons, comme objet d'art, et quoi qu'en disent MM. Murray, Quétin, etc., parmi les médiocrités les plus pauvres; tête

sans grandeur, charpente osseuse, corps amaigri, membres grêles. Quelle différence avec le Christ de Vergara ! Il porte une longue robe blanche brodée d'or, et l'idée de la robe a plu tellement au bon peuple espagnol, qu'on la retrouve en plus de mille églises dans tout le nord de la Péninsule.

Après le Christ, l'objet dont les voyageurs se préoccupent davantage, c'est le coffre du Cid, caisse vermoulue, d'un mètre environ de longueur, suspendu contre une muraille, et qui pourrait bien, en effet, lui avoir appartenu. Certain jour, dit la chronique, le preux des preux, le fameux vainqueur des Mores, don Rodrigo de Vivar, *el Cid Campeador*, manquait d'argent pour armer ses vaisseaux contre les ennemis de la foi. Qu'imagine le grand homme ? Un petit expédient alors très-honnête sans doute, mais qui, de nos jours, conduirait son auteur au bagne de Toulon. Rodrigue remplit de sable et de ferraille le coffre en question, invite à dîner deux Israélites d'une crédulité candide dont la race s'est perdue depuis avec celle des mastodontes, leur fait part de sa détresse, du désir qu'il a d'emprunter, et leur propose pour gage ce bahut qui renferme, dit-il, sa vaisselle plate, ajoutant : « Vous le garderez tel, mais vous m'en laisserez la clef, et nous ne l'ouvrirons qu'au moment de vous restituer la somme. » Cette clause eût ouvert les yeux du juif le moins juif de notre époque. Bidas et Rachel, au contraire, car l'histoire a conservé leur nom, et certes ils le méritaient, n'ont pas le moindre doute sur la véracité du héros ; ils lui prêtent sans autre nantissement, sans signature, la somme qu'il demande, et se couchent aussi paisibles que s'ils avaient, sous triple serrure, un billet endossé par trois millionnaires. Heureusement pour l'honneur de don Rodrigue, le succès couronna ses armes, et bientôt il fut en mesure de rembourser capital, intérêts, et de retirer des mains de ses créanciers ce qu'il appelait *l'or de sa parole*. On a célébré fort haut l'adroit expédient du Cid. J'ignore si dans le onzième siècle la *Gazette des Tribunaux* eût fait de cet exploit autre chose qu'un *vol à l'américaine*.

La cathédrale possède en outre deux merveilles populaires qu'il importe de faire connaître avant de la quitter. Ce sont, disent MM. Cuendias et Féréal, le *Papa moscas* (le gobe-mouches) et le confessionnal royal, devant lequel les anciens rois de Castille venaient, la veille de leur

couronnement, s'humilier aux genoux d'un prêtre, et lui demander l'absolution de leurs péchés. Le *Papa moscas* est un automate de bois de chêne, qui bâille en faisant une grimace épouvantable, et en poussant un cri étrange toutes les fois que l'horloge sonne. Entre le confessionnal dont il s'agit et l'automate grimacier existent de singuliers rapports, et l'on raconte sur eux les histoires les plus bizarres. Le peuple, amant passionné de l'absurde et du merveilleux, affirme que le *Papa moscas* est l'œuvre de Satan ; que le diable l'avait fait pour amuser la concubine d'un grand dignitaire de la cathédrale de Saint-Pierre de Rome ; qu'il est à Burgos grâce à saint Isidore, archevêque de Séville, lequel, se trouvant dans la capitale de la Vieille-Castille, arrêta le diable au passage, et le contraignit d'y laisser son œuvre pour l'amusement des vrais chrétiens. D'autres vous diront que cet automate de bois était jadis une créature humaine, un personnage de grand renom, qui fut changé en *visagero* (magot grimacier), en punition de quelques irrévérences qu'il avait commises dans le sanctuaire pendant l'office divin, et parce que, inspiré d'un amour criminel, il venait y voir une princesse, Blanche de Castille, agenouillée chaque jour au même confessionnal avec d'autres idées que les idées de la pénitence. — Voici une autre version, plus rationnelle en apparence, mais dont nous ne prétendons pas garantir l'authenticité : Henri III, ce roi chevalier, ce héros mort si jeune, remarque une jeune fille qui souvent allait s'agenouiller devant les tombeaux de don Fernand et du Cid. Après les avoir arrosés de ses larmes, elle les ornait de fleurs. Belle était la jeune fille, si belle qu'il en devint éperdument amoureux. Un jour il s'approche d'elle et lui parle ; mais aux premiers mots d'amour la jeune fille se lève et disparaît. Depuis lors Henri ne la revoit plus. Un an après, étant à la chasse, six loups affamés, sortis tout à coup d'un bois, fondent sur lui. Henri allait périr ; ses chiens avaient été tués et ses piqueurs étaient trop loin pour le secourir. Soudain une voix perçante, un cri sifflant, aigu se fait entendre, un coup d'arquebuse part aussitôt ; un des loups tombe roide mort, et les autres loups épouvantés prennent la fuite. Henri se retourne pour remercier son libérateur, qui debout derrière lui, dans l'immobilité d'une statue, ouvrait la bouche, essayait de parler et ne pouvait articuler aucun son. Ses muscles étaient horrible-

ment contractés; par intervalle un cri rauque, aigu, sifflant sortait avec effort de sa poitrine. Devant une apparition si singulière, le roi reste muet de saisissement; puis un sentiment indéfinissable fait battre son cœur; il lui semblait reconnaître dans ces traits défigurés un visage aimé dont il se souvenait comme d'un rêve... Tout à coup de sa mémoire jaillit un éclair, et son gosier aride, contracté pousse une exclamation de douleur et de surprise : il venait de reconnaître la jeune fille qu'il avait tant aimée, et qui s'était soustraite à son amour. Le cœur ému de gratitude, il s'élance vers sa libératrice; mais en la voyant venir, la jeune fille, silencieuse, ne fait que lui sourire du sourire des anges, lui tendre une main défaillante et tomber en s'écriant : « J'aimai le Cid; j'aimai don Fernand, parce que mon cœur affectionnait tout ce qui est noble, vaillant et généreux... je l'aimai aussi, parce que tu me semblais personnifier ces trois vertus... » Elle n'acheva point; elle expira au milieu du mot commencé. Douze mois après, jour pour jour, le *Papa moscas* venait prendre la place qu'il occupe aujourd'hui en face de la tribune royale. Henri l'avait fait exécuter par un artiste arabe, en mémoire du touchant objet de sa passion; il avait voulu que cette image agitât ses lèvres comme la jeune fille remuait les siennes dans la forêt, et qu'elle rendît un son guttural analogue. Il eût bien voulu que l'artiste pût aussi lui faire prononcer les mots d'amour qui avaient précédé sa mort, mais le mécanicien succomba sous l'impuissance de son génie.

Étudiez plusieurs fois la cathédrale, sous peine de vous égarer dans la multiplicité d'objets qu'elle renferme; puis vous irez à Saint-Nicolas visiter son magnifique retable, une des merveilles de la sculpture espagnole, non moins admirable par la composition que par la finesse des détails; à Saint-Étienne (*San Esteban*), où le ciseau du seizième siècle perpétue le souvenir d'Albéric et de sa femme; à Saint-Gil (*San Gil*), édifice du troisième siècle, orné de plusieurs retables sculptés, de tombeaux et de peintures anciennes imitées de l'école de Van-Eyck; examinez, à San Pablo, majestueuse église des Dominicains, ce qui reste du mausolée d'un juif converti, Paul de Santa Maria, mort évêque de Burgos; voyez à Saint-Jean (*San Juan*) des tombeaux du quinzième et du seizième siècle, des retables anciens et quelques tableaux; s'il

vous reste des loisirs, les loisirs d'un jour, consacrez-les aux monastères de Las Huelgas, de San Pedro et de Miraflores.

Las Huelgas, santa Maria la Real, est une communauté de nonnes de l'ordre de Cîteaux, dont la supérieure, par ses prérogatives et ses richesses, pouvait presque rivaliser avec les princesses souveraines, et dont la juridiction s'étendait sur plusieurs couvents d'hommes. L'enceinte crénelée du monastère, flanquée de quelques tours, présente encore l'aspect d'une ancienne forteresse. Son architecture porte le caractère transitoire du douzième siècle, lorsque l'ogive venait s'implanter sur la byzantine. Ce curieux édifice est à vingt minutes de Burgos. On s'y rend par un chemin très-agréable; le long de la rivière d'Arlançon, qui sépare la ville des faubourgs, et qui coule à travers une déclivité qu'ombragent des arbres d'une belle venue.

C'est dans le monastère de San Pedro que reposent les précieux restes du Cid et de sa femme Ximena, naturalisée si tendrement sur notre théâtre sous le nom de Chimène. Aux pieds du noble couple se trouve Elvira et Maria Sol, filles du Cid, mortes reines de Navarre et d'Aragon, ainsi qu'un fils de l'illustre général, tué à la bataille de Consuegra. Leurs quatre effigies, sculptées avec habileté, ont l'air, dit M. Édouard Magnien, de respirer avec une expression toute particulière la paix et l'inaltérable sérénité du sommeil d'outre-tombe. Tout monument funéraire est un sujet de méditation pour l'homme le moins sensible, car il songe à sa destinée future en se reportant à la destinée des autres; mais quel surcroît d'émotion saisit l'âme devant l'étroit asile occupé par le grand homme que la postérité ceint d'une auréole de gloire ou de vertu! Il est à remarquer que les romances historiques du Cid sont peut-être les seules élucubrations de la muse chevaleresque qu'ait épargnées la verve caustique de Michel Cervantès; comme si Cervantès eût pressenti qu'un jour le Cid seul serait appelé à partager avec lui l'admiration exclusive des Espagnols. Effectivement, dans cette Espagne en gloire si féconde, deux gloires antiques demeurent seules debout, la gloire de Cervantès et la gloire du Cid. Quand les couvents furent supprimés, les cendres de ce héros, recueillies par la municipalité de Burgos, furent renfermées dans une urne de noyer et déposées à l'hôtel de ville de Burgos. Nous voudrions les revoir dans

leur ancien séjour sous la sauve-garde de l'honneur espagnol le poète l'a dit :

Malheur à qui des morts profane la poussière!

LAMARTINE.

Une promenade agréable, plantée d'arbres jeunes, le long du cours de l'Arlançon, conduit à l'ancienne chartreuse de Miraflores, véritable sanctuaire artistique, bien déchu de sa splendeur; car il a perdu ses tableaux flamands, exécutés par Roger Van-der-Weyde et Juan Flamenca, tableaux qui faisaient une partie de sa gloire; il a perdu les voix pieuses qui rétentissaient sous ses voûtes. Véritable tombeau d'une société déchue, il ne lui reste, en vérité, pour objet d'admiration que des tombeaux; mais aussi quels tombeaux, quel marbre, quel art! Les deux grandes figures qui dorment du dernier sommeil représentent Juan II et sa seconde femme Isabelle. Leur fils, mort le 15 juillet 1470, à l'âge de seize ans, se trouve agenouillé dans une niche latérale. Juan de Colonia, architecte et sculpteur, eut la gloire de terminer cette église en 1488. C'est aussi probablement à lui que l'on doit sinon l'exécution, du moins l'idée, le dessein des sculptures tumulaires qui la décorent. Le retable, les stalles pâlisent devant l'éclat monumental des sarcophages, et pourtant ils méritent qu'on s'y arrête.

Aujourd'hui, dans la vaste enceinte de Miraflores, peuplée naguère d'une population religieuse agricole, tout est silencieux, tout est mort; les voûtes se lézardent, le salpêtre transpire à travers les murailles; l'eau s'infiltré sous les toitures,

L'herbe croît dans les cours; les ronces et le lierre
Ferment aux pèlerins sa porte hospitalière.

CASIMIR DELAVIGNE (Louis XI).

Si jamais il m'arrivait d'être obligé de vivre dans Burgos, à ses rues tristes, sinueuses, grimpantes et mal pavées, je préférerais les solitudes de Miraflores, de San Pedro et de Santa Maria la Real; j'aimerais mieux y évoquer des souvenirs, errer dans le vague de mes pensées rêveuses, que d'avoir à subir le choc somnifère de la société burgosienne. Rien ne m'a paru plus monotone et plus triste. Ici tout le monde est grave; point d'éclat joyeux, point de sourires, pas d'instinct des convenances,

pas la moindre aménité; hardiesse impertinente chez les enfants, conversation oiseuse et vide chez les personnes du beau monde. — Le climat n'y serait-il pas pour quelque chose? Les intempéries, les froids brusques qui surviennent, l'état fébrile que détermine souvent l'humidité marécageuse des rives de l'Arlançon n'auraient-ils pas sur le caractère local une fâcheuse influence? L'amant de Maria Padilla, le trop fameux don Pèdre, surnommé le Cruel, qui a fait mourir son frère Frédéric, et sa femme la reine Blanche, avait vu le jour dans ce château de Burgos où, depuis le dernier siècle, se sont réunis si souvent les cortès et les conciles du royaume; où tant de passions différentes ont puisé leur levain, où tant d'intérêts divers se sont heurtés; château qui résume à lui seul presque toute l'histoire du nord de l'Espagne, comme l'Arlançon résume l'histoire des épidémies dont fut affligée maintes fois cette partie de la Castille. Ne soyons cependant pas injuste envers une rivière qui rend d'éminents services; car elle facilite la préparation des laines, fait mouvoir les roues de plusieurs usines et deviendrait inoffensive, même salutaire, si l'édilité s'occupait de régulariser son cours. Elle a servi d'Hippocrène au savant jésuite Christophe de Acuña, né à Burgos en 1597; au médecin juif Abner, connu sous le nom d'Alphonse de Burgos, mort en 1346, et à beaucoup d'autres illustrations, toutes effacées aujourd'hui néanmoins, *sic transit gloria mundi*, par la célébrité dite *queso de Burgos*, fromage au lait de brebis, très-fade et dont je n'apprécie point le mérite.

LE DÉSERT

Je me suis plu à voir les méflets dorés, les trèfles empourprés et les vertes graminées, former des ondulations semblables à des flots et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure !...

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Collines, oasis et caravanes du désert de Castille. — Arrieros et muleros. — Lerma. — Aranda de Duero, ancienne demeure royale. — Bernard de Sandoval Rojas. — Les Trilladores. — La défilé de Somosierra et les cheval-légers polonais. — Torquemada. — Juan et Th. de Torquemada. — Duchas et le monastère de la Espina. — Arancel. — Caves du pays. — Qu'est-ce qu'un monnment? — Valladolid, considérée dans son ensemble et dans ses détails. — Ses mœurs. — Édifices, musées, institutions, industrie, commerce, société de Valladolid. — Ses souvenirs anciens, sa situation actuelle, etc. — La Plaza Mayor et l'Espolon. — Physiognomie des rues et des maisons. — Maisons historiques. — Un mot sur les peintures et les sculptures du musée : Berruguete; Alonso Cano; Juan de Juni; Hernandez, etc. — La Bibliothèque publique. — Valladolid, ville littéraire, n'est point une ville lettrée. On y retrouve les joilliers de Gil Blas et quelques disciples de Sanguado.

Dans la Vieille-Castille, ce qu'on appelle le *Désert*, c'est une immense plaine cultivée d'environ trente lieues de diamètre, bornée par la *Pisuerga* qui la festonne à l'occident, par le Duero au midi, et par une *sierra* dont le croissant commence au Guadarrama pour aboutir aux sources de la Mesa, entre Sigüenza et Medina-Celi. Les villages s'y trouvent clair-semés; quelquefois cinq ou six kilomètres les séparent les uns des autres, et la vue ne s'arrête que sur des collines très-lointaines, nuancées de blanc, de rouge et de vert sombre, ou sur de véritables légions de moutons blancs ou noirs, éparpillés comme les pions d'un damier.

Ce désert possède ses oasis et ses caravanes composées d'*arrieros*, voituriers, marchant quelquefois en grand nombre, et de *muleros*, muletiers armés d'un fusil qu'ils portent en bandoulière. Quand la halte a lieu, les chariots, presque tous à roues plates, et les bagages sont dis-

posés circulairement; on allume au centre des feux pour la cuisine, puis on laisse bœufs et mules errer en liberté. La halte finie, d'un clin d'œil l'attelage se réorganise et chemine.

Lerma, petite localité qui n'a de valeur que dans le passé, m'a rappelé l'histoire des riches seigneurs dont j'ai vu les pieuses fondations et les tombeaux à Burgos. Aranda de Duero, vicille *morada* royale chargée d'oripeaux gothiques, le quartier général des mendiants, semble une ironie parlante qu'en fuyant les siècles auront voulu jeter sur la somptueuse demeure du célèbre Bernard de Sandoval Rojas, le Mécène de Cervantès. Les eaux du Duero, qui coule devant la ville, forment une belle cascade près du pont; mais le retentissement des flots ne fait qu'ajouter un caractère de mélancolie à cet amas de ruines.

Entre Burgo-d'Osma et Somosierra, dans un charmant triangle ceint de montagnes, abreuvé d'eaux vives, j'ai remarqué, pour la première fois, une bande de *trilladores*, batteurs de blé, sorte de *hanse* ou *gille* professionnelle dont l'origine remonte bien loin parmi les autres origines de la monarchie. Généralement, les Espagnols n'ayant pas à redouter, comme nous, les pluies de l'été qui ne sont jamais durables, achèvent sur place, sans désespérer, le travail des moissons. Ils sèchent leurs grains au soleil, l'étendent à terre, puis, au lieu de le battre avec un fléau, ils promènent dessus une sorte de traîneau en planches armé de cailloux tranchants, appelé *trillo*. Des chevaux ou des ânes y sont attelés, et le *trillador*, armé d'un fouet, occupe debout le centre du trillo, tant que dure le manège nécessaire pour que la paille soit coupée et pour que tout le grain se sépare de l'épi. Cette opération faite, on enlève la paille hachée, on ramasse le grain et on recommence jusqu'à l'épuisement de toutes les meules.

Le défilé de Somosierra, qui fait partie de la chaîne des monts Carpetanos, forme un point stratégique du plus haut intérêt. En 1808, il fut franchi par l'armée française; Victor, Ségur, Lariboissière et les cheval-légers polonais s'y sont couverts de gloire.

De Burgos à Valladolid, une route moins monotone que la précédente traverse Celada, Villadrigo, Torquemada; on franchit deux fois la *Pisuerga*, d'abord sur un pont de dix-huit arches, ensuite sur un autre pont de vingt-six arches; puis, jusqu'à Valladolid, on longe le

canal de Castille, qui donne la vie à cette contrée dite *Parameras* ou *Tierra de Campos*.

Torquemada, ville antique où se trouvent beaucoup de vieilles maisons, parmi lesquelles il en est une (n° 82) que nous croyons du neuvième ou du dixième siècle, occupe le plateau d'une colline assez élevée. C'est la patrie (1388-1468) de Jean Torquemada, savant théologien, qui fit partie des conciles de Bâle et de Ferrare, qui devint cardinal-légat près de Charles VII, et qui laissa quantité d'ouvrages imprimés ou manuscrits. La première impression exécutée à Rome, en 1467, le fut pour un de ses livres, dont il n'existe plus qu'un seul exemplaire orné de gravures que je crois avoir été faites à Nuremberg, circonstance qui explique la présence de l'exemplaire en question dans la bibliothèque de cette ville. Le trop fameux Th. de Torquemada, premier inquisiteur d'Espagne, auquel l'histoire reproche huit mille huit cents arrêts de mort, parait avoir vu le jour dans la même localité, quoi qu'on le dise de Valladolid (1420-1498).

La ville de Dueñas, dominée par les ruines d'un vieux château et par le monastère de la Espina, où reposent la reine Blanche et doña Sancha; Arancel, qui enjambe la Pisuerga sur un pont de deux arches d'une construction originale, se présentent comme les deux grandes caves du pays : on ne voit qu'excavations dans les deux montagnes qu'elles occupent ; les plus souterraines servent à la conservation des vins ; les plus superficielles à l'habitation des malheureux, dont les huttes, aussi vieilles que la vieille Espagne, ne possèdent qu'une seule ouverture pour la lumière et la fumée.

Sur toute cette ligne, depuis Burgos, nous avons remarqué de l'aisance, une animation progressive, peu de ruines et beaucoup d'églises byzantines, transformées en églises ogivales, agrandies et modifiées à la moderne ; preuve qu'ici les populations ne sont pas demeurées stationnaires. Un monument est un registre de passage sur lequel les siècles viennent en courant apposer leur signature.

VALLADOLID.

« Je lui demandai d'où il venait : il me répondit d'un air pieux qu'il sortait d'une église, où il était allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. »

GR. BRAS, liv. I, chap. XVI.

Toute ville possédant une rivière, de belles promenades, d'anciens monuments, une nombreuse jeunesse, une garnison, quelques grandes places, quelques belles rues et surtout des souvenirs, mérite de prendre rang parmi les localités exceptionnelles. Or, c'est ainsi que vient s'offrir Valladolid. Personne ne demeure inattentif à l'euphonie charmante de son nom ; personne ne la traverse sans concevoir la plus haute idée d'une puissance qui jadis entassait de la sorte palais sur palais, églises sur églises, merveilles sur merveilles ; qui, pour enfanter le génie, n'avait qu'à vouloir, et dont les volontés, les sentiments, depuis le douzième siècle jusqu'au dix-septième siècle, s'interprétaient, tantôt par le ciseau de Juan Juni, d'Hernandez, de Beruguète, de P. Leon Leoni ; tantôt par la palette de Jose Martinez et d'Antoine Pereda. Cette époque fut véritablement la grande époque de Valladolid, comme elle fut celle de Burgos. Valladolid eut alors d'illustres Mécènes : le comte Pedro Ansures, inhumé dans la cathédrale sous un mausolée digne de lui ; le cardinal Gonzalez de Mendoza ; le roi Philippe II, reconnaissant de lui devoir son berceau ; Fabio Nelli, dont la maison corinthienne ornée de médaillons subsiste encore ; Diego Sarmiento de Acuña, qui possédait une des plus magnifiques bibliothèques de l'Espagne, et d'autres grands personnages. Aujourd'hui, un seul Mécène lui reste ; mais je le crois beaucoup plus durable que les autres, c'est le canal de Castille. Jamais protecteur n'a pu montrer des bras si longs, car le canal, par la baie de Biscaye, communique avec l'Océan, et par le Douro avec l'Atlantique ; et nul protecteur n'a mis à ses services autant d'abnégation et de suite. Aussi, malgré des troubles politiques encore récents, malgré la ruine des maisons religieuses qui naturellement a dû jeter une certaine perturbation dans beaucoup d'industries locales, voyez comme cette ville marche et prospère. Excepté

certaines ports tels que Bilbao, Santander, Barcelone et Malaga, où chaque jour des éléments nouveaux de vitalité semblent s'introduire dans leurs bassins avec les vagues, nulle localité d'Espagne ne montre autant d'animation commerciale que Valladolid. Chacun a l'air d'y vivre dans l'aisance; les magasins se rapprochent des magasins de Madrid et de Cadix; des rues entières, comme la rue des Orfèvres, sont consacrées à des industries spéciales; les marchés ressemblent à des foires, et la bâtisse occupe beaucoup de bras. En aucune ville je n'ai vu, proportion gardée, un si grand nombre de constructions commencées.

Résidence du capitaine général de la Vieille-Castille, d'un évêché suffragant de Tolède et de toutes les autorités provinciales; possédant une université de droit, de philosophie et d'histoire dont quinze cents élèves suivent les cours; ayant une école des beaux-arts; une école de cavalerie, une garnison nombreuse, une cour de justice dont le ressort embrasse un million d'habitants, Valladolid mérite le choix qu'a fait d'elle, pour son séjour, l'infante fille de don J. Francisco. Elle occupe un palais modeste, style renaissance rhabillé à la moderne, et situé vis-vis l'église de San Pablo. Là se trouvaient les magnifiques tableaux dont parle Colmenar, galerie ayant alors jour sur un vaste jardin planté d'arbrisseaux rares et de fleurs exotiques, mais qui n'a plus rien de son ancienne splendeur.

Valladolid n'est pas seulement une ville de commerce et d'industrie, c'est encore une ville d'art, une ville littéraire. Ses monuments, groupés dans un ordre chronologique, à partir de l'église Antigna, qui date de la fin du onzième siècle, jusqu'aux édifices de construction récente, peut offrir une suite non interrompue d'objets d'étude pour l'architecte et le sculpteur. On n'y trouvera rien de grandiose, mais on verra l'art espagnol aux formes un peu roides, aux contours anguleux, aux caprices infinis de détails, cheminer à côté de la netteté allemande et de la hardiesse bourguignonne; on s'abstiendra de mettre au nombre des merveilles le portail de San Pablo, surchargé d'ornements disparates et de statues écourtées, mais on appréciera l'élégance, la délicatesse de ses fleurons et de ses guirlandes; on rangera parmi les conceptions les plus bizarres le portail du collège dominicain de San Gregorio, dont l'intérieur est exécuté d'après les traditions moresques (1488), avec pen-

dentifs aux baies de la galerie, avec caissons sculptés à jour et coloriés contre les faces du tambour de l'escalier, avec plafonds fouillés en manière de stalactites. On y verra l'alliance du sentiment ornemental de l'islamisme avec le sentiment ornemental chrétien. Le *Colegio Mayor*, le Santa Cruz, l'un des grands collèges du royaume, fondé en 1494, exécuté dans le style renaissance est d'un goût exquis. Il y règne une sobriété de détails d'autant plus remarquable qu'en Espagne elle est plus rare.

Indépendamment des églises, des monastères, des monuments civils, beaucoup d'hôtels présentent, dans leur cour intérieure ou *patio*, diverses compositions intéressantes; mais avec le seizième siècle disparaît la légèreté des formes. La cathédrale, écrasante par sa pesanteur, et qu'on avait eu l'intention de faire beaucoup plus vaste, offre l'image des colonnes massives qu'on substituait alors aux aiguilles élancées du moyen âge.

Il n'est pas en Espagne une ville où les édifices soient aussi bien dégagés qu'à Valladolid; pas une peut-être où la verdure s'y marie d'une manière plus abondante et plus intime, où la circulation centrale s'opère avec autant de facilité. Parmi ses places, qui sont nombreuses, il y en a de très-grandes, comme la Plaza Mayor, construite sous Philippe II, et dont le contours est orné de portiques spacieux que soutiennent des colonnes de granit. Malheureusement, l'obligation de surélever le sol a fait enterrer la base de ces colonnes. Toutes sortes de souvenirs se pressent autour de la Plaza Mayor. Ce fut là qu'en l'année 1453 mourut décapité le favori de Juan II, Alvaro de Luna, enfant gâté de la fortune, puis abandonné d'un maître qu'il avait si bien servi; là fut célébré le 6 octobre 1559, en présence de Philippe II, un auto-da-fé dont les détails feraient frémir. Là, du côté sud, se promènent le soir et pendant l'hiver les Valladolidiennes, les jeunes gens des écoles, les officiers et les étrangers. On y échange de doux regards et des signaux d'événements.

Après la Plaza Mayor, c'est la promenade d'*el Espolon nuevo*, sur la rive gauche de la Pisuerga, et celle du Campo Grande, que préfèrent les habitants de Valladolid; mais elles ont l'inconvénient de se trouver hors de la ville et d'être exposées tantôt à beaucoup d'humidité, tantôt à beaucoup de poussière. Il existe une autre promenade, plus intéressante

pour le touriste, la promenade des rues, faite le matin quand s'ouvrent les portes urbaines et qu'une affluence d'*arrieros* vient les remplir; ou l'après-midi, quand les porches ouverts sur la façade des maisons permettent à l'œil de pénétrer dans le *patio* et d'apercevoir sa disposition architecturale. Valladolid présente un avant-goût des constructions arabes que nous observerons presque partout au delà des limites de la Castille. Les demeures aristocratiques les plus modestes respirent un sentiment d'élégance; mais je leur préfère encore, à cause de leurs souvenirs, la maison du bienfaisant Fabio Nelli dont j'ai déjà parlé; celle qu'habitait le célèbre sculpteur Alonso Cano, avant d'avoir tué sa femme, *calle de San Martín*, première maison à droite; l'habitation modeste qu'était construite Juan de Juni, et qui devint après la demeure de Hernandez, *calle de San Luis*, à l'angle de droite. Une caserne a malheureusement remplacé la petite échoppe située près de San Benito *el Real*, où Berruguete, écrivain à la chancellerie, rêvait, en taillant ses plumes, la taille du marbre qu'il allait bientôt immortaliser sous la direction de Michel-Ange, et le berceau du grand artiste, pas plus que sa cendre, n'a trouvé grâce devant l'indifférence coupable de ses compatriotes. Pareil sort attendait Juan de Juni, Hernandez, Tordesillas, etc., interprètes trop éloquents des croyances religieuses du vulgaire pour en être compris. Quelques-unes de leurs œuvres, œuvres véritablement grandes, quoique inégales de mérite, existent au Musée provincial, réunion mal digérée, mal conçue d'objets au-dessous du médiocre et d'objets très remarquables. Gardez-vous bien, dans l'intérêt des maîtres, de croire sur parole, ou le guide Murray, ou le livret, ou la nomenclature de cette femme, aux lèvres de laquelle pendent sans cesse les noms d'Albert Durer, de Rubens, Ribera, Diego Diaz, Murillo, Cano, Berruguete, etc. Durer répudierait ce qu'on lui attribue; Rubens se cacherait la figure, honteux de son lot; Cano n'avouerait peut-être qu'un saint François; Hernandez, Juni, Berruguete montreraient ce qui sort véritablement de leurs mains et ce qui fut exécuté, dans un système d'exagération ou avec un laisser-aller fâcheux, par des élèves plus ou moins habiles. Nous avons été frappé de la noblesse, de l'expression bénigne et de l'attitude drapée d'un saint Benoît de Berruguete; nous avons admiré la pose, la fermeté des contours, l'agencement des draperies et l'en-

semble harmonieux d'une *Adoration dans la crèche*, surmontée d'un *Calvaire*, qui décore une grande stalle n° 29, et que nous n'hésiterons pas d'attribuer au même artiste; malheureusement les attaches, la maigre du Christ, jurent avec les autres parties du bas-relief, qui sans cela pourrait être regardé comme un chef-d'œuvre. Juan de Juni, dont les productions abondent au musée de Valladolid, était un grand maître; on le voit toujours capable d'exprimer ce qu'il veut, l'exécuter d'une manière large et ferme, copier la nature en anatomiste consommé, mais forcer les attitudes, brusquer les contours et tomber dans l'exagération. Avec lui l'art descend vers sa décadence, tandis qu'avec Hernandez il se débat contre l'envahissement du mauvais goût et demeure fièrement assis sur le trépied posé des mains de Michel-Ange. Je regarde Hernandez comme un des plus grands sculpteurs de l'Espagne.

On ne saurait étudier d'une manière trop attentive les sculptures du musée de Valladolid, parce qu'elles serviraient de points de départ et d'objets de comparaison entre les œuvres si diverses qui peuplent les églises de la Péninsule; mais on ne s'arrêtera que devant quinze ou vingt toiles, et encore!...

La bibliothèque n'offre rien de très-intéressant, ni de très-vieux, car les manuscrits de Diego Sarmiento de Acuña, qu'avaient épargnés les vers et l'humidité, ont été consumés par le feu des Vandales modernes; et les livres des couvents se sont presque tous égarés de la route qu'ils devaient suivre. Quinze mille volumes composent cette collection; chiffre bien minime pour une ville universitaire, mais plus que suffisant relativement à l'affluence des lecteurs.

En qualifiant Valladolid du titre de ville littéraire, je n'ai jamais prétendu dire que ce fût une ville lettrée, malgré ses quatorze libraires, ses nombreux *encuadernadores* (relieurs), sa légion d'élèves et son professorat académique; car les professeurs parlent dans le vide; les élèves, mal logés, mal nourris, mal disciplinés, vont à la chasse; les *encuadernadores* habillent des ouvrages qu'on ne lit pas, et les libraires mourraient de faim s'ils n'avaient pas la vente des images et des livres d'église. Ici les enseignes, les inscriptions monumentales sont criblées de fautes, et malgré l'admiration tardive que les Valladolidiens viennent de témoigner pour Cervantès, dont le grand nom patronne un café

où j'ai pris d'assez mauvais sorbets, je crois qu'aujourd'hui Cervantès subirait à Valladolid, comme jadis, les douleurs d'un emprisonnement. Le poète y viendrait sans un écu; or personne n'escomptant ici ses vers, ni sa prose, l'immortel auteur de *Don Quichotte* serait accusé de vagabondage, puis traité en conséquence.

Cervantès avait l'âme bien placée : résigné au triste sort que lui réservait la fortune, il n'en voulut point aux habitants de Valladolid : l'un d'eux, le philologue Fernand Nuñez de Gusman, reçut même sous sa plume un brevet d'immortalité (*Don Quichotte*, partie II, chapitre XXXIV).

Soyons aussi généreux que Cervantès; oublions qu'un joaillier de cette ville nous a demandé quinze pour cent de remise pour échanger notre or français contre l'or espagnol; oublions des désagréments d'hôtel, des mésaventures de *cocheros*, des empoisonnements culinaires qui nous ont réduit au régime de Sangredo. Si jamais nous revenons ici, tâchons d'y trouver, comme Gil Blas, la table d'un chanoine, n'ayant dans sa bibliothèque que trois livres: le *Cuisinier parfait*, le *Traité de l'indigestion* et le *Bréviaire*.

X

DE VALLADOLID AU GUADARRAMA

Lorsque le voyageur parcourt l'intérieur de ces montagnes, l'aspérité des chemins, la rapidité des pentes, la profondeur des précipices, commencent par l'effrayer. Bientôt l'adresse des mulets qui le portent le rassure, et il examine à son aise les incidents pittoresques qui se succèdent pour le distraire.

VOLNEY.

Le Campo-Grande. — Couvent des Carmes déchaussés, prédilection du sculpteur Hernandez. — Le monastère de Saint-Jean de Latran et le peintre Valentin Diaz. — La Porta Celi et Rodrigo Calderon. — Une revue de la vieille garde. — Paysage suisse. — Puente del Duero. — Mojados et ses églises imitées des basiliques romanes. — Puente de Mediana. — Olmedo. — Ses ruines resplendissantes au rayonnement de la lune. — Villacastin et ses rochers roulés. — La chaîne du Guadarrama. — Difficultés que présente ce passage.

Quatre heures sonnaient quand le *mayoral* donna le signal du départ; et huit bêtes ardentes nous entraînant avec rapidité, eurent bientôt franchi ce célèbre Campo-Grande qui, pour la seconde fois, m'apparaissait peuplé de souvenirs anciens et de souvenirs modernes. Le Campo-Grande, c'est la vaste arène des gloires de Valladolid; le lieu des joutes, des tournois, des fêtes royales, des supplices solennels. L'inquisition y alluma ses bûchers, la féodalité castillane y promena ses bannières; Napoléon y passa la revue de son armée; mais qu' alors le Campo différerait d'aspect de ce qu'il nous apparaît aujourd'hui! Les avenues naissantes où se promène avec affluence la population valladolidienne remplacent des palais, des couvents, des églises démolies. Le superbe monastère des Carmes déchaussés, *carmelitas descalzos*, que l'illustre Hernandez s'était plu d'embellir, qu'il affectionnait comme on aime une fille unique, et sous les voûtes duquel il venait tant de fois puiser des inspirations religieuses, forme maintenant une caserne. On aperçoit un peu plus loin San Juan de Latran, puis la Casa

de la Misericordia, ou collège des jeunes orphelins, *Colegio de niñas huérfanas*, fondation du peintre Diego Valentin Diaz. Il repose avec sa femme dans la chapelle, dont la coupole du dôme et le chœur sont décorés de la main de ce même Diaz et de plusieurs autres artistes estimables. Dois-je citer encore un édifice hospitalier qui porte la date de 1579 où se voyaient une Résurrection exécutée en 1609 par Pantoja; la Vierge au scapulaire, *Virgen del escapulario*, par Hernandez, ainsi que divers monuments, comme la célèbre *Portaceli* due à Rodrigo Calderon, fils d'un simple soldat de Valladolid; et la Mission des Augustins, œuvre de Ventura Rodriguez (1768)?... Fuyons, car des regrets viendraient contrister notre âme; il faudrait gémir sur des profanations, sur une gloire militaire qui n'a pas toujours été pure; fuyons en saluant de la main l'ombre de nos grenadiers défilant le 7 janvier 1809, par un froid glacial, sous les yeux de leur empereur. Deux allées de jeunes arbres, qui plus tard feront une jolie promenade, nous conduisent à deux kilomètres de distance; nous traversons une plaine fertile, sablonneuse; nous apercevons de loin des collines sèches, mais nuancées, et déjà Valladolid se confond avec elles lorsqu'une scène digne de la Suisse vient nous frapper. Qu'il est joli ce lac frangé d'une écharpe blanche avec ses eaux calmes et son île de gazon! Pour la rendre pittoresque, quelques grands arbres suffiraient; pour sa célébrité il ne faudrait qu'une strophe. L'église du village, accostée de tourelles rondes, se mire dans le lac comme une vierge dans un miroir; sur la colline, à gauche, une autre église est posée en vedette, tandis qu'à quelque distance on voit s'étendre un parc d'arbres verts ceint d'une muraille crénelée qui se prolonge jusqu'à Puente de Duero.

Le ravin franchi, nous atteignons bientôt une hauteur télégraphique d'où l'œil embrasse le plus beau, le plus vaste horizon; où rien d'aride ne l'attriste, où s'est assis un château moderne qui domine toute la campagne environnante. Après Buccillo, la plaine recommence, limitée à gauche par des collines blanchâtres, mêlées cependant d'une certaine végétation; à droite par d'autres collines peuplées d'arbres verts. Mojados, bourg assez considérable, auquel on arrive en traversant un beau pont de bois, se présente alors avec un faux air d'antiquité ro-

maine qu'il doit à ses deux églises. Ces monuments, faits en briques, semblent de loin sortis d'hier du cerveau d'un contemporain de Vitruve. La plus grande de ces églises est vraiment majestueuse. Son chevet présente la superposition d'une double arcature cintrée, fort haute, imitant des baies de fenêtre; puis au-dessus d'autres baies carrées fermées également. Le sanctuaire est éclairé par des larmiers pratiqués au quatrième étage de cette surélévation bizarre. L'autre édifice offre le même genre de construction, avec des rubans de briques interposés à des moellons. C'est tout à fait une bâtisse qu'en termes d'art on appelle grand appareil.

De Mojados la route se rapproche des collines, suit leur direction, sans cesser d'être plane et belle; puis elle descend sur Puente de Mediana, ravin au fond duquel gronde une rivière rapide encaissée par de hautes collines boisées, conséquemment pittoresques. Après un trajet d'environ trois lieues depuis Mojados, on arrive dans une plaine fertile qu'arrose l'Adaja et l'Eresma; plaine où le blé, l'orge, l'avoine, la vigne se confondent, moyennant un système de culture bien entendu.

Nous nous étions assoupis, quand un de ces cahos auxquels le dormeur le plus intrépide ne résisterait pas nous tira de notre somnolence. Le ciel, d'abord étoilé, était devenu sombre; on ne distinguait presque rien autour de soi; mais tout à coup deux nuages s'écartent, et la lune laissant tomber ses rayons perpendiculaires, nous offre une des images fantastiques que l'on rêve après la lecture d'Ossian. Le cadavre d'une ville venait d'apparaître, et douze siècles semblaient debout autour d'elle pour lui préparer son tombeau. Heureusement, cette inhumation sera longue encore; des siècles nouveaux n'en rapprocheront guère le terme, et la ville d'Olmédo, avant de se coucher d'une manière définitive dans son linceul de pierre, verra passer bien des générations autour d'elle. Sur ces murailles démantelées, sur ces tours qui montrent avec un orgueilleux mépris les profondes blessures que leur a faites le temps, et qui ne sont qu'un coup d'épingle dans l'épaule d'Hercule, il me semblait voir l'ombre de Juan II, de Enrique IV, de tous les intrépides lutteurs du quinzième siècle, raconter leurs faits d'armes à la population paisible qu'abritent trois cents maisons, cinq églises, deux hôpitaux, groupés irrégulièrement au milieu des ruines.

Nos jouissances vont cesser; la route devient mauvaise. Nous traversons Martin-Muñoz-de-las-Posadas, petite ville commerçante; puis Labajos, autre petite ville située sur l'Almarza, et formant la distance moyenne entre Valladolid et Madrid. C'est là que commence la chaîne granitique des monts Carpétiens.

Nous avions déjà passablement monté, lorsqu'après une belle plaine cultivée nous aperçûmes, sur une hauteur, Villacastin, bourg jadis considérable, autour duquel gisent des masses de rochers roulés qui se montrent tantôt comme des châteaux, tantôt comme des géants isolés, posés en sentinelle par une main invisible; tantôt présentant certaines lignes entre lesquelles ont couru les eaux, dispositions singulières d'architecture diluvienne. Villacastin possède des ruines assez importantes, des hôtels qui bientôt peut-être seront ruines à leur tour, deux places, un *ayuntamiento* avec arcades, une grande église, et un *parador* (hôtel) qui pourrait être plus mauvais.

Nous nous y arrêtâmes une heure, le temps juste de raccomoder la voiture des avaries de la route et de la consolider contre les secousses incessantes qu'allaient lui imprimer les rochers du Guadarrama.

Cette chaîne imposante sépare les bassins du Tage des bassins du Duero. C'est elle qui donne à Madrid le froid vif qu'on y éprouve une partie de l'année. Comme tous les pays de montagnes, le Guadarrama présente des alternatives constantes de culture et d'aridité; mais on n'y voit pas l'extrême dénudation des hautes contrées alpines. La route, large et belle, construite en 1749, sous le règne de Ferdinand VI, aurait bien besoin d'être réparée. Le long séjour qu'y font les neiges, les avaries constantes auxquelles ces parages sont sujets et la multitude des voitures chargées qui les traversent, contribuent chaque jour à la détériorer davantage. Tous les ans, dans le mois de janvier, l'accumulation des neiges obstrue complètement le passage du Guadarrama. En 1852, pour faire cesser l'attente de vingt-quatre diligences qui ne pouvaient le franchir, il fallut que l'idée vint au roi de faire une partie de chasse dans la montagne. Aussitôt cinq cents travailleurs se mirent à l'œuvre; on déblaya les neiges et les voitures continuèrent leur chemin. Le point culminant du passage, désigné sous le nom de *Puerto*, se trouve à dix lieues de Madrid et à seize cents mètres au-

dessus du niveau de la mer. Un lion dressé sur piédestal indique la limite respective des deux Castilles. Quand le temps le permet, nous conseillons au voyageur de s'arrêter là, pour embrasser du même coup d'œil et la chaîne qu'il a franchie, et les vastes plaines qui, de chaque côté, s'étendent à plusieurs lieues. Nous n'avons pu jouir de cet avantage, un ouragan terrible, mêlé de grêle et de neige, étant venu frapper le Puerto quand nous y arrivions. Onze chevaux traînaient la diligence. Ils durent s'arrêter quelques minutes. La tempête calmée, en une heure et demie nous eûmes atteint Guadarrama, bourg régulier ayant une grande église moderne, un *ayuntamiento*, une grande place et une fontaine que l'édilité eut la prétention de vouloir rendre monumentale. La *posada princeps* de Guadarrama est détestable; on la regardera néanmoins comme excellente si l'on y trouve un grand feu et un consommé naturel.

SIMANCAS—LA GRANJA—SÉGOVIE

There studious let me sit,
And hold high converse with the mighty dead.
Je veux ici me recueillir et fier entretien avec les
Illustres morts.

THOMSON, *les Saisons*.

Le château, la plaine et les archives de Simancas. — Le château royal de la Granja ou de Saint-Ildefonse, bien inférieur au château de Versailles. — Rives de l'Adaja; campagne d'Olmédo. — Ségovie. — Aspect original de cette ville. — Aqueduc romain et sa chronique. — L'Alcazar et sa chronique. — Monuments religieux. — Monuments civils. — Hôtel des monnaies. — Population, commerce et industrie.

Ces morts, ils dorment d'une manière bien différente les uns des autres. A Simancas, j'en vois qui sont entassés sous les combles, au milieu de parchemins vermoulus, d'armoiries effacées; à la Granja, le soir, j'aperçois des ombres royales, heureuses d'être affranchies de l'étiquette de la cour, errantes comme autrefois, mais sans suite, au milieu de frais bosquets qui les couvrent de leurs rameaux; à Ségovie, l'aqueduc, l'Alcazar, la cathédrale, types remarquables de trois époques, de trois civilisations distinctes, me montrent l'islamisme s'interposant entre la Rome païenne et la Rome de Jésus-Christ; l'Arabe séparant les fils du Tibre des fils de l'Ibérie, jusqu'à ce qu'une seule nation se fût formée sous l'inspiration d'une même croyance.

SIMANCAS.

Au confluent du Douro avec la Pisuerga, en face d'un pont de dix-sept arches jeté hardiment par-dessus cette rivière, s'élève un vieux château qui couvre une vieille ville de son ombre séculaire : c'est

Simancas. Dans la plaine environnante fut gagnée sur les Mores la célèbre bataille d'où date le vœu de Santiago, et dans le château sont déposées, depuis Philippe II, les archives du royaume, collection précieuse, presque inexplorée, qui avait perdu, sous l'empire, des cartons d'un grand intérêt pour l'Espagne, mais que la France lui a religieusement restitués en 1815.

Cette collection se trouverait mieux placée à Madrid, à l'Escorial par exemple; car presque personne ne se déplace pour aller la consulter si loin, tandis qu'aux portes de la capitale beaucoup d'étrangers s'y rendraient. Réunie à la riche bibliothèque de l'Escorial, mise sous la garde d'une congrégation religieuse, d'une communauté de Bénédictins chargés de mettre en lumière ce qu'elle renferme de curieux, elle fournirait bien des matériaux à l'histoire nationale. Nous proposons une congrégation religieuse, malgré le décret de suppression des couvents, parce que nulle organisation humaine ne saurait mettre autant de suite dans les recherches et le classement qu'exigent les travaux d'histoire.

LA GRANJA.

Là ne sont point ces eaux dont les sources factices,
Se fermant tout à coup, par leur morne repos,
Attristent le bocage et trompent les échos.
Sans cesse résonnant dans ces jardins superbes,
D'inépuisables eaux, en colonnes, en gerbes,
S'élançant, fendent l'air de leurs rapides jets,
Et des monts paternels égalent les sommets.
Lieu superbe où Philippe, avec magnificence,
Défait son aïeul, et retraçait la France.

DELLÉ, *les Jardins*.

En supprimant l'exagération poétique d'un semblable éloge, il restera du palais de Saint-Ildefonse ou de la Granja : 1° un vaste bâtiment d'une longueur de trois cents mètres, dont la façade donne sur d'immenses jardins auxquels viennent aboutir les allées du parc; 2° une collégiale élégante dans laquelle reposent Philippe V et sa femme Isabelle Farnèse; 3° diverses dépendances, maisons de fermiers, etc.; 4° le jeu des eaux, bouillonnant au milieu d'un peuple de statues. L'extérieur du palais, qui date de l'année 1720, et la col-

légiale, qui fut consacrée quatre années plus tard, n'offrent rien de notable. Les statues sont d'une exécution commune, fort éloignées, sous le rapport de l'art, des statues de Versailles auxquelles on a eu grand tort de les comparer; et les eaux de Saint-Ildefonse n'approchent pas non plus des eaux du palais de Louis XIV. Le palais, dans son ameublement, n'a rien de très-somptueux; mais il contient une riche collection de tableaux de l'école espagnole.

ENTRE SIMANCAS ET LA GRANJA.

ici le vent n'éteint pas une étouffée, mais il tue un homme.

On n'a pas idée de la calcination de cette route, de la poussière qui s'en élève, du pernicieux effet qu'elle produit sur les poumons crépitants des pauvres voyageurs. Jusqu'à la ville d'Olmédo se rencontrent quelques collines, quelques masses de verdure; le sinueux parcours de l'Adaja présente même des vallées agréables; mais une fois Olmédo dépassé, la monotonie fatigante des plaines sablonneuses commence. Pour ne pas mourir d'ennui il faut s'aider de toutes les ressources de l'esprit: souvenirs des guerres civiles du quinzième siècle, sous Jean II et Enrique IV; souvenirs des guerres de l'empire; souvenirs du fringant écuyer de don Quichotte et des prouesses de maître Thomas de la Fuente... Pour ne pas être suffoqué par la poussière, il faut se calfeutrer la figure ou marcher le dos au vent: on atteint de la sorte, tant bien que mal, blanc comme neige, poudré en frimas, le gosier sec, l'œil fatigué, cette fille ruinée d'Hercule appelée Ségovie.

SÉGOVIE.

Si l'on voulait, dit M. Magnien, trouver une ressemblance pour Ségovie, située sur le plateau allongé d'un vaste rocher, ce serait la forme d'un navire, dont la poupe regarderait l'orient et la proue l'occident, n'attendant, pour être à flot et voguer, que l'inondation des deux vallées creusées sous ses flancs. Ségovie revendique pour fonda-

teur le robuste fils d'Alemène, lequel devait être un architecte bien occupé, un maçon bien expéditif, si l'on en juge par le nombre de bicoques ou de métropoles mises sur son compte. Les crédules Ségoviens lui font honneur, sans hésitation, de la construction de leur aqueduc qui rapproche deux montagnes distantes l'une de l'autre d'environ trois mille pas; mais cet édifice porte le caractère des édifices de Trajan. Ses cent soixante-dix-sept arches superposées, à l'endroit même où passe la principale rue de la ville, atteignent une hauteur de trente mètres au-dessus du sol, et ses piliers sont formés d'énormes moellons bruts, sans apparence de ciment. Cette construction merveilleuse, quoique négligée, même disjointe en certains points par les végétaux qui s'introduisent profondément dans les moindres interstices, continue néanmoins de remplir l'objet de sa destination primitive, et d'offrir après dix-huit siècles, presque sans dégradation, ses longues lignes d'architecture colossale. On raconte qu'un hardi Castillan avait fait le pari de suivre à cheval l'étroite et haute surface horizontale de l'aqueduc; mais qu'arrivé vers le milieu de sa course aérienne, une large brèche dont il n'avait pu d'en bas mesurer l'étendue l'arrêta court. Alors, reculant d'un pas, l'intrépide cavalier banda les yeux de sa monture, piqua de nouveau, franchit le terrible éboulement, non sans trébucher, et atteignit enfin sain et sauf, aux applaudissements de la ville entière, l'extrémité opposée. Comme le spirituel voyageur auquel nous empruntons l'anecdote, nous la produisons telle quelle, sans en garantir l'authenticité, nous inquiétant même très-peu de savoir si la solution de continuité s'est reformée derrière le cavalier, ou si l'eau, faisant comme lui, la franchit d'un bond pour atteindre la ville.

Autre anecdote tirée de la source d'où provient la précédente, et qui concerne le second monument de Ségovie, l'Alcazar:

En l'année 1713, après la paix d'Utrecht qui termina l'interminable guerre de la succession, le commandement de l'Alcazar se trouvait entre les mains d'un vieux seigneur castillan, qui avait pris une part si active dans les troubles de la Péninsule, depuis la mort de Charles II, que son corps, monument vivant de l'époque, n'offrait pas une place où quelque profonde cicatrice, occasionnée soit par le fer, soit par le feu, n'eût dessiné l'empreinte des phases militaires de ces vingt années si

terribles : sa peau ressemblait à l'arbre où Robinson marquait, moyennant de fortes entailles, la succession des années. Ce gentilhomme, porteur de moustaches relevées jusqu'aux yeux, d'immenses bottes à l'écuÿère et d'une épée de Tolède aussi longue qu'une broche, était excessivement jaloux de ses privilèges ou plutôt des privilèges de l'Alcazar, ancienne résidence royale et domaine de la couronne; aussi le corrégidor de Ségovie souffrait-il avec beaucoup d'impatience cette espèce d'*imperium in imperio*. Mais les conflits fréquents de nos deux petits potentats avaient plus souvent leur source dans l'humeur acre et violente de l'invalidé, qui prenait feu sur la moindre question de préséance, et dans l'obligation où se trouvait le corrégidor, de surveiller, d'arrêter certain commerce frauduleux dont ce gentilhomme contrebandier ne se faisait pas faute. De l'un des bastions de son Alcazar, le gouverneur planait sur l'hôtel de ville, ou palais du corrégidor : pas un mouvement, pas une démarche de l'officier civil ne lui échappaient : il faisait là sa promenade favorite et tenait incessamment l'œil ouvert sur son rival, comme du haut des rochers un épervier sur sa proie. Chaque fois qu'il descendait en ville, c'était à cheval en grande pompe, précédé de coureurs, suivi d'une longue escorte de gardes et d'estafiers, au moyen desquels il se flattait d'imposer considérablement aux Ségoviens, qui ne voyaient en lui qu'un chef de voleurs. Un jour, cependant, la religion de son excellence le corrégidor s'alarma; sa tolérance fut à bout. Il prit conseil d'un adroit et rusé greffier, son factotum, son bras droit, qui toujours enchanté de trouver l'occasion de susciter des embarras au vieux tyran de l'Alcazar et de le jeter dans un idéal de subtilités judiciaires, conseilla fortement au corrégidor de revendiquer, pour l'avenir, le droit de visite sur tout convoi qui traverserait la ville. En conséquence une lettre officielle fut écrite dans ce sens au gouverneur. « Oh! oh! dit alors, en redressant sa moustache, l'homme de guerre qui détestait cordialement tous les gens de robe, mais surtout ceux-ci, le magistrat voudrait-il mettre à mes trousses son greffier? Je lui ferai voir qu'un vieux cavalier comme moi n'est pas de ceux qu'on intimide avec des grimoires; » et sans discuter la légalité de la mesure, il fulmina l'anathème du sabre contre quiconque oserait porter un main téméraire sur les

convois protégés par le pavillon de l'Alcazar. Dès le lendemain du message en question, plusieurs mules pesamment chargées s'acheminaient vers Ségovie. A côté d'elles marchait un vieux caporal, ancien compagnon d'armes du gouverneur, homme en tout point selon son cœur. Arrivé devant la porte de la ville, le caporal, suivant la coutume, place sur le bagage la bannière de l'Alcazar; puis, donnant à son corps osseux et sec une perpendicularité parfaite, il prend la tête du convoi, non sans jeter à la dérobée un regard oblique, comme un dogue sournois prêt à recevoir ou à rendre un coup de dent. « Qui va là? dit le préposé à la barrière. — Soldat de l'Alcazar, répond le caporal sans tourner la tête. — Que contient le chargement? — Des provisions pour la garnison. — Passez. » Et le caporal continua sa route; mais il n'avait pas fait dix pas qu'une escouade de douaniers sortit du bureau de l'octroi. « Holà! muletier, cria le chef, arrêtez et ouvrez ce bagage. » Ici le caporal, faisant demi-tour, se mit sur la défensive. « Respectez le pavillon de l'Alcazar, dit-il; ces objets sont destinés au gouverneur. — Foin du gouverneur et de son pavillon! Encore une fois, muletier, halte! — Muletier, marche! » répliqua le caporal en brandissant son mousquet. Alors, l'officier s'étant élancé pour saisir la première mule par la bride, le caporal le coucha en joue et l'étendit mort. Toute la rue fut en révolution : le vieux caporal, après avoir reçu bon nombre de ces horions qu'en Espagne la canaille administre comme avant-goût des applications de la loi, fut chargé de fers, conduit en prison et le convoi confisqué. — Il est plus facile d'imaginer que de peindre la rage du gouverneur à cette nouvelle. Il jura, vociféra, jeta feu et flamme sous ses lambris moresques; puis il courut à son bastion dont il fit charger et pointer les canons sur l'hôtel de ville pour le réduire en cendre; mais s'étant ravisé fort à propos, il se contenta provisoirement d'envoyer un parlementaire chargé d'exiger la remise immédiate du prisonnier, se fondant sur ce que lui seul avait le droit de mettre en jugement les militaires placés sous ses ordres. Aidé de la plume du malin greffier, le corrégidor répondit par une longue note explicative et refusa net : il alléguait que le délit ayant été commis, non dans l'enceinte de la citadelle, mais dans la ville et contre un de ses officiers civils, la punition rentrerait au nombre de ses attributions personnelles. Nouvelle

sommation du gouverneur, nouveau refus du corrégidor. L'un devint de plus en plus bref et péremptoire, l'autre de plus en plus prolixe et antété; si bien que le vieux lion de l'Alcazar, pris dans les rets de la chicane, se vit réduit à d'impuissants rugissements, car le procès, grâce au greffier diabolique, s'instruisait avec une célérité sans exemple en Espagne; finalement, le caporal, jugé, convaincu de meurtre, fut condamné à être pendu. En vain son chef, après une nouvelle démarche restée infructueuse, menaçait-il Ségovie de ses colères; le jour fatal fut fixé et le patient mis *in capilla*, c'est-à-dire dans la chapelle de la prison où les criminels passent la veille de leur exécution, pour méditer sur leur fin prochaine et faire pénitence. Décidé d'après cela d'intervenir en personne, le gouverneur, accompagné des plus braves de ses gens à cheval, descendit brusquement en ville et se rendit droit à la demeure du greffier, qui vint ouvrir lui-même. A l'aspect du chétif auteur de sa confusion, se pavanant et s'avançant d'un air de triomphe, les yeux de l'hidalgo étincelèrent comme deux escarboucles; il sut toutefois se contenir. « Qu'est-ce à dire? j'apprends que vous allez mettre à mort un de mes soldats? — Le tout conformément aux lois et selon les formes les plus régulières de la justice, répond l'*escribano*; je puis soumettre toute la procédure à Votre Excellence. — Volontiers, réplique le gouverneur; apportez-moi le tout ici; » et il demeura sur son cheval. Le petit légiste, charmé sans doute de l'occasion d'étaler le fatras de son érudition judiciaire, disparaît, puis revient presque aussitôt avec un sac énorme de paperasses. Sur ces entrefaites, le peuple s'était pressé près du gentilhomme et faisait grand bruit. « Je suis sourd, cria le gouverneur au greffier; approchez. » L'homme de loi s'y prête volontiers et commence sa lecture. Au moment où l'hidalgo, penché sur sa selle, semblait le plus attentif; où le greffier triomphait de ses considérants, un Galicien robuste s'approche du petit homme noir, le saisit, le fait tourbillonner en l'air et retomber sur la selle devant lui. D'un second signal toute la cavalcade écartant, bousculant la foule ébahie, s'échappe en hâte et gagne l'Alcazar, où le greffier est aussitôt descendu dans les oubliettes. Le gouverneur propose alors un cartel d'échange; mais le corrégidor, piqué au vif, réplique par un refus dédaigneux, suivi de l'ordre d'élever immédiatement la potence devant l'hôtel de ville pour

l'exécution du condamné. « Ah! ah! s'écrie l'hidalgo, notre fonctionnaire le prend sur ce ton! Eh bien, dressez un gibet sur le parapet du bastion situé vis-à-vis le palais du corrégidor, et la cravate de chanvre serrera le cou du greffier aussitôt qu'elle aura serré celui de mon caporal. » Le même jour, la milice urbaine prit les armes, les tambours battirent, les cloches sonnèrent, et d'innombrables spectateurs accoururent; le supplice du caporal allait s'effectuer. De son côté, le gouverneur fit ranger sa garnison en bataille sur le bastion, et du haut de la tour de la Campana, sonna le glas funèbre. A ce lugubre tintement, la femme du greffier, bouleversée, hors d'elle-même, suivie de son intéressante progéniture en maillot, en jaquette, dans ses bras, sur son dos, sur ses talons, fendit la presse, et, poussant des cris lamentables, courut se précipiter aux pieds du corrégidor, le suppliant de ne pas sacrifier l'auteur, l'unique soutien d'une covée si intéressante. On ne saurait dire, toutefois, ce qui influa le plus sur la décision du corrégidor, ou des supplications d'une femme éplorée, ou de la menaçante attitude d'une troupe de commères déterminées à lui crever les yeux si le caporal perdait la vie. Tant il y a que bientôt ce dernier, le cou dégagé, la tête droite sur ses épaules, reprit sous escorte le chemin de l'Alcazar, pour être échangé contre le greffier, conformément au cartel. Le petit homme de loi fut également débarrassé du nœud coulant, mais plus mort que vif. Toute sa bravade et sa suffisance étaient évanouies; l'excès de la terreur avait blanchi subitement ses cheveux; son regard terne, hébété, ne quittait pas la terre; un frémissement convulsif agitait ses membres grêles, et l'on remarqua que depuis, par un mouvement machinal, il passait fréquemment la main sur ses veines jugulaires. L'impitoyable gouverneur contempla quelque temps avec un rire sardonique cette pauvre face hétéroclite; puis il ajouta: « Or sus, l'ami, ne sois pas si prompt dorénavant à faire suspendre les autres au gibet; ne te crois pas toujours en sûreté, même à l'abri de la loi; respecte un peu plus les privilèges de l'Alcazar, et surtout garde-toi bien, suppôt du fisc et du grimoire, de jamais croiser ta plume d'oie avec mon épée de Tolède! »

Si nous en croyons Le Sage, Gil Blas aurait été incarcéré, par ordre du roi, dans ce même Alcazar, appelé la tour de Ségovie. Il occupait au

sommet de cette tour une petite chambre d'où ses yeux attristés pouvaient voir les bords fleuris de l'Eresma et la vallée délicieuse qui, du pied des montagnes situées entre les deux Castilles, s'étend jusqu'à Cora.

Mais avant Gil Blas, avant la guerre de la succession, l'Alcazar, quoique déjà bien déchu de ses splendeurs, car plusieurs siècles avaient passé sur sa tête, jouait encore un rôle important. Habitation ordinaire de la cour, il fut témoin d'émouvantes catastrophes, de résignations pieuses, de désespoirs sublimes. En 1366 tomba d'une de ses fenêtres, par l'inattention de la nourrice, l'enfant don Pedro, fils de Henrique II. Ce fut dans la salle dite *Pieza del Cordon*, qu'Alphonse le Sage osa révoquer en doute le mouvement qu'on disait opéré par le soleil autour de la terre. La voix de la foudre ébranla soudain ses convictions; il crut y voir la menace d'un châtiment d'orgueil, et demeura plus humble encore qu'il n'était savant, il se prosterna sur le sol et institua la procession du cordon de saint François, qu'il ouvrit pieds nus, portant le cordon à son cou, en expiation de son doute légitime.

Beaucoup d'illustres détenus ont habité l'Alcazar, devenu prison d'État, après avoir été séjour royal. Un duc de Guise, entre autres, y fut amené de Naples dans le cours du dix-septième siècle et gardé à vue jusqu'à la paix. Les contes populaires auxquels ce prisonnier a donné naissance rempliraient plusieurs volumes. Autrefois l'Alcazar était habituellement le lieu de détention des prisonniers mores d'Afrique d'une origine distinguée; ils occupaient une grande galerie sous la garde d'un vieux invalide, recevaient vingt sous par jour et un habit neuf tous les deux ans.

Une tour carrée, festonnée de créneaux qu'interrompent de distance en distance des tourelles également crénelées; puis au bas, d'autres tourelles avec toits coniques, telle est la physionomie de l'Alcazar. Son intérieur présente des mosaïques, des fresques d'une assez belle conservation; une suite de statues en bois peint, représentant les rois d'Oviédo, de Léon et de Castille, depuis Fruela 1^{er} (760) jusqu'à la reine Jeanne, morte en 1553, et plusieurs autres souvenirs historiques, moins recommandables comme objets d'art que comme objet de curio-

sité. Sa destination actuelle est la même que celle du donjon de Vincennes, qui lui ressemble sous certains rapports.

En descendant vers l'Eresma, par la Puerta Castellana, on voit l'Alcazar se profiler avec une majestueuse grandeur; aux cyprès qui abritent les abords du couvent des Carmélites, on reconnaît l'endroit d'où Maria Seltos descendit si doucement, soutenue dans les bras de la Vierge, qu'elle arriva saine et sauve au pied de cette roche Tarpéienne.

L'hôtel des monnaies, *casa de moneda*, fondé par Alphonse VII, reconstruit en 1455, sous le règne de Enrique II, muni de machines allemandes en 1586, ne fabrique plus, depuis 1730, que des pièces de billon; mais il mérite une visite comme monument ancien. Il en est de même du temple octogone de la Vera-Cruz, bâti en 1204 par les chevaliers de Malte et du couvent hiéronimite d'*el Paral*, œuvre remarquable de l'architecte Juan de Resga. Un grand retable, peint en 1526 par Diego de Urbain, des stalles sculptées en même temps par Bartolomé Fernandez, font du sanctuaire d'*el Paral* un petit musée chrétien bien préférable au musée provincial, dont les croûtes, beaucoup trop honorées, tapissent le palais épiscopal. Cette promenade; pleine de fraîcheur, de souvenirs et d'intérêt, nous la recommandons comme promenade matinale; et, si l'on a des jambes, une excursion aux vieilles portes de San Andres et de Santiago en feront le complément.

Dans une seconde promenade, on ira voir la grande tour de Santo Domingo el Real, appelée jadis la maison d'Hercule, parce que contre les murs se trouve une statue du fils d'Alemène, ayant à ses pieds un sanglier, statue aujourd'hui blanchie, bien entendu, comme la plupart des monuments antiques de la Péninsule; on visitera la tour saxonne de San Esteban; la *casa de Segovia*; l'église de Saint-Martin, où repose Gonzalo Herrera; l'église Saint-Jean, petit Panthéon des guerriers de Ségovie, parmi lesquels se trouve leur historien Colmenares, mort en 1651; l'église dominicaine de Sainte-Croix, fondée par Ferdinand et Isabelle, et enfin la cathédrale, regardée avec raison comme étant un des plus beaux monuments religieux du royaume. Sa tour quadrangulaire, couronnée d'une coupole, s'élève à cent dix mètres de hauteur; ses trois nefs ont cent vingt-six mètres de longueur sur soixante de largeur. Elle fut commencée en 1525, par Juan Gil de Ontañon et par

son fils Rodrigue, qui venaient de terminer la cathédrale de Salamanque. L'architecte Juan de Campera bâtissait en même temps le cloître sur l'emplacement de l'ancien. C'est une œuvre hardie, bien distribuée, bien éclairée, dont les sculptures de détail présentent une finesse d'exécution très-remarquable. Excepté le monument de Santa Maria del Salto, morte en 1237, et le tombeau de l'enfant don Pedro, ce sanctuaire ne renferme rien de fort curieux. Nous y avons distingué le monument sépultural de Rodrigue Gil, mort en 1577; celui de Diego de Covarrubias, décédé l'année précédente; le retable (1571) qu'exécuta Giuni, élève distingué de Bonarotta, et quelques tableaux.

Ségovie est la patrie du géographe Garcia de Céspedes; de l'historien Solís; des poètes Alonzo de Ledesma et Alonzo de Valasco; du théologien Gaspard Cardillo de Villalpando, dont Cervantès a cité les *Éléments de logique* (D. Quich. 1, XLVII); du savant dominicain Domingo de Soto; du jésuite François de Ribera, etc. On y fabriquait jadis des ciselures, des toiles, du papier, des couvertures de lit et une étoffe de laine appelée *bayeta*, bayeton, petit drap semblable au londrin qui se faisait dans le Languedoc pour les échellés du Levant. Ce bayeta se teignait en noir et se consommait presque entièrement dans la Vieille-Castille. Il s'en vendait chaque année pour une somme de deux millions et demi. Les manufactures de Ségovie, bien diminuées d'importance depuis le dernier siècle, reprennent cependant quelque activité. Les céréales, la laine, le vin, les cuirs forment les branches principales de son commerce. La population de cette ville, jadis de trente mille âmes, est tombée au chiffre de dix mille. Cependant elle avait été moindre encore. Son élévation considérable au-dessus du niveau de la mer (4,000 mètres) rend sa température froide, et l'immense rocher qu'elle occupe entre deux vallées profondes, l'une au sud, l'autre au nord, semble posé pour la garde des montagnes Carpetoniennes; pour servir à Madrid de vedette septentrionale, comme Tolède lui sert de vedette méridionale. Le 7 juin 1808, nos troupes, sous les ordres du général Frère, se sont emparées de Ségovie, dont les murailles furent défendues par les Espagnols avec une admirable intrépidité.

XIII

LA NAVARRE

Les montagnes réalisent tout ce que l'on en rêve.
Th. GAURIEN, *Tra los Montes*.

Configuration de la Navarre. — Ses vallées. — Le Bastan. — Les Navarrais. — Leur destinée politique depuis les temps anciens jusqu'au règne de Henri IV. — Villes de la Navarre : Ejen, Estella, Los Arcos, Puente la Reina, Viana. — Illustrations de la Navarre. — Le P. Aleçon et le P. Jean de Corella. — Pampelune. — Surprise de sa citadelle par les Français en 1808. — Physionomie de Pampelune. — Fête et procession des Géants. — Ponts, rues, promenades, aqueduc, institutions, cathédrale.

L'*Eldorado* des contrebandiers, c'est assurément la Navarre; ils stationnent sur les rivages de la Nive et de la Bidassoa qui fait là de nombreux circuits; ils ont pour abris les belles forêts de chênes qui couvrent le district d'Urdax; pour retraites les rochers presque inaccessibles dont les vallées de Véra, de Bastan, de Valcarlos et de Roncesvalles sont bordées; pour entrepôts, du côté de l'Espagne, Elizondo, Urdax, Irun; du côté de la France, Saint-Jean-de-Luz et Saint-Jean-Pied-de-Port.

Autrefois, du temps des guerres, et même de nos jours, quand Moncey, Junot, Soult ont successivement franchi cette portion des Pyrénées, quand don Carlos en battait les flancs, il n'y avait qu'un mauvais chemin de Bayonne à Pampelune; mais aujourd'hui deux bonnes routes y conduisent: l'une par Tolosa, l'autre, beaucoup plus courte et plus romantique, par Véra. Cette dernière traverse le Bastan, dénomination arabe qui signifie jardin, parce qu'en effet c'est le jardin des Pyrénées occidentales. Un rideau de forêts en couronne les hauteurs: des vergers, des prairies, des terres arables en tapissent les pentes; des chau-

nières appelées *bordas*, qui ressemblent aux *brenas* des Asturies, aux chalets de la Suisse, abritent une population pastorale dont les mœurs, les habitudes sont aussi douces qu'uniformes et simples.

Une race, regardée comme impure, persécutée, maudite des deux côtés des Pyrénées; race à laquelle le prêtre refusait les sacrements et qui n'osait pénétrer dans les églises, habitait jadis le Bastan. Disparue depuis un demi-siècle, elle avait vécu autant que le préjugé qui la frappait d'infamie.

Navarros, en langue basque, signifie : *habitants des pays plats*, et cette dénomination s'adaptait fort bien aux Navarrais, dont les vallées, plus longues, plus élevées que celles des Vascons, leurs voisins, se prêtaient beaucoup mieux à la culture des céréales et de la vigne.

Alliés fidèles du peuple romain, les Navarrais ont résisté longtemps aux Suèves, puis ils se sont incorporés aux Wisigoths. En 816, Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, donna le gouvernement de la Navarre au comte Aznar, qui fut confirmé dans cette possession par le roi Pépin, en 824, ce qui ne l'empêcha point de se rendre indépendant sept années après. En 837, Sanche-Sancion, frère d'Aznar, lui succéda avec titre de comte; mais le fils de Sanche, Garsimène ou Gacire Ximènes, pose sur sa tête, en 860, la couronne royale.

Les successeurs de Gacire Ximènes ont possédé la Navarre jusqu'en 1076, époque où Sanche IV fut détrôné par son cousin Sanche-Ramire, roi d'Aragon, qui porta les deux couronnes à la fois. Il en fut de même de Pèdre I^{er} et d'Alphonse le Batailleur; mais au décès de ce dernier monarque (1134) la Navarre redevint un royaume séparé. Deux années après, Thibaut de Champagne, fils de l'héritière de Navarre, commença une dynastie nouvelle, qui vint aboutir à l'incorporation de ses possessions dans le royaume de France, par suite du mariage de la reine Jeanne I^{re} avec Philippe le Bel (1284).

En 1328, la femme de Louis X, Jeanne II, petite-fille de Jeanne I^{re}, ne pouvant régner sur la France, à cause de la loi salique, régna sur la Navarre, qui, depuis lors, passa successivement à la maison de Foix et à la maison d'Albret. Elle eut pour souverains : Philippe d'Évréux; Charles II dit le Mauvais; Charles III; Jean II; Blanche; Éléonore; François-Phebus de Foix; Catherine et Jean d'Albret.

Ce fut à la fin du règne de Jean d'Albret (1512) que Ferdinand le Catholique, roi de Castille et d'Aragon, lui enleva toute la Haute-Navarre, qui depuis lors n'a pas cessé d'appartenir au royaume d'Espagne. L'autre Navarre, ou Navarre française, ayant à l'est le Béarn et la Soule, à l'ouest le Labour, formée de tout le pays que Jean d'Albret et sa femme Catherine avaient pu transmettre à Henri II, leur héritier légitime, se fit une nationalité distincte, prit des mœurs, des habitudes françaises; et trouva dans les dogmes de la réforme un principe de scission qu'elle fut heureuse d'adopter. Jeanne III d'Albret et Antoine de Bourbon, souverains en 1555, y donnèrent volontiers les mains, et Henri III de Bourbon, notre Henri IV, qui leur succéda, n'abandonna leur ligne politique que parce que *Paris valait bien une messe*.

J'aime la Navarre espagnole autant que la Navarre française; je l'aime à cause de ses frais ombrages, de ses pics élancés, de ses ondes sinueuses, à cause de la dissémination du peuple qui l'habite; aucune localité ne méritant, après Pampelune, Estella, Viana, le titre de cité, malgré l'érection d'un de ses districts en district des cinq villes, *Cinco villas*. Tauste, Éjea, Sadova, Sos et Castillo, déclarées *villas* par Philippe V, en raison des services notables qu'elles lui avaient rendus pendant la guerre de la succession, ne sont que des bicoques, et je les en félicite, car à quoi servirait le luxe d'une ville chez un peuple pasteur?

Aujourd'hui, s'il s'agissait de récompenser les actes d'héroïsme avec un titre de vanité, comme l'a fait Philippe V, il n'est pas un hameau, pas un trou de la Navarre sur lequel la gloire militaire ne poserait la couronne murale qui distingue une cité. Aussi, je ne me laisserai distraire ni par la vieille tour d'*Éjea de los caballeros*, où le roi d'Aragon Alphonse I^{er} fit enfermer la reine Urraca, ni par les débris romains, ni par l'Alcazar en ruine et la jolie promenade d'Estella, où don Carlos assit le quartier général de son armée. Je ne me préoccuperais pas davantage du château gothique de Los Arcos, planté comme une vigie au centre d'une plaine bien cultivée; de Puente la Reina, mieux connue des ivrognes que des artistes, malgré l'église San Juan de Crucifijo et le monument du grand prieur Jean de Beaumont qui la décore. Cependant, je veux m'arrêter à Viana, cette ancienne place forte qu'éleva don Sancho el Fuerte (1219) pour empêcher les courses des Castillans; je

veux y lire, sur le front de ses deux églises, comme je l'ai fait sur celui des vieilles églises d'Estella, l'histoire murale du culte navarrais, en même temps que j'interrogerai ses annales politiques devant le berceau du père Aleson, l'un des enfants les plus distingués de Vianna.

La Navarre a produit d'illustres guerriers et d'illustres capucins, parmi lesquels on cite Jean de Corella, prédicateur de la cour sous Philippe II. Si je ne respectais Corella, je parlerais des bandits célèbres sortis des mêmes montagnes; mais il m'en coûterait de mettre en mauvaise compagnie un homme de son mérite, et, pour échapper à cette tentation biographique, j'entre à Pampelune.

PAMPELUNE.

Le nom de *Bambilonah* qu'inscrivirent les Mores avec le fer de leurs lances, en remplacement du *Pompeiopolis* romain, surgit, d'une manière assez éclatante, des ruines laissées par les hordes barbares. Le moyen âge y substitua le nom de Pamplona, qui n'a plus varié depuis. Cette ville a pour armes un lion rampant, tenant une épée dans sa patte dextre, et pour titre la qualification de *muy noble, muy leal, muy heroica*, très-noble, très-loyale, très-héroïque. Elle couvre un plateau située presque au centre de la plaine de Cuença, qu'elle domine, et voit serpenter autour de ses hautes murailles l'Arga dont les flots, parallèles d'abord aux flots de l'Aragon, se réunissent au-dessus de Calahorra, avant de gagner l'Èbre.

En 1808, une ruse assez déloyale fit tomber entre nos mains la citadelle de Pampelune, gardée par les Espagnols avec aussi peu de soins que de méfiance. Le général Darmagnac ayant reçu du maréchal Moncey l'ordre positif d'enlever cette citadelle à quelque prix que ce fût, demanda au marquis de Valsantoro, capitaine général de la Navarre, l'autorisation d'enfermer à Pampelune deux bataillons suisses dont la discipline, disait-il, se trouvait singulièrement relâchée; mais le capitaine général répondit ne pouvoir admettre, sans l'ordre du roi, des troupes étrangères dans une place forte. Darmagnac imagina dès lors un autre expédient. Logé dans une maison de la ville, qui faisait face à la porte principale de la citadelle, il la voyait chaque jour ouverte aux soldats

de corvée qui venaient chercher les vivres des troupes françaises. Dans la nuit du 16 au 17 février, trois cents grenadiers sont cachés dans la maison du général. Le lendemain, on choisit pour hommes de corvée les voltigeurs les plus déterminés, qui, portant leur sabre sous la capote, s'arrêtent sur le pont-levis et feignent d'y jouer, jusqu'à ce que tout à coup, s'étant jetés sur le faisceau d'armes du poste espagnol, ils s'en emparent et défendent l'entrée du fort, de telle sorte que les trois cents grenadiers ont le temps d'arriver. Toute la division les suivit, et, d'un coup de main, la citadelle fut prise.

A moins d'être à Pampelune un jour de procession, quand des banderolles flottantes ou des tapis en garnissent les façades, la régularité de ses maisons, de ses balcons et de ses rejas rend leur aspect monotone. Par le même motif, on préfère à la plaza del Castillo, regardée comme l'une des plus belles de l'Espagne, la plaza de Abajo, garnie de comestibles, peuplée d'*arrieros* et de *paysas* dont la coiffure, *boyna*, et les longues tresses se marient, d'une manière si pittoresque, avec les objets divers qu'ils tiennent dans la main.

C'est principalement du 29 juin au 18 juillet, temps de la foire, qu'il faut visiter Pampelune. On y voit affluer tous les montagnards avec leur costume national, surtout le 7 juillet, pour la *feria de los gigantes*, images de douze à quinze pieds, qui représentent les Mores et les Normands, et qui, après une visite faite à l'hôtel de ville, après une danse exécutée devant la cathédrale, vont faire leurs dévotions à San Lorenzo, où reposent les reliques de saint Firmin, patron de la ville.

Les ponts jetés sur l'Arga, l'édifice de la *Diputacion*, où les cortès de Navarre tenaient leurs séances, la cathédrale, monument du quatorzième siècle, qui s'élève avec une majesté grandiose, la cage pentagone de la citadelle, l'emplacement des allées verdoyantes consacrées à la promenade, rompent l'uniforme disposition des rues, et font de cette ville forte une des résidences les plus agréables des provinces septentrionales de l'Espagne. Ses quinze mille habitants, sa garnison de trois mille hommes resserrés dans une étroite enceinte, ses nombreux visiteurs, qui viennent des campagnes voisines, lui donnent autant d'animation que peut lui procurer de fraîcheur l'eau délicieuse amenée des montagnes de Subiza par l'aqueduc de Ventura Rodrigue.

Pampelune possède un évêché, suffragant de Burgos, un hôtel des monnaies, un collège de médecine et de pharmacie, un théâtre, un lycée, une *audiencia* dont la juridiction s'étend sur trois cent mille habitants, un capitaine général, qui prenait autrefois le titre de vice-roi, et quantité d'institutions nouvelles en remplacement d'institutions anciennes que l'ouragan révolutionnaire est venu détruire.

Deux systèmes d'architecture religieuse ayant l'air de se regarder et de se défier; des arcades byzantines recouvrant des tombeaux; des arcades ogivales recouvrant d'autres tombeaux; les réminiscences de la vie du cloître avec l'envahissement de la vie mondaine; une population crédule qui vient offrir aux âmes des trépassés du blé, des pains, des prières, telle m'apparut la cathédrale de Pampelune. On s'y arrête devant les sépultures de Carlos el Mayor et de sa femme la reine Léonor de Castille; devant celle du comte de Ganges, bien plus que devant les sépultures de Michel Ancheta, qui le méritent pourtant davantage; on y voit plusieurs beaux retables, différents morceaux de sculpture limousine mêlés à des morceaux de sculpture aragonaise, et l'on assiste au spectacle du conflit artistique de deux populations limitrophes.

Du haut de la citadelle, où les étrangers n'entrent qu'avec beaucoup de difficulté, l'œil se promène au loin sur une campagne charmante, qui a pour limites les premières assises des Pyrénées. Il peut ainsi résumer et la campagne et la ville.

XIV

L'ÈBRE

Ici, c'est un torrent dont l'onde
Bondit, mugissante et profonde;
Là, c'est un ruisseau calme et pur;
C'est un ciel tout chargé d'orages,
Mais qui faisse, entre deux nuages,
Entrevoir un céleste azur.

MÉLANIE WALDON, *Poésies du cœur.*

Cours de l'Èbre; sa navigation. — Logroño. — Santo Domingo. — Najera. — Navarette. — Calahorra. — Tudela. — Tarazona. — Canal de Tudela à Saragosse. — Champs de bataille. — Lefebvre-Desnouettes et Palafox. — Tortose et embouchure de l'Èbre. — Traditions populaires des rives de l'Èbre. — Saint Saturnius et saint Prudentius. — Le pré du Boue et le Maître du sabbat.

Sous le rapport des sites, des limites qu'il dessine, de l'étendue de son parcours, des localités qu'il baigne, je regarde l'Èbre comme le premier fleuve de l'Espagne. C'est l'*Iberus* des anciens, l'Èbro des modernes. Il naît à Fontèbre, dans la province de Santander, à cinq kilomètres-ouest de Reynosa; il arrose la Vieille-Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, traverse Miranda, passe près de Logroño et de Tudela, arrose Saragosse, Mequinenza, Mombayo, Tortose; reçoit à gauche l'Aragon, le Gallego, la Sègre; à droite le Xalon, le Guadalope, et tombe dans la Méditerranée, près du golfe d'Amposta, après un trajet d'environ cent vingt-cinq kilomètres. Je ne vous dirai pas si la Méditerranée fait un accueil gracieusement sincère à son nouvel hôte; mais une chose me paraît positive, c'est qu'elle marche à sa rencontre, en formant deux golfes latéraux, le golfe de Lluget et le golfe d'Amposta.

Dans le siècle dernier, les Hollandais avaient offert à l'Espagne de rendre ce fleuve navigable; mais on n'est pas tombé d'accord sur les conditions. Plusieurs fois depuis le gouvernement espagnol a fait étudier le même projet. Il paraît aujourd'hui décidé qu'on l'exécutera,

d'une part, moyennant un système de digues, d'autre part, moyennant un canal latéral.

LOGROÑO.

Logroño, la *Juliobriga* des anciens, située sur la rive droite du fleuve, dans une belle plaine ceinte de montagnes, formant la clef de l'Alava, de la Navarre et de la Vieille-Castille, avait jadis une importance considérable. Son vieux château démantelé, ses murailles, ses fossés remplis d'eau, le pont bâti sur l'Èbre, d'abord par l'ermitte San Juan de Ortega, puis en 1770 par un architecte non moins habile, sa rue centrale ornée de portiques, sa place del Coso, ses jolies promenades, son couvent des carmélites déchaussées, si célèbre dans les annales monastiques, son église collégiale de Sainte-Marie-de-la-Ronde, le réseau de ruelles tortueuses, sombres et sales qui embrasse cet ensemble, donnent l'idée de ce que pouvait être, de ce qu'est aujourd'hui la ville de Logroño. La guerre de l'indépendance lui fut très-préjudiciable. En 1838, Espartero y établit son quartier général; en 1845, Villalonga y fit fusiller Zurbano, chef christino, la terreur des campagnes. Devenue capitale de province, siège d'autorités nombreuses, séjour d'une garnison, ayant d'ailleurs douze à quinze mille âmes de population, Logroño se relève de ses anciens désastres et devient un foyer de commerce qui prendra sans doute beaucoup d'extension quand l'Èbre sera navigable.

Pour aller de Burgos à Logroño, nous n'avions pas suivi la route des diligences, moins directe que ne l'est celle qui traverse les montagnes d'Oca et la riante vallée où l'Oja promène son eau limpide. Santo Domingo de la Calzada, ville épiscopale de cinq ou six mille habitants, ne méritait de nous arrêter que juste le temps d'étudier sa vieille église, commencée en 1180, terminée en 1235, mais singulièrement dégradée par l'incendie de 1825. Nous avons hâte d'atteindre Najera, le Saint-Denis de la Castille et de la Navarre, dont l'église bénédictine de Santa Maria renferme trente-cinq tombeaux de princes. Malheureusement, la demeure funèbre de la plupart d'entre eux porte des traces de profanation; et jamais la mort ne nous a semblé plus muette. Le retable du grand cœur, sculpté en 1495 par deux artistes habiles, maître Andrés

et maître Nicolas, le cloître, décoré de statues qu'on attribue au sculpteur A. Gallego, sont dignes d'occuper un rang distingué dans les œuvres nationales de l'Espagne. Najera, qui n'a plus aujourd'hui qu'une faible population, tenait jadis un rang assez élevé pour que saint Ferdinand s'y fit couronner roi.

Logroño, Santo Domingo, Najera, Navarrette présentent des campagnes, des collines, des ravins peuplés de souvenirs militaires datant des premiers siècles de la monarchie. Mais qui se rappelle aujourd'hui Zalduendo, plaine sanglante où fut tué Garcia de Navarre combattant son frère, le roi de Castille Ferdinand I^{er}? Qui sait qu'entre Navarrette et Najera le prince Noir remplaça sur son trône le cruel don Pedro? Évidemment personne; tandis que tout le monde indiquera les marches et contre-marches de Mina, du comte Reille, de Soult et de Zumalacarrégui.

Entre Logroño et Calahorra s'étendent des plaines fertiles, sujettes aux inondations du fleuve, plaines dont la lisière est bordée de montagnes entre lesquelles apparaissent Calahorra et Tudela.

CALAHORRA.

La *Calagurris Nacica* des Vascons et des Celtibériens, après avoir rivalisé avec Numance de patriotisme et de courage; après avoir vu fuir Pompée devant ses murailles et triompher Sertorius; après avoir supporté, avec une héroïque résignation, toutes les horreurs d'un long siège, s'était soumise aux armes d'Afranius, qui la brûla. Depuis lors, le christianisme a fait sortir une ville nouvelle des ruines de l'ancienne; une cathédrale s'est élevée au sommet de la colline; des paroisses, des couvents, des maisons se sont groupés autour de la cathédrale; une muraille crénelée leur a servi d'enceinte, et des alliances, des sympathies religieuses autant que guerrières avec les petites cités d'Alfaro, de Valtierra, Tudela, Tarazona, sont devenues une source de prospérités croissantes. Alfaro, située contre une colline qu'arrose l'Alhama, possédait une collégiale considérable. Valtierra, posée au centre d'une contrée presque nue, n'a de relief aujourd'hui que par son vieux manoir. Il n'en est pas de même de l'antique cité de Tudela, située dans une île que forment l'Èbre et la Queiles.

TUDELA.

Figurez-vous un champ de fleurs entremêlé de vignes et couvert d'arbres qui donnent les plus beaux fruits de la Navarre, et vous aurez l'image de la Mijana, île dans laquelle est né le célèbre voyageur Benjamin, et qui forme le territoire actuel de Tudela. Cette ville, aux rues étroites, aux maisons élevées, possédant une collégiale gothique qui lui sert de cathédrale, un pont en pierre de dix-sept arches que défendaient autrefois trois tours crénelées, une assez jolie place centrale et des promenades le long du fleuve, n'a presque pas cessé de jouer un rôle politique important pour la Navarre, depuis l'époque où les Mores en furent expulsés (1114).

TARAZONA.

Il en est de même de Tarazona, le *Turiaso* des Romains, *municipium* renommé pour ses aciers, et qui, bâti comme Tudela sur la Queiles, soumise aux mêmes influences atmosphériques, ayant une population agricole et pastorale, un sol fertile, ne fait, pour ainsi dire, qu'une cité de vingt mille âmes de deux villes à peu près égales en grandeur. L'*alcazar*, la cathédrale gothique de Tarazona sont dignes d'études. Les rives du lac de Cortès, qui n'en est guère éloigné que d'environ dix kilomètres, méritent aussi qu'on les visite.

CANAL DE TUDELA A SARAGOSSE.

Tous les jours partent de Tudela des embarcations étroites et longues tirées par des mules qui font six kilomètres à l'heure. On prend une voiture qui se rend à Bocal, village à deux kilomètres de Tudela. On s'arrête à Gallur, où l'on dîne, puis on va jusqu'au port de la Casablanca. Il ne faut pas plus de dix ou douze heures pour ce voyage, qui se fait moyennant un prix très-modéré. Le pays présente peu d'intérêt; mais les militaires qui ont étudié l'histoire des guerres de l'indépendance seront curieux d'y suivre les habiles manœuvres du général

Lefebvre-Desnouettes et du brave Palafox, le défenseur de Saragosse, dont les paroles suivantes ont servi de sceau à l'insurrection nationale :
La guerre jusqu'aux couteaux !...

TORTOSE.

Saragosse, Lérida, Tortose, villes liées entre elles par l'Èbre et ses affluents, occupent les trois angles d'un triangle dont la surface féconde présente l'aspect le plus romantique. C'était jadis, en Espagne, le trépied du dieu Pan, car les habitants de Tortose l'invoquaient dans leurs affaires politiques, et je ne sache pas que cette divinité champêtre ait jamais joui d'un domaine plus fertile. Nous avons lu sur un marbre :

Pani. deo. tvtelae
Ob legationes. in
Concilio. P. H. C.
Apud. Anicienvm
Avg. prospere
Gestas

M.

Il s'agit évidemment d'une bienveillante sauvegarde, d'une entremise tutélaire accordée aux députés de Tortose qui s'étaient rendus dans la ville d'*Anicenum Augustum*; mais quel était cet *Anicenum*, quel était ce service, quels étaient ces députés?... Ici l'histoire se tait et le champ de la discussion commence. Nous nous garderons bien d'y mettre le pied. Pour ne pas éprouver une tentation d'archéologie, nous passons sous silence différentes inscriptions encastrées dans les murs de la cathédrale ou recueillies chez des particuliers, et laissant à d'autres plus habiles le soin de démêler ce qui revient à Tortose de la *Dertosa* de Scipion, sa mère putative, nous franchissons l'époque des ténèbres pour arriver de suite au moyen âge.

Ceux qui aiment les ruines en trouveront d'imposantes sur l'esplanade du château. Ils y verront aussi plusieurs souterrains profonds, semblables aux *Mazmorras* de Grenade, que l'on croit être des prisons en forme d'entonnoir, imaginées par les Mores, mais qui nous font plutôt l'effet de greniers publics, comme ceux de Burjasol, près de Valence.

Tortose fut assiégée plusieurs fois par les Mores et les chrétiens. Dans un de ces combats, les femmes sont venues sur les remparts repousser les assaillants, et leur courage a été si remarquable que Raimond Bérenger, dernier comte de Barcelone, institua pour elles, en 1170, l'ordre militaire de la *hacha* ou du flambeau. Le même jour elles obtinrent d'autres privilèges honorables, tels que le droit d'avoir, dans toutes les cérémonies publiques, le pas sur les hommes. Au siècle dernier, elles étaient dépossédées de toutes ces prérogatives; mais dans les noces, on leur laissait encore l'honneur de marcher les premières.

L'Èbre, ses ermitages et ses cavernes ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'Espagne. Quantité d'histoires s'y rapportent, et l'heureux écrivain qui les connaîtrait posséderait une mine plus riche que l'imagination de sir Henry Berthoud, ce qui serait beaucoup dire. Entre mille, nous allons, comme peinture des mœurs antiques, sous le règne du bon roi Leuwigilde, raconter la légende de deux saints personnages, Saturnius et Prudentius.

Dans la juridiction territoriale de Calahorra, près de la Licia, petite rivière qui forme un des nombreux affluents de l'Èbre, Saturnius avait choisi pour demeure une de ces grottes sombres, dont quelques feuilles mortes, une escabelle et un vase de bois composaient tout le mobilier. « Vrai chrétien, ne s'occupant que des choses de Dieu, il enseignait aux habitants de la contrée la pratique des vertus évangéliques et leur en donnait l'exemple... Si haut et si loin alla sa renommée, qu'un certain Prudentius, natif d'Alava, touché du récit qui lui avait été fait des vertus de Saturnius, se dit un jour : « Je l'imiterai. » — Prudentius était Cantabre, et jamais Cantabre n'a pris vainement une résolution. On pouvait lui appliquer l'adage : « *Vouloir c'est pouvoir.* » — Or Prudentius voulut. Un jour donc que Saturnius se tenait à la porte de sa *cueva* (grotte), étudiant les étoiles, ou peut-être n'étudiant rien du tout, il aperçut, de l'autre côté de l'Èbre, qui serpentait entre le chemin et l'ermitage, un jeune homme âgé de quatorze ou quinze ans, lequel tendait les bras vers lui, comme pour lui dire : « Je voudrais bien être de l'autre côté. » Mais Saturnius n'ayant pas de nacelle ne pouvait que répondre par signes et avec un air très-désolé : « Je ne saurais vous aller chercher. » — Effectivement le fleuve, en cette con-

trée, est profond, rapide, et ses bords escarpés se dressent à pic. Tout autre que Prudentius eût désespéré d'aller outre, mais un Cantabre!... Il leva les yeux au ciel, il invoqua le Seigneur, et traversa le fleuve aussitôt, sans même mouiller ses sandales! A la vue d'un tel miracle, grande fut la surprise de Saturnius. Il prit dans ses bras le jeune favori de Dieu, l'embrassa d'une manière affectueuse, le conduisit dans son ermitage, et remplit envers lui les devoirs de la plus touchante hospitalité. Quelques jours après Saturnius, éclairé par l'esprit d'en haut, modeste d'ailleurs comme un saint, se dit à lui-même : « Les premières places sont aux plus dignes : Prudentius n'est pas mon élève, mais mon maître; à moi donc de le servir; » et, se prosternant devant lui, le saint homme s'écria : « Prudentius, mon digne maître, cette grotte est à toi; je ne suis que ton serviteur. » La légende ne dit pas la réponse de Prudentius, qui dut être passablement étonné de l'humble abnégation de notre ermite; mais elle affirme qu'en témoignage d'attachement et de gratitude, Prudentius lui tint fidèle compagnie pendant sept années, sans faire sentir la supériorité d'intelligence dont le ciel l'avait doté. — Saturnius mourut enfin. Prudentius le pleura comme on pleure un ami; mais quand les premiers jours du deuil furent écoulés, une inspiration divine le tira de sa grotte et le conduisit à Calahorra. Il y reçut les ordres sacrés, puis on le promut au siège épiscopal de Tarazona qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. Étant mort dans la ville d'Osma, les habitants de Tarazona se hâtèrent de réclamer ses reliques. Osma les leur accorda, et bientôt un imposant cortège se mit en devoir de l'accompagner jusqu'à l'heureuse ville qui allait posséder un trésor si précieux. Mais, ô miracle plus grand encore que tous les miracles qui s'étaient succédé depuis le décès de Prudentius! la bière, au lieu de céder, résiste aux efforts que l'on tente pour l'enlever. On renouvelle plusieurs fois la tentative; vains essais, la bière reste attachée, inhérente au sol et nulle puissance humaine ne peut l'en arracher. L'assistance alors tombe à genoux et prie le saint de daigner manifester ses désirs. Aussitôt la bière se soulève d'elle-même, chemine avec facilité, montant, descendant les côtes, franchissant la chaîne de montagnes qui sépare Osma de Logroño, traversant la Licia sans se mouiller, puis s'arrêtant devant l'ermitage où le saint évêque a passé les sept années de son existence ascétique. Nul

moyen de contrarier une volonté si nettement formulée. Une fosse fut creusée dans la grotte. On y descendit Prudentius, et c'est de là que depuis lors il n'a pas cessé de veiller sur le pays.

Maintenant, écoutez une autre histoire : venez dans le pré du Bouc, sur les rives de l'Èbre navarraise. Trois fois la semaine, entre les hurlements des loups et le chant du coq, c'est-à-dire depuis neuf heures du soir jusqu'à l'aube matinale, tous les sorciers de la Péninsule s'y rendent. Vous entendrez, de la bouche du roi des sorciers, le programme que voici :

« Le lundi, le mercredi et le vendredi de chaque semaine sont les grands jours de réception, sans compter les jours de fêtes solennelles, comme la Toussaint, Noël, Pâques, la Pentecôte. A neuf heures du soir, la séance commence ; elle se prolonge jusqu'à minuit, même au delà.

« D'abord arrive le maître, sous les traits d'un homme noir, laid, colère, attristé... Sa tête est ornée d'une petite couronne de cornes très-fines, sans compter deux autres cornes plus longues, qu'il porte sur le derrière du crâne, et une corne monstre, plantée au milieu du front. Cette dernière, allumée comme une torche, jette une lumière plus brillante que celle de la lune et moins éclatante que celle du soleil : elle sert de lampe à l'assemblée. Les yeux du maître sont grands, ronds et bien fendus, un peu saillants comme ceux d'un hibou ; ils brillent dans l'ombre comme des yeux de loup ; sa barbe est la barbe d'une chèvre. La partie inférieure de son corps se trouve exactement conforme à celle d'un bouc. Ses pieds et ses mains ressemblent à ceux d'un singe ; seulement ses doigts, tous de la même longueur, sont terminés par des ongles démesurés, qui vers la pointe se recourbent comme des griffes de lion. L'extrémité de ses pieds figure la patte d'une oie ; ses mains ressemblent aux serres d'un oiseau carnassier.

« A peine arrivé, le maître va s'asseoir sur un trône d'or, les jours de fête, et simplement de bois d'ébène les autres jours. Dès qu'il est placé, chacun des adeptes se prosterne, et attend qu'il ait parlé. Sa voix retentit alors, rauque et discordante comme celle de l'âne mêlée au rugissement du lion. Ses paroles, toujours mal articulées, sont prononcées d'un ton arrogant. L'ensemble de sa figure et de ses actions exprime la colère et la mauvaise humeur. Quelquefois, c'est un air

de mélancolie qui domine chez lui. Aussitôt qu'il a parlé, on s'approche de lui, et on l'adore en criant : « Maître ! maître ! tu es pour nous plus dieu que Dieu ! » Puis on lui baise la patte, le blanc des yeux, l'anus et une autre partie du corps que nous nous abstiendrons de nommer ici. Vient ensuite l'imitation de la messe. Des diables subalternes dressent un autel ; le maître officie, et les deux plus jeunes initiés de l'assemblée l'assistent en qualité d'enfants de chœur. Suit un sermon dans lequel le maître exhorte les assistants à renier toute autre croyance que la sienne, leur promettant, en échange, un paradis mille fois plus agréable que celui des chrétiens. Puis le maître s'unit charnellement avec tous les assistants, hommes et femmes, et leur ordonne d'en faire autant entre eux, ce qui a lieu immédiatement, sans égard au sexe, à l'âge ou au degré de parenté... Enfin la fête se termine par la réception des prosélytes que le maître veut initier.

« Les néophytes promettent d'abord amour, obéissance et fidélité jusqu'à la mort à Satan et à tous ses représentants, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Ils renoncent ensuite à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, et jurent de n'adorer que le maître. Alors Satan prend l'initié entre ses jambes et lui grave avec ses ongles, dans le blanc de l'œil gauche, la figure d'un petit crapaud, sans lui causer la moindre souffrance, et sans insufflation d'éther, bien entendu ! Cette figure sert à tous les sorciers de signe de reconnaissance.

« Un petit crapaud vivant, habillé en ecclésiastique, est ensuite remis au nouveau membre de la société. C'est un talisman qui lui donne la puissance de se rendre invisible et de se transporter d'un lieu à l'autre, sans la moindre fatigue, et dans un temps inappréciable. Pour obtenir ce résultat, il suffit de frapper le petit crapaud, qui, aussitôt, vomit une eau gluante et nauséabonde avec laquelle on se frotte sous les aisselles, sous le menton, à la plante des pieds, et dans la paume des mains.

« Le dernier roi des sorciers, ajouta très-gravement celui de qui nous tenons ces curieux détails, était Michel Goiburn. La dernière reine ; Jeanne la Chafouine, femme de Michel Goiburn, est vivante encore. On pense qu'elle est cachée depuis cent cinquante ans, au fond des Pyrénées, sous la forme d'une couleuvre ; on ajoute même

que c'est elle qui protège le curé de Bogota. Ce brave homme me témoigne une grande amitié; car il sait que je suis devenu roi des sorciers, et que je n'attends qu'un ordre du maître pour me rendre au Pré-du-Bouc, et me faire légalement reconnaître.»

Telle est la relation que Jean Firoga fait de sa royauté à qui veut l'entendre; relation grotesque, incroyable au dix-neuvième siècle; mais les inquisiteurs de Logroño l'ont accredité dans le pays, en condamnant, sans autres preuves, vingt-deux imbéciles qui se croyaient sorciers!... Quant à Jean Firoga, c'est un brave paysan qui a entendu raconter toutes ces choses par son père, et qui, plus tard, a sans doute rêvé que Satan l'avait choisi pour reconstituer la société du Bouc, dont le nom est toujours prononcé avec terreur, non seulement en Rieja, mais encore dans toute la Navarre, dans une grande partie de la Vieille-Castille et de l'Aragon.»

Voilà par quels contes les braves paysans des rives de l'Èbre donnent l'essor à leur imagination rêveuse. La variété des sites inspire une variété d'émotions, de sentiments, qui de leur âme passe dans leur tête, puis dans leurs récits.

XIV

L'ARAGON

Les aoges pour la gloire ont toujours des sourires.
ULRIC GUTTINGER.

Origine et puissance du royaume d'Aragon. — La Justicia mayor. — Saragosse; ses rues, ses monuments, sa procession des géants; l'Aljaferia, la Torre Nueva, la Lonja, la Seu et Notre-Dame del Pilar. — Illustrations de Saragosse. — Pèlerinages et fêtes populaires. — Le drame pieux de San Vicente. — Les saints de Saragosse. — Événements militaires contemporains. — Sièges célèbres. — Prise de Saragosse par les Français.

Cette province, la Celtibérie des anciens, passée, en 470, de la domination romaine sous l'empire des Goths; conquise, en 714, par les Mores; morcelée pendant plusieurs siècles sous le régime d'une lutte constante entre les califs et les princes de Navarre, finit par grandir au point de former un puissant État. Dans le treizième siècle, la couronne d'Aragon possédait le comté de Barcelone, Montpellier et le Roussillon, les îles Baléares, les deux tiers du royaume de Valence et même la Sicile, qu'elle perdit en 1294. Dans les deux siècles suivants, elle ne posséda plus Montpellier, mais la Sicile lui revint, et de plus elle acquit la Sardaigne ainsi que tout le royaume de Naples.

Dès lors, ne nous étonnons plus si le trône aragonais fut brillant; si les sciences, les lettres, les arts et l'industrie ont flori sur les rives de l'Èbre, et si l'avènement de Charles-Quint, qui consumma la réunion des couronnes d'Aragon et de Castille, devint, pour la grandeur de l'Espagne, l'élément le plus décisif.

Une puissance considérable, rivale de la puissance souveraine, celle du grand justicier, *justicia mayor*, donnait au royaume d'Aragon

toute l'attitude indépendante d'un gouvernement républicain. Barrière placée entre le pouvoir municipal et le pouvoir royal, sentinelle avancée veillant sur les droits de tous, le *justicia mayor*, d'une main retenait le trône au penchant des abîmes que creusent les révolutions populaires, tandis que de l'autre il arrêtait les empiétements des rois. Il pouvait éloigner temporairement, ou bien pour toujours, les ministres et les grands officiers de la couronne. Il citait, quand il le croyait utile, le monarque lui-même devant les États; il le sommait de rendre compte de sa conduite, et déclarait sa déchéance, s'il avait transgressé les *droits fors* jurés en montant sur le trône. Quoique signant tout, le *justicia mayor* n'était justiciable de personne. Une autorité si grande devait, tôt ou tard, trouver dans son omnipotence le motif de sa ruine. Il lui arriva souvent de se tromper, d'outrepasser les limites de la raison et du droit légal; dès lors son autorité morale déclina. En 1467, les États de Saragosse avaient arrêté déjà que chaque année le *justicia mayor* rendrait compte de ses actes aux cortès assemblés. C'en était fait de sa suprématie dictatoriale, et cent années ne s'écoulèrent pas sans que la tête du dernier *justicia mayor* ne tombât aux pieds de Philippe II, qui n'entendait pas rencontrer d'obstacle à l'exercice de ses volontés.

SARAGOSSE.

Les deux amis lui demandèrent où il avait résolu de porter ses pas. — A Saragosse, répondit don Quichotte, pour assister aux joutes des harnais qui ont lieu dans cette ville tous les ans.

Don Quichotte, liv. II, chap. LX.

Quelle ville n'a pas eu des jours de deuil entremêlés de jours de gloire? Et quelle ville, muette cinquante semaines de l'année, ne profère, au moins pendant quinze jours, des cris d'allégresse? Saragosse avait pris ses habits d'apparat quand, pour la première fois, mon heureuse étoile m'y conduisit. Ce matin-là, car c'était un matin, sa voix chantait; ses lèvres, trop souvent immobiles, faisaient retentir les airs de couplets nationaux; deux énormes géants, accompagnés de leur famille, se promenaient par les rues, au bruit des cloches, des

pétards, des tambours et des propos d'une population mouvante. La grande tour de la ville, Torre Nueva, à laquelle chaque voyageur demande pour quel motif elle s'incline, n'étonnait plus personne; car elle se penchait évidemment pour voir passer la procession, qui, bannière en tête, défilait à ses pieds.

Nous suivîmes cette procession dans les innombrables sinuosités qu'offrent les rues, et, après cinq heures de marche, après avoir vu tomber sur notre tête une nuée de fleurs et de petites images bénites; après avoir stationné devant la plupart des maisons seigneuriales qui posent avec fierté, comme les anciennes maisons guelfes et gibelines de Florence, nous reconduisîmes les géants à leur domicile, *calle del Coso*, en la *casa de los Gigantes*. C'est un bâtiment sévère exécuté dans le style aragonais, style lourd, mais imposant.

Rentré chez moi, harassé de fatigue, mais préoccupé de Saragosse, de son histoire, de ses églises debout, de ses tourelles en ruines, je me promis bien d'aller étudier, dès que mes forces le permettraient, l'enceinte celibérienne et l'enceinte romaine; le forum de cette colonie privilégiée, *Colonia immunis*; le *Conventus juridicus* où se tenaient les assises judiciaires, et tant d'autres monuments laissés derrière eux par les maîtres du monde; mais quelle ne fut point ma surprise de ne plus trouver une seule pierre des anciens âges? M'adressant dès lors à une autre époque, me rappelant les merveilles architecturales du More Abu-Giafar-Ahmed, roi de Saragosse *in illo tempore*, je m'informai de l'Aljaferia et de l'Alcazar, bâtis, habités par lui, l'Alcazar pendant la paix avec son sérail, l'Aljaferia pendant la guerre. « Ces deux édifices existent encore, me répondit-on; mais les Français... » — « Point de reproches, répliquai-je, car nos attaques ont immortalisé votre ville; et si des ruines, hélas! trop nombreuses, signalent la furie française, la *furia francesa*, elles vous parlent en même temps de la valeur de vos pères. »

L'Aljaferia, située hors de la porte nord-ouest, appelée Portillo, avait été donnée par Ferdinand le Catholique au tribunal de l'inquisition. Nous en avons fait une caserne, puis un hôpital. L'idée de convertir en prison cet édifice historique où naquit sainte Élisabeth de Hongrie (1274) était la plus fatale idée que l'on pût concevoir. Les dégradations

s'y sont succédé, et les traces de splendeur qu'offrent encore le grand escalier et les plafonds, accusent d'incurie archéologique l'administration locale. Encore quelques années et toutes les traces laissées par les Mores auront disparu de Saragosse. Il n'en sera point ainsi du legs du moyen âge et de la renaissance, car les églises, la casa de Diputacion, le pont sur l'Èbre, la Torre Nueva, la Lonja et quantité de maisons particulières portent l'empreinte de ces deux époques.

La casa de Diputacion, hôtel du parlement, fut construite par Alonso V, en 1437-1440. Elle avait des salles magnifiques, d'une ornementation des plus riches; mais ces salles étaient plus riches encore des archives, des livres et des objets d'art qu'elles renfermaient, toutes choses disparues depuis la guerre de l'indépendance.

Le pont, élevé en 1437, présente sept arches parmi lesquelles il en est une qui n'a pas moins de soixante mètres d'ouverture. Il produit de loin un très-bel effet, et s'adapte mieux au paysage que s'il était plus régulier. On dirait qu'il prend en pitié le fleuve d'avoir un lit si peu large et si peu profond.

La Torre Nueva, édifice octangulaire datant de 1504, se dresse de toute sa hauteur au centre de la plaza San Felipe. On y monte par un escalier de deux cent quatre-vingt-quatre marches. L'inclinaison de cette tour n'est pas sensible dans l'ascension, mais elle devient effrayante lorsqu'on en atteint le sommet. On ignore si cela provient d'un caprice de l'architecte, d'un tremblement de terre ou d'un affaissement des fondations. On ne connaît pas, d'une manière précise, sa destination primitive; les gens du peuple pensent qu'elle fut élevée pour hisser une bancoche à son faite.

La Lonja, construite en briques vers le milieu du seizième siècle, empestée, sans élégance, menace ruine; les portes de Tolède et de la Geneja, l'ancienne université, le grand hôpital, la maison de la Miséricorde, San Pedro Nolasco, monastère occupé maintenant par le musée de peinture, n'offrent rien de fort curieux sous le rapport de l'art; mais la casa del Comercio, rue Santa Maria; la casa de l'Infanta, rue San Pedro, bâtie par un négociant célèbre, nommé Gabriel Zaporta; les maisons de Castel-Florit, du duc de Hajar, portent des caractères indi-

gènes qu'il n'est pas sans intérêt d'observer, lorsqu'on s'occupe de l'histoire générale de l'art.

Deux cathédrales, la Seu et Notre-Dame del Pilar, entre lesquelles on alterne l'office épiscopal, sont les édifices les plus notables de Saragosse. La Seu, dégradée par la surélévation de sa tour construite en 1683, plus dégradée encore par sa façade, ne semble pas remonter au delà du quatorzième siècle. Elle a cinq nefs, que séparent les unes des autres de hautes colonnes cannelées, comme les piliers de Tolède. Une mosaïque représentant l'*Adoration*, la *Transfiguration* et l'*Ascension*, faite en 1350 par Martinez de Donatelo; le retable du maître-autel, œuvre de Dalman de Mur, qui le termina en 1450; les tombeaux de l'archevêque Juan et de l'archevêque Alfonso; le Cimborio (lanterne), de forme octangulaire; les sculptures d'argile, de stuc et de marbre qui décorent le pourtour du chœur, et qu'on attribue à Tudelilla de Tarragone; enfin plusieurs grandes chapelles décorées de magnifiques retables, de tombeaux d'un haut style, placent le sanctuaire de la Seu sur le même rang que la cathédrale de Burgos. La sacristie renferme beaucoup d'objets précieux d'orfèvrerie, en argent et en or émaillés, ciselés, garnis de pierres fines ou d'admirables figurines. Un goût épuré n'a pas toujours inspiré les artistes, surtout dans les choses qui se rapprochent de notre époque; mais leur valeur intrinsèque est immense.

La Notre-Dame du Pilar, édifice ancien, mais restauré, refait depuis 1677, de manière à n'avoir presque plus rien de son caractère primitif, présente, par cela même, beaucoup moins d'intérêt que l'autre cathédrale. Les peintures de ses coupoles, de ses retables, sont au-dessous du médiocre; mais elle possède un maître-autel en albâtre, sculpté par Damien Forment, qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, et des stalles en bois de chêne dignes du maître-autel.

La chapelle du Pilar, *Sanctum Sanctorum*, où se trouve l'image de la Vierge, objet d'une adoration si générale, occupe le centre de l'église. Elle est entourée d'*ex-voto*. Sa fête solennelle se célèbre le 1^{er} octobre, mais chaque jour, une grande quantité de pèlerins viennent de tous les points de l'Espagne et des frontières françaises, invoquer l'intercession de cette petite Vierge en bois de cèdre, devenue noire de vétusté.

Deux autres églises, décorées de sculptures intéressantes, San Pablo et San Miguel, méritent aussi d'être vues.

Soixante-cinq mille habitants, une garnison, un archevêché qui date de 1318, des institutions scientifiques et littéraires, une académie des beaux-arts, et tous les avantages que possèdent les capitales provinciales, permettraient à Saragosse de rivaliser d'importance avec les premiers centres de population du royaume, si des routes suffisantes la liaient à eux, et si l'achèvement de son canal la rendait, comme elle le sera plus tard, l'entrepôt des provinces septentrionales d'Espagne pour les provinces de l'Atlantique et de la Méditerranée.

Autrefois, dans Saragosse, des idées d'art, de science, de poésie et d'amour galant s'entremêlaient, de la manière la plus heureuse, aux idées dévotives; le célèbre Antonio Agostino, archevêque de Tarragone, que le président de Thou considérait comme la lumière de l'Espagne et le prince des juriconsultes, cheminait côte à côte avec les peintres Pedro de Aponte, Thomas Pelegret et le sculpteur Damien Forment; les Garcia Santa Maria, les Geronimo Zurita, les Argensola, composaient une série d'annales urbaines où se reflète le mouvement intellectuel aragonais; les ateliers typographiques de Mathieu Flandrus et de Paulus Hurus, le plus célèbre imprimeur de Saragosse, étaient des points de réunion pour les beaux esprits du temps et pour les puristes qui pâlisseraient devant une virgule ou qui se pâment d'aise en découvrant une faute. Cervantès, assuré de trouver dans la capitale de l'Aragon des émules dignes de lui, vint y disputer le prix de la poésie et remporter une couronne qui lui valut la basse jalousie d'Avelanda. Plus tard, il y envoya son héros, don Quichotte, assister, non pas aux luttes de la gaie science, mais aux joûtes du harnais.

C'est de Saragosse que sont issus J. Calderon, le premier éditeur des chroniques apocryphes de Flavius Lucius; le jésuite missionnaire F. Combes, qui vivaient tous deux dans le dix-septième siècle, et le fameux marquis de Villéna. C'est là qu'ont brillé, vers la même époque, les Antonio Galceran, les Geronimo de Mora, les Francisco Ximénès, derniers disciples d'une école célèbre dont Ramon Torrente, Guillen Fort et Bonant de Ortega avaient été successivement les chefs depuis la fin du treizième siècle.

Aujourd'hui, un seul souvenir semble dominer tous les autres, le souvenir des miracles de Notre-Dame del Pilar; un seul mouvement absorbe les autres mouvements, c'est celui des pèlerins qui, dès l'aube matinale, sillonnent les rues désertes d'une ville qui sommeille tard. Le jour de San Juan, le jour de San Pedro, mais surtout le 12 octobre, anniversaire de l'apparition de Notre-Dame, Saragosse, pour l'affluence des visiteurs, n'a plus de rues assez larges, de places assez vastes, d'abris assez multipliés, de posadas suffisamment approvisionnées. Ses dix-huit promenades, véritables berceaux de verdure, servent de tentes aux pèlerins, tous debout au premier son de la cloche matinale, tous priant, jurant, se coudoyant, se heurtant, mais sans rien perdre de leur gravité nationale.

J'avais lu quelque part : « Depuis que la foudre a consumé la salle des spectacles, il n'y a plus de comédie à Saragosse. On a tenté plusieurs fois de construire un nouveau théâtre; aussitôt le ciel s'est couvert, Notre-Dame del Pilar a jeté des cris, les corps saints sont sortis de leur tombe; alors, à coups de pierre, le peuple consterné, les prêtres, les moines et les dévots furieux, ont dispersé les maçons... » Je veux ignorer ce qui se passait alors là-bas; et, sans accuser la vérocité, tant soit peu problématique, du marquis de Langle, je dirai qu'après avoir assisté, dans une loge très-commode, au drame de *San Vicente* de Saragosse, où j'ai fait connaissance avec tous les diables de l'enfer et tous les élus du paradis; qu'après avoir vu, sur une vaste scène, se succéder numériquement les différentes actions que j'avais vues naguère représentées sur les tapisseries de la ville de Berne, j'eus la représentation d'un fandango délicieux, qu'on me dit être dansé en l'honneur de *san Vicente*. Gloire donc à *san Vicente*!

Pour les Saragossiens, *san Vicente* est un des cinq héros invisibles qui combattaient contre l'armée française avec Notre-Dame del Pilar. Ces héros nés à Saragosse, et que, franchement, je ne connaissais pas du tout, ils les appellent *santa Engracia*, *san Lambert*, *san Braulio* et *san Valère*; ils leur ont élevé de nombreux autels, ils les invoquent avec ferveur, avec confiance; ils regardent la Madone comme un généralissime, et peut-être devons-nous attribuer à cette pensée d'une influence céleste presque directe, l'espèce d'oubli qui couvre la tombe

de Palafox et d'Augustina, la Jeanne d'Arc aragonaise. Disons quelques mots des événements prodigieux au milieu desquels toutes ces gloires se sont produites.

Le 23 mai 1808, Saragosse s'était déclarée contre les Français : un brigadier des armées espagnoles, don Joseph Palafox, guerrier non moins intelligent qu'énergique, prit le commandement des insurgés et s'enferma dans la ville, décidé à la défendre jusqu'à la dernière extrémité. On coupa les oliviers, on démolit les maisons des environs de la ville; on crénela les murailles et les bâtiments pour le feu de la mousqueterie; on détacha tous les tendeleets de chaque façade, et l'on en fit des sacs qui furent remplis de sable, puis déposés aux embrasures des batteries; on recueillit le soufre qui se trouvait chez les épiciers; on lava la terre des rues afin d'en extraire le salpêtre; on fit du charbon avec des tiges de chanvre, et ce furent des moines qui, sous la direction de quelques artilleurs, fabriquèrent avec les éléments précités la poudre dont il y avait pénurie dès le principe; car, le 30 juin, un magasin à poudre sauta et détruisit une cour presque entière. Les habitants revenaient à peine de la consternation où cette catastrophe les avait plongés, lorsque le feu des Français commença. Plus de douze cents bombes, obus et boulets tombèrent sur la ville, qui ne renfermait pas un seul édifice à l'épreuve du canon, et où l'idée n'était point venue de construire des blindages.

L'attaque des Français fut dirigée principalement contre le Portillo et contre un vaste bâtiment carré situé hors des murs, appelé le château de l'Inquisition. Palafox avait fait élever une batterie devant le Portillo. L'épaulement, détruit plusieurs fois, se reconstruisait d'une manière presque instantanée, sous le feu même de l'ennemi. Le 2 juillet mit le comble aux horreurs du siège. On vit une jeune femme nommée Augustina, témoin de quelque hésitation de la part des Espagnols, s'élançant au milieu des morts et des blessés, arracher une mèche des mains d'un canonier expirant, mettre le feu à une pièce de vingt-quatre, puis, sautant sur le canon, jurer avec solennité de ne le quitter qu'avec la vie. Piqués d'honneur, les Espagnols reprennent courage et recommencent le feu. D'autres actes d'intrépidité, non moins remarquables, eurent lieu sur divers points; différentes fois les Français éprouvèrent des

échecs; mais à la fin de juillet, quelques renforts leur ayant permis de cerner la ville, les horreurs d'une famine imminente se firent bientôt sentir.

On ne voyait par les rues que des malades, des blessés et des morts; à chaque instant quelque incendie nouveau se manifestait; les habitants, les soldats, épuisés de fatigues et de privations, ne tenaient plus leurs armes que d'une main défaillante; mais l'odeur de la poudre, le tambour, la cloche d'alarme, ranimaient leur courage. Enfin Verdier, général en chef de l'armée de siège, ayant pénétré dans la ville jusqu'au Cossó, grande rue qui enveloppait Saragosse comme les anciens boulevards de Paris, et se trouvant ainsi maître d'une moitié de la ville, crut le moment venu de faire une sommation. Elle fut laconique, la voici : — *Une capitulation.* — Palafox répondit : — *Guerra á cuchillo*, littéralement la guerre jusqu'aux couteaux, c'est-à-dire guerre à mort.

Les Français occupaient un des côtés du Cossó; les Espagnols défendaient l'autre côté, qu'ils s'étaient hâtés de retrancher et de garnir de canons. L'espace fut bientôt comblé par des monceaux de cadavres jetés du haut des maisons où ils venaient de périr, ou tués dans la mêlée. Les deux partis demeurèrent de la sorte en présence, combattant sans cesse et laissant accumuler les morts. Un tel entassement de cadavres ne pouvait manquer de produire quelque épidémie grave; mais l'exaspération des Aragonais était si grande qu'ils n'eussent jamais voulu demander une trêve de quelques heures pour donner la sépulture aux victimes. Dans cet état de choses, Palafox imagina de faire lier les prisonniers français avec des cordes et de les forcer d'aller au milieu des morts pour y chercher les corps de leurs compatriotes, tandis que les Espagnols, de leur côté, rendraient aux leurs le même devoir. Un renfort considérable et quelques vivres arrivés aux assiégés ranima leur énergie. Il fut décidé dans un conseil de guerre que, si les Français triomphaient, la population tout entière traverserait le pont de l'Èbre et se retirerait dans les faubourgs dont la possession serait défendue jusqu'à la dernière extrémité.

Alors commença un nouveau genre de guerre; les Espagnols, animés, guidés par Palafox, par les moines, par les femmes, reprirent une à une les rues et les maisons. Les prêtres, tenant d'une main le crucifix,

de l'autre un pistolet ou un sabre, marchaient en tête des colonnes. Le curé d'une des paroisses de la ville, Iago Sass, se fit particulièrement remarquer. C'était lui que Palafox chargeait des plus audacieuses entreprises. Il le nomma capitaine dans l'armée et son chapelain. On vit la comtesse Burita former une compagnie de femmes destinées à secourir les blessés, à porter des vivres aux soldats dans les postes les plus dangereux. Belle, jeune, délicate, mais douée d'un enthousiasme qui centuplait ses forces, la comtesse ne se démentit pas un instant; elle brava les plus grands périls, traversa maintes fois le feu le plus terrible, entraînant à sa suite ses compagnes, et faisant rougir ceux des soldats qu'intimidait la grandeur du péril. Les événements de Baylen, la capitulation du général Dupont ayant obligé Verdier de lever le siège, la gloire des assiégés, la gloire de Palafox furent immenses et retentirent dans le monde.

Saragosse, dès lors, devint l'espoir de l'Espagne; ses fortifications, l'énergie belliqueuse de ses habitants, les troupes nombreuses qui s'y trouvaient, les qualités personnelles du gouverneur, tout se réunissait pour que l'on considérât cette ville comme le boulevard septentrional de la monarchie. Il fallait donc la vaincre à tout prix, et Napoléon avait juré de s'en rendre maître.

Trois maréchaux, Moncey, Mortier, Montebello, secondés par des lieutenants du plus grand mérite, qui s'appelaient Junot, Suchet, Gazan, Granjean, Lacoste, Dedon marchèrent simultanément sur Saragosse, qui fut de nouveau totalement investie après la bataille de Tudela, perdue par Palafox. Dedon commandait l'artillerie, Lacoste le génie.

Autour de la place tout avait été rasé. Dans l'intérieur, on avait transformé les couvents en citadelles, barricadé les rues, bouché les portes et les fenêtres. Le genre de bâtisse des maisons devenait très favorable à la résistance, car les murailles en sont très-épaisses, les appartements voutés. Des ouvertures multipliées facilitaient la circulation de leurs défenseurs. Palafox comptait sous ses ordres vingt-cinq à trente mille hommes de troupes, quinze mille paysans bien armés et beaucoup de volontaires des différentes classes de la société, parmi lesquels se distinguaient les moines et les prêtres valides. Plus de cent

cinquante bouches à feu étaient en batterie. Nous n'avions guère que trente mille hommes divisés en deux corps, mais jamais soldats ne furent plus intrépides, jamais chefs ne furent mieux obéis.

Dans la nuit du 29 au 30 décembre 1808, la tranchée s'ouvrit, et le 9 janvier le bombardement commença. Malheureusement le succès rapide de l'attaque souffrit de la mésintelligence qui régnait entre les chefs; la division Suchet, forte de huit à dix mille hommes, se tenait sur les derrières, et, dans un rayon de quinze à vingt kilomètres, il fallait faire beaucoup de détachements pour obtenir des vivres, des munitions ou pour comprimer l'insurrection de plus en plus imminente des villages. Cet état de choses dura jusqu'au 22 janvier, que le maréchal Lannes prit la direction suprême du siège.

Le 6, toutes les batteries françaises étant terminées et armées, cinquante bouches à feu ouvrirent un feu violent contre deux points principaux d'attaque. En peu d'heures le feu des assiégeants se tut, et dès le lendemain, les brèches ayant paru praticables, l'assaut fut décidé. Après une lutte opiniâtre, après plusieurs attaques demeurées infructueuses, deux compagnies de grenadiers polonais, précédées de soixante sapeurs, ayant débouché de la partie postérieure d'un mur d'enclos, et franchi, au pas de course, un intervalle de deux cent cinquante mètres, qui séparait la Huerba d'un second mur d'enceinte, le régiment polonais put s'introduire tout entier dans le couvent de Santa Engracia, qui servit dès lors, avec le couvent d'el Calzas, y attenant, de place d'armes aux assiégeants.

Les traverses des rues aboutissantes et une batterie qu'on enleva furent tournées contre l'ennemi; les sapeurs crénelèrent le couvent d'el Calzas; on put enfler la longue courtine qui s'étendait de Santa Engracia au pont de la Huerba, et les Espagnols, reculant pied à pied, abandonnèrent ce poste, ainsi que la porte d'el Carmen et le couvent des Capucins, où se livra un combat des plus vifs. Pendant la nuit, malgré les tentatives des assiégés pour reprendre leurs postes, et surtout le monastère de Santa Engracia, nous nous fortifiâmes, et déjà le lendemain notre position devenait formidable. Celle des Espagnoles ne l'était pas moins.

« Le genre de guerre qu'on allait faire désormais dans l'intérieur de

Saragosse présentait contre les assaillants un grand avantage aux défenseurs, dit le général comte Rogniat, témoin oculaire et souvent acteur. Tous les murs des maisons étaient crénelés d'avance et à tous les étages; les portes et les fenêtres étaient bien barricadées; les rues étaient enfilées dans toute leur longueur par des batteries derrière des traverses, hors de la portée des Français; toutes les communications étaient bien établies. En général, aussitôt que les assiégeants faisaient quelques progrès, les Espagnols sonnaient le tocsin pour rassembler leurs troupes, et accourant bientôt après réattaquer les maisons enlevées, ils parvenaient à chasser leurs adversaires des points où ils s'étaient portés, sans avoir eu le temps d'ouvrir les communications des maisons entre elles, de percer des créneaux, et de faire de leur côté des traverses nouvelles pour passer d'une file de maisons dans une autre. Le maréchal Lannes sentit qu'en continuant une attaque de vive force contre un ennemi préparé de la sorte, à couvert derrière ses créneaux, et déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort, ce serait perdre inutilement beaucoup de soldats; aussi prescrivit-il de cheminer, autant que possible, à l'abri du feu des assiégés, et de ne les attaquer qu'avec lenteur et prudence, afin de ne point rebuter les troupes par des pertes trop considérables et trop multipliées. Les jours suivants, on s'empara d'îles de maisons vers les rues de Quemada et de Santa Engracia; on fit sauter beaucoup de bâtiments qui engloutirent quantité de monde; on prit, par assaut, les monastères de Saint-Augustin et de Sainte-Monique. Mais par le double ressort de la religion et de la liberté, les Aragonais se défendaient d'étage en étage, de chambre en chambre. Les moines parcouraient les rues, les armes à la main, animant les uns au combat, forçant les autres au travail des batteries et des fortifications; eux-mêmes y prenaient part; et, comme dans le premier siège, ils fabriquaient de la poudre et faisaient des cartouches. Palafox, dans une de ses proclamations, avait conseillé aux femmes d'imiter le courage et l'honneur martial des anciennes Amazones. Cet appel fut écouté du plus grand nombre, et plusieurs d'entre elles obtinrent des récompenses et des décorations militaires. Les Français distinguaient, dans les rangs de leurs ennemis, des dames élégantes, armées d'un fusil, de pistolets ou d'un sabre; animant les officiers par l'exemple d'une bra-

voire extraordinaire, et peut-être aussi par l'espoir de la plus attrayante des récompenses que la beauté puisse offrir au guerrier valeureux. L'expérience ayant appris aux assiégeants que les maisons, renversées par l'explosion des fourneaux de mine, devenaient souvent un obstacle aux progrès des attaques, le colonel Rogniat, qui dirigeait le siège depuis la mort du général de génie Lacoste, fit calculer la charge des fourneaux de telle sorte qu'on put faire brèche, sans détruire entièrement les maisons; et l'on n'employa plus que la mine pour ouvrir les murs des grands édifices, qui formaient dans l'intérieur de la ville autant de citadelles. Les Espagnols avaient pris le parti de mettre le feu dans les maisons qu'on les forçait d'abandonner, afin que l'incendie établît une barrière entre eux et les Français, tandis qu'ils disposaient plus loin de nouveaux moyens de défense. La combustion de ces maisons, dans la construction desquelles il entraît peu de bois, étant difficile et fort lente, il fallait que les assiégeants éteignissent le feu moyennant une grêle de grenades, ou qu'ils les laissassent brûler pendant plusieurs jours avant d'y pouvoir avancer. Les progrès ne pouvaient donc être que très-lents, et l'on ne se rendait maître d'une file de maisons qu'après avoir employé tour à tour la mine, les pétards, la sape ou bien en traversant de vive force les rues qu'enfilait le feu des Espagnols.

« Les jours suivants, l'armée française s'avança jusqu'aux rues el Medio, el Cosso; elle s'empara du monastère des Filles de Jésusalem, du bâtiment des Écoles-Pies, du couvent des Franciscains et du couvent de Jésus, que le génie convertit aussitôt en une redoute défensive. Le Cosso, le couvent de Saint-Lazare, le pont sur l'Èbre, puis tout le faubourg de la rive gauche cédèrent enfin aux vaillants efforts de la division Gazan, qui le 19 triompha des efforts du courage par un courage plus impétueux.

« Le lendemain, cinquante pièces de canon qui avaient servi à l'attaque du faubourg furent mises en batterie sur la rive gauche, contre les maisons du quai de la ville, qu'elles battirent en ruines. Les six galeries qui traversaient le Cosso, à l'attaque du centre, atteignaient déjà les maisons en face des assiégeants: on commençait à charger les fourneaux, chacun de trois milliers de poudre, et on devait les faire jouer simultanément.

ment le lendemain matin, ce qui eût produit une énorme explosion, calculée pour achever de jeter la consternation parmi les assiégés; mais ceux-ci n'attendirent pas davantage. Vers quatre heures après midi, la junta de Saragosse ayant envoyé une députation au maréchal Lannes, pour traiter de la capitulation, à l'instant le feu cessa de part et d'autre. Le maréchal exigea que la ville se rendit à discrétion. Le 21, les Français occupèrent tous les postes; la garnison défila hors de la place et mit bas les armes devant l'armée victorieuse.

« Ainsi se termina un des sièges les plus mémorables qu'on puisse lire dans l'histoire ancienne et moderne, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte, dont vingt-neuf pour entrer dans la place, et vingt-trois autres de combats de maison en maison. On trouva dans la partie de la ville qui venait de capituler cent treize bouches à feu, non comprises les soixante bouches tombées, pendant le siège, au pouvoir des Français.

« La ville entière présentait le spectacle le plus hideux : des maisons criblées par les boulets, écrasées par les bombes, ouvertes par des explosions de mines; d'autres encore fumantes; des cadavres en putréfaction dans toutes les rues, encombrant les cours, les escaliers, ou à demi-cachés sous les ruines; les rues barrées par des décombres ou des traverses; la malpropreté, l'air infecté, la misère, l'entassement de plus de cent mille individus dans une ville qui n'en contenait ordinairement que quarante-cinq mille; les privations inséparables d'un long siège; tous ces fléaux produisirent une affreuse épidémie, qui consumait alors ce que la guerre avait épargné. Au milieu des ruines et des cadavres dont les rues étaient jonchées, on voyait errer quelques habitants, pâles, décharnés, prêts à suivre bientôt les morts qu'ils n'avaient plus la force d'enterrer. D'après le tableau des recensements faits avant et après ce siège extraordinaire, il est constant que cinquante mille individus de tout âge et de tout sexe, c'est-à-dire les deux tiers de la garnison et la moitié des habitants ou réfugiés, avaient péri dans le cours d'une terrible lutte de cinquante jours de durée. La garnison, qui venait de défilé devant l'armée française, comptait à peine six mille hommes.

« Le 24 février, toute l'armée française prit les armes; les généraux et les états-majors furent trouver le duc de Montebello à son quartier

général des Écluses, et ce maréchal, accompagné du duc de Trévise (maréchal Mortier), fit à leur tête son entrée solennelle dans Saragosse. Il fut reçu sous le portail de Notre-Dame del Pilar, par le clergé de la ville, ayant à sa tête l'évêque d'Huesca, qui remplaçait l'archevêque absent.

Les deux maréchaux prirent place sur des fauteuils disposés en face du maître-autel; on en avait réservé un pour le général Junot, qui ne voulut point assister à cette cérémonie. La junta et les différentes autorités de la ville prêtèrent, au nom du peuple, serment de fidélité au roi Joseph, puis l'évêque d'Huesca entonna le *Te Deum* en action de grâce de la victoire remportée par les Français sur les défenseurs de l'ancienne monarchie espagnole.

Le clergé de Notre-Dame del Pilar avait déployé une partie du trésor de son église : l'or, l'argent, les pierreries brillaient de toutes parts; le maître-autel, une grande quantité de candélabres et de vases étaient d'or ou d'argent massif... Mais fort peu d'habitants figuraient dans le sanctuaire; il ne s'y trouvait que quelques dames chez lesquelles étaient logés des généraux ou des officiers supérieurs, qui les avaient pour ainsi dire forcées d'assister à la cérémonie. Point de foule, ni sur la place, ni à la porte de l'église; au contraire, chose digne d'être remarquée, les habitants passaient devant ce temple renommé, comme si rien de ce qui s'y passait n'eût excité leur curiosité... Après la cérémonie, le cortège reconduisit le maréchal Lannes au palais qu'on lui avait préparé.

Ces détails sont extraits de *Notes autographes* du général baron Rogiat; d'un *Journal du siège de Saragosse*, par J. Daubard de Ferussac, et du dix-huitième volume des *Victoires et Conquêtes*. Nous n'avons point hésité de leur accorder ici la place qu'ils méritent, car aucun fait d'armes n'a jeté plus de gloire sur l'Espagne, aucun ne lui a mieux donné la mesure de son courage, de sa force et du patriotisme de ses enfants. Par lui, Saragosse se rattache à la grande histoire, à la stratégie européenne, aux annales militaires du monde.

XV

JACA—HUESCA—BARBASTRO—CALATAYUD—
TERUEL—ALBARAZIN

Leurs jeux sont les combats, leurs plaisirs sont la guerre.
M^{me} HORTENCE DE GÉNÉ BARDÉ (Maximilien).

Les satellites de Saragosse. — Jaca; son palladium et ses armoiries. — Vallées latérales : Canfranc, Broto, Tena, Panticosa. — Sources minérales. — Huesca, la fille de l'Hispanie romaine. — Politique de Ramiro II. — Le palais des rois et l'église de Saint-Jean; la cathédrale; l'architecte Olotaga et le sculpteur Damien Froment. — Le monastère royal et l'ermitage de Saint-Michel. — Barbastro et sa vieille cathédrale. — Calatayud, fille de Bilbilis. — De l'histoire artistique moderne à propos d'histoire ancienne. — Les thermes d'Albama. — Bubierna. — Teruel. — Drame des *Amants de Teruel*, par Hirtzenbusch. — Le peintre Antonio Lisquet; le sculpteur français Gabriel Yoli et l'architecte français Pierre Bedel. — Albarazin et ses paysages.

En paysages, de même qu'en histoire, Jaca, Huesca, Barbastro, Calatayud, Teruel, Albarazin, posent comme les satellites de Saragosse. Ce sont toutes des villes anciennement épiscopales, d'une population médiocre, d'un aspect belliqueux, d'une attitude noble et fière. On dirait autant de champions armés jusqu'aux dents, qui, depuis trois siècles, attendent l'heure des grandes joutes, et qui ne s'occupent d'agriculture, de commerce, d'industrie, que par distraction ou convenance, nourrissant bien d'autres projets, et se croyant nés pour bien d'autres choses. A l'époque des guerres de l'indépendance, leur cuirasse perdit quelques écailles; leurs armes, couvertes d'une vieille rouille, furent restaurées, ainsi qu'elles l'avaient été sous les Goths et sous les Maures, héritiers des Romains. Aujourd'hui le gouvernement, mieux inspiré, transforme les éléments de lutte en éléments de labeur, et de leurs ceintures guerrières, de leur existence murée sortent des populations pacifiques.

JACA.

Jaca, située au centre d'une vallée que fertilisent l'Aragon et la Gaz, à proximité des forêts et des usines d'Oroel, possède un palladium ainsi qu'un titre héraldique. Son palladium, c'est le corps de santa Orosia qui repose, depuis l'année 814, dans une chapelle de la cathédrale, fondée par don Ramire; son titre, elle l'a ramassé glorieusement dans la plaine de Las Tiendas où quatre chefs musulmans venaient de perdre la vie; et transportant ces quatre têtes sur l'écusson de ses armes, elle n'a cessé depuis d'en épouvanter l'ennemi. L'antique château de Jaca, habillé à la moderne, occupe une éminence; mais sous le badigeonnage percent des chroniques traditionnelles, moins intéressantes toutefois que les légendes de Santa-Cruz et les origines de San-Juan-de-la-Peña, berceau de la monarchie aragonaise.

Aux environs de Jaca se dessinent des ondulations charmantes, des vallées délicieuses entre lesquelles on communique par des sentiers sauvages. Ce sont les vallées de Canfranc, de Broto, de Tena, de Panticosa, situées au-dessous des ramifications abruptes du Monte-Perdido, en regard de la neigeuse auréole du Can-Gran, vallées sillonnées, ici d'eaux limpides qui roulent comme des chapelets de perles sur des cailloux noirâtres; là d'eaux minérales, qui sourdent à Panticosa, à Bera-soain et dans vingt lieux divers, avec des qualités identiquement les mêmes que celles de nos sources pyrénéennes.

HUESCA.

Je voudrais bien ne pas dire aux lecteurs, car ils se soucient peu de le savoir, que la ville de Huesca fut jadis, sous le nom d'*Neosca*, la capitale des *Fascitani*; mais le moyen de le leur cacher, quand Strabon, le géographe, le proclame si haut; quand Sertorius y fait sa résidence, et quand Plutarque la décore du titre, alors si peu commun, de grande cité?

Les Maures ont rasé l'*Neosca* romaine; les Aragonais ont rasé la *Huesca* des Maures; de sorte qu'aujourd'hui presque rien d'arabe ne

s'y fait voir. Singulier temps que celui où la campanile d'un édifice et la tête d'un homme n'avaient pas sur le sol de racines plus profondes que la tête d'un chou! En 1136, le roi Ramiro II, menacé par sa turbulente aristocratie, envoie un messenger consulter Frotardo, abbé de San-Pedro de Tomeras : pour toute réponse, Frotardo conduit l'envoyé dans les allées du jardin, et du bout de sa canne il abat la tête des choux les plus élevés. Ramiro, ne demandant pas d'autre explication, appelle aussitôt ses grands vassaux, sous prétexte de les consulter sur la fonte d'une cloche qui devait s'entendre, disait-il, dans tout l'Aragon; et comme chaque seigneur invité se présentait isolément, il lui fait couper la tête. Les corps des victimes furent précipités dans une fosse profonde, d'où bientôt on les retira pour les enterrer à San-Juan de Jérusalem, vieille église où se trouvent encore quelques-unes de leurs tombes. La salle dite *Campana*, la cloche, existe encore dans l'ancien palais des rois, *palacio de los reynos*.

Depuis l'année 1354, que don Pedro IV établit l'université de Huesca jusqu'au dix-huitième siècle, cette ville n'a pas cessé d'être un foyer de bonnes études, et de nos jours encore on y cultive les lettres avec certain succès; car elle possède son université, son séminaire et quelques-uns de ses colléges.

La cathédrale, bâtie en 1400 par Juan Olotaga, mérite de prendre rang parmi les meilleurs types de l'art espagnol. Son portail, chargé de sculptures, représente des scènes de la vie de la Vierge et du Sauveur, des apôtres, des saints, et, pour pinacle, le modèle de l'édifice comme l'avait imaginé l'architecte Olotaga : trois nefs en divisent l'intérieur; un retable de Damien Froment, œuvre très remarquable, tenant bien plus des traditions artistiques du moyen-âge que de la renaissance, et de la naïveté du vieil âge que du naturisme des modernes, décore le maître-autel. Dans le cloître, entre autres monuments, on distingue le mausolée que, d'une main savante, Damien Froment construisit à Pedro Muñoz, son élève bien-aimé.

Aux environs de Huesca se trouvent deux monastères dignes d'intérêt pour l'étude de l'art : le *Monasterio real*, situé sur le Monte-Aragon, à six kilomètres de cette ville, et l'*Ermite de San-Miguel de Foces*. Dans la crypte du premier s'élève le tombeau d'Alonso el Batal-

ador; dans l'église du second existent d'anciens tombeaux, des piliers, des arcades d'une construction bizarre et des peintures byzantines.

Huesca, capitale provinciale, ne compte pas moins de dix mille habitants, et possède, comme ville frontière, une garnison considérable.

BARBASTRO.

Capitale de partido, un peu moins peuplée que sa voisine, étalée sur les rives du Véro, qui se platt à serpenter entre des files de maisons, Barbastro ne serait rien si sa cathédrale ne la forçait pas d'être quelque chose; mais, ainsi qu'une vieille grand'mère, dont les habitudes ne dérogent pas, la cathédrale entend que sa famille se couche et se lève comme elle-même se lève et se couche, et, ne pouvant allonger le jaret aussi bien que ses arrière-petites-filles, force est à ces dernières de modérer leur ardeur pour cheminer du même pas que la vieille.

CALATAYUD.

L'élégante Bilbilis s'enorgueillissait d'être le berceau du poète Martial; du haut de ses murailles elle avait battu des mains au triomphe remporté, l'an 680 de Rome, par Quintus Metellus sur Sertorius; rien ne lui semblait mieux que le régime municipal de la ville éternelle, ce qui n'empêcha pas la bande noire du temps, sous la conduite d'un certain Job, neveu de Musa, de démolir sans miséricorde Bilbilis; puis, avec ses pierres, de construire, à trois kilomètres plus loin, une autre ville appelée Calatayud, château d'Ayud. Dans cette page d'histoire ancienne se trouvent mille pages d'histoire moderne. Un célèbre architecte de ma connaissance n'a pas mieux fait : consulté pour les réparations d'une église monumentale, l'orgueil du pays, il en porta le chiffre à soixante-treize mille francs, et proposa la démolition, afin de ne pas endetter la commune. Le conseil municipal applaudit; car on est toujours sûr de ses bravos quand il s'agit de renverser quelque édifice, et l'on se mit à l'œuvre; puis une église moderne, sorte de grange percée de larges baies, s'éleva sur les ruines de l'ancienne, laissant la com-

mune chargée d'une dette de cent trente mille francs. *Applaudite cives!*

Calatayud, baignée par le Jalon et la Jiloca qui fertilisent sa plaine et les vallées latérales, est une ville complètement aragonaise, d'un aspect très-imposant, ceinte de rochers, dominée par un château gothique, ayant neuf portes, vingt-deux places, quarante-quatre rues, trois faubourgs, plusieurs ponts, des édifices anciens et modernes, une cathédrale, des églises de divers âges, quinze à seize mille âmes de population et d'agréables promenades.

Non loin de là sont des antiquités romaines; les thermes d'Alhama, *agua Bilbitancae*, nom dans lequel se cache, sous l'attrait de la santé, le nom de Bilbilis; on voit aussi Bubiorea, ville déchue, qui occupe une situation charmante, et que le Jalon lie directement à l'Èbre.

TERUEL.

Qui ne connaît *les Amants de Teruel*, drame de Juan-Eugenio Hartzenbusch; l'une des productions les plus remarquables de l'école moderne espagnole? « C'est une touchante et poétique histoire d'amants, qui se gardent une invincible fidélité à travers mille séductions et mille obstacles. Ce sujet, malgré des efforts souvent heureux de la part de l'auteur pour varier une situation toujours la même, paraît trop simple à des spectateurs français; les morceaux de passion sont traités avec beaucoup de chaleur et d'entraînement, quoique déparés quelquefois par une certaine exagération mélodramatique à laquelle l'auteur s'abandonne trop aisément. L'amour de la sultane de Valence pour l'amant d'Isabelle, Juan Diego Martinez Garcès de Marcilla, qu'elle fait apporter dans le harem endormi par un narcotique, la vengeance de cette même sultane lorsqu'elle se voit méprisée, les lettres coupables de la mère d'Isabelle trouvées par Rodriguez d'Azagra, qui s'en fait un moyen pour éprouver sa fille et menace de les montrer au mari trompé, sont des ressorts un peu forcés, mais qui amènent des scènes touchantes et dramatiques. La pièce est écrite en prose et en vers. Autant qu'un étranger peut juger du style d'une langue qu'il ne sait jamais dans toutes ses finesses, les vers d'Hartzenbusch m'ont paru supérieurs à sa

prose. Ils sont libres, francs, animés, variés de coupe, assez sobres de ces amplifications poétiques auxquelles la facilité de leur prosodie entraîne trop souvent les Méridionaux. Son dialogue en prose semble imité des mélodrames modernes français et pêche par la lourdeur et l'emphase. *Les Amants de Teruel*, avec tous leurs défauts, sont une œuvre littéraire bien supérieure à ces traductions arrangées ou dérangées de nos pièces du boulevard, qui inondent aujourd'hui les théâtres de la Péninsule. On y sent l'étude des anciens romans et des maîtres de la scène espagnole, et il serait à désirer que les jeunes poètes d'au delà des monts entrassent dans cette voie, plutôt que de perdre leur temps à mettre d'affreux mélodrames en castillan plus ou moins légitime. » (THÉOPHILE GAUTHIER.)

A tout saint, tout honneur! Nous avons voulu, ne pouvant mieux faire, copier *in extenso* l'analyse de notre brillant feuilletoniste parisien, et commencer l'article Teruel par l'exposé d'une pièce dramatique qui vient de raviver la gloire de cette ville; mais il s'en faut bien qu'elle soit la seule qu'aient inspirée Isabelle de Segura et Juan Diego de Marcilla. Morts en 1708, ils furent inhumés dans le cloître de San-Pedro, et depuis lors, il n'est peut-être pas un écolier d'université qui n'ait rêvé quelques vers à leur louange, pas un auteur dramatique qui, pour se conformer à l'engouement du public, n'ait esquissé quelques scènes dont les romanesques héros de Teruel font les frais.

Dans la même église, j'avais vu du peintre Valencien Antonio Bisquert une *sainte Thérèse* et un *saint Joachim* traités d'une manière habile, vigoureuse, mais avec l'exagération des naturistes espagnols; je fus ensuite à la cathédrale examiner son œuvre la plus importante, les *Onze mille Vierges*, et je finis ma pérégrination par *le Christ mort*, du même peintre, exposé dans le sanctuaire de Santiago. C'est un artiste de troisième ordre, mais dont les ouvrages conservent de la valeur, parce qu'ils ne sont pas communs. Il mourut jeune, en 1646, des chagrins que lui causa la préférence donnée à un autre peintre pour exécuter, dans la cathédrale, l'*Adoration des Mages*.

Je le dis sans détour, avec quelque amour-propre national, les plus belles choses qui soient à Teruel proviennent de deux artistes français contemporains, Gabriel Toly et Pierre Bedely. Entre les années 1535 et

1540, le sculpteur Yoly exécuta le retable du grand-autel de la cathédrale et celui de San-Pedro; Bedel construisit, en 1555 et 1560, un aqueduc digne des Romains.

Plantée comme une efflorescence lapidaire au milieu des efflorescences verdoyantes de la nature, les pieds baignés par l'Alfumbra et la Turia, Teruel se présente majestueusement ceinte de vieilles murailles, de tours défensives et surmontée de clochers à jour : elle est la capitale d'un partido, d'une province, mais elle ne compte pas plus de cinq mille habitants.

ALBARAZIN.

La senteur parfumée des fleurs sauvages, l'aridité des chemins, la culture zébrée des terrains sur la pente inférieure des collines, les rideaux sombres des arbres verts, et les champs de neige qui couronnent les hauteurs, caractérisent la limite tourmentée qui sépare la Nouvelle-Castille de l'Aragon. C'est au milieu de cette nature agreste, près de la chute retentissante de la Guadalaviar, que se trouve la petite ville d'Albarazin, déjà vieille il y a deux mille ans. Pour se rajeunir, elle a changé de place; elle est descendue de la montagne aride qu'elle occupait primitivement, et qui porte encore une partie des murailles bâties par les Celtibères. Pays de pâturages, de lait et de miel, on n'y rencontre que des troupeaux, des bergers et des forgerons qui coulent la gueuse et travaillent la fonte avec les traditions primitives des temps barbares.

XVI

LES SAINTS DE L'ESPAGNE

Dieu veut que nous révérions les images, non pour ce qu'elles sont, mais pour ce qui est figuré en icelles.

Le R. P. FR. MATH. OLIVIER.

Les grands saints de l'Espagne ne ressemblent pas aux autres saints de l'Europe. — Leur caractère général. — Saint Vincent Ferrer; sa légende; honneurs rendus à sa mémoire. — Saint Jacques le Mineur; sa légende; honneurs rendus à sa mémoire. — Saint Ferdinand et son culte. — Saint Dominique. — Saint Isidore, patron de Madrid, et sa fête. — Saint Ignace de Loyola. — Saint Ildefonse, saint Telnus, saint Ollegar, saint Julien, etc., etc. — Influence des légendes espagnoles sur le caractère de l'art.

« Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es; » peuple, signale-moi les saints que tu adores, et je signalerai ta pensée. Les saints, les grands saints de l'Espagne, ne ressemblent point à ceux des autres peuples d'Europe; ils ont tous l'humeur vaillante ou l'humeur ascétique; d'une main ils portent le Christ, de l'autre le glaive; ils endossent l'armure sur le cilice du pénitent, ils font à la fois des proclamations et des prières; ils prêchent autant qu'ils combattent, ils combattent autant qu'ils instruisent. Saint Vincent Ferrer, saint Jacques de Compostelle, saint Ferdinand, sont d'habiles généraux, dont la légende militaire, semée d'incidents belliqueux, hérissée de donjons et de courtines, scintillante d'armures d'acier, relentit de coups d'arquebuse et de cliquetis d'épée; saint Isidore, le laboureur, modeste campagnard, aimant les champs, la culture et la vie paisible, ne demeure point étranger aux grandes luttes de son temps; tantôt il guide les troupes par des sentiers inconnus ou difficiles, tantôt il combat à leur tête sous le déguisement d'un chevalier. Ignace de Loyola, d'abord soldat en même temps qu'homme de cour,

organisa une milice dont le caractère porta l'empreinte de ce double cachet originel. Chez elle, ce fut une lutte constante, mais une lutte morale, et contre soi et contre les éléments mauvais épars dans le monde.

Sous l'ample capuche du dominicain, saint Vincent Ferrer cache le regard terrible du guerrier, et le scapulaire se croise, sur sa poitrine, avec le ceinturon d'un glaive. A Séville, au-dessous de la Giralda, dans le palais mauresque de *los Naranjos*, cour des orangers, nous avons vu la chaire d'où cet apôtre guerrier descendait pour se précipiter contre les infidèles à la tête du peuple amenté. Cette chaire, faite en granit, semble une menace parlante, perpétuellement debout devant la fontaine où les fidèles de l'Islam pratiquaient leurs ablutions pour pénétrer dans la mosquée. A Valence, on nous a montré sa maison natale, plus modeste encore que la maison du Cid, et nous avons bu de l'eau du puits qui, par son intercession, guérit tous les maux; à Barcelone, chacun nous entretint de sa charité; à Tolède, nous vîmes un des principaux théâtres de ses exploits. Saint Vincent Ferrer, issu d'un honnête procureur, fit pressentir, dès sa présence dans le sein de sa mère, ce qu'il deviendrait un jour; car il y aboya, dit la légende, et l'évêque Ramon del Gasto en conclut que dame Ferrer mettrait au monde un chien qui ferait la chasse aux loups de l'hérésie. Né en 1350, dans la rue de la Mer, *calle del Mar*, à Valence, où se trouve encore un oratoire indicateur de son berceau, il entra fort jeune dans l'ordre des Dominicains, devint chef du tribunal de l'*inquisition*, prêcha des croisades contre les juifs, contre les infidèles, et mourut en France, âgé de soixante ans.

Saint Vincent Ferrer a fait, si l'on en croit sa légende, une quantité considérable de miracles; nous avons l'embarras du choix : certain jour, à Valence, s'étant rendu sur le pont pour sauver un navire qui faisait naufrage, il rencontre une vieille femme que suivaient quatre petits chiens tenus en laisse. « Où allez-vous, bonne dame ? lui demanda le saint. » — « Je conduis promener ces petites bêtes du bon Dieu, afin de les conserver en bonne santé. » — « Quoi ! leur santé vous préoccupe ! » — « Autant que s'il s'agissait de ma famille. » — « Vous avez des enfants. » La vieille rougit sous sa mantille; puis, d'une voix timide, elle ajouta : — « Je n'ai jamais cessé d'être chaste et pure comme la sainte que voilà, » et

du doigt elle désignait une statue hissée sur le pont. — « Tu as menti, pécheresse malheureuse ! reprend aussitôt la statue indignée; je suis morte vierge et martyre; mais à toi une fin semblable n'est pas réservée. » — Saint Ferrer se doute aussitôt de quelque maléfice infernal, promène sur les chiens le signe de la rédemption, et soudain ils se transforment en serpents, en colonnes de feu, puis la terre s'entr'ouvre sous les pieds de la vieille; une bouffée de fumée l'enveloppe et l'on entend ces paroles émanées d'une voix rauque et stridente : — « Nous sommes des démons; tu nous as prodigué les trésors de tendresse que Dieu avait mis dans ton cœur; de toi nous avons fait une égoïste, une créature plus insensible que les pierres de ce pont aux malheurs du prochain; viens donc avec nous dans les enfers, où tu seras récompensée selon tes œuvres. » — Et déjà la vieille disparaissait; des blasphèmes, mêlés d'une odeur infecte, s'échappaient de sa bouche; on ne voyait plus au-dessus du sol que sa tête et l'extrémité de ses deux mains qu'involontairement elle levait encore vers le ciel. — « Repens-toi, » dit le saint, et la vieille, faisant un retour sur elle-même, s'avoua coupable. C'en était fait dès lors, elle était sauvée. Un pli du froc de Vincent Ferrer l'atteignit, elle s'y accrocha et suivit le saint dans un monastère de l'ordre des Carmélites déchaussées de Valence, où vingt années après elle mourut en odeur de sainteté.

Voici qui n'est pas moins extraordinaire : Un jeune enfant, innocente créature, comme on nous dépeint les pauvres petits Savoyards, pénètre dans une cuisine, sans doute pour réchauffer ses membres grelottants. Le marmiton, inspiré d'une fatale idée, lui plonge un couteau dans le cœur, puis le découpe, le hache aussi menu que chair à pâté, et le jette dans une marmite qu'il met sur le feu. Arrive sur ces entrefaites Vincent Ferrer, qui, d'un coup d'œil, devine tout, étend la main, invoque le ciel, et fait sortir du vase un enfant rose et frais, aux cheveux d'or bouclés avec grâce. L'enfant sourit; l'assassin se cache honteux d'un crime commis dans un accès de délire. Vincent Ferrer n'exprime aucun reproche, ne prononce aucune pénitence, ne formule aucune dénonciation contre le coupable, qui, dès le lendemain, s'étant fait moine, édifia l'Église et ne fut point inquiété, ainsi qu'il l'eût été de nos jours par le ministère public.

Des choses si surprenantes préoccupaient, agitaient en leurs cellules tous les confrères de saint Vincent. La régularité des offices se trouvait compromise. Il fallait y mettre un terme, et le révérend père supérieur interdit les miracles. Vincent obéit; mais voilà qu'un jour, au faite du clocher de la cathédrale, le pied manque à un pauvre maçon qui s'écrie aussitôt: — « Mon père, sauvez-moi! — Attends, répond Vincent Ferrer; je vais en demander la permission; » et la victime demeure en l'air miraculeusement suspendue. Courir au monastère, se jeter aux pieds du supérieur, solliciter humblement l'autorisation de faire un miracle pour un malheureux, fut l'affaire de quelques minutes; mais les minutes semblent longues quand on est face à face avec la mort. — « Mon vénérable, dit Vincent Ferrer, je vous en supplie, permettez-moi de le sauver. — Qu'il vive! » répond le supérieur, et le maçon descend aussitôt sur ses pieds, sans que le vœu d'humilité du saint ait été violé.

Pendant qu'assis près de moi, *calle de Caballeros*, la rue de Valence la plus aristocratique, la plus pimpante et la plus parfumée, un bon vieillard me racontait ainsi les prouesses du patron de cette ville, j'entendais résonner trois cents cloches. Elles criaient comme le larynx d'un coryphée d'opéra de troisième ordre; elles glapissaient comme des peruches, et n'apportaient à l'oreille que des sons aigus, sans liaison, sans thème musical. Cette résonnance m'étourdissait péniblement; mais il fallait m'y habituer, car, en Espagne, les cloches ne chantent pas une autre sonnerie. Toutes sont tintées ou carillonnent, et les tours des églises se trouvant très-rapprochées, on ne perçoit que des sons qui s'entre-choquent de la manière la moins mélodieuse. — Quelle foule! quel concours de curieux, de prêtres, de bannières, d'échevins, de confrères! Combien de monde par les rues, aux balcons, aux fenêtres, sur les toits! Que de joyeuseté bruyante! que de mouvement et de bruit! C'est aujourd'hui la fête de saint Vincent Ferrer, et le voilà qui sort de l'église des Dominicains. Pauvres Dominicains! ils ne sont plus là pour lui faire cortège; mais toutes les confréries, tous les corps de métiers avec leurs marques distinctives; mais la garde civique et les troupes de ligne, les autorités civiles et le clergé séculier viennent consoler le saint patron de ne point avoir autour de lui les élus de son choix. En tête de la procession cheminent les huit géantes, *gigantones*, représentant les quatre parties du

monde, et leurs quatre maris. Elles portent des perruques d'étope frisées, des costumes de papier doré, et font des pirouettes, des révérences ou des grimaces devant l'image de saint Vincent, chaque fois que le maître des cérémonies en donne le signal. Derrière les géantes marchent deux à deux, un cierge à la main, les membres de la confrérie des pêcheurs, de la confrérie du rosaire, de la confrérie de Jésus, de la confrérie de Saint-Sébastien; puis les pénitents blancs, noirs, gris, de toutes les couleurs. Viennent ensuite des princes à longue barbe, la tête ceinte d'une couronne: ce sont les rois maures, qui, pour avoir jadis douté de la véracité des miracles du saint, sont condamnés à mille ans de purgatoire, et forcés de venir ici, chaque année, pour édifier les fidèles et servir de jouets aux enfants, qui leur tireront la barbe quand la procession sera terminée. Des hommes en manteau rouge, en simarre de calicot, en vestes resplendissantes et berrets, des matelots, des jeunes gens travestis en bergers, bande joyeuse s'il en fut jamais, représentent la béatitude de ceux qui croient à saint Vincent. Au milieu d'eux apparaît le saint lui-même dans son froc de moine, porté sur un piédestal. On le fait suivre de quelques-unes de ses reliques; on le fait escorter d'une légion de lévites, de chantres et d'enfants de chœur. Le Saint-Sacrement, porté par l'évêque, ferme le cortège; mais il marche dans une berline élégante, car, en Espagne, jamais le Saint-Sacrement ne chemine autrement. La procession terminée, les curieux, les dévots parcourent la ville, pour visiter chaque station, représentation figurée des principaux actes de la légende. Ici se voit la cuisine où l'enfant bouillait dans une chaudière; aucun ustensile n'y manque, et le personnage chargé du rôle de l'assassin en a la physionomie féroce; là, Barcelone, livrée aux horreurs d'une cruelle famine, délibère si l'on commencera par sacrifier les vieillards pour s'en nourrir ou si l'on tuera les enfants... Que devenir?... Attendez, gens sans foi, espérez; ne voyez-vous pas, au bord de la mer, saint Vincent agenouillé, et des vaisseaux chargés de comestibles arriver spontanément dans le port? — Il y a plus de vingt stations garnies d'acteurs, qui jouent comme jouaient en France, comme jouent encore en Espagne, aux environs de Malaga, les confrères de la Passion. Le soir, un grand drame, dont les confrères de Vincent Ferrer font tous les frais, appelle au théâtre la société valen-

cienne, qui vient applaudir sur la scène celui qu'elle adorait le matin au pied des autels.

La légende de saint Jacques n'offre pas moins d'intérêt que celle de saint Vincent Ferrer, et plus que cette dernière, elle jouit d'une popularité européenne.

Après l'ascension du Sauveur et la venue du Saint-Esprit, saint Jacques fait ses adieux à saint Jean l'évangéliste, son frère aîné, puis il va demander la bénédiction de la Vierge Marie, qui lui dit : — « Cher fils, puisque vous avez choisi l'Espagne, mon pays d'affection entre tous les pays d'Europe, pour y répandre la parole divine, souvenez-vous d'y fonder une église à mon nom, dans la ville où vous convertirez le plus grand nombre de personnes. » — Saint Jacques le jure, quitte aussitôt Jérusalem, traverse la Méditerranée et débarque à Tarragone. Sa moisson d'âmes y fut beaucoup moins riche qu'il ne l'avait espéré, car, malgré d'ardentes prédications, huit hommes seulement abandonnèrent le paganisme. Suivi par eux, et n'osant demeurer dans la ville, on le voyait chaque soir, sur les bords de l'Èbre, prier, catéchiser, méditer; ne céder au sommeil que sous l'empire de la fatigue, et se réveiller bientôt pour recommencer ses instructions et ses prières. Une nuit qu'ils dormaient tous profondément, dans la plaine où s'élève aujourd'hui Saragosse, des hymnes célestes les réveillent; c'était la voix des anges qui chantaient l'*Ave Maria*, et qui récitaient en chœur l'*Office de la Vierge*. Aussitôt saint Jacques se prosterne la face contre terre et voit la mère du Christ debout, sur un pilier de marbre blanc, entourée d'une myriade d'anges, et souriant avec cet air d'ineffable bonté dont elle lui avait souri quand il partit de Jérusalem. — « Jacques, mon fils, dit la Vierge, c'est ici, à cette même place qu'il faut me bâtir une église. Prends ce pilier; ton maître te l'envoie; il devra demeurer en ce lieu jusqu'à la fin du monde, et devenir le point d'origine d'une foule de merveilles. » — « Grâces te soient rendues, puissante Vierge, s'écria l'apôtre. » Tel est, dit-on, l'origine de l'église Notre-Dame del Pilar, dont nous avons déjà parlé précédemment.

La translation des restes mortels de saint Jacques en Espagne n'est pas moins merveilleuse. « L'apôtre avait été décapité; ses disciples prirent son corps, et de crainte que les juifs ne le profanassent, ils l'em-

portèrent au port de Joppé. Mais quelle fut leur surprise, en trouvant dans ce port un vaisseau qui leur avait été amené par les anges. A la vue d'un tel prodige, les disciples du martyr se prosternent et supplient notre Seigneur de les conduire dans l'endroit où il lui plairait que le saint reçût la sépulture. Dieu ne répondit rien. Déjà saint Jacques avait témoigné le désir, disent quelques auteurs, d'être enterré en Espagne; et, selon toute apparence, la volonté du Sauveur s'accordait avec la sienne. Bientôt les disciples arrivèrent, sans avoir éprouvé le moindre contretemps, sur les côtes de la Galice, en face d'Iria (aujourd'hui El Padron), où le saint voulait être inhumé. Si l'on en croit certain chroniqueur digne de foi, un ange, les ailes déployées, précédait le vaisseau: cet ange ne s'arrêta qu'en vue d'Iria. Le moyen de s'égarer avec un semblable guide! Iria avait été le théâtre des prédications les plus ferventes du saint. On montre encore dans l'église où il prêchait et disait la messe une fontaine d'eau froide et salutaire, qui coule sous l'autel avec un murmure mystique. Ce bruit harmonieux se mêle, comme un accompagnement céleste, au vague récitatif des prières, aux soupirs dévotieux des pèlerins qui se rendent chaque jour dans la vieille église, dont les dalles ont été usées en beaucoup d'endroits par les genoux fervents des visiteurs. Le corps de saint Jacques ne demeura point à El Padron; il fut transporté à Santiago ou Compostela, dans l'arche qui le renferme aujourd'hui, laquelle est aussi le résultat d'un miracle. Cette arche n'était qu'un bloc de marbre sur lequel on avait déposé le corps en le descendant du vaisseau; mais à peine y fut-il placé que la pierre, se creusant d'elle-même, forma une tombe commode, d'où l'on n'eût garde d'enlever les saintes reliques. — Le temps de la persécution romaine arrivé, quelques chrétiens cachèrent avec soin le corps du martyr, et, pendant plus de cinq cents ans, la mémoire de saint Jacques fut pour ainsi dire oubliée; nul n'aurait pu dire où reposait son corps. »

Plusieurs siècles s'écoulent; les peuples barbares, avalanches humaines, traversent maintes fois l'Espagne, laissant derrière eux des ruines pour témoigner de leur passage; le christianisme lutte contre l'arianisme, la croyance pure contre la croyance mitigée; la société prend le temps de se transformer, et saint Jacques et d'autres saints encore continuent de dormir dans leur tombeau, sans qu'aucun souvenir apparent,

Un saint, bien autrement belliqueux que les précédents, qui de la guerre fit son métier, sa vie, sa gloire, mais dont l'existence eut pour but principal le triomphe du christianisme sur l'hérésie, Ferdinand III, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, né en 1200, fut reconnu roi de Castille à l'âge de dix-sept ans, après l'abdication de sa mère, fille d'Alphonse III, et proclamé roi de Léon lors du décès de son père (1230). Devenu de la sorte le chef d'un État passablement vaste, il combattit les Maures avec une persistance remarquable. En 1247, il mit le siège devant Séville, dont il s'empara le 23 décembre 1248, après des exploits inouïs célébrés dans une infinité de romances nationales, et dans le poème intitulé : *El Fernando, o Sevilla restaurada*, par le comte de La Roca. L'empire des Maures ayant cessé dans l'Andalousie, saint Ferdinand ne put jouir bien longtemps du fruit de ses victoires. Fatigué par l'existence active qu'il avait menée, épuisé par ses blessures, il languit plusieurs années et mourut le 20 mai 1252, dans Séville où ses précieux restes reposent encore. Canonisé en 1608, par Clément IX, le roi Philippe V, en 1729, l'honora d'une chasse d'argent qui existe encore dans le *sacramentum* de la cathédrale de Séville¹.

A Manresa, l'une des villes les plus pittoresques de la Catalogne, nous avons vu la Caverne de Saint-Ignace, *Cueva de San Ignacio*, lieu solitaire alors, et d'où l'œil plonge sur un immense panorama. Saint Inigo, connu depuis sous le nom d'Ignace de Loyola, naquit en 1491, dans la Biscaye, au château de Loyola. Page de Ferdinand V, il se distingua dans plusieurs affaires, notamment à la prise de Najare. Blessé par les Aragonais au siège de Pampelune (1521), sa convalescence devint longue. Pour le distraire, on lui procura des livres qu'il feuilleta d'abord avec l'insouciance paresse d'un ignorant; peu à peu néanmoins il y prit goût; il les lut, les médita; s'attacha surtout aux légendes, conçut l'idée de se convertir au Seigneur, de se faire chevalier de la Vierge Marie, et de vivre solitaire pendant une année dans la *Cueva de Manresa*, voulant préparer la grande mission qu'il voulait accomplir.

¹ Voyez la *Cronica del santo Rey*, de don Lucas, in-folio, Valladolid, 1555; *Memorial de Juan Pineda* in-folio, 1627; *Acta sanc. Ferdinandi*, par Daniels Anseris, 1688, etc.

Dès que ses forces lui eurent permis de quitter l'hospice, il s'achemina vers le Mont-Serrat, dont le vénérable père Cisneros, cousin du célèbre Ximenès, venait d'être abbé. Cisneros avait ramené les cénobites de la montagne au régime primitif; aux pratiques de leurs ancêtres; et, pour leur servir de guide, il avait composé dans un latin barbare des *Exercices de la vie spirituelle* qu'on imprima, en 1500, dans le monastère même. Un religieux non moins célèbre, Pierre de Burgos, occupait le poste de Cisneros quand Inigo vint au Mont-Serrat. Pierre lui recommanda la lecture des *Exercices* et les copia presque textuellement pour servir de règle à la congrégation qu'il voulait fonder. Nous avons vu ce fait relaté dans le couvent même :

B. Ignatius à Loyola hic multâ prece fletuque Deo se Virginique devovit; hic tanquam armis spiritualibus sacco se muniens pernoctavit; hinc ad societatem Jesu fundantiam prodit anno 1522.

Ce temps d'épreuve écoulé, Inigo prend la livrée de la mère du Christ, quitte l'Espagne, fait un pèlerinage à Jérusalem, puis il se rend de l'Orient à Paris, en 1534, où il réunit quelques disciples, premier noyau de la célèbre compagnie de Jésus. Dès qu'il se crut en voie de succès, il alla se jeter aux pieds du pape, afin d'obtenir la permission de fonder cette société, véritable armée, seule capable d'arrêter le protestantisme. La bulle d'institution fut signée en 1540. Les jésuites y sont désignés sous le nom de clercs de la compagnie de Jésus. Général de son ordre pendant quinze années, Loyola mourut en 1556, âgé de soixante-trois ans. Grégoire XV le canonisa en 1622. Il n'eut pas, comme les saints qui précèdent, la gloire des miracles. Sa gloire à lui chemina sans éclat, mais avec une certitude qui produisit les fruits les plus heureux. Il n'acquit pas de popularité, mais la puissance cachée qu'il exerça devint immense, et nul levier social n'agita, d'une manière si profonde, les entrailles du monde civilisé.

A l'égard des saints aussi bien qu'à l'égard des grands hommes, le peuple a ses affections sympathiques qu'on ne peut souvent expliquer. Me direz-vous, par exemple, comment il se fait que saint Dominique, un saint selon la chair des anciens Espagnols, un saint qui leur donna le spectacle gratis des tortures et des *auto-da-fe*, ait obtenu si peu de grafitude révérencieuse? Pendant six siècles il régna par les cachots, par

les chaînes, par le gibet et par le feu; il eut pour armée des légions de moines appelés dominicains. Terrible dans ses menaces, il ne le fut pas moins dans ses vengeances. D'une religion pleine de mansuétude et d'amour, il fit une religion sévère, exigeante, implacable; il la mit en harmonie avec les institutions humaines de l'époque. Nous ne justifierons assurément ni l'inquisition, ni le caractère de saint Dominique qui en fut le fondateur; mais nous dirons qu'au milieu de l'affreux désordre social existant alors, il fallait une digue bien puissante contre les forts, et qu'à ce point de vue on ne peut méconnaître que saint Dominique n'ait rendu des services aux classes inférieures de la société. Et pourtant les classes inférieures l'ont oublié! La cause n'en serait-elle pas dans les abus commis en son nom par ses disciples; dans une réaction réfléchie de la conscience publique, et dans le mouvement d'idées libérales qui rendraient aujourd'hui l'inquisition aussi difficile qu'elle était facile il y a six siècles? Quoi qu'il en soit du motif, constatons le caractère sérieux, solennel du culte voué à saint Dominique.

Ce célèbre confesseur, né en 1170 dans la ville de Calahorra (Vieille-Castille), mort en 1221, ayant accompagné l'évêque d'Osma à la cour de France, institua en 1215 à Toulouse l'ordre des Frères prêcheurs, (dominicains); puis il alla se fixer à Rome, où le pape Honorius III le nomma maître du sacré palais. Dans une église de Ségovie existe une chapelle souterraine, ancienne grotte illustrée par les méditations qu'y faisait saint Dominique. Sa statue, dit un voyageur, paraît s'en souvenir, car elle pleure encore; une sueur naturelle, produite par l'humidité du lieu, couvre son large front et lui donne une expression saisissante.

Quiconque n'a vu ni l'enterrement des sardines, le mardi gras, ni les pèlerinages de San Isidro, le 15 mai, ne peut se faire une idée juste de la population madrilène. San Isidro, c'est le Longchamp parisien, mais avec un reflet de croyances religieuses que malheureusement nous n'avons plus; c'est une fête nationale à laquelle prend part la ville entière, fête qui dure trois jours, qui s'annonce au bruit des cloches, qui se signale par des offices dans toutes les églises, par la fermeture des boutiques, le chômage des ateliers, la suppression des travaux administratifs et l'allégresse universelle.

Saint Isidore, surnommé le Laboureur, *san Isidro Labrador*, est le patron, le génie tutélaire de Madrid. Il y a vu le jour, il y a passé sa vie occupé d'œuvres pieuses, de travaux pénibles, du soulagement des malades. Époux de sainte Marie de la Cabeza, mais sans cohabitation charnelle, il faisait de nombreux miracles par l'intercession de sainte Marie de la Almédena et de Notre-Dame d'Atócha, pour lesquelles il avait une grande dévotion. Mort le 15 mai 1130, son souvenir ne s'éteignit pas, et bien longtemps avant que sa béatitude fût prononcée, le peuple l'implora comme un saint.

Une chapelle existe rue del Almendro, n° 6, à l'endroit même où, dit-on, le saint homme gardait son troupeau, chapelle nommée la Cuadra; une autre chapelle, place San Andres, n° 21, dans l'hôtel des comtes de Paredes, passe pour être le lieu où saint Isidore rendit le dernier soupir; une troisième chapelle, rue del Aquila, n° 1, a été construite à l'endroit de sa sépulture. Enfin, sur la rive droite du Mançanarès, vis-à-vis le palais royal, au sommet d'une colline, coule une fontaine réputée miraculeuse, consacrée à saint Isidore, et près de laquelle, en 1528, la reine Isabelle fit ériger une église en mémoire du rétablissement de son fils Philippe, qui s'était guéri par l'usage de cette source bienfaisante.

Le monument d'Isabelle subit différentes restaurations jusqu'à l'année 1724, qu'il disparut. A sa place, D. Balthazar de Zunéga, marquis de Valero, construisit à ses frais, avec plus de piété que de goût, une petite église ayant une coupole et un ermitage qu'il dota, qui sont devenus, d'après les vœux du marquis, une dépendance paroissiale de Saint-Pierre et Saint-André. On y voit trois chapelles en retable. Dans l'entrecolonnement principal se voient les effigies de saint Isidore et de sainte Marie de la Cabeza, sa femme, qu'on lui associe presque toujours dans les mêmes hommages. Leurs restes se trouvent à Madrid dans la cathédrale, dite San Isidro el Real, au-dessous du retable de la Capella mayor. La statue du saint est due au ciseau de Pereira.

La fête solennelle du 15 mai ne remonte qu'à l'année 1621, époque où le pape Paul V, répondant aux désirs que lui exprimait l'autorité municipale de Madrid, interprète ardente du vœu public, permit à l'Église de célébrer cet anniversaire.

Dès le 14, Madrid et la banlieue s'ébranlent; le nom de san Isidro sort de toutes les bouches et son image de tous les magasins d'estampes; les boutiquiers pomadés construisent leurs échoppes autour de l'ermitage; les loueurs de voitures tirent des remises tout ce qu'ils peuvent avoir d'équipages neufs ou vieux, n'importe; les diligences se transforment en voitures de place, les charrettes en phaétons, les rosses en chevaux fringants; si deux bêtes ne suffisent pas pour traîner deux personnes, on en met quatre; si la voix et le fouet du cocher demeurent impuissants, un *oficioso* les prend par la bride et les force à marcher.

Dans la gent dévote, il est de règle d'aller au moins trois fois à San Isidro; elle s'y rend le 14; le 15 dès le matin, et le 15 au soir, quelquefois même le 16; il en est qui font un pèlerinage de neuvaine. L'aristocratie chemine dans la soirée de la veille et dans celle du lendemain; la foule, la cohue dure presque toute la journée du 15. Figurez-vous cent cinquante mille individus en mouvement dans l'espace d'une lieue tout au plus, formant deux lignes compactes entre lesquelles vont, viennent, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, un double rang de voitures et quantité de cavaliers; figurez-vous une poussière qui s'élève en nuages à plus de cent mètres d'élévation, qui cache Madrid aux yeux des pèlerins et l'ermitage à ceux qui courent le visiter; imaginez une population haletante peinte en grisaille par Abel de Pujol, des chevaux tombant de fatigue, des cochers devenus humains depuis que leur bras engourdi ne peut se mouvoir, et vous n'aurez encore qu'un imparfait tableau du pèlerinage de Saint-Isidore. Pour qu'il soit efficace, au point de vue de l'hygiène, il faut, selon toute apparence, boire de l'eau à la source réputée sainte qui coule près de l'ermitage, et même en rapporter chez soi. Les gens du peuple ne manquent pas de le faire. Ils tiennent dans leurs mains un petit vase, espèce d'urne antique, imitant la poterie romaine, rempli du liquide préservatif dont les vertus sont exprimées de la manière suivante au-dessus du *Pozo del Santo* (la puits du saint):

Oh! agua divina, que según la historia enseña,
Sacras agua de peña, prodigiosa y cristalina;
El labio al raudal inclina y bebe de su dulzura,
Que san Isidro asegura que si con té la bebiéras
Y calenturá trogeres, volverás sin calentura.

Jadis le clergé promenait les reliques de saint Isidore autour des murs de Madrid, et, de station en station, vers les lieux consacrés par son souvenir; mais depuis il a beaucoup simplifié les choses. On se borne à la célébration d'offices dans les églises; on prononce à la cathédrale, qui est sous le vocable de San-Isidro, son panégyrique; on fait des sermons analogues à l'ermitage, à la paroisse de Saint-André; on ouvre toutes ses chapelles à l'affluence des pèlerins. Lorsque j'étais à Madrid, ce fut le docteur don Geronimo-Marin Usca, prédicateur de Sa Majesté, qui prononça le panégyrique; répétition oiseuse, inévitable, de choses cent fois dites, mais néanmoins toujours nouvelles par le peu d'attention qu'y prêtent les auditeurs.

Finalement, la fête se résume autour de l'ermitage. C'est là qu'elle prend un corps, une âme, une expression locale; c'est là qu'on voit étendus sur l'herbe, quand le soleil jaloux n'a point dévoré celle qu'un ciel généreux a fait pâtre, dix mille personnes au moins déployant leurs mouchoirs en guise de nappes, et mangeant, festin princier, quelque volatile desséché, quelque côtelette de porc, quand l'appréteur culinaire ose s'élever aussi haut. En général, deux ou trois ognons, du poisson frit, un demi-verre de vin composent le menu des adorateurs de san Isidro, qui, dans un aussi frugal repas, trouvent de la voix pour chanter des ballades et des jambes pour danser une partie de la nuit. Presque toujours le hasard préside seul au choix des convives. En effet ne sont-ils pas tous d'une même famille, la famille chrétienne patronnée par san Isidro? Les gens assis invitent les passants à s'asseoir et chacun boit, mange en commun avec le plus grand abandon: « No hay « concurrente á la fiesta en su maño una campanilla de barro, ni mu- « chacho que no lleve en los labios un pito, ni moza que á falta de otro « instrumento atronador, no haga chocar su mano contra el carillo « del prógino que no acuna bastante dinero para sacarla airosa de una « apuro. (*El chocolate*, n. 2.) »

Saint Ildefonse, archevêque de Tolède, qui repose dans la vieille basilique de cette ville appelée *El Cristo de la Vega*, et qui partage avec sainte Léocadie les hommages des Tolédins, possède une légende, peut-être moins fournie d'incidents que les légendes qui précèdent; mais la *Casuela* qu'il reçut de la Vierge, le culte qu'il lui rendit, sont

devenus un sujet inépuisable de commentaires, d'écrits, de sculptures et de tableaux. Saint Julien de Cuença, à qui la Vierge apparut aussi, mais seulement quelques heures avant sa mort, pour lui présenter une palme, symbole de la gloire éternelle; san Telmo, patron des marins espagnols et dont le culte sur le littoral méditerranéen a presque autant d'autels qu'il y a de matelots; saint Félix (Felin) et saint Narcisse, associés dans les mêmes hommages, et dont les miracles ont été décrits par Gaspar Roigy Yalpi; saint Odegar, Français d'origine, mort en 1137, canonisé en 1675, devenu le patron des Catalans; saint Ramon Nonat, autre patron, décédé en 1240, qui repose honorablement à Cardone; saint Eugène, évêque et patron de Tolède, assassiné à Saint-Denis, et dont les reliques, après une absence de 1468 ans, furent rendues à sa ville épiscopale qui les vénère profondément; saint Vincent d'Avila qui repose dans cette ville sous un tombeau datant de son époque; saint Pierre Arbues de Epila, l'un des patrons de Saragosse; deux frères arabes, saint Cécile et saint Tisiphon, martyrisés sous Néron, tiennent tous une place honorable dans les légendes espagnoles, comme dans l'histoire d'Espagne. Des traditions qui les concernent nous conviendront les pages de ce volume, si nous nous laissons aller à notre respect pour eux. Leurs légendes, traduction fidèle des sentiments, des pensées, des actes que leur a souvent prêtés l'imagination populaire, offrant, mêlées avec des faits réels, beaucoup de détails apocryphes dont l'examen ne saurait être sévère, portent l'empreinte du caractère national. C'est là qu'il faut aller chercher les types primitifs; c'est de là que l'art espagnol a tiré ses principales inspirations.

Parcourez les anciens monastères, visitez les églises et les musées, presque en tous lieux vous rencontrez la légende de quelque saint; vous la rencontrez pure, naïve, trop naïve peut-être; vous la voyez telle que la conçoit le peuple, telle qu'il la sent et qu'il l'aime. Cette légende, parfois, tapisse un vaste sanctuaire, colore un palais, anime ou caractérise une cité. Ainsi, allez à Valence, vous y trouverez à chaque pas Vincent Ferrer; vous le verrez volant dans les nuages comme l'ange de l'Apocalypse, costumé de vingt manières, passant de la vie pratique à la vie religieuse, de la vie religieuse à l'existence idéale. Impossible de bien comprendre l'école valencienne, impossible d'apprécier Ribalta,

si l'on ne connaît l'histoire d'un saint qui a donné tant d'occupation aux artistes nationaux! Dans une église de Valence, Ribalta l'a représenté prêchant; dans une autre église, il le montre malade, recevant la visite de Notre-Seigneur, qui arrive accompagné de plusieurs saints personnages; à l'église de Saint-Jean, Palomino, peignant la coupole, y a placé saint Vincent sous la figure de l'ange apocalyptique; Juanes et plusieurs de ses élèves ont aussi représenté le même apôtre. Il existe à Valence un autre saint Vincent, surnommé du Cap, dont la grotte existe *plaza de la Almoina*, et qui fut mis à mort dans Santa-Tecla, rue de la Mer. Quoiqu'on le regarde comme un des patrons de la ville, il s'en faut bien qu'il jouisse d'une réputation aussi grande que saint Vincent Ferrer. Plusieurs artistes, néanmoins, ont reproduit son image.

Santiago, sous le vocable duquel on a créé des collèges, bâti des églises, érigé des chapelles, consacré des villes, fut constamment invoqué par les guerriers sur les champs de bataille, par les pèlerins dans leurs voyages, comme le témoignent la *crux del campo* et les autels votifs d'une foule de localités différentes. Cette croix *del campo*, dite *humilladero*, petit temple en plein vent de construction mauresque, existe à trois kilomètres de Séville, route d'Alcala. Les voyageurs y remerciaient la Vierge et Santiago d'être arrivés sains et saufs, ou s'y rendaient pour faire provision d'indulgences.

L'effigie, la couleur, la livrée de Santiago, se multiplièrent presque autant que celles de la Vierge, et l'art fut appelé pour exprimer cette confiance révérencieuse. Pas une ville où ne soit représenté Santiago; pas un habile ciseau, pas une palette de maître qui n'ait reproduit ses traits, qui n'ait rappelé quelque acte de sa vie, quelque exemple de son intervention miraculeuse. Nous ne choisissons point dans la foule des artistes espagnols. D'eux-mêmes les plus grands noms viennent s'offrir : à Notre-Dame del Pilar, c'est José Ramirez qui traduit la vision du saint, quand il voit la Vierge apparaître pour lui

¹ Voyez *Vicente Justiniani*, vida de san Vicente, in-folio, Valladolid, 1852; *Francisco Diago*, vida y milagros de san Vicente, in-folio, Barcelona, 1600; — *Valdecabro*, historia de la vida maravillosa de san Vicente, in-4, Madrid, 1740; *D. Tomas*, vida y milagros, in-folio, Valladolid, 1775.

prescrire d'élever une église; dans la cathédrale de Séville, *capilla de Santiago*, c'est Juan de la Roelas qui représente le saint monté sur un blanc coursier, frappant, terrassant les Maures à Clavijo; dans une belle église de Daroca, dédiée au même patron, c'est la même bataille rendue par Ambrosio Plano; dans la petite mais somptueuse église d'Almagnèse, non loin de Valence, plusieurs tableaux de Ribalta traitent divers épisodes de la légende de saint Jacques. Ses effigies les plus anciennes se trouvent à la cathédrale de Santiago. L'une d'elles, très-petite, porte une auréole formée de rubis et d'émeraudes; l'autre, qui date de 1188, tient de sa main gauche le bourdon et la gourde du pèlerin. L'expression en est simple, pleine de sentiment et de naïveté.

A quelque grande église qu'on s'adresse en Espagne, on est toujours sûr d'y trouver l'art interprétant quelque légende indigène; à San Vicente d'Avila sont sculptés, autour d'un catafalque du treizième siècle, les principaux actes du saint; à Girone, dans la collégiale de Saint-Félix (San Félix), des bas-reliefs exécutés en 1328, autour du tombeau de l'évêque san Narciso, rappellent les circonstances principales de sa vie; à la Seu de Saragosse repose san Pedro Arbues de Epila, qui fut massacré le 15 septembre 1495, devant le maître-autel, par Vidal Duranso. Le sculpteur José Ramirez a représenté le saint agenouillé, sous un baldaquin, en marbre noir salonique, décoré de flammes blanches et de lampes d'argent; et Francisco Ximenès, de Taragone, a fait pour la même chapelle (*capilla Maria la Blanca*) des peintures relatives au même sujet. A Cuença, saint Julien est représenté sur un bas-relief d'environ deux mètres de hauteur, au moment où la Vierge le visite à son lit de mort. Il existe dans la même chapelle d'autres bas-reliefs modernes qui rappellent le baptême et les occupations du saint, faisant des paniers pour vivre. Ces sculptures sont de Francesco Vergara: il les fit à Rome et les signa de la manière suivante: *Franciscus Vergara, academicus romanus*, an. M DCC LVIII. L'autel a pour décoration quatre superbes colonnes de marbre vert: trois figures en marbre blanc, la Foi, l'Espérance, la Charité, forment son pinnac. A Madrid, dans l'église paroissiale de San Andres, une vieille statue en bois représente saint Isidore avec son costume traditionnel. On ignore le nom de l'artiste

habile qui l'a faite; mais les tableaux qui décorent cette chapelle sont de Carréno et de Rizzi, peintres médiocres. Entre autres scènes attachantes pour les Madriléniens, comme pour tous les Espagnols, on voit Alonso VIII frappé de surprise quand il reconnaît, sous les traits de san Isidro, ceux du paysan qui guidait ses phalanges à la bataille de Navas de Tolosa.

La physionomie de san Fernando, reproduite par beaucoup de peintres, ne l'a pas toujours été d'une manière très-heureuse; ceux-ci n'en ayant compris que l'expression vulgaire, ceux-là s'étant abandonnés beaucoup trop à l'idéalisme. Au dix-septième siècle, Pacheco a fait pour la cathédrale et pour la salle capitulaire de Séville deux portraits de ce saint roi. A San Clemente existe un portrait du même prince par Valdès, sans compter bon nombre de médiocrités éparses dans la même ville, ou dans les autres parties de l'Espagne.

Saint Ildefonse n'a guère eu de plus heureuses chances que saint Fernando; il n'a point inspiré de chef-d'œuvre, même sous la palette de Murillo, qui, traitant le miracle de la *Casuela*, reproduisit seulement une des mille idéalités originales qui remplissaient sa tête. J'ai vu ce tableau dans le musée de Madrid, n° 326: la Vierge, entourée d'anges au milieu des nues, assise sur un trône, assistée d'une suivante, donne à l'archevêque la célèbre chasuble, qu'il a l'air d'acheter de confiance d'une jolie marchande de la Chaussée-d'Antin. Comme dessin, comme disposition, comme couleur, la toile de Murillo mérite néanmoins de figurer d'une manière distinguée dans une collection royale. Le même sujet avait été peint en 1511, dans la salle capitulaire de Tolède, avec plus de verve et plus de naïveté rêveuse que n'en a montré Murillo. Nous avons vu cette fresque, mêlée à d'autres fresques non moins curieuses, dont nous parlerons ailleurs. Dans la même cathédrale, *capilla de la Piedra*, se produit en marbre le miracle de la *Casuela* sous la main d'un sculpteur du seizième siècle. Le vaste cloître de cette église, peint à fresque, il y a cent ans, par Bayeu Maella, artiste médiocre, représentait presque toute la légende de saint Eugène et de sainte Léocadie. Malheureusement plusieurs de ces tableaux se sont effacés par l'action du salpêtre et par suite de la négligence qu'on a mise dans leur entretien.

Les grands artistes, tels que Gallegos, Berruguète, Alonzo Cano, Ribéra, ceux surtout qui ont moins suivi leur sentiment personnel que la lettre des légendes, et qui ont travaillé dans l'intention d'être compris par la multitude, se sont conformés au caractère national. Soit qu'ils aient traité des personnages indigènes, soit qu'ils aient emprunté leurs sujets aux calendriers des autres nations, le type espagnol se distingue presque toujours dans les poses, dans les airs de tête, dans l'expression. Nulle part je n'ai vu plus d'ascétisme que dans certaines figures d'Alonzo Cano, nulle part je n'ai rencontré ni plus de souffrances physiques que chez les martyrs de Ribéra, ni plus de cruauté que chez ses bourreaux. Ils ont tenu grand compte des légendes, et quand il leur arrive de forcer la nature, d'exagérer l'expression, il faut, avant de les condamner, se pénétrer de la vulgarité d'exigences dont les circonvenaient ceux qui commandaient les œuvres d'art.

XVII

CATALOGNE

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazon,
C'est là qu'il faut s'asseoir....

ALFRED DE VIGNY.

Caractère général, ressources territoriales et industrielles de la Catalogne. — Barcelone, son aspect, sa population, ses monuments anciens et modernes, ses promenades. — Le mont Joui. — Costume catalan. — Barcelonnette. — Animation de Barcelone le jour de l'an, le jour de Noël, le 12 février et pendant le carnaval. — Etablissements scientifiques, littéraires, industriels. — Détails rétrospectifs. — Concours de poésie auxquels prend part Cervantès. — Introduction et prospérité de l'imprimerie barcelonaise. — Chemin de fer de Barcelone à Mataro. — Physionomie de Mataro. — Physionomie, histoire de Gironne. — Physionomie, histoire de Figuières et de Roses. — Physionomie, histoire de Vich, Urgel, Solsona, Cardona, Manresa, Villa Franca del Panades et Heus. — Tarragone; son importance dans l'antiquité, ses nombreuses inscriptions, ses ruines, ses édifices. — Le tombeau de Scipion. — L'aqueduc ou Pont du Diable. — Lerida; ses souvenirs antiques comparés à sa décadence. — Promenade au Mont-Serrat.

De tout ce que peut donner le ciel, rien ne manque à la Catalogne; elle a de vastes plaines, des terrains inclinés, des sommets abrupts; elle possède des fleuves et des forêts; elle peut sourire à l'orient et se baigner dans la Méditerranée; ses villes sont des villes militaires, industrielles, épiscopales; ses monuments résument un long passé; ses actifs habitants lui préparent un long avenir; elle semble résumer le Nord et le Midi, et sur sa croupe de géant apparaissent deux merveilles, le Mont-Serrat et le Mont-Cardone.

Cardone renferme une carrière de sel natif inépuisable. Il s'y présente sous mille teintes différentes; de sorte qu'à l'apparition du soleil, on dirait une de ses montagnes de diamants, de rubis et d'émeraudes dont les contes arabes présentent la séduisante image. De ce sel on fabrique des vases de toutes formes, des fruits, des hottes, des bustes.

Le Mont-Serrat porte dans les nues d'immenses découpures grani-

tiques, qui lui donnent l'air d'un échiquier avec lequel joueraient d'invisibles esprits. Il forme un pays ayant ses collines, ses vallées, ses indigènes, ses produits, son culte, son histoire. En parcourant les roches menaçantes qui le dominent, on s'étonne de rencontrer, au milieu de toutes les apparences d'un chaos, des vallons délicieux et des eaux limpides dont les cascades troublent seules le silence du désert. Autrefois soixante moines y vivaient pieusement sous la règle de saint Benoît; une Vierge, qu'on a transportée depuis 1835 de l'ancien monastère à l'église d'Esparraguera, était l'objet de nombreux pèlerinages; pratiques pieuses qui chaque jour déclinent avec les souvenirs auxquels chacune d'elles se rattachait.

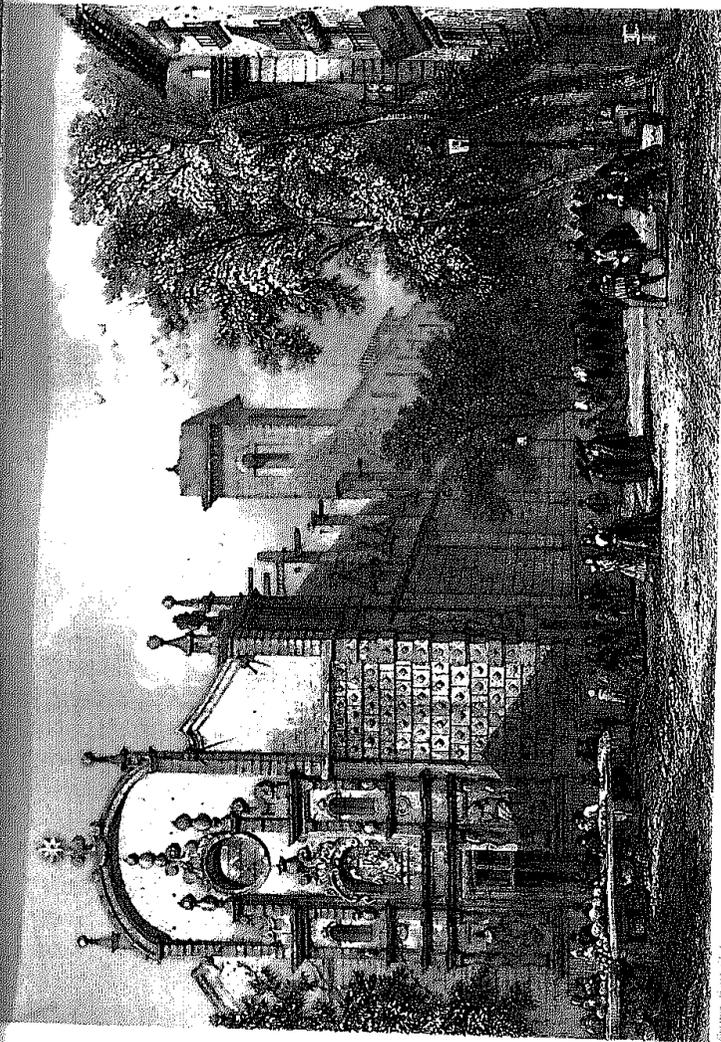
Malgré son importance, la Catalogne n'a que deux routes : 1^o la route d'Amposta à Perpignan, qui, après avoir traversé Tarragone, Villafraanca, Barcelone, Mataro, monte vers Hostaltich, Gironne et Figuières; 2^o la route de Saragosse à Barcelone, par Lerida, Cervera et Molins del Rey. Divers chemins vont de Tarragone à Reus, Cervera, Solsona, Urgell; de Barcelone à Manrèsa et de Barcelone à Vich; mais les mulets seuls peuvent les suivre. Ils sont presque tous impraticables aux voitures.

BARCELONE.

« Barcelone, séjour de la courtoisie, asile des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes vaillants, refuge des offensés, centre commun de toutes les amitiés sincères, ville unique par son site et sa beauté. »

Don Quichotte, II^e partie, chap. LXII.

Sans contredit c'est la ville la plus commerçante, la plus riche, la plus animée et la plus belle de toute l'Espagne. La Rembla, cours planté de quatre rangées d'arbres, ressemblant beaucoup aux boulevards parisiens, sépare la vieille ville de la ville nouvelle et communie avec une autre promenade, dite la Muraille de mer. Elle possède un port très-vaste, dont l'ensablement progressif a rendu nécessaire la construction d'une jetée qui permet aux petits navires de tenir à l'ancre en vue du port. Une enceinte murée, bordée de fossés profonds, con-



LA REMBLA.

BARCELONE.

stitue le réseau défensif de Barcelone; une citadelle, située à la pointe nord-est du bassin occupé par la ville; un fort, le fort Monjouï, construit sur le sommet d'une montagne riveraine de la mer, peuvent contenir une garnison de neuf à dix mille soldats. « Le mont Jouï, dit M. P. Menière, est là, menaçant; il dépasse de toute la tête cette pauvre ville qui s'étend au bord de la mer. Ce grand croquemitaine la regarde d'un œil sournois, tout prêt à lui envoyer une grêle de boulets, sans l'informer à l'avance si les susdits écraseront les malades, les enfants au berceau, les jeunes filles qui rient au soleil et qui chantent en jouant¹. » Oh! la belle chose que les citadelles; la belle chose qu'une guerre civile et qu'un régent signalant à la lueur des flammes la sanglante autorité du sabre!... Presque partout, on ne voit que rues étroites, tortueuses, rendues sombres par l'élévation des maisons; aussi l'édilité prévoyante a-t-elle apposé l'inscription suivante sur l'angle d'une quantité de rues dont l'accès se trouve interdit aux voitures : *De orden del gobierno, se prohibe la entrada de carruagas y cabaleras en este portico, bajo la multa de 8 pesetas.* Il existe néanmoins des rues fort larges, bien pavées, dallées, ayant des trottoirs. Elles sont construites depuis peu d'années et se nomment la Carrera Ampla, la Puerta Ferissa, la Rura de San Juan, la rue del Conde del Assalta, la plus belle de toutes, qui se dirige en ligne droite du rempart à la Rambla. Au voisinage du palais de la reine, quartier moderne, il y a des maisons avec arcades sous lesquelles s'abritent les promeneurs quand un ardent soleil rayonne avec force. C'est aussi le refuge des bouquinistes, des boisseliers, des vendeurs d'eau, et de quelques marchands ambulants. Dans les petites rues, les toitures se touchent, pour ainsi dire; d'un balcon à l'autre on peut se donner la main. Il en résulte beaucoup de cordialité parmi les habitants, beaucoup de rapports faciles, intimes entre les deux sexes, et beaucoup d'ombre. Depuis peu, différentes places plantées d'arbres ont remplacé des monastères, dont les constructions élevées nuisaient au libre parcours de l'air. Autrefois on

¹ Dans le cours de cet ouvrage, nous aurons plusieurs fois l'occasion de citer un *voyage en Espagne* fait en août et septembre 1846, par M. le docteur P. Menière, et dont il a bien voulu nous communiquer le manuscrit, avec autorisation d'y puiser.

comptait dans Barcelone quatre-vingt-deux églises, vingt-six couvents d'hommes, dix-huit couvents de femmes, et quantité d'autres maisons religieuses, édifices qui tous ont subi des transformations plus ou moins notables. A la porte de l'Ange, à la porte Neuve, à la porte de la sainte Madone, à la porte Saint-Antoine règnent de magnifiques allées d'arbres, d'agréables et de frais jardins, parmi lesquels se distingue le jardin *del General*. Quelques monuments en marbre et en bronze se trouvent disposés çà et là sur les promenades; mais ils sont tous d'une exécution fort médiocre. En somme, « la ville est d'une propreté très-remarquable, je n'ai pas aperçu, dit M. Menière, l'immondézaio des Romains. Nulle part on n'a écrit sur les murs, « il est défendu de faire ou de déposer, etc. » et cependant; le respect public pour l'œil et pour le nez des passants se trouve porté à tel point, que je ne me rappelle pas avoir constaté une seule infraction à cette règle de civilisation. Il y a de quoi faire honte aux Parisiens; et nous qui sommes si fiers de nos usages, nous devrions bien imiter en cela les Barcelonnais. Ici point de croix sur les murs des églises, avec les mots *respecto alla casa di Dio*, recommandation, hélas! tout à fait inutile en Italie, tandis que le bon goût des Espagnols s'abstient d'actes si blâmables¹.

Une population de deux cent mille habitants, une garnison nombreuse, quantité d'étrangers, surtout anglais et français, beaucoup de campagnards venus de tous les points de la Catalogne, donnent à la ville de Barcelone la plus grande animation. Elle est la résidence du capitaine général, de l'intendant politique, le siège d'un audencier dont la juridiction est étendue, d'un gouverneur civil et militaire, d'un évêque, etc.

Quelques restes d'aqueduc, quelques débris mutilés, réunis en collection par l'Académie des bonnes-lettres, le pied d'une statue colossale sur la *Gefatura Política*, un pavé en mosaïque dans l'église de San Miguel, deux tours du palais épiscopal, voilà ce qui reste de la cité de Barca et du *Mons Jovis* des Romains. Le moyen âge, au contraire, y respire encore à chaque pas, principalement dans les édifices religieux.

¹ Manuscrit etc.

La cathédrale ou la *Seu*, les églises de Saint-Michel, de Sainte-Marie occupent l'emplacement d'anciens temples; plusieurs autres sanctuaires datent aussi des premiers siècles de l'ère chrétienne et présentent les caractères distinctifs de l'architecture catalane appliquée aux monuments religieux: toiture presque plate, tours polygonales.

D'élégants piliers; une colonnade semi-circulaire joignant le maître-autel; une crypte; un immense retable fait d'une pierre à nuance sombre, avec arcature ogivale, chapiteaux et corniches dorés; des chapelles de marbre nichées sous un système d'arcature du même genre occupant le chevet; un vaste fronton inachevé; des vitraux de couleurs; des cloîtres ornés de peintures, garnis de tombeaux analogues aux tombeaux de l'intérieur du temple: voilà l'ensemble de la basilique épiscopale, commencée en 1298, pour remplacer celle qu'avait bâtie Ramon Berenguer I^{er}. Ce prince et sa femme reposent près de la sacristie. Leurs tombeaux furent restaurés en 1543.

Des sculptures d'une exécution ferme et noble; des statues d'un beau style qui remontent aux quinzième, quatorzième, treizième et douzième siècles; des peintures anciennes à type espagnol qu'on aperçoit dans le cloître donnent à cette cathédrale un rang distingué parmi les monuments historiques. On y voit également différentes effigies, différents symboles de corporations industrielles, cordonniers, tailleurs, barbiers, orfèvres, etc.

Une des choses qui nous ont le plus frappé dans l'intérieur de ce noble sanctuaire, ce sont les *ex-voto* appendus à quelques chapelles. La plupart présentent l'image, modelée en cire, des organes malades pour la guérison desquels on intercede tel ou tel saint. J'ai vu quantité d'yeux, ce qui indiquerait des ophthalmies fréquentes. Il en est même qui sont en bronze argenté, en argent, en vermeil. J'ai vu aussi des seins, sans doute de quelque bonne mère dont le lait se tarissait; mais chacune y aura mis son grain de coquetterie, car l'image a l'aspect le plus ferme et le plus séduisant. Je doute qu'une glande mammaire épuisée présente jamais cette tournure, et j'appelle du fait, non pas aux dames de Barcelone, mais à leurs voisines. « Il y a vraiment de quoi faire un cours de médecine pratique en examinant les *ex-voto* suspendus dans les églises. J'ai pu étudier un beau cas de chirurgie: un énorme

Lancaster, gouverneur général, y fit beaucoup d'embellissements et planta des allées de peupliers et d'ormes qui se prolongent jusqu'à la porte de France. Le Paseo-Nuevo, plus solitaire que la Muelle, n'en est peut-être que plus agréable.

Une route escarpée, arrosée par la mer, conduit au Montjoui. Elle est plantée d'arbustes, d'oléandres et d'aloès, garnie de maisons de campagne, de jolis jardins, et donne sous les canons de la citadelle. A mesure qu'on monte, l'horizon s'agrandit. L'œil, par un temps clair, peut apercevoir les îles Baléares. Cette promenade devient surtout vivante le dimanche. Il s'y fait alors un étalage considérable d'oranges, de cerises, de fraises, de gâteaux, de sardines et de chevrettes; on y voit, assis par groupes, des familles buvant au *poreau*, dansant au bruit des castagnettes ou de la guitare à double corde. Quoique la mise française ait depuis vingt-cinq ans bien modifié la mise indigène, on distingue encore parmi les femmes beaucoup de jupons en coton de couleur, des corsets de soie, des tabliers de fine toile rayée, des bas de soie flammés de laine ou de tricot, des souliers jaunes, des réseaux de soie de différentes couleurs laissant flotter leurs franges au milieu du dos, et de grandes boucles d'oreilles avec des perles ou des pierres fausses. Les hommes portent des gilets de *moncheste* ou de satin de toute couleur, des culottes très-courtes, de grands réseaux noirs, des bonnets de laine rouge, des écharpes rouges ou bleues, d'énormes chapeaux à trois cornes dont les angles sont échancrés. Les classes inférieures ne marchent guère qu'avec des *alpargatas* ou souliers de chanvre.

Hommes et femmes, par leurs muscles, leur attitude, leur physionomie, leur taille annoncent une constitution robuste. Ils ont des mœurs qui, d'abord orientales, puis mêlées d'italianisme et de germanisme, se rapprochent, plus peut-être qu'en aucune autre partie de l'Espagne, de nos mœurs françaises. Les femmes s'habillent presque toutes à la française pour se rendre au spectacle, en soirée, à la promenade; leur mantille du matin rappelle la mantille italienne; elles affectionnent les couleurs tranchées. Leur teint est plus blanc, leurs cheveux et leurs yeux sont moins noirs que ceux des Valenciennes.

Le faubourg submarin, appelé Barceloneta, qui regarde le port, et qui fut construit en 1755-1775, par le marquis de la Mina, pré-

sente de petites maisons basses, construites en pierres ou en briques, peintes à leur façade, disposées toutes en ligne droite et habitées par une population maritime dont le chiffre atteint, dit-on, aujourd'hui quinze mille âmes. Le commerce de Barceloneta a pour objet principal la marine.

Il faut voir Barcelone le jour de Noël ou le jour de l'an. Alors on y danse presque partout; on s'y régale d'une espèce de gaufres appelées *nuelas*, et de gâteaux d'amandes très-renommés qu'on nomme *turrones*. C'est une semaine d'ébats joyeux; c'est l'annonce des fêtes d'hiver qui vont se succéder jusqu'au carnaval. La première de ces fêtes a lieu le 17 janvier, en l'honneur de san Antonio Abad, le patron des bas Catalans. Une grande procession de muletiers et d'ânes, connus sous le nom de *tres tonés*, se fait trois fois autour de l'église où sont les reliques du vénérable patron. Les muletiers portent un costume traditionnel; les ânes sont ornés de pompons, de clochettes et de draperies.

Le 12 février, on célèbre l'anniversaire du martyr de sainte Eulalie, regardée comme la protectrice de Barcelone. La population tout entière y prend part. Elle se rend à Sarria, y dine sur l'herbe et se livre, pendant toute la nuit, aux plaisirs de la danse, du jeu de bagues ou de paume. Toutes les grandes fêtes de l'Église et des autres patrons, car la province et la ville en ont plusieurs, font naître des processions très-bizarres où les jeunes gens cheminent précédés, suivis de musiciens en costume d'oiseaux, de guerriers du moyen âge, de musulmans enchaînés. La Vierge, richement habillée, est de presque toutes les processions.

Au carnaval, une animation extraordinaire agite la Rambla, devenue le Corso des masques. On se croirait à Venise, on s'y croirait surtout le premier dimanche de carême, quand un millier de jeunes gens costumés vont à la Puerta del Angel faire les funérailles du mardi gras.

Barcelone possède tous les établissements scientifiques, littéraires, industriels, toutes les institutions d'utilité publique qui, d'une grande cité, font un foyer d'intelligence active. Elle a une académie de belles-lettres, une académie de médecine, une université, une école de médecine et une école de pharmacie, une académie d'histoire, une académie de jurisprudence, une école de beaux-arts, une bibliothèque publique

fort nombreuse, un musée auquel il ne manque que de bons tableaux, une société philharmonique, des hôpitaux considérables, une maison de charité fondée en 1799, une maison de détention établie sur une large échelle, un hôtel des monnaies, un arsenal, une fonderie de canons, une salle d'armes, etc.

Indépendamment du commerce maritime, cette ville a presque le monopole de plusieurs fabrications sans rivales en Espagne, quoique très-imparfaites encore. La grosse orfèvrerie, l'imprimerie, les tissus de coton, la mercerie lui procurent des revenus considérables; mais elle prend un caractère de langueur et de tristesse aussitôt que la mer est fermée à ses vaisseaux. Autant elle est brillante et joyeuse lorsque son négoce va bien, autant elle est triste et désespérée aussitôt qu'elle n'est plus libre de prendre son essor. Ses navires, veufs de matelots, se balancent tristement dans la rade. Les quais, les places, les rues, les grandes manufactures ne retentissent plus des chants de fêtes qu'aux jours prospères on entend chaque matin et chaque soir. La misère remplace l'air joyeux que vous remarquez aujourd'hui partout. Aux premières lueurs d'espérance, la vie se ranime; une ardeur nouvelle s'empare de chacun; le luxe d'hier est dépassé, la vanité, l'orgueil des négociants redouble, l'or reprend son cours...

L'histoire de Barcelone se rattache, on le conçoit, à tous les événements principaux de la Péninsule, soit que cette ville ait accepté l'impulsion, soit qu'elle-même l'ait donnée. Fondée 230 ans avant l'ère chrétienne, elle a passé successivement des Carthaginois aux Romains, des Romains aux Goths, des Goths aux Francs sous Charlemagne. Prise en 926 par les Arabes, reprise par les Français qui l'ont possédée comme vassale jusqu'en 1258, elle rentra dans la possession de la couronne de Castille, et retomba au pouvoir des Français, en 1697, 1714, 1808. Désolée, en 1821, par la fièvre jaune, elle fut témoin du dévouement courageux des Mazet, des Roche, des Parisot, médecins français accourus pour étudier et maîtriser le fléau. Nous l'occupâmes militairement de 1823 à 1827. Insurgée en 1842-1843, elle éprouva tous les malheurs qui peuvent accompagner une guerre civile.

La réception de don Quichotte à Barcelone, la description d'une fête maritime dont il est l'objet; le caractère de son hôte, don Antonio

Moreno; la manière dont le traite cet aimable amphitryon; l'anecdote d'une tête de bronze, chef-d'œuvre de mécanique; le tableau d'un intérieur d'imprimerie où se rend le chevalier de la Triste-Figure, donnent une idée curieuse de cette ville à l'époque de la renaissance. On y fabriquait des armes excellentes, des pistolets renommés appelés *pedreñales*; on y faisait des joutes auxquelles se rendaient quantité de gentilshommes. « Vous pourrez montrer là votre valeur, dit Geromino. — C'est mon intention, répliqua don Quichotte. » (II, ch. LX.)

L'imprimerie s'introduisit à Barcelone en 1475. Nic. Antonio affirme connaître le traité *De Epidemia et peste* de Yalescus de Tarente, portant le nom de cette ville. Les années suivantes, on y voit établis Nicolas Spindeler le Savoyard, et Pierre Brunus ou Bru, associés en 1478-1482; ensuite Bru, imprimant seul, de 1482 à 1501; Pierre Posa, prêtre catalan et le Savoyard Pierre Bru, associés; puis Posa, imprimant seul depuis 1482 jusqu'en 1494. Il eut pour rivaux Pierre Michael Miguel, citoyen de Barcelone, dont nous connaissons plusieurs œuvres, de 1491 à 1499; Pierre Vendrell (1484); Jean Baro (1493); Jean Rosenbach, de Heidelberg (1493-1526); Jacques Gumiël, Castillan (1494-1497); Jean Luchner, Allemand (1495-1498), etc.

Cette liste d'imprimeurs, déjà longue, n'est cependant pas complète: elle suffit pour donner une idée du mouvement intellectuel, du commerce des livres à Barcelone. Entre autres ouvrages curieux publiés dans cette ville au quinzième siècle, nous citerons un *Quinte-Curce* en langue limousine. Le couvent du Mont-Serrat, les villes de Lérida, Gironne, Tarragone, possédaient également une imprimerie florissante.

Beaucoup d'hommes distingués sont originaires de Barcelone; le peintre P. Cuquet (1594-1666); J. Sauveur de Calvo, dit le Brave Capitaine (1623-1690); le pharmacien Carbonell, professeur lucide dont j'ai suivi les cours de chimie en 1824-1825, à l'école de la Lonja, et dont je me rappelle avec gratitude l'affectueuse complaisance.

Barcelone est une des villes qui, dans mon imaginative de jeunesse, occupent la plus large place. J'y ai vécu huit mois, logé militairement *calle de los Mercadores*, chez la veuve d'un riche négociant, madame Montfort, brave et digne femme, ayant un fils aîné et un fils plus jeune dans les affaires, un autre fils étudiant le droit à l'université de Sala-

manque, et deux demoiselles non mariées, dont une légèrement incommodée mais jolie, personne aussi bonne que spirituelle et sensée; et une brue, madame Montfort, fort bien conservée, quoiqu'elle eût une fille de douze ans, mademoiselle Mercedès, qui promettait pour l'avenir. Il n'est sorte d'honnêtes procédés, de soins attentifs dont je n'aie été l'objet dans cet hospitalier *quarto*. Mes aimables hôtesses étaient un peu musiciennes. Elles réunissaient leurs parents, leurs amis intimes au nombre desquels on voulait bien m'admettre, et peu de semaines se passaient sans qu'il y eût *tertulia*. L'hôtel, extrêmement vaste, ayant plusieurs salons, se trouvait, au reste, très-bien disposé pour cela. Je ne pouvais aller chez moi sans traverser le salon d'attente; et comme la porte qui communiquait au salon de conversation demeurait constamment ouverte, je n'aurais pu même, sans inconvenance, me borner à saluer et passer outre. J'étais donc devenu membre de la famille. Mon petit appartement, muni d'une fenêtre assez large avec balcon, au premier, dominait une grande place, et j'avais en vis-à-vis un couvent de carmes très-nombreux, dont les voix retentissantes et les cloches babillardes brisaient chaque matin la chaîne de mes rêves. Des rêves de vingt ans; c'est un tissu d'or et de soie.....

La société la plus joyeuse, la plus aimable, animait alors Barcelone; madame la duchesse de Frias, éminemment belle, y tenait le sceptre du bon ton. Le capitaine général, petit vieillard très-vif, portant sur sa tête le duvet aristocratique du dernier siècle, donnait des fêtes charmantes, auxquelles répondait le comte de Reizet, notre général en chef, par des fêtes non moins belles. Le consul d'Angleterre recevait aussi fort bien. Pour généraux subdivisionnaires nous avions le général Castellane, dont le nom a grandi depuis; le général Rapatel, mort l'année dernière à Paris; pour intendant militaire le baron de Sermet. Entre tous les hauts fonctionnaires existait une harmonie parfaite qui, rejaillissant sur les subordonnés, rendait fort douce l'existence de chacun.

Ce fut pendant mon séjour à Barcelone que le célèbre docteur Chervin, l'anti-contagionniste, traversa cette ville. Notre corps médical lui donna un dîner splendide, et je me rappelle avoir absorbé, au profit de mon amour-propre, une partie des honneurs de la soirée, moyennant quelques complaisances de circonstance dont la jolie voix d'un pharmacien,

M. Arverse, a fait tout le mérite. Mais en voilà beaucoup trop sur mes impressions passées. Je ne me serais pas permis d'y arrêter le lecteur, si l'hommage d'une sincère gratitude ne s'entremêlait point à l'expression des souvenirs.

Depuis la rivière de Bazo jusqu'au Llobregat, et dans un rayon d'environ quinze kilomètres, les environs de Barcelone sont agréables, couverts d'une infinité de jolies campagnes appelées *torres*. Derrière la ville, sur une colline, se trouve Sarria, village fort gai, composé d'une foule de jolies maisons peintes à fresque avec terrasses plantées d'arbres. Beaucoup de filets d'eau l'arrosent; mais telle est la nature sablonneuse du sol, que pour s'y rendre on suffoque de poussière pendant l'été. Les promenades sur mer, les bains le long du littoral, les excursions qui se font en tartane, le voyage de Barcelone à Mataro par le chemin de fer sont les distractions habituelles des Catalans. Chaque jour deux mille voyageurs sillonnent cette voie, et le dimanche elle en transporte cinq ou six mille¹.

MATARO.

Mataro est bien digne d'intérêt : colonie grecque dont les descendants actuels, les femmes surtout, offrent encore le type, cette ville passe pour avoir été l'*Illuro* de Ptolémée et de Pomponius Mela. Elle occupe une petite plaine fertile, ceinte de montagnes boisées. La partie ancienne, ayant encore ses murailles, ses portes, pose sur une éminence, tandis que la partie moderne, mieux percée, mieux ouverte, s'étend jusqu'à la mer et présente de larges rues. Des peintures à fresque en décorent presque toutes les maisons. Elle a deux vieilles églises où se trouvent divers débris d'antiquité romaine et byzantine. Mataro, relativement à Barcelone, tient le rang de Roubaix relativement à Lille. On y fabrique des indiennes, des dentelles, des cotonnades, de la bonneterie, des étoffes de soie, des toiles à voiles, du cuir, des dentelles, du savon, et généralement tout ce qui peut concerner la marine. Sa

¹ Consultez : Fr. de Diago, *Historia de los condos*, in-folio, Barcelona, 1603; Juan de Diaz Lopez, *Tropeos y antigüedades*, in 4, Barcelona, 1630; Sauri, *Guía en Barcelona*, 1818 et ann. seq., etc.

population augmente d'une manière notable; elle n'a guère moins de vingt mille âmes.

GIRONE.

En suivant le littoral, on rencontre Arenys de Mar, Cabella, Tordera, Blanis, petites villes riantes, animées, dont presque tous les hommes sont pêcheurs ou marins, et dont les femmes tricotent ou fabriquent de la dentelle; puis on atteint Girone, ville guerrière, située sur le versant d'une montagne escarpée, au confluent du Ter et de l'Oña. Deux forts la défendent, et des ruines amoncelées sur son territoire attestent les luttes de la France avec l'Espagne. Le dernier siège qu'elle soutint dura dix-neuf mois. Il fallut, pour que Girone se rendit, qu'elle eût sept brèches à ses murailles, et que sa garnison fût réduite de quatorze mille à quatre mille. Les Français perdirent au moins quinze mille hommes. Girone n'est ni beau, ni commerçant, ni bien peuplé, car on y compte à peine huit mille habitants. L'ancien couvent des capucins possède un bain mauresque d'une délicatesse architecturale remarquable. C'est un pavillon fort léger qui a pour base un stylobate octangulaire. — La collégiale de Saint-Félix (*San-Félix*), ancienne forteresse, flanquée de dix tours polygonales, incrustée de bas-reliefs romains, remplie d'inscriptions du moyen âge, contient les restes de san Narciso et de san Félix. Le tombeau de ce dernier paraît être du quatrième siècle, époque où il mourut. — La cathédrale, reconstruite en 1316, hissée sur un plateau très-élevé auquel conduisent quatre-vingt-six marches, se compose d'une seule nef. On y voit des figures émaillées et des sculptures du onzième siècle. Les tombeaux de Ramon de Berenguer II et de sa femme Ermendis datent de 1058. La sacristie renferme encore quelques richesses, et la bibliothèque chapitrale des manuscrits dignes d'intérêt.

Le triangle militaire formé par Girone, Roses et Figuières, existait déjà du temps des Romains. Le temple de Vénus, d'où les prêtresses n'avaient qu'à tendre la main pour recevoir leur divinité sortant du sein des flots, n'empêchait pas Mars et Neptune de commander souverainement dans Roses. A Figuières régnait Hercule. La citadelle, bien qu'elle soit d'érection récente, semble vouloir y perpétuer son souvenir. Cette superbe

citadelle, dédiée à san Fernando, construite en 1788, est digne des plus belles créations du peuple-roi. De forme pentagonale, taillée dans le roc, elle résume les principes de Vauban. Tous ses bâtiments sont à l'épreuve de la bombe et ses avenues minées. Elle peut contenir une garnison de seize mille hommes, possède un arsenal, une salle d'armes, un hôpital, une église, et se suffit conséquemment à elle-même. Tombée, en 1808, au pouvoir des Français, les Espagnols la reprirent en 1811. Le 19 août nos troupes s'en emparèrent de nouveau et l'occupèrent jusqu'en 1814. Le 29 septembre 1823, après un blocus de trois mois, l'armée, sous les ordres du maréchal Moncey, s'en fit ouvrir les portes. Située au point central des communications de la France et de l'Espagne, cette forteresse, comme le remarque judicieusement un voyageur, devrait être la clef de la frontière; mais il n'en est rien, et les Espagnols disent, avec beaucoup de sens, qu'ils n'ont qu'en temps de paix leur clef dans la poche.

En sortant de Figuières pour gagner la France, on traverse une plaine fertile, puis des gorges sauvages; cinq ou six fois on franchit le Llobregat, et, après environ trois heures de marche, on arrive à la Jonquera, village frontière, renommé pour sa fabrique de bouchons.

« J'ai examiné les ouvriers qui ramollissent les grandes planches formées par l'écorce de ces beaux chênes verts qui recouvrent les montagnes voisines, ceux qui les divisent en carrés de dimensions diverses, ceux qui les taillent et leur donnent la forme définitive. La lame au moyen de laquelle s'opère cette manœuvre dernière est très-large, d'un tranchant très-mince, et elle est fixée d'une manière fort ingénieuse sur un petit établi. Le morceau de liège fait sa révolution contre ce tranchant qui enlève le superflu, et le bouchon sort de ce contact avec le calibre qui lui convient. Cela se fait très-rapidement, et un bon ouvrier peut fabriquer un grand nombre de ces bouche-trous dans sa journée. D'autres personnes les choisissent, les classent en différentes grandeurs, et ce produit est exporté en France. C'est un accessoire obligé de la vigne et des verreries perfectionnées. Les bouteilles blanches et minces de l'Italie se passent très-bien de bouchons; les autres en peau de boue de l'Espagne n'en ont pas besoin; la bière des pays du Nord se boit en pots, en cruches; c'est donc plus particulièrement en France que l'on

consomme le produit de la fabrique de Jonquera; et il me semble que cette petite considération devrait nous mériter toutes ses sympathies. Le bouchon dépend de la bouteille et réciproquement, sous certains rapports, la bouteille a droit aux égards du bouchon¹. »

Vingt kilomètres, pas davantage, séparent Figuières de la ville de Roses qui peut en être regardée comme le port. Une ligne de cette longueur, convenablement fortifiée, serait imposante et fermerait la Catalogne. Ces deux points se lient dans l'histoire par une solidarité d'actions réciproques que leur position commande; il faudrait qu'ils s'y liassent désormais d'une manière indissoluble, et que les opérations savantes des Pérignon, des Reille, des Souham, des Gouvion Saint-Cyr, servissent au tracé du système défensif que réclame contre nous la sécurité du royaume.

VICH.

Quel voyageur, même inspiré d'une manie archéologique inguérissable, s'avise d'aller à Vich! Aucun. On regarde cette ville comme perdue dans les rochers, comme enterrée dans les ravins : cependant elle a ses titres à la considération publique; elle se flatte d'être l'ancienne *Auzona*, ville romaine rasée par les Maures et rebâtie en 798; elle fait remonter à l'année 880 la fondation de son évêché. Aucun monument architectural n'offre une date aussi reculée. La cathédrale, d'une vieillesse déjà fort respectable, n'a reçu le baptême qu'en l'année 1038, des mains de l'évêque Oliva, et beaucoup d'additions lui ont été faites au commencement du quatorzième siècle, par le sculpteur catalan Berengario Portoll. Deux fois les Français se sont rendus maîtres de Vich. Cette ville a considérablement souffert des troubles de la Péninsule, et beaucoup perdu depuis la suppression des maisons religieuses. Capitale du *partido* judiciaire de son nom, siège d'un tribunal ecclésiastique, elle compte au moins douze mille âmes dans son enceinte.

URGEL.

Un nid de cigogne au sommet d'une tour, telle est la citadelle de las

¹ Docteur Menèze, manuscrit cité.

Horeas qui domine la ville d'Urgel. Ses maisons, groupées autour de la *Seu*, dont la fondation remonte à l'année 820, occupent le confluent de deux rivières, la Sègre et la Balira; la Balira, messagère du val d'Andorre, nymphe plus gracieuse, plus fraîche assurément qu'une nymphe de l'Opéra vue de loin à la lueur des quinquets. Dans ces derniers temps, mais surtout à l'époque de l'invasion française, la *Seu* d'Urgel a joué un rôle de quelque importance.

SOLSONA.

La *Celsa* des anciens, située sur le Rio-Nègro, au centre de la Catalogne, érigée en évêché par Philippe II, possédait une cathédrale byzantine que les Français ont brûlée en 1810. Il ne reste de ses grandeurs passées qu'un vieux château flanqué de quatre tours rondes, un palais épiscopal bâti en 1779, et divers hôtels estampillés d'armoiries. On y fait un commerce d'objets en fer assez considérable.

CARDONA.

L'*Ubeda* romaine, aujourd'hui Cardona, ne doit pas seulement à sa montagne salifère la renommée dont elle jouit; elle la doit encore à son vieux château, à ses longues lignes de fortifications, à ses jardins de cyprès. Cette ville n'a jamais subi le joug étranger. Dans l'église collégiale se trouvent plusieurs tombeaux de la famille Cardona; mais le véritable seigneur, le vrai maître, le palladium de la ville, c'est Ramon Nonat, un des plus grands saints de la Catalogne, qui repose dans la citadelle.

MANRÉSA.

Lorsqu'une plaine fertile se présente au confluent de deux rivières, et qu'une hauteur dominant cette plaine permet d'y construire des fortifications, d'avance, soyez sûr de rencontrer là quelques débris d'antiquité romaine. La *Manrésa* des Arabes avait été précédée par la *Minorisa* des Césars, et sa grande église collégiale devint l'expression

byzantine de la ferveur et des ressources des habitants. Ce temple, d'une construction analogue à celle des temples catalans, a beaucoup souffert depuis un demi-siècle; mais la hauteur de son grand comble produit encore l'effet le plus pittoresque, au milieu des édifices groupés à ses pieds. En 1811, huit cents maisons ayant été brûlées, il fallut opérer beaucoup de constructions nouvelles. La ville y gagna sous le rapport de l'hygiène, mais elle y perdit au point de vue du pittoresque. L'industrie manufacturière de Manresa, déjà fort active dans le siècle dernier, l'est devenue bien davantage; on y fabrique des draps communs d'un usage excellent. Population : quinze mille âmes.

VILLA FRANCA DEL PANADES.

Il y a longtemps que le souvenir d'Amilcar, fondateur de cette ville, a disparu de son enceinte; il n'y a pas moins longtemps que les traces des Carthaginois se sont effacées sous les traces des Maures, et celles des Maures sous celles des Espagnols. Vers l'an 1000, Ramon Borel y fit flotter l'étendard de Santiago; il la peupla de colons, répara ses fortifications et lui donna l'attitude commerciale et guerrière qu'exigeait sa position presque maritime. Elle dut à cette position, à la fertilité du territoire une aisance que les guerres ont souvent compromise, mais qu'elles n'ont point anéantie.

REUS.

Bientôt Villafranca ne sera plus qu'un faubourg de Reus, vieux faubourg de six mille habitants, se liant à une ville rajeunie qui n'a pas moins de quatre mille cinq cents maisons, occupées par trente mille âmes. La route de Reus à Villafranca témoigne la plus grande activité commerciale; et Reus doit à son industrie, à ses manufactures de coton, de soie, d'indiennes, à ses fabriques de cuirs et de savon, à ses pelleteries, à son commerce de vins, d'eaux-de-vie, de céréales, d'être aujourd'hui la seconde ville de la Catalogne.

TARRAGONE.

L'histoire a quelques noms auxquels tout commentaire devient inutile, car ils parlent sans qu'on les interroge. Tarragone, Lérida comptent parmi ces noms. Aussi, pour les apprécier, ne vous arrêtez point devant une étroite enceinte, devant des rues muettes ou des murailles peu significatives. Promenez vos regards investigateurs sous les caves, au fond des carrefours, ou bien élevez-les jusqu'au faite des édifices religieux. Entre ces deux points extrêmes, les siècles modernes passent, combattent, stationnent, agissent ou sommeillent, car l'intérêt dramatique ne suit jamais la marche des siècles modernes.

Capitale de province, siège du deuxième district militaire et d'un archevêque métropolitain primat d'Espagne; située sur une éminence haute d'environ deux cents mètres, baignée d'un côté par la Méditerranée, de l'autre par un petit fleuve appelé Francoli; ceinte d'antiques murailles et de murailles modernes; beaucoup plus resserrée dans son périmètre qu'elle ne l'était jadis sous les Romains, Tarragone se divise aujourd'hui en haute et basse ville. Une ligne de bastions faisant face au Francoli, au port, au môle, protège la ville basse; la ligne des ouvrages intérieurs défend les abords de la partie supérieure. De ce point, une rue large, la Rambla, court du nord au sud et s'abrite, vers la mer, sous le bastion de Carlos V. Des remparts et des ouvrages avancés contournent la ville haute, lui procurent de jolies promenades et d'agréables points de vue. A proximité du *carcel* ou *quartel* de Pilatos sont des murailles à base cyclopéenne. Ce quartel porte, en quelques points, l'empreinte romaine et présente des massifs d'une épaisseur de six mètres. Là, comme à l'*almacen de Artilleria*, comme à la *calle Escrivanias viejas*, comme au *quartel de Patriarca*, se trouvent tant d'inscriptions antiques qu'on pourrait dire que les monuments et les rues parlent latin. Entre le bastion de Carlos V et Santo-Domingo sont les restes d'un cirque qui n'avait pas moins de cinq cents mètres de longueur; hors de la ville actuelle, près du bastion del Toro, sur le bord de la mer, on voit les traces d'un amphithéâtre. Malheureusement, l'incurie administrative, le mépris superstitieux du peuple pour toutes les

choses qui rappellent le paganisme, laissent perdre quantité d'objets précieux. Tarragone devrait posséder un des musées archéologiques d'Europe les plus riches; elle n'a presque rien, comparativement à ce qu'elle eût été à même de recueillir.

La cathédrale, commencée en 1131 par saint Oldogar et Robert Burdet, fut alors l'œuvre d'artistes normands qui construisirent une grande partie de la nef et la façade, terminée en 1280 par le sculpteur Barthelemy *li Normand*. Le portail élancé, dont les côtés sont creusés de niches garnies d'apôtres ou d'autres saints personnages, ne date, dit-on, que de l'année 1375, et reconnaît pour auteur l'Espagnol Cascales. Le grand retable, exécuté en marbre catalan par Pedro Juan et Guillem de Mota, fut terminé en 1434, après huit années de travaux. Il représente la légende de saint Ticle, mêlée de scènes empruntées à la vie de la Vierge, de sainte Anne et du Christ. Dans le transept de droite, près de l'autel del Santo-Christo, se voient, incrustés contre les murs, des vaisseaux et des croix grossiers d'exécution, mais d'une haute antiquité. La chapelle de la Virgen de los Sastres est très-ancienne, ainsi que celle qui se trouve au-dessous de l'orgue. Cette dernière fut érigée, en 1252, par Violante, femme de don Jaime, en l'honneur de sa sœur, sainte Élisabeth de Hongrie. La chapelle de San-Juan et la chapelle de San-Fructuoso, patron de Tarragone, ne datent que du seizième siècle, et sont attribuées au sculpteur-architecte Pedro Blay, qui fit aussi, en 1590, le monument funéraire de l'archevêque Augustino, dans la chapelle del Sacramento du même sanctuaire, et celui de Gaspard de Cervantes Gaète. — Parmi les tombeaux, beaucoup méritent un examen attentif. Il en est de fort anciens, surtout dans le transept gauche, car on y voit plusieurs dates depuis 1174 jusqu'à 1215. Près du grand autel se trouve l'effigie tumulaire de Juan d'Aragon, mort en 1334; près de la sacristie, celle de l'archevêque Alonso d'Aragon, mort en 1514. — Les stalles du chœur, le trône de l'archevêque et la grille sont de l'année 1478. L'orgue, un des meilleurs de la province, fut fait en 1560, sur les dessins du chanoine Amigo, de Tortose, qui construisit en 1561-1586, la chapelle del Sacramento. Dans le même sanctuaire se trouve la chapelle consacrée à saint Ticle, dont les réparations ont altéré la simplicité primitive. Les vitraux du transept sont dus à Juan Guarsh, qui les termina vers

la fin du seizième siècle. Le cloître peut passer pour un véritable musée de sculpture religieuse.

San-Pablo, église paroissiale située derrière la cathédrale, présente quelques parties dignes d'éloges : son portail, sa fenêtre en rosace, sa corniche, sa disposition intérieure, ses retables et quelques tombeaux, doivent lui assigner un rang parmi les édifices historiques.

Le port n'a rien de remarquable. Il n'est ni vaste ni profond; mais il y règne une certaine activité. Sans lui, sans la Rambla, Tarragone offrirait l'aspect d'une ville endormie dans un linceul de pierres. Indépendamment des établissements et des institutions propres aux capitales de province, cette ville possède une bibliothèque, un petit musée, une école de beaux-arts.

C'est au nord-ouest, sur le rivage de la mer, à quatre ou cinq kilomètres environ de Tarragone, que se trouve un monument célèbre qu'on croit être le tombeau des Scipions, *Torre de los Escipiones*. Une route des plus agréables y conduit. A distance égale, mais dans la direction de Lérida, s'élève l'aqueduc appelé *punte de Ferreras* ou *del Diablo*, le pont des Fées ou du Diable. Cet édifice gigantesque, d'origine romaine, occupe la dépression d'une vallée du niveau de laquelle les arches les plus élevées s'élancent à la hauteur de trente-deux mètres. Elles sont doubles. On en compte onze dans la partie inférieure et vingt-six dans l'étage supérieur. La longueur de l'aqueduc est de deux cent vingt mètres.

LÉRIDA.

L'an 537 de Rome, dit Bory de Saint-Vincent, un général carthaginois appelé Hannon fut vaincu par Scipion dans la plaine de Lérida. Cent soixante-huit ans après, sur le même champ de bataille, César triompha des lieutenants de Pompée. Enfin, le maréchal Suchet, couronné à son tour par la victoire, y reçut les marques les plus affectueuses de l'estime et de l'affection qu'il avait su inspirer aux habitants du pays.

Lérida est une ville épiscopale et militaire, longue, étroite, mal percée, mal bâtie, un peu plus peuplée que Tarragone, puisqu'elle compte quatorze mille habitants. Ses rues tortueuses sont pavées irrégulière-

ment; mais le nouveau quartier, du côté de la Ségra, présente un assez bel aspect. Cette rivière a des rives fertiles.

La citadelle possède une ligne de fortifications redoutables. La partie ouest de la ville est défendue par les forts Garden, Pilar, San-Fernando. Une vieille cathédrale sert de magasin. La cathédrale moderne n'offre rien d'intéressant. On s'étonnerait qu'une ville aussi ancienne, aussi célèbre dans les fastes de la guerre, eût si peu d'antiquités et si peu d'édifices gothiques, si la raison n'en était dans sa célébrité même. Labourée par les bombes, les bombes n'ont enfanté longtemps que des ruines.

PROMENADE AU MONT-SERRAT.

Après avoir quitté Barcelone par la puerta de Santa-Maria, nous traversâmes le joli bourg de San-Féliu, dont les maisons, décorées avec élégance, présentent de longues lignes peintes de diverses couleurs, et bientôt nous atteignîmes le Llobregat qui roule sur un fond rougeâtre ses eaux bourbeuses. Voici Molins del Rey, petite ville à maisons blanches garnies de pampres, incendiée par les Français en 1808, mais ressuscitée du milieu des cendres plus fraîche, plus jolie que jamais.

Quelle différence entre Molins del Rey et Martorell! Ville sale, mal percée, mal bâtie, Martorell, la *Tolobès* des Romains, assise au confluent du Llobregat et de la Noya, montre avec un certain orgueil son vieux pont et son arc triomphal. Les savants attribuent le pont aux Carthaginois, aux Romains, et le signent tantôt du nom d'Annibal, tantôt du nom de Scipion ou de César; le peuple, qui a bien quelques bons motifs d'être au courant de ce qui se passe, prétend avoir vu le diable tirer les moellons et les monter du bout de ses griffes en moins d'une nuit. Pour nous, c'est un pont d'origine mauresque. L'arche centrale, à ceintre d'ogive, étroite, escarpée, n'offre pas moins de quarante mètres d'ouverture. L'arc triomphal paraît remonter à l'an 535 avant Jésus-Christ, et consacre l'amitié fraternelle d'Annibal envers Amilcar. Ce sont deux beaux monuments que cet arc et ce pont, et pourtant l'œil s'y arrête à peine, captivé qu'il est par le splendide panorama du Mont-Serrat.

Nous quittâmes la grande route à Martorell pour suivre, vers la droite, le sentier sinueux qui contourne les flancs de la montagne. Après nous être arrêté dans l'église d'Esparraguera, qui possède aujourd'hui la Vierge miraculeuse, nous prîmes une direction nord-ouest, et bientôt nous fûmes au pied du Mont-Serrat.

Figurez-vous un groupe de cônes cylindriques immenses, séparés les uns des autres, et posés sur une base solide de rochers élevés à plus de mille mètres au-dessus du sol; rochers dont les déchirures, dentées comme une scie, ont eu lieu, dit la légende, au moment où les Juifs crucifiaient Notre-Seigneur. Sa composition géologique est du calcaire de différentes couleurs, avec du quartz blanc veiné de rouge: quelques grès, qui se lient au calcaire inférieur, forment une espèce de pouding. Le plateau intermédiaire est composé de pierres poreuses, rougeâtres, disposées par couches horizontales, plongeant de l'est à l'ouest. La disposition extérieure n'est pas la seule singularité de cette montagne; il semblerait que le mineur a pénétré dans ses flancs pour s'y creuser, en sens divers, de vastes souterrains qui forment de belles grottes ornées de stalactites. Partout où l'action de l'homme n'a point emporté la terre végétale, cette montagne déploie la plus magnifique végétation; on y compte au moins cinq cents espèces de plantes que la nature semble avoir semées avec profusion; les buis surtout sont très-beaux. De leur bois les moines faisaient des cuillers, qu'ils vendaient aux pèlerins pour faciliter leur digestion, pour empêcher qu'aucun aliment ne pût nuire à la santé. La montagne présente huit ou dix lieues de circonférence à sa base, et, depuis leur pied jusqu'à leur sommet, les roches coniques n'ont pas moins de quarante à cinquante mètres d'élévation. Plus on monte, plus le panorama grandit: quand on atteint la dernière surface, l'œil embrasse la ligne ondulée des monts pyrénéens, une partie de la Catalogne et la mer jusqu'aux Baléares.

Il s'en faut que le monastère occupe cette haute région; situé sur une espèce d'esplanade, il s'abrite à l'ombre d'une roche immense qui commande la vallée profonde où coule le Llobregat. Autrefois les étrangers et les pèlerins étaient reçus par les moines avec une hospitalité vraiment noble et placés dans un corps de logis séparé. Aujourd'hui la réforme a fait disparaître, avec les religieux, tous les sujets d'émotion

douce et de pitié qu'on rencontrait sur le Mont-Serrat. Ces cloîtres jadis animés, ces jardins enchanteurs, ces allées ombreuses, ne présentent plus que l'image de l'abandon et de la solitude. Le *sacrarium* de la Vierge lui-même respire le vide qu'imprime son absence.

Cependant nous conseillons au voyageur d'explorer la montagne d'une manière attentive; d'étudier sa constitution géologique, sa botanique, le pittoresque de ses aspects. Au delà du monastère se trouvent les treize ermitages situés séparément au milieu de rochers escarpés d'un accès difficile. Tous ces lieux sont aujourd'hui dévastés et silencieux; il en est de même des ermitages de Santa-Ana, de San-Benito, de la Roca-Estrecha, qui présente une forme naturelle fort singulière. L'aspect du San-Jeronimo complète ce panorama de noirs sapins. Quand vous les aurez vus, vous ferez une réflexion philosophique qu'inspire l'état des lieux; savoir: qu'au milieu des désastres qui attendent l'œuvre humaine, la nature seule résiste aux outrages irréfléchis des hommes, aux coups réguliers et successifs du temps.

XVIII

LES VILLES MODERNES DE L'ESPAGNE.

Au rebours des hommes, le Temps rajeunit les villes.

CULTEAUBRIAND.

Le Temps semble protéger les ruines de l'Espagne. — Il féconde le présent en y semant les cendres du passé. L'Espagne a subi trois rajeunissements successifs. — Physionomie des villes de l'intérieur: Vitoria, Valladolid, Madrid. — Physionomie des villes du littoral maritime, Saint-Sébastien, Bilbao, Santander, le Ferrol, Cadix, Malaga, Valence, Barcelone, Mataro.

Le Temps!... quel personnage fantasque et bizarre! Incompréhensible, irrégulier dans ses œuvres, dans sa marche, dans ses dédains et dans ses préférences, on dirait qu'il a choisi l'Espagne pour y sommeiller, pour y rêver peut-être. Je l'ai vu mollement étendu parmi les ruines, ne les effleurant pas même de ses ongles, secouant autour d'elles des fleurs vives dont il se crée une couche riante, et transmettant aux générations successives, comme héritage indélébile, ces débris qu'il affectionne et qu'il protège. On le croirait d'accord avec l'antiquité; car plus les hommes lui font outrage, plus il affecte de sauvegarder ses merveilles.

Cependant, par delà les Pyrénées, il accorde aux exigences sociales quelques concessions; il laisse les vieilles villes se rajeunir; il aide à l'évolution des villes nouvelles. Pour féconder le présent, il y sème les cendres du passé.

En moins d'un siècle, l'Espagne urbaine, l'Espagne monumentale a subi trois rajeunissements successifs: le premier sous Charles III, monarque éminent, qui avait su concilier d'une manière rationnelle les principes de grandeur représentative et d'utilité publique; le second,

après la restauration de Ferdinand VII, dont l'absolutisme sauva la monarchie de sa ruine; le troisième, sous le règne de la reine Isabelle.

L'irrésistible puissance du progrès emporte l'Espagne vers des conquêtes d'industrie qui, sans doute, ne feront pas son bonheur matériel, car le bonheur qu'elle peut avoir, elle le possède dans la paix, mais qui lui permettront, du moins, de se poser en rivale des autres nations européennes.

Déjà plusieurs villes caractérisent ce mouvement. A l'intérieur, Vitoria, industrielle et militaire, présentant quelque ressemblance avec Mulhouse; Valladolid, scientifique et commerçante, où la robe de professeur émérite frôle la robe du magistrat, où les cris des Maragotas se mêle au hennissement des chevaux et le grincement des limes au son des trompettes; Madrid qui bientôt oubliera peut-être toutes ses traditions nationales, à force d'imiter les habitudes étrangères; qui se meuble, s'habille, se pose comme on le fait dans Paris ou dans Londres, et qui perdrait sa physionomie indigène, si journellement il ne lui arrivait pas de la province des éléments nouveaux qui la lui conservent.

Le long du littoral, beaucoup de villes ont pris une attitude et des allures modernes. Au mont Urgull, cône flottant sur lequel s'est dernièrement assise une cité toute nouvelle, appelée Saint-Sébastien; c'est à peine si la pente urbaine, si l'hôpital et la maison de Miséricorde laissent deviner les beautés architecturales d'une vénérable décrépitude. On ne voit ici que des rectangles jaunes et bleuâtres: bleuâtres quand les moellons arrivent d'Hernani; jaunes quand ils sont tirés des carrières voisines; et l'on s'étonne qu'un port aussi mesquin ait fourni des marins d'un mérite aussi distingué; mais le génie n'éclot-il pas dans les berceaux les plus modestes?

Jalouse de son or, de ses richesses, de ses jolies femmes, Bilbao a l'air de les cacher entre deux montagnes et de les soustraire au rayonnement du soleil. Pour compensation, elle irrigue avec soin leur demeure; elle y plante des bosquets touffus; elle pare de briques fines l'intérieur des appartements; elle entasse dans son port des cargaisons de morue écossaise et de tabac qui deviennent une source d'opulence.

Port de mer comme Bilbao, et de plus cité royale, Santander s'enorgueillit de son mouillage bien plus qu'elle ne le fait d'avoir donné le jour au théologien don Fray Miguel Suarez, évêque de Saragosse. Vaste rade et d'accès facile, même aux frégates, par la marée haute; fabriques florissantes; *ventas* de commerce et de police; population honnête, agréable, pleine de finesse et de perspicacité; éclat naturel que donne l'aisance, mouvement d'animation qu'imprime l'industrie, il y a de tout cela dans le port, sur les quais et dans les rues de Santander: c'est le Rotterdam espagnol.

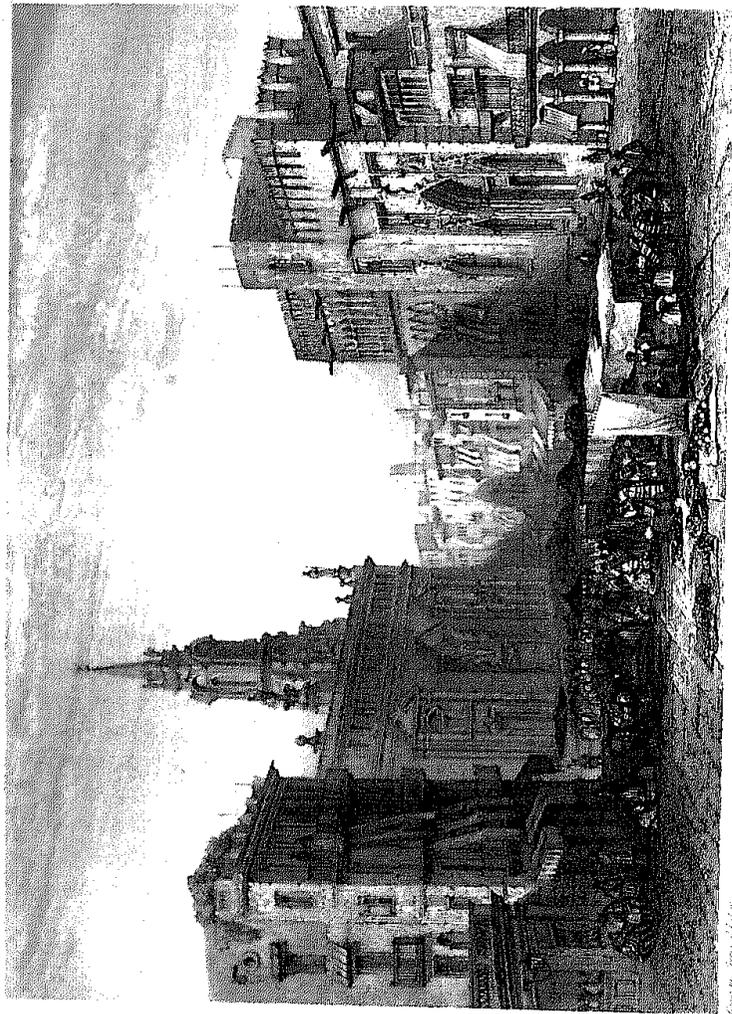
Certain jour, après un baptême de gloire, le Ferrol armé sortit du sein des flots. La veille, il n'était qu'un amas informe de huttes abritant de malheureux pêcheurs; le lendemain c'était une ville militaire, répondant à la voix des flots par la voix du commandement et par le tonnerre des batailles.

Telle qu'un chevalier, dont le noble cœur se trouve serré sous une étroite armure, Cadix occupe peu d'espace. Ses rues alignées, ses places exigües, sa promenade de mer qu'étrangle l'Océan, ne lui laissent d'autre liberté que celle de superposer des étages, d'escalader les nues, au risque d'en être gourmandée par les vents, et de voir, quelque jour, ses édifices s'écrouler dans un désastre semblable au désastre de Lisbonne. On dirait Cadix la contemporaine et la sœur du Ferrol: point d'antiquités phéniciennes, point d'antiquités grecques, point d'antiquités romaines: çà et là quelques sculptures que, d'une main parcimonieuse, le moyen âge et la renaissance ont semées derrière eux; partout, au contraire, une physionomie moderne, mais une physionomie qui n'est ni sans gracieuseté, ni sans poésie, car on la voit sourire à travers les fleurs dont chaque maison est décorée. Cadix possède des annexes brillantes: Santa-Maria, lieu de loisirs fortunés et de jouissances dans le repos; Xérés, petit caravensérail d'où partent les plus riches cargaisons vineuses de la côte. De concert avec Cadix, ces deux villes font accueil aux navires des quatre parties du monde.

Comme Séville, Malaga trouve le secret de combiner les caprices de la civilisation moderne avec ceux de la civilisation mauresque, de devenir jeune sans cesser d'être antique. Il en est ainsi de Valence, la perle des cités maritimes espagnoles, la ville au type grec par ses

femmes, chaussée à la romaine par ses murailles, coiffée à la mauresque par ses tours, parfumée à l'instar d'une odalisque, dans ses *patios* et dans ses *alamedas*. A Valence, respire quelque chose de la ville douairière, de la ville aux aristocratiques nonchalances; tandis que Barcelone, sa rivale maritime, chemine incessamment poussée par l'impulsion des besoins matériels. Demain ou après, vous verrez Barcelone franchir d'un bond ses remparts, puis, d'un autre bond, aller rejoindre Mataro, sa fille adoptive. Barcelone va laisser rouiller son armure de guerre, convertir ses canons en machines, ses casernes en fabriques. Déjà vous l'entendez appeler dans son sein les peuples qu'elle combattait jadis avec le plus d'ardeur; mêler son pavillon avec les pavillons français et britannique, et préférer aux trophées militaires les trophées de l'industrie.

La suppression des couvents ne pouvait manquer d'apporter au milieu des vieilles cités espagnoles une modification profonde. Plusieurs d'entre elles, qui manquaient d'air, qui, pour respirer, étaient obligées de grimper sur leurs toits ou sur leurs remparts, ont vu s'ouvrir de larges rues et de spacieuses *alamedas*. Une cité moderne, presque entière, est venue quelquefois s'implanter sur la cité déchue, qu'on eût fait complètement disparaître si l'on avait rasé les édifices religieux au lieu de les transformer et de les utiliser. Nous ne nous inscrivons pas contre la loi. Elle entre dans le domaine imprescriptible des faits accomplis; mais nous regretterons toujours que des exceptions plus larges n'aient point eu lieu en faveur de certaines congrégations savantes, que des monuments abandonnés n'aient point été déclarés historiques et mis sous la sauve-garde du patriotisme espagnol; enfin qu'une précipitation fâcheuse ait laissé le scandale et les abus s'introduire parmi les œuvres que l'administration devait accomplir.



VALENCE. PLACE DU MARCHÉ.

XIX

BISCAYE

Ce sont des endroits charmants ;
Toutes les femmes sont bonnes,
Et les maris complaisants.

UN TOURISTE.

Voulez-vous connaître l'Océan ? Suivez-en les côtes. — La barre de l'Adour et le San-Lorenzo. — Fuente-Rabia. — Le cap Marchichaco. — La ville de Guetaria et le navigateur Delcano. — Aspect du littoral. — Boriné. — Le berceau du poète épique Ereilla. — Santa Eufemia. — Guernica, son arbre et ses jointes. — Le rocher et le couvent d'Izaro. — Portugaleta. — Ressemblance avec les rues suisses de Waldstetten. — Bilbao, sa physionomie, son animation commerciale, ses promenades. — Ce que c'est qu'une *Roneria*. — Illustrations de Bilbao. — Bains de Biaritz, de Bilbao et de Santander.

Dans les excursions maritimes, l'imprévu fait un des charmes du voyage, et je conseillerai toujours aux hommes de loisirs qui veulent bien connaître l'Océan, d'en suivre les côtes avec un chasse-marée plutôt qu'avec un bâtiment à vapeur. On n'y sera pas d'une manière très-comfortable; on se nourrira de sardines frites et de viande salée; on subira les intempéries, les bourrasques si communes le long des rivages; on encourra l'accablant ennui des vents contraires, des calmes imprévus et prolongés; mais on jouira d'aspects charmants, d'émotions diverses qui font la vie.

Après quelques jours d'attente à la barre de l'Adour, cette barre étant devenue moins mauvaise, le *San-Lorenzo* que nous montions fut remorqué par deux bâtiments considérables; nous franchîmes l'obstacle, et nous pûmes naviguer dans le golfe de Gascogne. En prenant le large, les flancs bleuâtres des monts pyrénéens apparaissaient avec une majestueuse grandeur; on les voyait se profiler en masses irrégulières, et détacher vers nous leurs longues digitations décorées de

maisons blanches, comme des yeux d'escargots sortis de leur coquille. Nous n'avions que huit pilotes, hommes superbes, vêtus de camisoles régulièrement rapiécées en velours écarlate, de gilets rouges, de ceintures bleues et noires, de retesillas éclatantes. Ce ne fut pas sans peine qu'ils louvoyèrent contre le vent d'est et les courants divers que l'on rencontre entre Fuente-Rabia et le cap Machichaco, et nous avons navigué dix-huit heures, quand une brise favorable nous poussa vers le petit port de Guetaria, ville où naquit Juan Sébastien Delcane, ce hardi navigateur qui le premier osa, sous Charles-Quint, tenter un voyage autour du monde sur la *Victoria*, dont la carcasse est conservée à l'arsenal de la ville.

Une haute montagne creusée d'une petite baie; un rocher pyramidal situé vis-à-vis, en plein midi, et communiquant avec le port, moyennant une digue d'environ cent mètres de longueur; cent cinquante cabanes groupées dans la verdure, comme un troupeau de chèvres blanches; voilà Guetaria. Du côté droit, les paisibles habitants de cette plage romantique ont l'air d'être hissés en croupe sur la pente des précipices, et de n'attendre que le moment favorable pour s'élancer dans les flots; à gauche, grondent, tourbillonnent une infinité de cascades formées par la mer, qui roule ses vagues entre des rocailles de granit. Quand le vent souffle au sud, les vagues atteignent quelquefois une hauteur prodigieuse et retombent en ondée de l'autre côté. La digue contourne des masses rocheuses entre lesquelles existent trois bassins, qui servent d'asile aux barques de pêcheurs, et que défend une chaussée construite en parapet, garnie de quelques canons, surveillée par des gardes-côtes. Il faut une heure pour atteindre le sommet de la montagne : on y jouit d'un immense horizon. « L'œil, dit le voyageur Fischer, se promène sur une longue suite de montagnes fleuries et parsemées de chalets; ici, sur la baie couverte de barques; plus loin, sur le bourg et ses jardins; ensuite, elle se repose sur la montagne même. Quelle richesse! quel luxe de végétation! Partout des champs, des broussailles, des vignes, des châtaigniers et des myrtes; de tous côtés des sources et des cascades; enfin, c'est un ensemble à la fois magnifique et sauvage, auquel la mer, où le regard plonge avec étonnement, ajoute encore de nouveaux charmes. »

Sur la grande place s'élève la statue pédestre de Delcane : elle a sept pieds; son piédestal porte gravé l'exposé succinct en espagnol, en latin, en basque, de l'ancien voyage à la suite duquel Juan fut anobli par l'empereur, qui lui donna pour armoieries un globe terrestre avec la devise : *Tu el primero me rodeaste*.

Toute la côte, rendue luisante à sa base par les vagues, à son sommet par les reflets du soleil, est parsemée de buissons de myrte; d'énormes fissures laissent apercevoir une infinité de jolis vallons qui encadrent tantôt un hameau, tantôt quelque maison d'exploitation rurale ou quelque hutte de pêcheurs. Une langue de terre enchâssée dans l'intervalle de deux montagnes, comme une améthyste dans le chaton d'une bague, s'avance tout à coup vers l'Océan, et porte sur sa rive, blanche d'écume, la *Flavio Briga* de l'antiquité, la petite ville de Borméo. Nul endroit solitaire n'était mieux fait pour le berceau d'un poète; aussi le génie de l'époque vint-il accorder ici la lyre d'Ercilla, dont j'aperçois la maison natale, qui de loin a l'air de bondir parmi les flots. Quelques ruines l'avoisinent : ce sont les restes d'une église célèbre, Santa-Eufemia, où les rois d'Espagne, avant d'être proclamés seigneurs souverains du pays basque, répétaient le serment déjà prêté sous l'arbre de Guernica, de maintenir les *fueros* de la province. Ainsi la poésie, la religion, l'histoire se rapprochent et s'entremêlent, et Borméo conserve le privilège de voter la première aux juntes provinciales de Guernica.

Vis-à-vis Borméo s'élève, du sein de la mer, le rocher d'Izaro, ancienne demeure monastique, devenue pour les marins un lieu de refuge en même temps qu'un lieu de dévotion. Le jour où se célèbre la fête de saint Patrice, la municipalité borméenne s'y transporte et renouvelle, avec solennité, une prise de possession dont ne sera jamais jaloux le plus capricieux des conquérants.

Le promontoire *Machichaco* franchi, ce qui n'est pas toujours facile, nous louvoyâmes encore deux heures, presque sans brise; puis le capitaine donna l'ordre de prendre terre dans la baie de Bilbao. Figurez-vous, à droite, une montagne couverte de verdure, le long de laquelle règne un village composé de maisons blanches entremêlées de champs et de vignes; représentez-vous, à gauche, une côte plate et

basse de rochers pareillement revêtus de broussailles; dessinez, au fond de cette perspective, une file de montagnes qui menacent le ciel, et vous aurez un premier aperçu de la baie de Bilbao. En approchant, d'autres objets se développent : vers la droite, on aperçoit le village de Portugalete et son église, sorte de vigie chrétienne; vers la gauche, un petit hameau caché parmi des vignes et des groupes d'arbres; vis-à-vis, une forêt de mâts suivent le mouvement oscillatoire des vagues, et balancent leurs signaux comme les châtaigniers du rivage balancent leurs touffes verdoyantes. Je ne saurais vous donner une idée plus juste de ces délicieux rivages qu'en vous rappelant les paysages d'un lac de la Suisse, le lac de Waldstetten, avec cette exception qu'ici la rivière, étant moins large que le lac, rend par ses fréquents détours ses aspects encore plus variés et plus séduisants : ruines de châteaux ou d'abbayes, terrasses ombragées, charmilles et maisons blanchies mêlées parmi les bouquets d'arbres, comme des perles dans la coiffure d'une femme élégante; plusieurs champs de vignes et de céréales pour tapis; escarpement de rochers pour contraste et pour soutien; voilà ce qu'on rencontre dans une navigation fluviale de quinze kilomètres. La grande route côtoie le fleuve Ybeyzabal (rive étroite); on n'y voit que bâtiments amarrés, chargements et déchargements continuels; on trouve tous les avantages d'une navigation facile; on est témoin d'une prospérité qui puise ses éléments dans les dons multiples du ciel, de la mer et du sol, et l'on atteint Bilbao, qui ressemble au vaste kiosque d'un jardin anglais dont les allées principales viennent d'être parcourues.

Au-dessus de la ville, la vallée se rétrécit tellement qu'il a fallu, pour continuer la chaussée, tailler une des montagnes voisines. En automne, en hiver, ce bassin est affligé d'averses très-fréquentes; mais il se trouve à l'abri des vents du nord, et quand l'ardent *solano* ne souffle pas, les brises de la mer en rendent le séjour fort agréable. Rien de pittoresque et d'animé comme la plage de Bilbao. Olariaga, Deusto, remplis d'ouvriers travaillant aux corderies, à la fabrique du tabac, aux chantiers de construction et de carénage, sont deux bourgs industriels qui forment les appendices, les deux ailes de la cité maritime. Entre elles trois circulent quantité de femmes, bayadères commerciales qui, jambes nues, robe retroussée bien au-dessus du genou, pénètrent

dans l'eau pour y recevoir les cargaisons des bâtiments et les mettre à terre ou les porter à la ville.

Bilbao, *bello vao*, le beau golfe, a présenté sans doute de tout temps un ensemble d'habitations groupées par des marins et des pêcheurs. En 1300, don Diego Lopez de Haro, seigneur du pays, ayant fait d'elle une ville maritime et militaire, ses destinées, jusqu'en 1837, ont subi les nombreuses vicissitudes que la guerre enfante. Cependant, plus heureuse que Saint-Sébastien, elle n'a point éprouvé de ruine absolue; elle porte un cachet d'antiquité moyen âge qui respire au front de ses églises, de ses murailles et de ses façades surbaissées; elle a des rues tortueuses et des auvents, des madones dans des niches, des témoignages qui prouvent qu'anciennement sa population ne pouvait faire un pas sans signer son front ou fléchir ses genoux; mais une autre ville, ville moderne, active, impatiente, procédant par massifs rectangulaires, bien bâtie, bien propre, bien badigeonnée, bien lavée, annonce qu'une existence nouvelle absorbe l'existence de sa voisine. Les charrettes, les voitures ne circulent ni dans l'une ni dans l'autre ville; on y transporte les marchandises sur des camions à roulettes. Un vieux pont, un pont suspendu en fils de fer, le premier qu'on ait construit en Espagne, semble mesurer l'espace qui sépare la ville nouvelle de la ville ancienne. Tous les monuments civils, douane, théâtre, hôpital, hôtel de ville, jeu de paume, sont nouveaux, toutes les grandes fabriques, toutes les usines considérables, fatencerie, papeteries, forges, verreries, savonneries, ne remontent guère au delà de ces vingt-cinq dernières années. Un réservoir d'eau, construit en forme de terrasse, alimenté par la rivière, alimente à son tour toutes les fontaines. Capitale provinciale, séjour d'autorités nombreuses, peuplée de quinze à dix-huit mille habitants, ayant un réseau de routes commodes et bien servies, Bilbao est une des villes d'Espagne qui, depuis la paix, ont fait les progrès les plus sensibles. Les maisons de la ville vieille, dit un voyageur, sont construites, la majeure partie, en bois; celles de la nouvelle en briques. Les premières ne respirent ni l'art ni la commodité; dans les autres, le goût a fait des progrès étonnants. Au lieu de lourds balcons en bois, les maisons présentent des balcons en fer très-proprement travaillés; les volets de cèdre et les petits carreaux ronds des anciennes habitations se trouvent remplacés par de

grands carreaux et des persiennes. La seule chose qui étonne, qui choque tous les étrangers, c'est d'y voir les lieux d'aisances dans la cuisine, souvent même près de la cheminée.

L'Arénal, promenade publique formée d'allées d'ormes et de tilleuls qui se croisent en herceau, garnie d'édifices d'un côté, bordée de l'autre par la rivière, constitue un véritable rendez-vous européen, une station entre Madrid, Londres et Paris, de laquelle partent les instructions et les signaux qu'attendent les vaisseaux amarrés dans le port. Au delà de cette promenade, deux villages, Albia et Olavijaja, sont assis comme deux vedettes au point où se rapprochent les deux groupes de montagnes auxquelles Bilbao s'appuie. L'espace intermédiaire, tapissé d'arbres fruitiers, présente une fertilité remarquable; des sentiers faciles en sillonnent les pentes, et, après une montée de cinquante minutes, on arrive à la Puerta de las Banderas, où deux grands mâts signalent, en arborant un pavillon tantôt rouge, tantôt blanc, tantôt noir, tantôt blanc et rouge, l'entrée, la sortie, la perdition des vaisseaux ou l'apparition des corsaires. De cette Puerta l'œil découvre un panorama des plus magnifiques. Deux autres promenades, celle de *los Canos* et le *Paseo de los Agustinos*, rivalisent, sinon en étendue, au moins en magnificence avec l'Arénal; chaque soir, tout Bilbao s'y porte, les femmes en mantilles noires, généralement deux à deux, sans leurs maris, leurs pères, ni leurs frères, lesquels se promènent isolés.

Après les jouissances de la promenade, qui résume les exigences d'une coquetterie permise, ce que les Biscatennes affectionnent d'avantage, c'est la *romeria*, danse nationale ayant beaucoup de rapport avec le fandango, et qu'accompagne une musique sauvage composée de tambours de basque et de fifres. « On y voit une file de jeunes personnes se prendre par la main et se suivre en ligne droite. De temps en temps, celle qui est à la tête fait, avec autant de noblesse que de grâce, en se retournant vers ses compagnes, des pas mesurés, tandis que les dernières cheminent nonchalamment derrière elle. De leur côté, les hommes, conduits par un coryphée, forment une autre file et s'approchent insensiblement des femmes, qui s'avancent au-devant d'eux. Tout d'un coup, la musique prend un mouvement plus rapide, chaque danseur se trouve en face d'une danseuse, et alors commence un fandango dont les gestes

précipités ont une expression qu'il est plus facile d'imaginer que de peindre. En été, ces romerias ont lieu presque tous les dimanches sous des arbres touffus, dans le voisinage d'un cabaret. Il s'y trouve presque toujours moins d'hommes que de femmes; mais ces dernières ne s'en amusent peut-être que davantage, car elles font aux spectateurs mille agaceries, surtout à la brune, avant qu'on ait mis le feu aux barils d'huile de poisson chargés d'illuminer ce festival. »

Bilbao compte parmi ses gloires le savant et brave marin don José de Mazarredo, à qui l'on doit un excellent traité de navigation astronomique, regardé comme le meilleur ouvrage écrit sur cette matière. Mazarredo est notre contemporain, puisqu'il naquit en 1745. Son ombre semble planer sur les institutions, sur les écoles gratuites de dessin, de mathématiques et de belles-lettres qu'entretient le gouvernement dans la localité dont s'agit.

Depuis Biaritz jusqu'à Bilbao, depuis Bilbao jusqu'à Santander, toute la côte de Biscaye sert de rendez-vous aux Espagnols desœuvrés qui viennent y savourer l'air, la fraîcheur et la marée. Il y a vingt ans, Biaritz n'était presque rien, un petit hameau, refuge de pauvres pêcheurs; aujourd'hui c'est une ville longue d'environ quatre kilomètres. Les bains s'y prennent à la côte ou bien au vieux port. Des bancs sont disposés le long du rivage pour recevoir les promeneurs, et des routes bien ombragées conduisent à des sites charmants ceux qui les suivent. Les bains de Bilbao, de Santander, ceux de Santander surtout rivalisent avec les bains de Biaritz. Quantité de Madriléniens y passent la saison des chaleurs, attirés par un bien-être, une confortable élégance qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Espagne.

LES ASTURIES

Toutes les histoires se content dans le pays comme je vous dis la mienne; je ne les sais point d'autre façon.

Don Quichotte, liv. I, ch. xx.

Le cours du Nervion. — La ville d'Orduña. — Santander. — Santillane. — Gijon et ses monuments byzantins. — Le cap du Malheur. — Aviles et ses constructions normandes. — Oviedo, sa cathédrale, ses reliques, ses vieilles églises et ses ruines historiques. — La Cavadonga et la montagne d'Auseba. — Chronique de la mort d'Alkama et du triomphe de Pelage. — Royaume et tombeau de Pelage. — Constitution physique, produits, ressources des Asturies. — Mœurs et costumes populaires. — Chasse aux ours. — Le querelleur et le conteleur. — Légende de la vierge de Cavadonga et du malheureux Fabio.

Nous eussions bien voulu remonter l'agréable rivière de Nervion, si fraîche, si riante, si parée, et visiter Orduña, longtemps capitale des pays basques. On nous avait dit de rechercher cette capitale ailleurs, vers les pics neigeux de la Peña, et d'aller voir, dans les solitudes sauvages des Asturies, quelle était la plus inaccessible de la demeure de l'homme ou de la demeure de l'aigle. Malheureusement une excellente brise soufflait du golfe de Gascogne, et notre capitaine avait hâte d'atteindre Santander, le *Portus Blendium* des Romains, le port célèbre d'où partit, en 1248, la flotte de saint Ferdinand, pour aller bloquer Séville. Beaucoup d'autres expéditions maritimes se sont préparées là. Le 16 juillet 1522, Charles-Quint, venant prendre possession de l'Espagne, débarqua sur la plage de Santander, qui jouissait alors d'une grande importance par ses relations récentes avec l'Amérique. Cette importance s'est maintenue jusqu'à nos jours et s'accroîtra considérablement, dès qu'une ligne ferrée joindra Madrid à Santander. On y travaille avec beaucoup d'activité. Dans le mois de mai dernier, je fus témoin du vif enthousiasme qui accueillit Sa Majesté le roi d'Espagne, lorsqu'il inau-

gura le commencement des travaux d'une voie qui n'aura pas moins d'importance sous le rapport militaire que sous le rapport commercial.

Située à l'extrémité d'une presqu'île, abritée des vents de mer par une colline, pourvue d'un excellent ancrage, cette ville, plus importante que Bilbao, capitale aussi bien qu'elle d'une province, d'un partido, d'un évêché, compte dix-huit à vingt mille âmes de population. Elle semble une cité maritime anglaise ou française plutôt qu'espagnole. Aucun port de la Péninsule n'a peut-être moins que Santander l'aspect, le caractère indigène, et je n'y sais pas un quai dans lequel l'étalage et l'article se traitent aussi bien qu'ici. Il est vrai que toute l'activité de la ville se concentre sur ce port et sur ce quai.

A Santander pas plus qu'à Bilbao il ne faut chercher l'existence artistique ou littéraire, la vie de l'âme et du cœur. Dans l'exploitation des intérêts commerciaux, le cœur et l'âme ne s'escomptent pas; bien plus ils empêchent, s'ils se montrent, d'avoir confiance en d'autres valeurs. Cependant un institut cantabrique, fondé depuis quelques années dans cette ville, sert à l'enseignement du latin, de la philosophie, de la littérature, des mathématiques, du français, de l'anglais, de la musique, du commerce, etc. Il passe pour un des meilleurs établissements scientifiques de l'Espagne. Presque tous les habitants sont marins, pêcheurs et négociants. Ce sont des femmes qui, dans les rues, font l'ouvrage de portefaix. Les alamedas de Beccedo et de los Barcos sont les promenades les plus fréquentées, mais l'ami de la nature suit volontiers les rives de la Ria ou les pentes solitaires des montagnes voisines.

A quelques lieues de Santander, vis-à-vis du port de San-Vicente, sur la Nonga, se trouve le village de Santillane, que Lesage a rendu célèbre en y mettant le berceau de Gil Blas. Ensuite, une longue ligne de côtes monotones, insignifiantes, se succèdent jusqu'à la Catalina dont les hauts sommets couronnent la presqu'île où pose la ville de Gijon. L'entrée de son port est étroite, dangereuse, mais l'intérieur de la baie offre aux navires un excellent abri.

Gijon a quelque importance commerciale, artistique et littéraire. Son industrie est alimentée par des forges et des fonderies en cui-

vre, par une exploitation de charbon de terre, par des fabriques de chapeaux, de poteries, de toiles, etc. Son ancien mouvement artistique se justifie par quelques monuments religieux et par la naissance de Juan Bermudez, auteur recommandable de recherches sur l'art en Espagne; son existence littéraire fut assurée par l'*Instituto Asturiano* de Gaspar Melchor Jovellanos. Autour de Gijon se trouvent plusieurs monuments byzantins dignes d'intérêt, le couvent de Santa-Maria de Valdedios, fondé en 892, l'église de Deva, fondée en 1006, par Alonso IX, et d'autres édifices, tous malheureusement bien près de leur ruine.

Le cap de las Peñas, cap du malheur, laisse planer sur les abords de Gijon une teinte sombre et funèbre. Nous avons borné là notre voyage maritime, pour visiter Avilès, l'*Argenteorolla* des anciens, petite ville de sept à huit mille habitants, au fond d'une baie, dont les maisons, presque toutes garnies d'arcades, présentent un aspect sombre qui s'harmonise avec la vieille ceinture urbaine, et dont l'église San-Nicolas porte un caractère normand. Les femmes d'Avilès ont un costume antique très-pittoresque. Quand elles se trouvent groupées autour de la fontaine, on dirait une scène de la Bible.

Avilès n'est pas la seule localité des Asturies qui possède des constructions normandes. On en voit plusieurs le long du littoral et dans l'intérieur des terres. Une église de Mansanara nous a paru surtout très-digne d'étude pour l'archéologue. Mais c'est Oviédo qu'il faut voir, si l'on veut se faire une juste idée de la byzantine en Espagne.

Oviédo, capitale provinciale de douze mille habitants, a plus d'importance par ses souvenirs que par son actualité. Elle renferme d'anciennes églises très-curieuses, d'une construction simple, avec auvents qui se projettent sur la porte d'entrée, comme les toits des vieilles maisons sur la rue.

La cathédrale, nommée la Santa, en raison des reliques qu'elle renferme, surmontée de trois tours faisant façade, n'offre pas une grandeur comparable aux principaux édifices religieux de la Péninsule, mais elle est conçue dans de bonnes proportions. Malheureusement, ses tombes royales, ses inscriptions primitives ont fait place à des rajustages modernes. La capilla del Rey Casto, qui renferme les

centres d'Alonso II, mort en 813, ne possède plus toute la pureté primordiale de son style, et, parmi les objets d'art, nous ne voyons guère à citer que le retable du maître autel, œuvre exécutée dans le milieu du seizième siècle. La Camara Santa, chapelle primitive de San Miguel, élevée de vingt-deux marches au-dessus du sol, longue de huit mètres et large de cinq, pavée en mosaïque du neuvième siècle, et dont la voûte est supportée par les statues des douze apôtres, revêtues de draperies mouillées, renferme les saintes reliques qu'a sauvées Pélagé lors de l'invasion des Maures. Ces reliques sont conservées dans un coffre en chêne recouvert de lames d'argent et décoré de bas-reliefs. Moralès¹ a décrit ces objets. Quelques manuscrits enrichis de vignettes, des chroniques locales, des livres de liturgie d'une date très-reculée, font la richesse d'une bibliothèque capitulaire peu considérable, mais intéressante.

A l'intérieur de la ville, San-Tirso, église si maladroitement rajunie; San-Payo, San-Juan, San-Vicente, San-Francisco que l'on croit avoir été fondée par saint François lui-même; à l'extérieur, Santa-Maria de la Cuesta Naranco; San-Miguel de Lino; San-Julian et Nuestra Señora de la Vega peuvent servir d'objets d'étude du plus haut intérêt. On y voit la byzantine naissante, puis se transformant selon les âges, puis se mariant au système ogival, et finissant par lui céder l'empire qu'il a conservé dans les Asturies jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Les ruines historiques de la Carte, résidence d'Alonso le Chaste; les hôtels du duc del Parque, du marquis de Campo Sagrado, plus ou moins mutilés, méritent aussi quelque attention. Quatre grandes rues correspondant aux routes de Gijon, Léon, Grado, Santander et une belle place centrale sont arrosées, de même que différentes rues adjacentes, par l'eau d'un aqueduc nommé Pileres, qui fut construit en 1599. Des promenades agréables, notamment la Tenteria, la Chambel, des bains d'eau thermales, las Caldas, à cinq kilomètres de distance d'Oviédo, contribuent à l'agrément de cette ville, qui passe avec raison pour une des plus jolies et des plus propres de l'Espagne. Nous voudrions la citer

¹ *El Viaje*, Madrid, 1665, in-folio.

aussi parmi les plus saines; mais une humidité dangereuse y règne neuf mois de l'année.

Jusqu'à présent, nous n'avons parcouru que le littoral asturien et la grande ligne cruciale hors de laquelle notre civilisation moderne n'a pas encore daigné porter ses pas. La vieille, la vaillante Asturie, l'Asturie de Pélage existe ailleurs. Je l'avais vue à Madrid dans les cartons de M. Villa-Amil. Je l'avais distinguée dans plusieurs musées que ce peintre national a dotés de ses créations; mais nulle part je ne l'ai mieux comprise, mieux appréciée que dans ses récits empreints de souvenirs personnels, d'impressions *humoristiques*, comme diraient les Anglais. En trois heures passées avec M. Villa-Amil, j'ai plus vécu avec Pélage que ne l'ont fait ses contemporains de la Castille, plus même que ne l'a fait Mariana qui laisse souvent incomprises les questions d'art et de poésie.

Pour visiter le royaume de Pélage, il faut que les pas d'une mule mesurent les pas de la sienne; il faut s'écarter des routes, marcher vers Ostero, traverser la Deva, se rendre à Cavadongo, seule retraite que les Maures n'aient point violée, et remercier Charles III d'avoir oublié d'inscrire l'Asturie sur sa carte routière des Espagnes.

CANGAS DE ONIS.

Voici le canonicus des romanciers arabes, des chroniqueurs castillans; voici la montagne mystérieuse d'Ausiba dont toutes les cavernes recèlent des bataillons armés depuis trente siècles. De la crête altière que vous voyez là bas s'élance la Deva, heureuse d'arroser un domaine resté libre, et qui sinuose, ralentissant, précipitant son cours, élevant où baissant la voix, semble l'éternelle compagne, la vivandière aimable de ces bataillons qu'elle abreuve et qui veillent depuis le jour glorieux, où se précipitant de leurs cavernes, ils ont anéanti les vaillantes cohortes d'Alkama.

« La violence faite à Florinda, surnommée *la Caba*, fille du comte Julian, gouverneur de Cadix, et maîtresse de Roderik, dernier roi des Goths, avait causé la ruine du royaume chrétien; une aventure amoureuse amena la première défaite des infidèles.

« Après avoir conquis toute l'Espagne, moins la petite partie qui compose actuellement la province des Asturies, les Maures n'ayant osé pénétrer dans les montagnes cantabriques, où s'étaient retranchés un nombre considérable de chrétiens de toute la Péninsule, avaient fini par laisser la paisible possession de ce coin de terre à Pélage, fils de Favila, duc de Cantabrie, qui, après avoir été classé de la cour par le roi Egica, avait succombé en Galice, sous le poignard de Witiza. Quelque temps après, Ali-Munuza, général musulman, avait été envoyé à Gijón, sur la côte cantabrique pour commander les troupes maures, alors en paix avec Pélage, qui campait dans les environs. Munuza se prit d'une passion vive pour la sœur du prince chrétien, et ne voyant nul moyen de la posséder tant qu'elle serait près de son frère, il captura la confiance du prince et sut lui persuader d'aller à Cordoue, visiter cette merveille de l'islamisme. A peine Pélage a-t-il quitté ses montagnes, que Munuza fait enlever sa maîtresse, et quand le prince chrétien apprend ce déshonneur, il n'y avait plus d'autre remède qu'une vengeance éclatante. Il revient dans la montagne, arrache sa sœur des bras de l'infidèle, et se prépare aux combats qui vont suivre. De son côté, Munuza, furieux d'être privé de celle qu'il aime, calomnie les chrétiens, excite contre eux l'émir de Cordoue et obtient une armée considérable pour les exterminer tout à fait. Alkama commandait cette armée. Il ne devait attaquer Pélage qu'après avoir tenté tous les moyens de le rendre tributaire des Maures; aussi lui envoya-t-il en parlementaire l'évêque Oppas, frère de Witiza, l'un de ces infâmes qui avaient trafiqué des libertés nationales. Pélage s'était alors replié vers la Cavadonga, avec tous les hommes d'armes qu'il avait pu réunir; il s'y tenait renfermé, et après avoir mis des postes sur toutes les hauteurs qui dominent, il attendait, en prière, que la volonté divine s'accomplît. Le lendemain, aux premières lueurs du jour, les troupes d'Alkama parurent au nombre de cent mille hommes. Alkama ne manquait ni d'intelligence, ni de bravoure, ni de générosité. Il s'étonna qu'un si petit nombre de chrétiens équipés osât défier l'armée de l'émir, son maître; et, regardant comme une lâcheté d'attaquer un ennemi vaincu d'avance, il renvoya l'évêque Oppas vers Pélage pour lui proposer d'accepter sa soumission. — « Ministre de Dieu, qui as trahi ton maître et ta patrie, répond le héros, retourne vers celui qui t'envoie;

dis-lui que cent mille musulmans ne sont que cent mille hommes mortels; tandis que la poignée de chrétiens qui marchent sous mes ordres, fidèles à leur Dieu, à leur pays, sont le bras du Dieu même des armées, car tous, ainsi que moi, se trouvent prêts à mourir pour la gloire et l'indépendance de leur patrie.

« Cette confiance du chef des chrétiens en la puissance du Seigneur fut miraculeusement justifiée. Le traître Oppas ayant appelé les Maures au combat, ils s'avancèrent avec une fureur sans égale, mais leurs flèches rebondirent sur les rochers, et retombèrent sur eux avec les projectiles que lançaient les Goths du haut de la montagne. On eût dit que des masses de pierres et des forêts roulaient d'elles-mêmes pour écraser les ennemis du nom chrétien. Épouvantés, les soldats d'Alkama s'enfuirent; mais l'étroitesse de la vallée empêcha leurs mouvements devenus trop rapides; une déroute générale s'en suivit, les fuyards s'entre-choquèrent les uns contre les autres, et les chrétiens, encouragés par cette protection visible du ciel, fondant sur leurs ennemis, en firent un carnage horrible. Sorti de la caverne à la tête des siens, Pélage gagna le sommet de la montagne pour fondre de là sur l'ennemi. Le nombre des morts fut innombrable. Alkama périt, l'infâme Oppas tomba vivant entre les mains des vainqueurs, qui s'arrêtèrent las de combattre et d'immoler leurs victimes. Il s'en échappa quelques-unes vers la plaine de Libana; mais au moment de franchir l'étroit sentier qu'elles suivaient, un énorme rocher se détache et les écrase. Une maison qui s'élevait à proximité fut appelée dès lors Casa Gaudia. » Récit légendaire.

Telle a été l'issue de la sanglante bataille de Covadonga. Quelques imaginations romanesques, quelques hyperboles orientales, quelques gasconnades enfantines n'altèrent pas le fond des faits. Que nous importe que cent mille ou seulement vingt mille Maures aient combattu; que Pélage ait vaincu avec trente hommes d'armes ou avec cinq cents; ce qu'il importe c'est qu'il ait vaincu et sauvé le nom chrétien des chaînes de l'esclavage. Chaque jour, depuis mille ans, on découvre aux environs de cette Cova des débris d'armure musulmane et des cadavres.

Munuza se trouvait à Gijon lorsqu'il apprit la déroute des Maures. Ne se croyant plus en sûreté, il prit la fuite; mais Pélage victorieux lo

poursuivit et l'atteignit dans le pays d'Otalle, où il l'extermina, lui et tous les siens. Dès lors Pélage, que l'on regardait comme le premier des Goths par sa naissance, fut proclamé le premier d'entre eux par son courage et proclamé roi. L'Espagne chrétienne, comprenant les Asturies et les monts Cantabres jusqu'en Navarre, devint une puissance respectable, qui eut son armée, ses temples, ses communes indépendantes, sa nationalité, son avenir écrit dans le cœur des habitants comme il l'était sur le livre de la Providence.

Lorsqu'après dix-neuf années d'un règne glorieux et fécond en belles choses, Pélage mourut à Gangas, les Asturies, la Galice, le royaume de Léon, toute la Cantabrie et une partie du Portugal, avaient été arrachés aux Maures et formaient l'héritage de son fils Favila. Les cendres de Pélage reposent dans l'église de Sainte-Eulalie de Gangas, près du corps de son épouse Gandiosa. Deux ans plus tard, à la mort de Favila, tué par un ours, un noble goth, déjà célèbre dans la Cantabrie, commença contre les Maures cette guerre offensive, qui, léguée de père en fils aux Espagnols pendant huit siècles, se termina par l'écrasement du trône de Boabdil.

Sillonnée de montagnes dont la hauteur n'est pas considérable; coupée de plaines étroites, garnie d'essences magnifiques de chênes, de hêtres, de pins d'Écosse, de marronniers; ayant des mines de charbon de terre abondantes, un bétail considérable, une température humide et froide l'hiver, très-tempérée l'été; récoltant beaucoup d'orge et de maïs, mais peu de blé, beaucoup de pommes à cidre, mais peu de raisins, la province des Asturies ressemble singulièrement à certaines parties des Vosges, du Tyrol et de la Suisse française. On y trouve les mêmes plantes, tandis que la faune en est plus variée.

Bons, polis, hospitaliers, agiles et robustes, marcheurs excellents, réussissant à merveille dans tous les exercices gymnastiques dont ils se font un mérite, passés mattres en l'art de manier le bâton, danseurs infatigables, soldats intrépides et serviteurs fidèles, les Asturiens tiennent beaucoup du caractère des Galiciens et des Cantabres qui les avoisinent. Leurs femmes se toilettent avec goût; elles portent des corsets lacés par devant, des bijoux d'or, des boucles d'oreilles longues et des colliers de corail, des coiffes en serge de couleur sombre retombant sur

les épaules et contournant la base du cou. Elles sont douces, laborieuses, ménagères, intelligentes. On nomme *bable* la langue du pays.

Nous extrayons de l'*Espagne pittoresque* la description suivante qui complètera le tableau des Asturies : les montagnes asturiennes, jadis peuplées par des héros, le sont aujourd'hui par des ours d'une taille presque colossale, qui, malgré leur naturel assez débonnaire, ne sont pas trop polis... Nous disons polis, parce qu'à part une grossière habitude de ne jamais se déranger de la route qu'ils suivent, quand il leur arrive de se trouver face à face avec un voyageur, les ours asturiens sont d'assez bons diables ; en général ils se montrent plus jaloux de croquer des noisettes et des glands que d'avalier un homme, voire même un oiseau... Tenez, en voilà un ! Admirez avec quelle gravité il s'avance sur ses deux pattes de derrière, appuyé sur son gros bâton comme un orang-outang. Au train dont il arrive, on voit bien qu'il n'a pas encore déjeuné ; s'il était repu il ne marcherait pas ainsi le nez au vent. Il s'arrête, il n'est pas bien décidé à venir de notre côté. Nous ne vous conseillerions pas d'aller en ce moment lui chercher querelle... Le voilà qui vient... Ne bougez pas... Gardez-vous de faire feu sur lui, à moins que vous ne soyez sûr de l'abattre raide mort... encore agirez-vous plus prudemment si vous le laissez tranquille ; car il pourrait arriver que sa femelle et ses petits ne fussent pas loin d'ici, et alors vous auriez à rendre compte d'un meurtre commis envers une *veuve* et des *orphelins*. Rangeons-nous donc et laissons la bête passer librement. N'ayez aucune crainte ; elle ne se détournera pas d'un pouce pour venir à nous. Les ours des Asturies ne sont pas méchants ; ils s'attaquent rarement aux gens qui ne leur cherchent pas noise ; seulement, si vous vous trouvez sur leur chemin, ils vous octroient un coup de griffe en passant, mais ils ne dévorent jamais celui qu'ils ont tué... Les montagnards sont moins accommodants avec les ours que les ours ne le sont avec eux ; la peau de ces animaux se vend fort bien dans les ports de mer ; les Anglais en achètent chaque année une prodigieuse quantité, sans compter qu'après avoir vendu la peau, les montagnards des Asturies savent tirer partie de la chair. Ils ne se contentent pas, comme M. Alexandre Dumas, de la manger en *beefsteack*, ils en font des jambons très-estimés, que les habitants de Madrid leur achètent fort cher, sous le pseudonyme de *jamon puro de Galicia*, jambon pur

de Galice. — La chasse à l'ours mérite d'être racontée ; voici comme elle a lieu : le matin, de très-bonne heure, une bande de montagnards, couverts de la tête aux pieds de peaux de mouton, la laine en dehors, armés de bâtons et de longs couteaux de chasse, se rendent dans les fourrés où les ours se tiennent d'habitude. Ces bandes sont composées d'une vingtaine d'hommes, dont dix armés d'un couteau et d'un sifflet de cuivre ; les dix autres d'un long bâton. Les premiers, ceux qui portent le couteau, s'appellent *cuchilleros*, couteleurs ; les autres se nomment *busca ruidos*, chercheurs de bruit, querelleurs. Bientôt cette bande se divise en couples ; chaque couple se compose d'un couteleur et d'un chercheur de bruit. Le couteleur porte un sifflet suspendu au cou par une chaîne de fer. Ainsi disposés les chasseurs attendent. Dès qu'un ours paraît à l'horizon, le couteleur et le chercheur de bruit s'avancent vers lui d'un air indifférent. L'ours approche-t-il, au lieu de le laisser passer tranquillement et de s'écarter un peu pour ne pas l'irriter, le chercheur de bruit barre le passage et lève le bâton sur l'ours, mais sans le frapper. Il est rare qu'à cette menace l'ours ne se redresse et ne fonde sur le querelleur ; c'est précisément ce que demandent les chasseurs. Menacé par l'ours, le querelleur jette son bâton, le saisit, le serre, l'étreint de ses deux bras. Mais ce n'est pas tout ; il faut que, par un mouvement rapide, et qui doit s'opérer avec une grande précision, le querelleur mette sa tête à l'abri de la gueule de l'animal, ce qu'il fait en l'appuyant vivement sur le cou de l'ours. Alors commence un combat qui vous causerait la plus profonde émotion si vous en étiez témoin, mais que les Asturiens recherchent avec avidité et duquel ils se tirent toujours avec honneur. L'ours essaye bien de griffer son adversaire, mais tout ce qu'il peut, c'est d'arracher quelques mèches de laine à la peau de mouton dont il se trouve couvert ; encore n'y parvient-il que rarement, car en général ces sortes de combats sont de courte durée. Aussitôt que l'ours est aux prises avec le querelleur *en los brazos*, le couteleur vient par derrière et le frappe mortellement, en lui enfonçant jusqu'à la garde un couteau de cinquante centimètres de longueur. L'arme, plongée entre la clavicule et l'omoplate, doit, par le mouvement d'inclinaison que le chasseur lui imprime de droite à gauche, atteindre l'animal au cœur. Il n'arrive guère que le couteleur ait besoin de

frapper plus d'un coup pour délivrer le querelleur; mais quand cela arrive, la position de ce dernier devient fort critique; l'ours, une fois frappé, devient plus furieux, et même lorsqu'il tombe sur le coup, une convulsion, un mouvement de ses deux pattes de derrière peut mettre le chasseur en pièces. Ce cas a été prévu; le querelleur ne lâche l'ours que lorsqu'il entend le coup de sifflet de son compagnon, lequel annonce que l'ours n'a plus de mouvement; jusqu'alors le querelleur se tient étroitement serré contre la poitrine de l'animal; et dès que l'ours est tombé, les deux jambes de son adversaire lui pressant les flancs, le chasseur reste assis sur les cuisses de l'ours, de manière à prévenir ses moindres mouvements. Tant qu'il n'a pas entendu le coup de sifflet, le querelleur conserve la position que nous venons de décrire, et que nos lecteurs comprendront facilement. Il doit se rouler avec l'ours, se coller à lui, et jusqu'au moment de sa mort ne plus s'en séparer. Cette lutte est horrible. Cependant, il est des Asturiens qui la répètent cinq ou six fois par semaine, et même plusieurs fois par jour, depuis leur jeunesse, sans avoir reçu la moindre égratignure. Demandez leur si jamais l'un d'eux a péri dans cette chasse; ils vous répondront : — « Oui!... Fabio Orduño. Pourtant il était brave; il savait chercher querelle à un ours aussi bien et mieux que le plus adroit; mais il ne croyait pas beaucoup à Dieu ni aux saints. Certain jour il part pour la montagne; un ours magnifique tombe dans ses bras; mais au lieu de tuer l'ours, ce fut l'ours qui le tua. La bête broya la tête du chasseur entre ses dents... Le soir, quand Fabio Orduño fut rapporté mort dans le village, chacun se prit à le regretter et le plaindre; mais le lendemain, lorsqu'on voulut l'ensevelir dans l'habit de saint François, M. le curé remarqua qu'il n'avait pas sur lui la médaille de Notre-Dame de la Covadonga. Dès lors il comprit pourquoi le chasseur avait été dévoré. » — Le récit de ce douloureux événement a fait l'objet d'une légende rimée en vieux castillan, que l'on chante le soir après l'*Angelus*, et qui a fait vendre au curé de Covadonga autant de médailles qu'il y a de chasseurs d'ours dans les Asturies et la Galice. Voici la légende :

I

Fabio Orduño était un chef brave et vaillant. Il chassait l'ours, le renard, le sanglier, et bien d'autres bêtes encore!

II

Mais jamais il ne faisait ses dévotions; jamais il ne récitait les litanies et n'adorait les saints.

III

Jamais il ne portait reliques, ni médailles.... Il vivait en Galice et dans les Asturies.

IV

Galant, beau, bien fait, spirituel, les jeunes filles l'aimaient; mais lui, menteur et rusé, parlait d'amour à toutes pour mieux les tromper.

V

Jamais il ne plia le genou devant l'autel de Covadonga; jamais il ne recommanda ses chasses à la sainte Vierge.

VI

Jamais il n'eut foi en la très-sainte médaille qui l'aurait pu sauver des griffes de l'ours qu'il devait combattre. Toujours, au contraire, il se moquait de l'influence qu'on attribue à cette sainte médaille.

VII

Mais un jour arriva que, pour le punir de son incrédulité, le diable se fit ours brun, et se mit à parcourir la montagne pendant que Fabio Orduño cherchait un ours pour le tuer.

VIII

Fabio et le diable, sous cette forme d'ours brun, en vinrent aux mains. Notre fier jeune homme attaque l'ours avec intrépidité; mais l'ours, pour mieux tromper son adversaire, feint d'être à demi-mort.

IX

Pauvre Fabio! pauvre Orduño! Pourquoi ne sais-tu pas prier? Pourquoi, quand tu ne portes point sur toi la sainte image de la Vierge, te hasarder à lutter contre le diable fait ours qui vient t'enlever la tête et l'os du talon?

X

Les voilà qui se roulent par terre; puis l'un sur l'autre. Hélas! Orduño n'est plus qu'un corps sans tête et sans talon!

XI

Le diable a mangé l'un et l'autre, et, dès qu'il a eu fini de le faire, personne n'ayant pu le tuer, il a disparu du champ de bataille.

XII

Il est redescendu aux enfers pour recommencer à rugir, à hurler de nouveau le jour où les chasseurs d'ours oseront chasser sans porter sur eux la médaille de la Vierge de Covadonga.

XIII

Dieu veut que les bons chrétiens aillent prier sa mère à Covadonga avant d'aller se livrer aux plaisirs.

XXI

CUISINE — RÉGIME

« Ça, mon gentilhomme, vous serez satisfait; on va vous traiter comme un prince. »

LESCOR, l'aubergiste à Gil Blas.

Affiche réglementaire des hôtels. — Le chocolat espagnol. — Un dîner à Logroño. — La bulle de voyage. — Le Gaspacho. — Hôtels des grandes villes. — Régime des pensionnats du gouvernement. — Vie matérielle du petit bourgeois, de l'ouvrier, du paysan et de l'arriero. — Les ventas et les paraloies. — Habitudes aristocratiques. — Mets recherchés. — Pourvoyeurs des ménages. — Chaque province a ses mets indigènes. — En quoi consiste le refresco chez les riches et chez les pauvres.

Brillat-Savarin, grand homme, couvrez-vous la tête d'un voile, comme Brutus, condamnant ses fils; je vais parler de la cuisine espagnole! La cuisine... je la redoutais, pour le moins, autant que l'*escopeta* d'un contrebandier; autant qu'un drame du boulevard, qu'une revue de la garde nationale ou qu'un discours de chef d'institution, mais une affiche placardée dans la salle à manger d'une *posada* de Burgos me rassura tout à fait. Elle m'annonçait, au choix, pour déjeuner, une tasse de chocolat avec ou sans lait, et une rôtie au pain; ou bien une tasse de café au lait; ou bien encore une tasse de thé; proposition très-sortable, comme on le voit, et dont j'adoptai avec confiance l'expression littérale, car l'affiche se trouvait dûment signée de l'autorité compétente. *Una jicara de chocolate*, me dis-je; c'est une tasse, un bol de chocolat; sacrifions nos goûts aux habitudes indigènes, et puisque les Espagnols regardent leur chocolat comme très-rafratchissant, adoptons à déjeuner le régime ibérique. — *Muchacha, chocolate*. — Ici la désillusion commence; au lieu de m'apporter du chocolat dans un bol, on me le sert dans un dez à coudre; au lieu d'une rôtie au pain, on me donne deux biscuits grands comme ces patiences de poupée dont les enfants s'amuse. — Cela me

fit l'effet d'un essai. — Rappelant la *Muchacha*, je la complimente sur l'excellence du chocolat et demande *una jicara*, en appuyant avec une intention marquée sur le substantif. Mais la seconde *jicara* fut comme la première.

A Logroño, déception plus pénible encore. J'avais lu, toujours sur l'affiche officielle, qu'à dîner l'hôte me donnerait : 1° un potage avec poule, garbanzos, morceau de petit salé, saucisse et légumes potagers ; 2° une friture, 3° deux ragoûts, 4° un hors d'œuvre, 5° un rôti, 6° une salade, 7° deux plats de dessert, 8° du pain, du vin à discrétion, 9° un petit verre d'eau-de-vie, et tout cela moyennant trois pecettes. — Inutile de commander le menu. Les exigences, les caprices, les sympathies ou les antipathies de l'estomac sont réglés de par la loi, et franchement je ne suis pas trop ennemi d'un pareil système de prévoyance. J'avais pris un siège de paille, et depuis une demi-heure j'attendais, quand l'hôtesse vint me demander si j'avais la *bulle*. Je compris qu'elle désirait voir mon passe-port, et je n'hésitai pas d'exhiber les vingt-cinq ou trente paraphe dont il est machuré ; mais elle me le rendit en souriant, ajoutant que le passe-port dont elle s'enquerrait, était le passe-port du vendredi, signé de son éminence le commissaire apostolique général. Je n'avais nulle idée de cette formalité, et j'avouai mon ignorance, me promettant bien d'être en règle le plus tôt possible avec les puissances de l'église comme je l'étais avec les puissances de la terre. — Mon seigneur n'ayant point sa bulle, ajouta l'hôtesse qui ne se souciait point de se damner pour moi, et ce jour-ci étant un jour maigre, je vais préparer un *gazpacho*. — *Gazpacho* soit, mais faites-le vite et faites-le bon. — *Si Señor*, et la voilà partie. — Je n'avais jamais vu le mot *gazpacho* ni sur le vocabulaire de Véfour, ni sur celui des Frères Provençaux. Il m'inspira quelque inquiétude, et je fus à la cuisine. L'hôtesse tenait à la main une poêle en fer battu très-creuse ; elle y mêlait des gousses d'ail, des oignons coupés menus, des tranches de concombre, du piment, du sel, un filet de vinaigre, quelques cuillerées d'huile ; puis du pain et de l'eau. Ce met. passe pour très-rafratchissant ; il l'est à la manière des huiles essentielles qui corrodent le palais. Evidemment un caniche bien éduqué ne compromettrait pas son museau dans une julienne d'une excentricité si notable ; et pourtant trois jolies femmes avalèrent avec

déliées chacune un litre au moins de *gazpacho*. A la seconde cuillerée, le cœur me vint sur les lèvres, et je demandai une soupe au lait. D'où venais-je, hélas ! Du lait ! pour en obtenir dans une auberge espagnole, il faut crier, jurer, menacer, battre l'hôte ou faire l'aimable auprès de l'hôtesse : quand elle est jeune et jolie, ce n'est pas chose difficile ; mais quand elle est laide et vieille, comment s'y prendre ? — Force fut de renoncer au lait ; je priai qu'on voulût bien me préparer une omelette. — Bonheur, il y avait des œufs, mais point de beurre, rien que de l'huile, et quelle huile ! Gil Blas, au village d'Ataquinès, n'avait certes pas plus d'appétit que moi, et son civet de matou valait bien mon omelette.

Cependant, soyons juste, même envers les hôteliers, messieurs ennemis dans toute la Péninsule ; empressons-nous d'ajouter qu'en ces vingt années dernières l'Espagne a fait, sous le rapport de la cuisine, des progrès sensibles. Depuis Bayonne jusqu'à Madrid, nous avons trouvé généralement de bons potages ; nous avons vu servir du poisson de mer et d'eau douce, du gibier, des légumes d'une qualité supérieure auxquels il n'aurait peut-être fallu, pour être bons, que l'absence du vinaigre, de l'huile, du safran et du girofle. Ça et là, quelques hôtels nous ont paru convenables. Ainsi, à Madrid, aux Péninsulaires, à la Croix de Malte, on n'est point mal ; à Cordoue, Séville, Cadix, Malaga, Barcelone, se trouvent d'excellents hôtels. Ceux de Malaga surtout priment les autres, et ne le cèdent guère aux meilleurs hôtels de France et d'Allemagne. Il existe dans les grandes villes, notamment à Madrid, quelques restaurants, *fondas*, qui grimacent les restaurants parisiens. Il en est un, calle San-Geronimo, organisé d'après les traditions françaises ; on y dîne assez bien moyennant cinq francs par tête ; il en est un autre meilleur, calle d'Alcala, où m'avait convié M. Ayguals de Izco, amphytrion non moins gracieux que littérateur aimable. A ma grande surprise, j'ai trouvé là un cordon bleu, une cave exquisite, un service élégant.

Dans les écoles militaires, dans les pensionnats du gouvernement, la nourriture est abondante, saine, bien préparée, mieux qu'en France ; à Tolède, à Valladolid nous l'avons goûtée, et nous nous sommes assurés de l'excellente administration culinaire de ces deux institutions.

La vie matérielle du petit bourgeois, de l'ouvrier, du paysan est des plus simples. Presque chaque jour leurs mets sont les mêmes : des viandes rôties, des poissons frits ou cuits, des légumes secs ou frais, des œufs, des oignons, des pâtes, composent leurs repas habituels.

Ils affectionnent particulièrement le *guisado*, espèce de fricassée de volaille cuite à l'huile dans la poêle avec addition de tomates; les *huevos estrellados*, sorte d'omelette soufflée; les *huevos fritos* au beurre noir; mais par-dessus tout les *garbanzos*, légume plus gros qu'un pois, jaune, dur, farineux, presque insipide.

Le petit peuple ne connaît d'autres assaisonnements que le poivre d'Inde et le safran. On voit les arrieros et les autres voyageurs d'une condition médiocre, porter avec eux leur huile et leur vinaigre dans des cornes de vaches, et des tranches de lard *presas*, ou du poisson frit *pescado*, dans de petites boîtes de fer-blanc. Il s'en débite une quantité fort considérable sur les marchés et à l'angle des rues dans les villes maritimes comme Cadix et Malaga.

Si quittant une grande route, vous obliquez vers la droite ou vers la gauche, l'approvisionnement culinaire devient presque indispensable, car vous traversez des villages dont les poules ne pondent pas, dont les mamelles des brebis ou des chèvres sont tarées, et dont les bouchers et les boulangers prennent leurs vacances, à en juger, du moins, par la pénurie des ventes et des paradores.

Les personnes d'un rang élevé, qui n'ont pas encore les habitudes françaises, demeurent fidèles aux mets nationaux; mais chaque jour il s'y mêle quelques importations étrangères, anglaises dans les villes maritimes, françaises dans les villes de l'intérieur. Cependant, les cuisiniers qui ne sont point espagnols ne m'ont point encore paru très-communs chez l'aristocratie. Elle n'attache presque aucune importance aux jouissances de la table. Les faisans de l'Aragon, le *besugo* frais de Biscaye, les pommes de Grenade et de Valence, les oranges de la Caroline, les melons du Tage et de l'Andalousie, les asperges et les courges d'Aranjuez, les cailles de la Castille, les saumons de l'Èbre et du Douro, jouissent, parmi les gourmets, d'une réputation méritée. Elle serait beaucoup plus grande si l'assaisonnement et la préparation des choses répondaient à leur qualité. On m'avait beaucoup vanté le poulet

à l'ail, la soupe au lièvre, l'omelette aux tomates. En soulevant mon estomac rebelle, leur mérite a dépassé les hauteurs de mon intelligence. Quant aux plats de sucrerie dont les recettes datent des noces de Gamache, quant aux pâtisseries où le jaune d'œuf prédomine, mes fonctions digestives sont trop bouleversées aujourd'hui pour en parler avec le calme réfléchi qu'exige leur vieille réputation.

Les femmes, en Espagne, ne vont point au marché. Les hommes se chargent de cette besogne et s'en acquittent très-bien. Un petit bourgeois ne s'affranchirait pas des soins du marché sans encourir le reproche d'une mauvaise administration, d'une négligence coupable à l'endroit des intérêts matériels du logis. Mais dans les grandes villes, comme Madrid, Séville et Cadix, les pourvoyeurs sont les *aguadores* qui s'entendent très-bien, comme nos cuisiniers français, à faire danser l'anse du panier.

Indépendamment du caractère général de la cuisine espagnole, chaque province a ses mets distinctifs, comme elle a ses costumes. Ainsi, dans les provinces basques, une tête d'agneau fendue en deux, farcie d'un hachis d'ail, de persil et de mie de pain, enduite de saindoux et rôtie au four, passe pour un mets délicieux, et je le trouve certes meilleur que la matelotte des faubouriens de Paris. L'*olla podrida*, sorte de pot-pourri culinaire, n'est pas le même en Castille qu'en Andalousie, en Andalousie qu'en Catalogne; les aliments fondamentaux s'y rencontrent, mais avec des additions diverses et d'après des proportions qui varient.

Il n'arrive presque jamais aux Espagnols de traiter chez eux. Leur intérieur ne se trouve pas organisé pour cela; mais les familles qui se fréquentent se donnent tour à tour une collation appelée *refresco*, dont la recherche et la somptuosité proscrivent assez ordinairement le plaisir.

Lorsqu'une maison a décidé qu'elle donnera *refresco*, elle en prévient plusieurs jours d'avance ceux qui doivent y prendre part. A l'heure dite tout le monde arrive : tout le monde est reçu dans une vaste salle, quelquefois même, surtout si c'est l'été, dans le *patio* qu'on garnit de chaises très-basses. Les hommes sont à gauche, les femmes à droite. Chaque femme qui arrive donne un salut et un baiser aux femmes déjà placées, puis elle va prendre le premier siège vacant, et ainsi des autres.

Dès qu'on pense avoir tout son monde, plusieurs *muchachos* arrivent à la suite les uns des autres, portant des cabarets chargés de pâtisserie, de sorbets, puis de tasses de chocolat, de confitures liquides et de sucreries. Personne ne quitte sa place, chacun est servi successivement. Entre chaque bouchée ou chaque verrée liquide, on se donne de l'éventail. On cause sans presque parler; on fait des petites mines, des hochements de tête. Rien de plus monotone qu'un refresco.

J'entends parler du refresco des riches, car celui des pauvres, des *arrieros*, par exemple, a tout le charme du sans-gêne et de l'imprévu. Ils font halte sous un porche, dans un carrefour, ou bien à l'ombre de quelque arbre touffu; ils étalent sur le sol deux ou trois ognons; font circuler à la ronde leur *pellejo* remplie d'un vin généreux dont ils hument du bout des lèvres l'aromatique saveur, puis ils attendent de la sorte, nonchalamment accroupis, que la forte chaleur soit passée.

Dans l'art culinaire un grand événement, le plus grand peut-être de l'époque se prépare: Chevet va passer les Pyrénées. Ambassadeur pacifique, il s'arrache aux exigences incessantes des gourmets parisiens, et sans égard, ni pour le temps, ni pour l'espace, il part escorté de dix-huit marmitons, chargés, d'autres diraient de ses casseroles, mais nous disons de ses bannières, qu'il plantera au cœur de l'Espagne. C'est le résultat d'un pari entre le duc de Riançarès et le roi, qui perd et qui paye royalement un dîner dont le fumet réveillera les appétits gastronomiques de la Péninsule.

XXII

GALICE

Venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire.

MASSILLON.

Le Fuente de la Teja, rendez-vous des Galiciens et des Asturiens. — Chants provocateurs et luttes qu'ils ont entre eux. — Caractère et costume des Galiciens, surnommés les Auvergnats de l'Espagne. — Physiologie de la province. — Lugo. — Betanzos. — La Corogne. — Le Ferrol. — Mondoñedo. — Santiago, sa cathédrale, ses pèlerinages et ses autres monuments. — L'Université. — Le docteur José Olivares. — Chemin de Compostelle à Orense. — Le Minho. — Ville et cathédrale d'Orense. — Las Burgas. — Allariz, sépulture de la reine Violenta. — Triangle militaire formé par Orense, Vigo et Pontevedra. — Tuy. — Caractère artistique de cette ville comparé à celui d'Orense et de Santiago. — Les Maragatas et les Maragatas.

Un Parisien s'imagine avoir tout vu, tout appris et connaître par cœur son Espagne, s'il a fait une promenade nocturne depuis le Prado jusqu'à la Puerta del Sol, assisté à la *tertulia* d'une grande dame et à la représentation d'une *saynete* au théâtre del Principe; mais Madrid, grande capitale, ville populeuse, formée d'éléments divers, rapprochant les contrastes, peut devenir un sujet d'études bien plus vaste qu'on ne le suppose. Malgré sa physionomie moderne, nulle part ailleurs il ne serait possible de mieux compléter l'Espagne et de saisir avec autant de vérité le caractère moral des provinces qui la composent. J'avais entendu dire qu'à la Fuente de la Teja, hors d'enceinte, chaque dimanche se réunissaient les Asturiens et les Galiciens pour y manger le gras-double au piment, danser la *zaganada* et s'assommer de coups de bâtons; je connaissais la taverne des Catalans, la *fuenta* des Basques, etc.; il me prit envie de faire en zigzag, à travers tout ce bas monde, une promenade d'observation, comme je me rappelais en avoir jadis fait une pendant dix jours chez les faubouriens de Paris, et je partis accompagné

saillies dont l'effet prédomine sur les autres teintes, la ville entière semble faire silence pour les mieux écouter.

La cathédrale, posée noblement comme une forteresse apostolique, présente quatre grandes façades, chacune sur une place. La façade principale, flanquée de deux énormes tours quadrangulaires terminées en coupole, est décorée d'une gloire où des monarques sont agenouillés devant Santiago. Deux sanctuaires existent superposés : le sanctuaire souterrain ou crypte renferme six nefs et vingt-trois chapelles; le sanctuaire supérieur, dédié à saint Jacques le Majeur, a toute la majesté grandiose des châteaux artistiques du treizième siècle. Malheureusement beaucoup de constructions postérieures ont compromis le caractère primordial de l'édifice. Les allées du cloître datent de l'année 1533; les chaires en bronze, placées des deux côtés de la *reja*, furent exécutées trente années après par Juan-Bautista Celma; la *silleria del Coro*, sculptée par Gregorio Español, ne date que de 1606. Il faut porter surtout son attention sur la chapelle de la Virgen del Pilar, derrière le maître-autel; sur la chapelle de los Reyes, riche en précieuses reliques, et sur le retable de la chapelle del Rey de Francia. L'église paroissiale ou *cortesela*, comprise dans la cathédrale, vaste sanctuaire à trois nefs, méritait aussi quelque attention avant qu'une main barbare l'eût dégradée en prétendant la restaurer. Les sépultures de don Roman (1226), de Fernand II (1226), de Berenguela (1187), d'Alonso IX (1268), de Juana de Castro (1412), et plusieurs autres, sont à notre gré, avec quelques retables, la partie capitale véritablement artistique de cette église. Aux grandes fêtes, aux jours de réception des pèlerins, le chapitre met en évidence toutes ses richesses. C'est alors qu'on expose cette magnifique *custodia* d'argent exécutée par Antonio d'Arpha, en 1544, et que surmonte une statuette de Santiago auréolée d'émeraudes et de rubis.

Après le *sanctuarium*, le monument le plus remarquable de la ville est l'hôpital, *Hospicio de los Reyes*, construit, en 1504, par Ferdinand et Isabelle, sur les ruines d'un hospice plus ancien, et qui servait de refuge aux pèlerins dont la cathédrale faisait la consolation. Cette sainte maison se compose de quatre corps de bâtiments, au centre desquels la chapelle s'élève avec une grâce remarquable. Les deux *patios*

intérieurs sont décorées d'arcades non moins sveltes qu'élégantes.

Quelques églises paroissiales renferment des retables et des tombeaux qui ne sont pas sans mérite; mais à toutes les sculptures, à tous les tableaux, je préfère le Gran-Campo de Santa-Susana, vu le soir, ou la Plaza del Pan, le matin, quand une foule compacte de villageois y arrivent des divers points de la Galice.

L'ayuntamiento, construit en 1777; l'université, dont le style dorique n'a point d'élégance, sont les seuls édifices modernes dignes d'être cités; encore sont-ils plus recommandables par leur destination que par leur architecture.

L'université jouit d'une renommée très-grande en Espagne et la justifie. Elle possède une bibliothèque nombreuse, où sont des manuscrits anciens, un cabinet de physique, une collection d'histoire naturelle, des professeurs capables et des élèves qui, n'ayant aucun moyen de distraction, sont forcés d'étudier. Entre autres hommes véritablement instruits, nous avons rencontré là le docteur José Olivares, chirurgien fort habile, le premier opérateur de l'Espagne, si l'on juge du mérite par la hardiesse des procédés et l'éclat des succès. Il a des méthodes qui lui sont propres; il fait l'opération de la taille, muni d'une soude et d'un bistouri, avec une élégance, un *jucundum* dont Celse serait enchanté et dont frère Côme mourrait de jalousie.

Un chemin, tracé sur la carte, mais qu'on aura sans doute oublié de tracer sur le sol, vous mène à l'aventure, semblable aux chevaliers de la Table-Ronde, de Compostelle à la ville d'Orense.

Autrefois, sous les Romains, le Minho, joli fleuve qui coupe la Galice en deux comme l'arête d'une limande, battait les murailles d'Orense dont il caresse aujourd'hui les ruines. Il passe sous un pont de quatre cents mètres de longueur, ayant une grande arche de cinquante mètres d'ouverture, qui dépasse de la même hauteur le niveau des ondes. Ce pont, construit en 1230, réparé en 1449, a vraiment une tournure chevaleresque et vaillante. On croirait voir le coursier fantastique de Santiago franchissant les collines.

La cathédrale, bâtie en 1220 par l'évêque Lorenzo, modifiée, agrandie depuis, porte empreinte sur ces murailles l'histoire religieuse autant que l'histoire civile et militaire de la cité. Ce que vous n'ap-

prenez point d'elle, les tours circulaires de la Trinidad, l'établissement des bains thermaux, appelés las Burgas, vous le diront. En effet, ce fut dans les temples, ce fut aux bains publics que, depuis l'antiquité la plus reculée, se sont préparés les mystérieuses intrigues de la politique. Les sources de las Burgas sortent d'une roche granitique à l'ouest de la ville. Elles ont une température très-élevée.

Si d'Orense on voulait, par les montagnes, gagner Chaves ou Bragança, villes portugaises passablement importantes, il faudrait s'arrêter deux heures au bourg d'Allaritz. La reine Violenta, femme d'Alphonse le Sage, y repose dans l'église d'un vieux couvent de Franciscains qu'elle avait fondé; et quand nous disons qu'elle repose, nous ne prononçons pas un vain mot, car nulle part vallée plus douce, sol plus hospitalier, ciel plus beau, ombrages plus solitaires, peuple plus paisible et plus pieux ne nous ont paru plus conformes aux exigences silencieuses de la mort.

Un jour, lorsque, en échange de son attitude religieuse, Orense reprendra l'attitude militaire qu'elle avait jadis, deux ports lui seront ouverts, Vigo et Pontevedra, le *Vicus Spacorum* et le *Pontus Velus* des Romains. Avec eux, elle formera un triangle imposant; car les châteaux del Castro et de San-Sebastian défendent Vigo, et d'antiques murailles protègent la ria de Pontevedra. Ces deux petites cités riveraines, quoique anciennes, sont charmantes, autant par leur site que par la manière dont leurs habitations et leurs alamedas se trouvent disposées.

Une autre petite ville, placée à l'extrême frontière du Portugal, Tuy, le *Tyde Graviorum* de l'antiquité, déjà célèbre du temps de Pline, occupe un plateau passablement élevé, autour duquel sont des plaines d'une fertilité prodigieuse. Sa cathédrale, espèce de château-fort, dédiée à san Telmo, le patron des marins espagnols, a l'air de veiller tout armée sur la province qu'elle commande. Plusieurs églises, assez lourdes d'exécution, ayant un caractère antique, et divers autres monuments religieux, impriment à cette ville la physionomie religieuse en même temps qu'artistique que nous avons remarquée à Saint-Jacques de Compostelle et à Orense; mais Tuy possède en outre un petit musée réuni avec plus de zèle que de goût dans le collége de San-Fernando,

le grand dépôt littéraire de la ville. Non loin de Tuy sont des sources d'eau sulfureuse très-efficace contre les affections de peau et les rhumatismes; mais on ne les fréquente point par la difficulté des abord, aucune route praticable n'allant de Tuy, d'Orense ou de Pontevedra dans les provinces voisines. Pour toutes ces localités, une seule voie demeure ouverte, c'est la voie maritime; mais elle ne sauve d'aucun des embarras qu'on éprouve dès qu'on s'éloigne du littoral. Ainsi, pour gagner Astorga, dans l'ancien royaume de Léon, il faut vraiment une résolution courageuse, et se confier aux chances diverses que vous offrent les Maragatos.

Les Maragatos forment une petite nation distincte, ayant sa capitale, Astorga, ses ports privilégiés, Larédo, Ribadeo, Redondela et quelques autres fourmilières où se rendent par milliers ces citoyens nomades, pour le transport de la contrebande et pour celui des sardines, des rougets, des saumons et des aloses, soit frais, soit marinés. Ils sillonnent tous les chemins, depuis le littoral jusqu'à Madrid, suivis chacun de douze, quinze, même vingt ânes. C'est la providence ambulante des amateurs de marée, l'escorte du touriste, qui, moyennant une somme fixée d'avance, peut compter, jusqu'à destination, sur des procédés honnêtes et délicats.

Le Maragato, dit don Manuel de Cuendias, et nous choisissons le témoignage d'un auteur espagnol, moins suspect de partialité qu'un Français; le Maragato est un renard à forme humaine, fort joli garçon quelquefois, mais très-laid, quand il fait tant que de ne pas être beau. A l'entendre, il a deux pieds et deux mains comme tout le monde: nous affirmons, nous, qu'il est monté sur quatre pieds d'âne, attendu que jamais nous n'avons pu voir un Maragato marcher sur ses jambes. Quant à ses mains, on les prendrait pour deux serres dès qu'il lui arrive de toucher de l'argent. Au moral, c'est un chrétien qui ressemble à un juif, un homme qui possède tout juste assez de probité pour ne pas se faire envoyer au presidio. Il est grossier comme un Bérébere quand son intérêt n'exige pas qu'il soit poli comme un Parisien. Mais d'où vient-il donc? de quelle province, de quel district, de quel village? Interrogez-le... S'il vous le dit sans mentir, nous consentons à perdre notre part de gloire dans ce monde, et le prix de nos

œuvres littéraires dans l'autre. Si c'est en Castille qu'on lui demande son origine, il répond : Je suis Asturien ; si c'est dans les Asturies, il affirme effrontément être natif de la Biscaye. A Larédo, il se dit Galicien ; à Madrid, à Valladolid ou Burgos, il se donne pour Aragonais, évitant de prononcer le nom d'Astorga ou celui de Léon qui décelerait son berceau natal. Au reste, en se déclarant ainsi tantôt d'une province tantôt d'une autre, le Maragato reste dans les limites rigoureuses du vrai, car, dit encore don Manuel de Cuendias, il naît partout, comme les champignons. Aujourd'hui, dans Valladolid, pousse un Maragato ; demain il en pousse un autre dans une *posada* du chemin, comme il en pousse tous les jours par douzaines dans les *mesones* de l'Azobijo de Ségovie ; comme il en pousserait chez vous, si jamais vous aviez la faiblesse de permettre à l'un d'eux d'entrer trois fois dans votre maison, pour vendre du poisson à votre cuisinière. N'en concluez pas toutefois que le Maragato soit un grand séducteur. Sévère sur l'article des mœurs, il se marie jeune et légitimement ; mais il se marie partout, de sorte qu'il possède, parfois, une douzaine de femmes légitimes.

Au costume, on ne saurait dire si ce flibustier d'Ibérie est militaire ou pékin, chasseur ou contrebandier, garde forestier ou garde-côte, Espagnol ou Portugais. Les jours de travail, il se couvre la tête d'une casquette de drap brun, *montera*, ornée d'un bec et d'une queue de velours, dont la forme bizarre lui donne l'apparence d'un oiseau de proie. Aussi fier de son cou musculeux que la fille d'un concierge, devenue grande dame, peut l'être de ses belles robes et de ses mains blanches, le Maragato croirait déroger en portant une cravate. Il se couvre d'une veste de drap brun, d'une cuirasse de peau de buffle appelée *peto*, évasée sur la poitrine pour qu'une chemise blanche bien plissée, bordée de laine noire, apparaisse avec avantage. Sa culotte, serrée à la ceinture, moyennant une coulisse, s'élargit jusqu'au genou et s'y attache par une autre coulisse, tandis que ses jambes sont vêtues de bas tricotés avec de la laine en suint, et de guêtres matérielles sans sous-pieds, qui, couvrant à peine les oreilles du soulier, contournent le mollet jusqu'aux culottes. Complétez cet accoutrement d'une ceinture de buffle large d'environ cinquante centimètres et serrée avec une boucle

de cuivre, d'un gourdlin passé entre la ceinture et le petto, tandis que son extrémité inférieure se balance contre le jarret, et vous aurez la tenue du Maragato voyageant ou combattant. Les dimanches, sa veste est en drap noir ; au lieu de casquette il se revêt d'un énorme chapeau, bas de forme mais large de bords, magnifiquement orné de rubans et de clinquants.

Les Maragatas, aussi probes, aussi loyales, aussi douces, aussi véridiques que leurs hommes sont fripons, libertins, grossiers et menteurs, passent pour des femmes modèles. On cite comme exemple leur tendresse maternelle, leur fidélité conjugale. Mais, véritables diamants bruts, elles présentent des formes massives et des traits fortement accentués. Une saleté, devenue proverbiale, obscurcit même l'éclat de leurs yeux noirs. Grandes, robustes, elles passeraient pour de belles femmes si leur charpente, taillée à coups de hache, ne laissait pas voir tant d'imperfections physiques. A la coiffure près, on les prendrait pour des Suissesses du canton de Berne. Les femmes mariées jouissent du droit exclusif de porter des bas rouges, les jeunes filles les portent blancs. Épouses ou vierges, elles se couvrent la tête d'un *montera* de drap brun, orné d'énormes boutons à tête de Turc et de liserés en velours.

Les mœurs officielles du Maragato ne sont autres que celles de ses commettants. Il en change quand il change de province ; il fréquente les églises juste autant qu'il le faut pour ne pas être lapidé ; il paye ses contributions et ne fait point de dettes, car telle est à son égard la confiance du public, qu'il lui serait beaucoup plus facile de voler que d'emprunter. La Maragata, gardienne du foyer domestique, semble devoir mourir aux lieux qui l'ont vu naître.

XXIII

LÉON

Fortes villes du Cid ! ô Valence, ô Léon !
Victor Hugo, *Feuilles d'Automne*.

Royaume, ville, cathédrale et monuments divers de Léon. — Route de Léon à Astorga. — Encinte et cathédrale d'Astorga. — Le sculpteur Becerra. — Zamora, don Sancho et la princesse Urraca. — Chronique du Cid ; ses aventures, son mariage avec Xiména. — Physionomie antique de Zamora. — Toro. — La tierra de Campos intéressante au point de vue de l'histoire militaire et de la stratégie. — Medina del Campo. — Route de Medina del Campo à Salamanque. — Ville, monuments, institutions, population de Salamanque, surnommée la petite Rome. — Sa double cathédrale, ses églises byzantines, ses ruines célèbres, son université, divisée en grand collège et en petit collège.

Nous sommes dans l'ancien royaume de Léon, sans avoir pour cela quitté ni la Galice, ni les Asturies, car, jusqu'au règne de don Garcias, fils d'Alphonse III, qui transporta dans la ville de Léon le siège de sa souveraineté, cette ville et sa province se trouvaient confondues avec d'autres territoires sous la dénomination générale d'Asturies.

Léon, ville déchue, morne, sombre et silencieuse, ne s'animent plus que le 24 juin, par l'affluence considérable qu'attire sa foire aux chevaux, peuplée de six mille âmes, est assise, comme autrefois, sur les rives verdoyantes de la Vernesga et du Torio, dont les eaux poissonneuses s'ouissent et vont se jeter ensuite dans l'Esla. Pour écrire l'histoire de cette ville, il faudrait évoquer l'ombre de ses rois ; mais entrons plutôt dans la cathédrale et dans le couvent de San-Isidro el Real, et nous les verrons passer devant nous, les uns agenouillés ou couchés sur leur tombe, les autres debout sur leur coursier de bataille.

Cet édifice remarquable, commencé vers l'année 1199, est une des églises les plus gracieusement élégantes, les plus déliées et les plus sveltes de l'Espagne. On croirait voir une basilique anglaise ; je devrais dire plutôt une basilique normande, car nos Français du Nord ont seuls importé dans la Grande-Bretagne et dans quelques parties de la Pénin-

sule ibérique l'architecture vaillante qu'ils semblent avoir échafaudée sur la pointe de leurs lances. Quatre-vingts mètres de longueur, quarante de largeur, soixante d'élévation ; un grand portail surmonté de trois tours différentes de forme et d'âge ; des façades latérales sculptées comme la principale façade ; des baies de fenêtres encastrant des vitraux peints, des chapelles d'une construction soignée, d'une richesse d'ornementation remarquable, des piliers fusiformes ; d'immenses cloîtres, de magnifiques dépendances, voilà l'ensemble de l'édifice. Il a ses habitants, vieux comme lui, contemporains de toutes les époques qu'il résume : l'évêque Pélagius, mort en 916 ; Ordono II, en 923 ; saint Froylan et saint Alvito, mort en 1063 ; l'évêque Arnaldo, en 1234, et quantité d'autres illustrations cléricales. Mais la population de l'église la plus animée, la plus resplendissante, celle qui nuit et jour assiste debout aux saints mystères, qui emprunte des rayons du soleil et des rayons de la lune sa colorisation fantastique, ce sont les vierges, les anges, les apôtres, les rois, les évêques, les martyrs et les autres personnages d'élite qui figurent, d'une manière si distinguée, si solennelle, sur les vitraux. Le *Transcoro* passe pour être un des chefs-d'œuvre de Berruguète, mais peu de figures sont de lui ; la *Silleria del Coro* appartient à plusieurs périodes différentes ; le *Transaltar* est très-curieux. Enfin rien ne manque à ce sanctuaire vénérable pour exciter tous les genres d'intérêt, pas même son image miraculeuse, Notre-Dame-du-Dé, *Nuestra-Señora del Dado*.

Le monastère de San-Isidro fondé par Ferdinand et Sancha, panthéon des premiers monarques du royaume, possède une vaste église à trois nefs qui vient de subir toutes les calamités d'une restauration sans intelligence. Sa *capilla mayor*, œuvre de Juan de Badajoz, date de l'année 1513.

L'hôtel de ville, *casa de ayuntamiento*, construit en 1585 par Juan Rebira ; la *casa de los Condès*, l'église paroissiale de Santo-Hospital, méritent aussi d'être vus ; mais leur délabrement fait mal, et le badigeonnage, quand il se présente, fait plus mal encore.

Hors de la ville, l'archéologue et l'artiste iront voir le couvent de San-Marcos de Léon, fondé en 1168 par les chevaliers de Santiago ; la *casa de Espositos*, à l'extrémité d'une almeda charmante, et le couvent de San-Clodio, reconstruit en 1530-1568.

Une route montagneuse, si tant est qu'on puisse décorer du nom de route ces chemins perdus que le vulgaire croit être rafraîchis chaque matin par la griffe des fées, conduit de Léon à la ville d'Astorga; c'est l'*Asturia Augusta* contemporaine de Pline, ville florissante alors, qui devint épiscopale en 747, mais qui n'offre plus aujourd'hui qu'une triste décadence. Deux choses lui restent cependant : ses murailles imposantes flanquées de tours demi-circulaires, et sa cathédrale du quinzième siècle, élevée sur les fondations d'un édifice beaucoup plus ancien, dont il reste encore quelques tombeaux, parmi lesquels le tombeau d'Alonzo, roi de Léon, mort en 880. Mais un autre monarque qu'Alonzo règne ici : ce monarque c'est un artiste sculpteur, élève de Michel-Ange. Il s'appelle Beurra; il fut à la fois le premier et le dernier de son nom; il brilla comme un météore sur la petite ville de Baeza qui lui donna le jour, et il vint animer de son génie le grand retable du sanctuaire.

Entre Astorga et Zamora s'étendent des plaines historiques; les annales de ces deux villes s'y déroulent, et les noms les plus belliqueux des Espagnes y surgissent. Ici le Cid nous a précédé de dix siècles. Il nous semble d'autant plus juste de lui en faire les honneurs, que, à l'article Burgos, nous nous sommes rendu l'interprète d'une chronique peu révérencieuse, indigne du Cid, et de laquelle nous contestons l'authenticité. Corneille penserait comme nous. En traduisant le Cid sur la scène française, il l'a fait à sa taille; nous ne rapetisserons ni le Cid ni Corneille.

Don Sanche, accompagné d'un grand nombre de combattants, venait d'arriver sous les murs de Zamora; car il voulait, à tout prix, s'emparer de cette ville où régnait Urraca, princesse de Castille. Monté sur son coursier de bataille et suivi du Cid, il explora les remparts, et, voyant des murailles épaisses flanquées de tours couronner un rocher au pied duquel coule le Douro, il soupira profondément, et dit au Cid : — « Quelle admirable position ! Pour s'en rendre maître, il faudrait plus de soldats que la terre n'en peut porter. Si ma sœur voulait me céder Zamora, je lui donnerais volontiers la meilleure partie de mon royaume. Don Rodrigue, mon père, avait mis en vous toute sa confiance; il vous a comblé de ses bienfaits; il vous a fait le premier de sa maison, vous

a créé chevalier dans Coïmbre et vous a rendu grand parmi les grands. A vos domaines, déjà si vastes, j'ai moi-même ajouté d'autres domaines. Maintenant, refuseriez-vous de faire pour moi quelque chose? — Prince, répond le Cid en lui baisant respectueusement la main, je ferai tout ce qu'il vous plaira. — Eh bien ! prenez la bannière de paix; montez le plus beau de mes coursiers; allez trouver dona Urraca, ma sœur, et proposez-lui de remettre sa ville en mon pouvoir contre des monceaux d'or, des vassaux et des cités qu'elle recevrait en échange. Je lui donnerais volontiers Médina del Rio Seco, Villalpando, voire même ma noble et chère cité de Valladolid; j'y ajouterais la forteresse de Tiedra; j'en fais ici le serment, et douze de mes grands vassaux le promettent avec moi. — Et si dona Urraca refusait, que lui répondrais-je? — Vous lui diriez, don Rodrigue, que je saurai prendre de force ce qu'elle me refuse de bon accord. Or, sus, allez. » — Et le prince lui lança un de ces regards sombres avant-coureurs des tempêtes politiques. Don Rodrigue s'inclina respectueusement; puis, ayant de nouveau baisé la main du monarque, il s'achemina, suivi de quinze chevaliers, vers les murs de Zamora, dont les portes s'ouvrirent devant lui. On le reçut avec tous les honneurs que méritait sa renommée, et dona Urraca l'admit en audience solennelle. Quand il eut exposé l'objet du message, Urraca lui répondit : — « Dites au roi mon frère que ce qu'il demande est impossible. Je sais comment il a tenu les promesses faites à mon père moribond; je connais sa conduite envers mes deux frères et ma sœur : il a ravi l'héritage de don Garcia avant même que les cendres de notre père fussent refroidies; il a jeté mon malheureux frère dans les cachots où il gémit encore; il a volé à mon frère Alphonse sa couronne royale, et l'a forcé de mendier dans Tolède un refuge qu'aucun seigneur castillan n'eût osé lui donner. Dites donc au prince, votre maître, qu'il ne m'enlèvera point Zamora comme il a enlevé Toro à ma sœur Élixa. S'il a cru, parce que je suis une faible créature, me ravir le seul héritage qui me reste, il s'est trompé, car tous les moyens me paraîtront justes pour le combattre; et si je ne puis employer la force ouverte, j'aurai recours au poignard; je le ferai frapper en secret, ou devant tous, ou devant vous.... Allez.... »

Et la princesse avait dit; et comme elle s'était fait violence pour

donner à ses paroles l'énergie du désespoir, un tremblement nerveux lui survint, puis des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. — « Ne pleurez point ainsi, s'écria don Gonzalo, l'un des grands officiers présents à l'entretien; assemblez vos vassaux; demandez-leur conseil. Si la proposition du roi leur paraît juste, ils vous diront d'y souscrire; sinon vous trouverez en eux autant de défenseurs intrépides, autant de champions armés pour soutenir vos droits. » — Les vassaux réunis repoussèrent unanimement, comme on s'y attendait, les prétentions de don Sancho, et déclarèrent qu'avant de livrer Zamora, tous s'enseveliraient sous ses ruines. Le Cid voyant bien l'inutilité d'insister davantage revint au camp, fort embarrassé de rendre au monarque, d'une manière exacte, son entretien avec l'infante. Ambassadeur adroit, il dut en adoucir l'expression, mais pas assez pour que le roi, d'humeur très-chatouilleuse, n'en fût point profondément blessé. — « Traître! dit le prince courroucé; ce sont tes conseils perfides, c'est ta maladresse, c'est ta tiédeur qui ont compromis les intérêts de ma couronne. Rends grâce à l'estime que te portait mon père : elle seule sauve aujourd'hui ta tête du gibet. Mais va-t'en, retire-toi de ma présence; je ne veux plus te voir; suis mes États sur l'heure, ou j'oublie toutes tes gloires passées pour ne me rappeler que l'outrage du moment. » — Le Cid, on le conçoit, n'hésita point à quitter son gracieux souverain; il se laissa mettre, comme de nos jours, en disponibilité, sans solde, et se garda bien de réclamer le bénéfice d'un jugement par ses pairs. Mais, au lieu d'aller offrir, ainsi que l'ont fait tant de fois les héros de notre époque, son épée victorieuse au schah de Perse, au czar de Russie, ou bien à quelque prince noir, à quelque princesse tatouée, le Cid, véritablement grand, plus magnanime au sein de l'infortune que dans la prospérité, convoque ses amis, ses hommes d'armes, ses vassaux, forme une petite armée, et monté sur l'infatigable Babiéca, arrière-neveu du Bucéphale d'Alexandre, il s'en va dans le pays ancien de Valence, puis dans l'Aragon, conquérir sur les infidèles des villes et des châteaux-forts. Chaque jour sa puissance grandissait : elle inquiéta Sancho. Les *ricos homes* ou seigneurs suzerains, consultés par lui, furent d'avis de rappeler le Cid. Le prince hésitait; mais toute la noblesse ayant insisté pour qu'il le fit, un chevalier du nom d'Ordenez reçut la mission de l'aller trouver et de le

ramener à la cour; nous devrions dire au camp, car Zamora tenait encore. Le Cid, oubliant son injure, consentit à revenir. On assure qu'alors don Sancho, pour honorer un vassal si distingué, courut à deux lieues au-devant de lui, et que le Cid, en le voyant, mit pied à terre, et lui offrit, dans les termes suivants, ses conquêtes et son épée : — « Mon seigneur, mon maître, chassé de votre présence, je ne devais m'occuper que de recouvrer vos bonnes grâces. Les Maures sont vos ennemis, je devais combattre les Maures; je l'ai fait avec succès, secondé par les braves chevaliers qui m'entourent; j'ai conquis de vastes territoires, des forteresses importantes; je vous les offre. Que votre grâce daigne les accepter du plus humble de ses sujets.... » — Notre monarque, sans doute pour éviter l'embarras d'une réponse, releva le héros, se jeta dans ses bras, fit quelque peu de sentiment; puis, remontant à cheval, le conduisit au milieu du camp où l'allégresse devint universelle.

La présence de don Rodrigue valait une nouvelle armée. Il ranima la valeur des assiégeants, intimida les assiégés, et déjà la ville allait se rendre lorsque la princesse Urraca, fidèle à ses promesses, mit un poignard empoisonné dans la main de Vellido Adolfo, pria la Vierge de lui être propice et le chargea d'aller frapper le roi dans sa tente, ce qu'il fit. Sancho mort, on leva le siège. Alphonse, proclamé souverain de Castille et de Léon par tous les grands des deux royaumes, sortit de Tolède et vint passer la revue de son armée; mais don Rodrigue déclara ne vouloir servir le nouveau roi qu'après qu'il aurait juré, avec douze des premiers officiers, de n'avoir en rien trempé dans le meurtre de son prédécesseur. Alphonse le jura, mais il exila le Cid, et le prince le plus débonnaire eût certainement agi comme Alphonse.

Maintenant, arrangez comme il vous plaira les aventures romanesques de don Rodrigue et de Chimène, cousine d'Alphonse; faites-en la fille du comte Gomes ou du comte d'Oviedo, peu nous importe; il ne nous importe pas davantage de savoir comment Chimène (doña Xiména), si sensible, a pu donner sa main à celui qui, dans un combat singulier, pourfendit son père, comment... On n'en finirait pas. La romance est explicite, et dans l'usage que nous devons faire ici des traditions historiques, la citation consacrée doit nous suffire.

— « Seigneur roi, dit Chimène à Alphonse, don Rodrigue a tué mon père et je suis orpheline; qu'il soit mon époux. A cette condition je lui pardonnerai sa mort. »

Le roi, trouvant fort juste la demande de Xiména, s'y montra favorable et manda le Cid.

Monté sur Babiéca, l'inséparable compagnon de ses prouesses, don Rodrigue arrive en toute hâte, suivi de ses chevaliers, presque tous parents ou amis, revêtus de riches vêtements et d'armures éclatantes. Averti de sa venue, le roi court au-devant de lui, l'embrasse et lui dit avec affabilité : — « Doña Xiména réclame votre protection; devenez son époux, elle vous pardonnera la mort de son père. Ses vœux sont les miens. Accordez-moi donc ce que je vous demande, je m'en féliciterai, et vous accorderai de nombreux domaines. — Sire, répond le Cid, vous êtes mon seigneur et mon roi; j'obéis volontiers à vos ordres, et je le ferai tant qu'il vous plaira de m'en donner. »

Le lendemain, revêtu d'un haut-de-chausses à bouffettes de couleur violette, chaussé de brodequins en veau, avec des boucles au lieu de rubans; ayant un justaucorps de satin noir tout uni, sans galons ni broderies, don Rodrigue, monté sur un cheval magnifique, arrive dans la cour d'attente du palais royal, où l'attendaient, debout, Alphonse, l'évêque et les grands du royaume. Dès qu'il eut mis pied à terre, on vit paraître doña Xiména, habillée d'une belle robe en drap de Londres, rehaussée d'or et de perles fines; à son cou resplendissait un large collier formé de huit médaillons, auquel pendait l'image de l'archange saint Michel. Le roi mit la main droite de Xiména dans la main droite du Cid, puis il donna le signal des cérémonies nuptiales, qui commencèrent immédiatement. Cela fait, le Cid, ayant embrassé Xiména, ajouta d'une voix pleine d'émotion : — « Xiména, j'ai tué ton père, mais je l'ai frappé face à face, en loyal chevalier; je t'ai ravi la protection d'un homme, je te rends celle d'un autre. »

Le souvenir du Cid, de Xiména, de la princesse Urraca, reste encore vivace dans la ville épiscopale de Zamora, qui a des monuments, des sculptures de cette époque reculée, et qui leur doit certaine conformité d'attitude et d'aspect avec Salamanque, avec Avila. La cathédrale de Zamora et l'église de la Madeleine, édifices simples, sobres d'ornemen-

tation, furent exécutées par des Normands dans le style byzantin, mais d'après leurs inspirations artistiques personnelles. On y voit des tombeaux d'un caractère hardi, noble et ferme; des figures d'évêques qui dorment en priant ou qui semblent attendre, dans l'hospitalité de la mort, le jour de la résurrection. Le coro de la cathédrale, œuvre du quinzième siècle, présente des détails très-satisfaisants, mais il pêche sous le rapport de l'ensemble.

Quand on quitte Zamora pour se rendre à Medina del Campo, il faut traverser Toro, ville d'une population presque aussi considérable que celle de Zamora, mais n'offrant aucun intérêt sous le rapport monumental. Par compensation, elle en présente un très-grand au point de vue de l'histoire militaire et de la stratégie. La dénomination *Tierra de Campos*, donnée à cette partie du royaume de Léon, indique sa destination primitive. Ce fut un système de fortifications auquel se liaient Salamanque et Zamora; on y voit des mouvements de terrain d'une étendue de plusieurs kilomètres; des forteresses sur les hauteurs; des tours d'église correspondant les unes avec les autres et formant deux longues lignes de signaux.

MÉDINA DEL CAMPO.

Nous avons parcouru de pied, dans une longueur d'environ trente lieues, la Tierra de Campos, afin d'en mieux étudier les dispositions militaires, et Médina s'est offert à nos yeux comme la clef de voûte de cet immense édifice stratégique. Sur la hauteur qui domine Médina se trouve un vaste château quadrilatéral, ayant à chacun de ses angles une tour crénelée; ceint de murailles en talus percées de meurtrières, et, au centre de chaque façade, une tour engagée dans la maçonnerie. Un donjon quadrangulaire, Castillo de Meta, très-élevé, surmonte le tout, et deux enceintes en défendent les abords. La forteresse et l'enceinte intérieure sont construites avec des briques, tandis que les murailles de l'enceinte extérieure, en partie détruites, sont faites de cailloux trempés dans un bain de mortier, procédé semblable à celui des Romains, mais exécuté d'une façon plus grossière. Il y a de ces pans de murailles tombés d'une pièce, qui présentent une surface cubique de plusieurs

mètres. Les ruines du château de Meta sont les plus nobles, les plus imposantes que j'aie vues en Espagne. La ville avait aussi des murailles et des portes; des églises et des couvents bastionnés, crénelés; des hôtels qui formaient autant de petites citadelles dans une grande citadelle. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ville ouverte, semée de ruines, les unes anciennes, les autres modernes. Au nombre des ruines modernes, nous avons remarqué la magnifique caserne de cavalerie due à la généreuse magnificence du marquis de Lansenada, et brûlée par les Français lorsqu'ils se sont emparés de la ville à force ouverte, après un combat sanglant. Les ruines anciennes ont des dates différentes. A Saint-Saturnin, à San-Thomé (hors des murs), on reconnaît le faire du douzième siècle au quinzième; au monastère des Augustins où, du temps d'Isabelle, se trouvaient plusieurs princesses de sang royal, on reconnaît le résultat d'une lutte entre deux systèmes d'architecture. Dans une des rues principales, *calle la Rúa*, garnie d'arcades, on voit des vestiges d'arcs mauresques d'une grandeur colossale. Plusieurs autres rues sont également décorées d'arcades, mais tellement simples et tellement lourdes qu'elles ne peuvent rien ajouter à l'ornementation de la localité. Dans l'église de San-Antonin se trouve un beau retable de Berruguète. L'hôpital, grand édifice rectangulaire, et le lavoir public, disposé comme les trois nefs d'une église, méritent d'être vus. Ces monuments, d'autres encore, une grande place centrale, des rues bien percées ayant presque toutes des arcades, donnent à la ville un air d'opulence déchu qui fait peine. On y compte cinq mille habitants.

Les plaines sablonneuses de Medina del Campo à Salamanque, entremêlées d'étangs et de marais, sont généralement cultivées. On y rencontre peu de villages. Les rives du Zapardiel présentent quelquefois d'agréables sites, mais elles sont loin de valoir celles de la Tormès et du Douro qui forment la lisière occidentale de la Tierra de Campos, où se trouvent les sources thermales de Lédésma, déjà célèbres sous les Romains.

SALAMANQUE.

Nous voici dans la petite Rome, sur le giron de la *Mère des vertus, des sciences et des arts*, car les Espagnols qualifient de la sorte Sala-

manque, à cause de son université jadis si célèbre, aujourd'hui si déchue. Rendez-lui ses vingt-cinq paroisses, ses quarante monastères, ses vingt-cinq collèges particuliers, ramenez-y les quatre ou cinq mille écoliers d'autrefois, relevez ses ruines, et alors, de toutes les villes d'Europe, aucune peut-être n'aura plus de ressemblance avec Oxford.

Cette ville, située au penchant d'une colline, dans un pays fertile, mais monotone, occupe la rive droite de la Tormès qu'on traverse, en arrivant de Madrid, sur un beau pont de vingt-sept arches, dont les culées datent, dit-on, de l'époque romaine. Nulle part je n'ai vu plus de monuments dans un aussi petit espace; mais nulle part je n'ai vu plus de monuments inachevés, plus de monuments détruits. Salamanque a l'air de pleurer sur ses grandeurs du douzième et du seizième siècle, car c'est de là que datent presque toute sa pompe architecturale. Le dix-huitième siècle ne l'a dotée que d'une seule chose digne d'admiration, la Plaza Mayor. C'est assurément la place publique la plus belle de toute l'Espagne. Elle tient le sommet du plateau sur lequel la ville est assise, présente quatre faces régulières, garnies d'arcades avec médaillons en marbre que les constitutionnels ont mutilés parce qu'ils portent l'effigie de leurs rois. Ils ont eu cependant un sentiment de respect pour le médaillon de Charles III; mais que leur avaient fait tant d'autres princes, qui, sur le trône, ne se sont montrés ni meilleurs ni plus mauvais que leurs contemporains? Et d'ailleurs, pourquoi destituer l'histoire de ses souvenirs? Pourquoi dégrader un édifice? n'est-ce point insulter à la ville qui le possède, au génie qui l'a conçu, à l'humanité tout entière qui, pour l'ériger, l'a couvert de ses sueurs? L'hôtel de ville fait partie de la place dont il décore majestueusement une des façades.

Les édifices de Salamanque ont pour base un granit à grain très-fin, et sont bâtis avec une pierre de grès d'une teinte jaune rougeâtre qui leur donne beaucoup d'éclat. Ainsi, la vieille cathédrale, œuvre de la fin du douzième siècle ou des premières années du treizième, a l'air d'être sortie d'hier des mains de l'architecte. Je la regarde comme un des monuments les plus curieux de l'Espagne, surtout par l'exécution de sa coupole et de son chevet, dont le couronnement, en retraite, présente une superposition de colonnettes à lourds chapiteaux que sur-

montent des tympans triangulaires. Pour le joint des moellons, une coupe en zigzag indique le faire traditionnel des Goths. Cette basilique, accolée à la nouvelle cathédrale, de dix-neuf marches plus enfoncée qu'elle, n'est point vaste, malgré ses trois nefs. Les sculptures primitives qui la décorent, statues et bas-reliefs, respirent une grande fermeté d'exécution, une taille dont la netteté n'exclut pas la finesse. Quelques figures de l'avant-chœur, accompagnant les pointes ogivales du transept ou terminant les arcs, sont d'une expression et d'une pose bien singulières. Plusieurs tombeaux taillés dans des niches, accompagnés de peintures à fresque, portent le caractère du treizième, du quatorzième et du quinzième siècle. Ce sont presque tous des tombeaux de chanoines ou d'évêques, parmi lesquels repose l'infante Mafalda, fille du roi don Alfonso VIII, épouse d'Alfonso IX de Léon, morte à Salamanque en 1204. Le plus remarquable de ces monuments funéraires, exécuté en marbre, est à droite du chœur, au fond d'une chapelle latérale. Il a heureusement échappé aux ardeurs restauratrices du badigeon, que le marbre blanc lui-même n'a pas toujours eu le privilège d'arrêter. Trois types sont en présence dans ce vénérable sanctuaire : le type normand, représentant du treizième siècle ; le type germanique et le type espagnol, représentant mixtes des deux siècles suivants. Au type espagnol appartient le retable du maître-autel, peinture remarquable, pleine de naïveté, qui, dans une suite de cinquante-cinq tableaux, a représenté la vie de la Vierge liée à la vie de Jésus-Christ, depuis la naissance de Marie jusqu'à son couronnement. On attribue cette œuvre à Gallegos, mais elle porte le caractère d'une époque plus ancienne. On y reconnaît des réminiscences florentines de l'école du Giotto, mêlées, combinées avec des inspirations indigènes. L'expression et la teinte du Christ varient : l'artiste l'a représenté tantôt blanc, tant bistre, tantôt noir. Deux de ces peintures, la première et la deuxième, moins anciennes que les autres, imitées de l'école allemande, pourraient bien être de Gallegos ; mais le reste du retable appartient certainement au quatorzième siècle.

La nouvelle cathédrale, commencée en 1513, comme l'indique une inscription du portail, présente un ensemble majestueux, une coupe hardie, mais une surcharge disgracieuse de sculpture ornemen-

tales, surtout à l'extérieur. C'est le caractère artistique espagnol avec ses qualités et ses défauts : d'abord une pensée noble, élevée, un jet presque sublime, puis une profusion de détails, un fini maladroit qui compromettent l'effet des grandes lignes.

On entre dans la cathédrale par trois côtés, tous trois décorés de sculptures. Le grand portail, superposition d'arcades, les unes surbaissées, les autres cintrées ou triflées, témoigne de la décadence de l'art, la recherche de l'effet dans le faire plus que dans la pensée. Son luxe érase. J'aime beaucoup mieux l'intérieur du sanctuaire. Rien ne m'y captive, mais il y règne une ordonnance majestueuse.

San-Thomé, église byzantine du onzième siècle, Santa-Eulalia, San-Adrian, décorées de têtes de loups, comme on en voit si communément dans la Grande-Bretagne, de corniches en billettes et de frises en damier, portent le cachet de notre école normande. Les églises de Santo-Spiritu, de San-Benito, de San-Esteban, beaucoup moins anciennes que les précédentes, respirent le caractère indigène. Il en est de même des deux bâtiments de l'université, véritables façades d'orfèvrerie, tant le travail en est menu ; du palais servant à l'entrepôt du sel ; de l'hôtel de Cuenca, vis-à-vis les anciens Jésuites ; du collège Guadalupe, orné d'une profusion de détails très-déliés, et du collège actuel des Irlandais, le plus bel édifice que possède la ville dans le style renaissance.

Le collège des Jésuites, immense bâtiment inachevé ; le collège de Calatrava dont nous avons admiré l'escalier ; le collège de San-Bar-tolomé, d'ordre dorique, où se trouvent cinq ou six tableaux passables, parmi cent cinquante croûtes, sont les seuls édifices modernes dignes d'être cités. Quant aux maisons particulières, les plus vastes ont un *patio* ou des balcons sur la rue. Il en est d'anciennes, décorées d'armoiries, à la construction desquelles le bon goût n'a pas toujours présidé, témoin l'habitation princière du duc d'Albe, *palacio de Alvas* ; il en est d'autres également anciennes, surplombant la chaussée, qui présentent à leurs bases le caractère de l'un des huit derniers siècles.

Tous les guides-livrets du voyageur en Espagne disent fort peu de chose de la cathédrale byzantine de Salamanque. Ils la citent à peine ; mais, par compensation, ils s'extasient sur les merveilles d'architecture et de peinture du monastère des Augustines, *las Agustinas*. Eh bien,

ne leur en déplaise, malgré la bonne exécution des pilastres cannelés du portail de cette église, je le trouve d'un lourd désolant, et malgré les signatures respectables de ses tableaux, je n'estime qu'une *Conception* de Ribera, et un *Saint Augustin*, tableaux qui ont souffert. Les figures des fondateurs, dont le maître-autel se trouve accosté, sont maniérées, grimaçantes. Je n'ai rien vu non plus de remarquable, comme peinture, à San-Esteban. Les fresques d'Antonio Palominio sont des coups de brosse à tant la toise. Le *Martyre de saint Étienne* et le *Couronnement de la Vierge*, par Clodio Coelo, rentrent dans le système d'exagération des naturistes péninsulaires. A la cathédrale nouvelle, on nous vanta deux sculptures de Juan Juni, un *Saint Jean* et une *Sainte Anne* plus que médiocres, et l'on ne dit mot de la chapelle du Christ, œuvre du seizième siècle, qui dut appartenir au vieux sanctuaire dans l'emplacement duquel on éleva le sanctuaire actuel. Le *Saint Pierre* et le *Christ en croix* formant le retable de cette chapelle sont des œuvres fort estimables, le Christ surtout. Je le remarque d'autant plus volontiers qu'il m'arrivera très-rarement en Espagne de trouver de la grandeur d'expression dans la figure du Sauveur.

Presque sans ressources scientifiques, Salamanque, malgré son université, n'a pas des ressources littéraires bien importantes. Au collège des Irlandais sont cinq ou six mille volumes d'histoire, de théologie et de littératures française, anglaise, allemande, espagnole, du dernier siècle, mais surtout française; à l'université se trouvent quinze mille volumes, tous anciens, parmi lesquels deux cent cinquante ou trois cents manuscrits d'intérêt plutôt local qu'universel. Les cabinets de physique, de chimie, d'histoire naturelle ne peuvent suffire aux démonstrations; à plus forte raison feraient-ils le désespoir de l'homme studieux qui voudrait les utiliser.

Au-dessus de la porte d'entrée du collège universitaire, *Escoles menores*, on lit :

Docet omnium scientiarum princeps Salamanca.

Nous doutons fort qu'avec cette prétention de tout enseigner, les collections et les maîtres actuels y suffisent. La philosophie, les belles-lettres, la médecine, la jurisprudence sont les seules branches des con-

naissances humaines qui soient professées aujourd'hui dans cette ville. Nous voudrions voir supprimer à son profit l'université de Valladolid, qu'on remplacerait par une école des beaux-arts. Salamanque a tant souffert des guerres de l'empire, a fait voir tant de patriotisme et de dévouement, qu'elle mérite une compensation. Relever ses anciennes écoles et ne point leur créer de rivales trop rapprochées, serait un acte de justice en même temps que de convenances administratives.

Salamanque, sans industrie, sans commerce, habituée depuis le quinzième siècle à ne vivre, comme Oxford, que par ses collèges et son université, nous a fait l'effet d'une ville pauvre. Elle compte quatorze mille habitants, petits rentiers, petits marchands, petits cultivateurs; elle évite le luxe et les dépenses superflues. Je n'ai trouvé de recherche que dans la mise des servantes qui portent des tabliers ornés de rubans, du clinquant à leurs cheveux, des bandes de couleur à leurs robes coupées de biais et ouvertes par derrière, de larges et longues ceintures et des chemises blanches bordées de liserés noirs. C'est aussi le costume des paysannes. Les paysans, couverts d'énormes sombreros plats, vêtus en noir, ont une veste ouverte sur le devant, une culotte courte, du linge très-blanc et un manteau qu'ils tiennent sur l'épaule. Malheureusement ils sont mal faits, d'un physique grêle et d'une physionomie dépourvue d'expression. Les femmes nous ont paru mieux.

Trois jours suffisent pour bien voir Salamanque, aidé surtout d'un cicerone aussi zélé, aussi complaisant que M. Madrazo, neveu du directeur du musée royal de Madrid, qui avait eu l'obligeance de nous recommander à lui de la manière la plus aimable.

NOUVELLE-CASTILLE

Je contemplois avec un sentiment de douleur
et de respect ce gazon négligé...

LORD BYRON, le Tombeau de Churchill.

Route de Salamanque au Guadarrama. — Maragatos, Pasiegos, Gallegos, etc. — Napoléon au Guadarrama. — Campagne de Madrid. — Aspect général, origine fabuleuse et origine réelle de cette ville. — Ses destinées, sa contenance, sa physionomie. — L'ancien et le nouveau Madrid. — Coup d'œil sur les monuments de cette ville.

Si ce n'est assez d'un saut pour franchir l'espace qui sépare Salamanque du Guadarrama, j'en ferai deux; mais assurément je ne me condamnerai point à l'ennui d'une telle route. On n'y rencontre que Maragatos, Pasiegos, puis des Asturiens, des Galiciens, courant chercher une condition, à *buscar conveniencia*, dans la ville de Madrid. Je vous ai fait connaître les Maragatos : les Pasiegos sont plus honnêtes, car ils ne volent que l'argent de l'État; mais leur rencontre sur la route, à la brune, n'en serait guère plus divertissante. Montagnards des côtes de Santander, les Pasiegos, depuis des siècles, monopolisent l'allaitement des races aristocratiques, voire même des races princières; car la reine actuelle possède pour nourrice une Pasiega. Femmes fécondes, que vos maris boudent neuf mois chaque année, voulez-vous vivre heureuses, à l'abri de tout reproche, et mériter d'honnêtes, de tendres et gracieux encouragements, soyez Pasiegas. Du produit de vos mamelles vous nourrirez la famille; et chaque fois qu'il vous arrivera d'aller chercher un nourrisson, vous ferez une contrebande productive. Jamais douanier ne se montre assez malavisé pour fouiller le ballot d'une Pasiega; il flaire l'enfant, et le laisse passer avec son

trousseau, composé de marchandises anglaises, de quincaillerie et de tabac. Quant aux jeunes gens qui vont chercher une condition, c'est une habitude traditionnelle depuis plusieurs siècles. Les Asturies et les Galiciens fournissent de laquais presque tous les grands d'Espagne, et de porteurs d'eau presque toutes les rues de Madrid. Comme ils sont aussi fiers de leur origine que peuvent l'être les Aragonais, dès qu'ils sortent du service manuel pour s'élever aux fonctions d'huissier, de majordome ou de régisseur, ils prennent le don et jouent l'homme de qualité.

Ce fut en compagnie d'environ cent cinquante Maragatos, Pasiegos, Arrieros, que nous atteignîmes les sommets du Guadarrama. Il faisait un temps charmant; le plus radieux soleil dorait la plaine, et dans le lointain, parmi les brumes légères du Mançanarès et du Tage, nous découvrîmes Madrid.

La veille de Noël 1808, Napoléon gravit la pente que nous allons descendre. Pour encourager ses troupes, il marchait tantôt seul, tantôt appuyé sur le bras de Savary, et s'écriait épuisé de fatigue : — « En Espagne, une taupinière arrêterait-elle le vainqueur du Saint-Bernard? »

MADRID.

De Guadarrama jusqu'à Madrid, le pays est monotone, mais non pas infertile : on aperçoit quelques jolies collines; plus d'une heure avant d'atteindre la ville dont l'œil distingue longtemps d'avance les nombreux clochers, on voit à gauche s'étendre les vastes dépendances d'un château royal, le Pardo; puis, avec les faubourgs se dessinent des allées d'arbres, se montrent quelques campagnes agréables et de rares fabriques. La population ne se répand guère au dehors; elle semble imiter la cour, qui regarde Madrid comme une enceinte infranchissable, et qui ne sort du palais que pour gagner quelque résidence souveraine. Cela s'explique. Dans toutes les capitales, un monarque règne; les hautes classes y règnent avec lui, et le menu populaire suit l'impulsion de l'aristocratie : à Madrid, la reine ne règne pas; le vent et la poussière l'ont détrônée. Quand elle y reste, c'est presque par bénéfice d'amnistie de la part de ses vainqueurs, qui

tourbillonnent autour d'elle et lui rendent la vie désagréable. Il y aurait cependant un moyen de concilier l'idée politique de Charles-Quint avec les plaisirs de l'existence; de maîtriser la poussière qui maîtrise l'aristocratie, et de la forcer d'obéir aux exigences, aux nécessités d'un site royal. Peuplez d'arbres verts vos hauteurs et vos plaines arides, vous y conserverez les eaux; et dans quelques dizaines d'années, vos neveux ne verront plus périr, faute d'humidité, ces arbres du Prado dont l'existence artificielle n'offre que des symptômes de langueur.

J'avais pour compagnons de voyage un prêtre, brave homme, naïf comme les gens de la primitive Église, un membre de l'Académie royale d'histoire de Madrid et une femme aimable, joignant à beaucoup d'esprit naturel le privilège de quelque lecture. La conversation eut Madrid pour objet. On discoutur sur son origine: le prêtre assurait que le prince Ocho Bianor, fils de la magicienne Manto, en avait posé les fondements; le savant y distinguait l'antique *Mantua Carpentanorum* et voyait une citadelle au fond des caves de monseigneur le duc d'Ossuna. « Quant à moi, dit la dame, j'ai toujours ouï dire que le nom de Madrid provenait d'une rivalité culinaire entre les anciens cultivateurs du domaine madrilénien et les ours du voisinage. Voici mon histoire: Certain jour, une jeune fille va, comme d'habitude, cueillir des madroños à quelque distance de sa chaumière; mais en approchant de l'arbre qu'elle se propose de dépouiller, elle aperçoit un ours énorme installé dans ses branches et mangeant les madroños. Effrayée, l'enfant fuit et court vers sa mère, qui l'accueille en lui donnant des coups de quenouille. » « — Eh bien, répliqua la jeune fille, puisque vous doutez de la véracité de mon récit, *Madre-Id*, mère, allez vérifier la chose vous-même; cherchez les arbouses que je n'ai pu rapporter. » La mère n'hésita point, mais l'ours s'étant élancé vers elle, dévora cette méchante mère, et la justice du ciel s'accomplit. Les bons hommes ou municipaux d'alors, en mémoire du fait, donnèrent à leur commune naissante le nom de *Madre-Id*, dont on a fait Madrid, et prirent pour armes un ours grim pant sur un arbousier. — « Madame, répliquai-je, si votre conte n'est point vrai, il a le privilège du moins d'être vraisemblable, et je le préfère à toutes les étymologies basées sur les langues grecque, cantabre ou romane. »

Vers 1063, époque à laquelle le roi don Alphonse VI expulsa les Maures de la Nouvelle-Castille, Madrid acquit quelque importance. Alphonse s'en empara de vive force; mais vingt années après, les Maures l'ayant investie spontanément avec des escadrons nombreux, ils surprirent les habitants qui gagnèrent l'Alcazar. La résistance devint opiniâtre; une lutte des plus sanglantes eut lieu autour de cette citadelle, jusqu'à ce qu'enfin l'ennemi, battu sur tous les points, abandonna sa conquête après y avoir mis le feu. Ainsi Madrid sortit victorieuse des ruines fumantes et prit glorieusement date dans l'histoire nationale. Trois siècles s'écoulèrent pour elle sans événement bien notable; mais Ferdinand IV ayant convoqué là les cortès du royaume, ils continuèrent à s'y réunir sous les autres rois ses successeurs; de sorte que, par le fait, Madrid devint, comme l'avaient été successivement Oviédo, Léon, Burgos, la capitale de l'Espagne chrétienne. Un simple cordelier, mais homme d'un profond génie, Ximenez de Cisneros, nommé régent du royaume au décès de Ferdinand le Catholique et pendant la minorité de Charles-Quint, choisit Madrid pour siège administratif, et vint établir sa résidence au palais de don Pedro Laso, devenu depuis la propriété du duc de l'Infantado, qui l'a si bien *modernisée*. Une formidable artillerie garnissait les murailles du palais; une garnison fidèle veillait nuit et jour, mèche allumée; Ximenez formulait des ordres aussitôt exécutés que donnés, et quand quelques grandesses avaient l'air de résister, il les conduisait derrière ses canons et leur disait: — « Mes seigneurs, voici mes pouvoirs, et de plus les volontés du roi, notre-maitre à tous. Je saurai les faire respecter. » — Sous Charles-Quint, Madrid prit beaucoup d'importance, parce que la cour y séjourna souvent; mais elle ne fut qu'en l'année 1560 le centre invariable de l'administration gouvernementale, la capitale réelle de toutes les Espagnes. Madrid, dit M. Cuen-dias, ne ressemblait point alors à ce qu'elle est aujourd'hui; ses environs n'étaient pas encore devenus une Thébaïde. Entourée de forêts ombreuses, la royale cité s'abritait derrière un rempart de feuillage contre les vents glacés des montagnes de Guadarrama, Somo-Sierra et Fuenfria, qui, pendant l'hiver, enfantent aujourd'hui tant de pneumonies aiguës. Jamais Madrid, quoi qu'en ait pu dire M. Quinet, ne fut aussi brillant que sous le règne de Philippe II. La gloire de Charles-Quint, à

son crépuscule, éclairait encore la ville et la cour : malgré la sombre étiquette, malgré la dévotion sévère, exagérée qui commençait d'envahir les hautes classes, malgré l'hypocrisie crue des inquisiteurs qui régnaient en Espagne plus que le roi ne régnait lui-même, cette ville rivalisait de somptuosité, de mouvement et d'éclat. Sous Philippe III, sous Philippe IV, Madrid demeura brillant, mais ce fut d'un éclat factice qui cachait une profonde misère. Le règne si mesquin de Charles II, la guerre de succession mirent le comble à sa détresse ; enfin un soleil réparateur apparut ; Charles III raviva toutes les forces épuisées, cultiva tous les germes, féconda toutes les semences. Il ouvrit l'ère nouvelle où marcha Ferdinand VII avec un talent administratif, avec une finesse, une ténacité méconnus en Europe.

Depuis trois siècles, Madrid a perdu ce que ses environs lui prêtaient de charme harmonieusement agreste ; mais c'est toujours une belle cité, une ville riche, majestueuse, élégante, animée. Quoique isolée, au milieu d'un désert, elle possède environ trois mille arbres, fort bien venus, qui étalent leur verdure le long du Mançanarès, dans les allées du Prado et d'Isabelle II, aux Délices, à la Virgen del Puerto, et sur les bords d'un canal commencé depuis cent ans, qui peut-être ne sera jamais fini. Au commencement du siècle, la campagne madrilénienne offrait un aspect beaucoup plus triste qu'aujourd'hui. Quelque fût le point de vue qu'on choisit, il était impossible de découvrir deux ou trois villages ; l'œil s'égarait à travers les champs, à travers les ruines. Mais, depuis quelques années, cet état de choses s'est considérablement amélioré ; des maisons de campagne, des manufactures, des villages, même considérables, sont venus se grouper autour de la ville et lui donner des abords moins arides.

Située presque au centre de l'Espagne, sur plusieurs collines inégales, rapprochées à leur base, Madrid possède neuf mille maisons divisées en districts et paroisses, et deux cent soixante-trois mille habitants. Elle a soixante-dix places, cinq cents rues, cinq portes monumentales, quarante fontaines publiques, une enceinte murée, de magnifiques hôtels et quelques édifices remarquables, mais presque tous modernes. Qui l'aurait vue en 1808, quand les escadrons de Joachim Murat balayaient ses boulevards, qui la verrait aujourd'hui ne la reconnaîtrait plus.

Les moments de l'année les plus propices pour voir Madrid, c'est le mois de mai ou le mois de septembre. En tout autre temps il fait trop froid ou trop chaud : l'aristocratie madrilénienne fuit les ardeurs du mois de juin, et ne regagne guère ses gîtes avant l'automne. L'hiver, l'étranger qui cherche un confortable honnête sera très-mal dans les hôtels. Pour braver sans danger les intempéries de la mauvaise saison, il faut maison à soi, appartement chauffé à la française. Ayant habité cette capitale en avril, en mai, en juin, par des températures bien différentes, sèches, humides, brûlantes ou froides, nous conseillerons beaucoup de prudence au voyageur qu'un long séjour n'aurait point acclimaté. Nous lui conseillerons, en outre, de ne point s'éloigner de la Puerta del Sol, dont le soleil aura brûlé la porte. C'est le miroir de Madrid, le quartier-général des *flâneurs*, si nécessaire au touriste ; le rendez-vous central des voitures ; l'entrecroisement des principales artères urbaines, la Montera, l'Alcala, la San-Geronimo, la Calle Mayor, et, par-dessus le marché, le parvis d'un sanctuaire vénérable, le Buen Suceso, ouvert jusqu'à deux heures aux petites-maitresses qui veulent entendre la messe et ne se lever qu'après midi.

Pouvais-je ne point descendre à la Puerta del Sol ? J'y étais attendu par un Français aimable autant qu'obligeant, M. Monier, libraire de la reine, qui tient un vaste cabinet littéraire, un hôtel de bains, un hôtel garni, c'est-à-dire tous les éléments de vitalité que peuvent réclamer le corps et l'esprit. A l'époque du mariage de monseigneur le duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne, Alexandre Dumas et ses joyeux compagnons avaient occupé dans le même hôtel, au-dessus de mon appartement, une espèce de galetas, seul refuge demeuré libre au milieu de l'encombrement général. L'auteur de *Monte-Christo*, réduit à l'obligation de faire lui-même sa cuisine, déploya des talents culinaires remarquables ; précieuse graine qui, depuis lors, aurait bien dû germer sur le sol ibérien.

Mes premiers empressements ont été pour le vieux Madrid : avant d'étudier la ville neuve, j'ai voulu voir ce labyrinthe de ruelles qui forment la Moreria ou l'ancienne cité, malheureusement veuve de ses édifices primitifs. Entre la Puerta de los Mores, porte des Maures, et la paroisse de San-Andrés, se trouvent quelques façades très-anciennes,

Joseph I^{er} : « Mon frère, vous serez mieux logé que je ne le suis aux Tuileries. »

De toutes les parties du palais, la chapelle nous a paru exécutée de la manière la plus satisfaisante. Il y règne beaucoup d'harmonie; des dorures sans surcharge, des détails gracieux combinés avec un ensemble de bon goût. Deux additions modernes jurent malheureusement avec l'œuvre première.

En leur lieu, nous parlerons des édifices modernes, tels que le palais des Cortès et le palais du Musée; des statues monumentales, des promenades, des places et des rues principales... Pour courir Madrid, attendons le soir, car la chaleur du jour est étouffante.

XXV

L'EAU

Que ton onde paisible et claire
Reproduise à jamais le riche azur des cieux;
Que ton liquide argent jamais ne désaltère
Que les oiseaux mélodieux.

CHÉVENOLLE.

Estime particulière qu'on fait de l'eau en Espagne. — Habitudes sociales qui s'y rapportent. — L'eau de la Castille. — La danse de l'eau en Biscaye. — L'eau considérée comme marchandise. — Aguadores de l'Andalousie. — Le marchand d'eau de Velasquez et les mozas de MM. Bouaques frères. — Disette d'eau à Cadix. — Moïse frappant de sa verge le rocher du désert. Tableaux de Ruellas et de Murillo. — Manque de bains publics et de puits artésiens. — Importance qu'il y a d'en établir. — Travaux des Romains, des Goths, des Maures, des Espagnols du moyen âge et de nos contemporains pour recueillir ou distribuer les eaux. — Chronique relative à l'aqueduc de Ségovie.

Agua, agua fresca! L'eau, l'eau fraîche! c'est le cri général, le sauve qui peut qu'on entend retentir d'un bout à l'autre de l'Espagne. En voyant cette sollicitude, cette préoccupation profonde à l'endroit du liquide que Dieu nous a départi en si notable abondance, je me suis presque cru au milieu d'une peuplade de poissons tirés de leur élément naturel, frétilant d'agonie et se pâmant, si tout à l'heure les réservoirs domestiques ne s'ouvraient pour la sauver.

L'eau, nécessité première, chose urgente devant laquelle les autres choses demeurent suspendues et les autres nécessités ajournées, semble l'objet d'une occupation exclusive. Voyez quelle estime on lui porte, quelle valeur on y attache, avec quel empressement universel on l'accueille. Vraiment, le veau d'or de l'ancienne et de la nouvelle Espagne, c'est l'eau.

Autrefois, j'entendais l'étranger se plaindre de Paris, parce qu'on y vend l'eau : erreur, on l'y donne; ce n'est qu'en Espagne qu'on la vend. Un verre d'eau, fraîche de la veille, mais chaude du jour, vous

coûte deux quartos (deux sous et demi). Cependant, un si haut prix ne semble exorbitant à personne, car chacun se précipite autour des dispensateurs patentés du précieux liquide et remercie de la main et du chapeau l'honnête marchand, avec le témoignage de gratitude profonde dont Balzac remerciait l'usurier qui voulait bien escompter sa signature à soixante-quinze pour cent de remise.

Nos littérateurs français, parlant des courses de taureaux, reprochent aux Espagnols d'avoir la soif du sang ; pure calomnie ; ils auraient dû dire la soif de l'eau, car dans ces courses où pendant cinq heures douze mille âmes se laissent griller au soleil pour suivre la gymnastique habileté des bandrilleros et des espadas, je n'ai jamais vu, à travers les exclamations d'enthousiasme ou les signes d'impatience, percevoir d'autre sentiment qu'un sentiment d'hydrophylie, néologisme dont je demande grâce à l'Académie française, en faveur du breuvage aimé des Espagnols. De gradins en gradins, de tribune en tribune, circulent gravement les porteurs d'eau tenant à la main, celui-ci une énorme alcarraza, celui-là plusieurs verres contenant chacun environ un demi-litre du précieux liquide, disposés entre deux tablettes comme nos huiliers français. Divers comestibles, diverses boissons se promènent en même temps, mais on leur fait un froid accueil : l'eau prime tous les autres *ingesta*. Nul n'oserait lutter avec elle, encore moins chercher à la déposséder du rang d'estime qu'elle occupe.

Dans les théâtres, dans les bals, dans toutes les fêtes publiques, l'eau se dispense avec prodigalité. L'excès de l'eau est peut-être le seul excès que se permette la sobriété castillane. J'ai vu des jeunes filles en sueur s'abreuver d'eau fraîche ; des vieillards chercher dans un verre d'eau le moyen de réparer leurs forces ; des groupes joyeux attablés autour de carafes d'eau comme le seraient nos habitants du Nord autour de bouteilles de vin. Nos médecins français en frissonneraient d'inquiétude et verraient au fond de chaque verre d'eau surgir une pleurésie ; mais san Isidro, dont la fontaine guérit les fièvres, étend probablement sa tutelle sur tous les hydrophyles, car les fluxions de poitrine sont beaucoup plus rares en Espagne qu'elles ne le sont en France.

Dans les États de Sa Majesté la reine Isabelle II rien ne vous est offert sans verre d'eau : lait chaud, café, thé, chocolat marchent escortés de ce

liquide prophylactique. Au repas, dans les maisons particulières comme dans les hôtels, on ne manque jamais de vous donner deux verres : un petit verre pour le vin, un grand verre pour l'eau ; une petite bouteille de valdepeñas, une énorme carafe d'eau, avertissement hygiénique auquel chaque convive se montre docile et dont profite l'amphytrion.

Les aguadores de Madrid se tiennent en grand nombre autour des fontaines principales, employant de longs tubes pour diriger l'eau dans leurs petits barils qu'ils portent sur l'épaule gauche ; et, comme la nature humaine est envahissante, la nature des aguadores les pousse à usurper les bonnes places, qui demeurent aux plus hardis quand elles n'échouent point aux plus adroits. Nous connaissons un monde où c'est bien la même chose.

Par les rues, surtout dans les provinces méridionales, on ne rencontre qu'étalagistes vendant de l'eau, du lait froîd et des oranges. L'angle de presque tous les carrefours, l'enceinte ombragée de presque toutes les places présentent des buffets ouverts garnis d'*alcarrazas* où les hydrophyles affluent autant que les ivrognes chez les marchands de vin des barrières de Paris. Quantité de colporteurs ambulants, *aguadores*, l'annoncent, la portent, la distribuent ainsi que le font en France les vendeurs de coco. Ils en proclament l'excellence avec une conviction qui, véritablement, met l'eau à la bouche, surtout quand un soleil de juillet darde sur vous ses rayons. Lors de mon premier séjour en Espagne, moi-même j'y fus pris : alléché par cette eau si limpide versée dans des vases si propres, par des dispensateurs si persuasifs, je voulus goûter du précieux breuvage ; mais grande fut ma surprise, profonde ma mystification, quand, au lieu d'une limonade bien sucrée sur laquelle je comptais, je sentis descendre une eau qui ne me sembla pas meilleure qu'une eau de France quoiqu'elle fût de la Castille.

Les Espagnols présentent singulièrement l'eau de cette province. Ils se battraient pour elle. J'ai vu des touristes indigènes, habitués au vin, qui, traversant la Castille, ne buvaient que de l'eau par patriotisme. Un de ces enthousiastes, avec lequel il m'est arrivé de franchir la chaîne du Guadarrama, m'arrêtait à chaque fontaine, me priait d'en goûter, d'en savourer l'eau, et faisait les honneurs du buffet de la Providence avec un amour si sincère, qu'il y aurait eu de l'inconvenance à ne point le

satisfaire. Je buvais donc autant d'eau peut-être qu'un sonneur des Carmes buvait de vin ; je bus en l'honneur de la Castille vieille, de la Castille nouvelle, de san Isidro, de nuestra señora la Virgen qui préside aux sources salutaires, je bus en l'honneur de toutes les grandes illustrations de l'hydrothérapie, et je suis sûr qu'en arrivant à Madrid mon corps faisait l'office d'une éponge. Le lendemain, ayant rencontré le touriste : « Eh bien ! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, notre eau vous a procuré une nuit excellente ! » — « Franchement, je ne sais si c'est la fatigue ou l'eau, mais j'ai bien dormi. » — « *Oh ! l'agua, l'agua, es muy bonita cosa*, l'eau, l'eau est une excellente chose. »

En Biscaye, l'eau fournit l'occasion d'une danse fort originale, la danse des cruches. Voyez autour d'une fontaine ces mozas si jeunes, si fraîches, si blanches, aux yeux noirs, aux pieds déliés, aux jambes fines, aux longs cheveux tressés en deux nattes. Chacune d'elles s'apprête à poser sur sa tête la cruche d'eau que la famille doit consommer dans la soirée. Mais avant de quitter la fontaine, un regard d'intelligence est allé à la découverte, et cette fois, comme d'habitude, quelques mozos y ont répondu de loin. Les voici qui s'avancent : jeunes filles, hâtez-vous, posez vos cruches sur votre tête, donnez la main au premier cavalier venu et partez. La chaîne se met en cadence ; tourne lentement d'abord, puis augmente d'animation jusqu'à ce qu'excitée par le chant elle tournoie avec une promptitude qui donne le vertige. Un orchestre s'est formé spontanément, plusieurs spectateurs accompagnent de la voix les mozas, dont les poses tour à tour gracieuses, accentuées, passionnées même lascives, s'exécutent sans qu'il tombe une seule goutte de liquide. La ronde se brise. — Quoi ! si tôt finie ! — Non pas ; chaque danseur reprend sa danseuse ; la mimique devient individuelle au lieu d'être générale ; la provocation des yeux, du geste, de la tournure, dépasse les bornes de la décence, franchit les limites qu'autorise la police urbaine : Tout à coup se montre le *celador*, cet avocat de la morale publique ; heureux avocat gagnant ses causes sans presque parler. Je le comprends bien, il les embrouillerait comme font d'autres avocats dans un autre pays. Celui-ci n'a dit qu'un seul mot : *Allez, mes enfants*, et spontanément chaque danseur, chaque danseuse est descendu des régions idéales de l'amour ; le devoir s'est substitué au plaisir ; les mozas ont compris

les justes exigences du maître, l'anxiété de la soif ; et toutes se sont hâtées de rejoindre leur logis. D'ailleurs neuf heures sonnent ; or passé neuf heures les portes se ferment, les rideaux se tirent, le souper se sert, l'existence de famille commence. Ainsi le veut le *celador*, mieux écouté qu'un sergent de ville, plus estimé qu'un alguasil, quoiqu'il ne porte ni épée, ni canne, ni baguette.

L'eau, considérée comme marchandise, soutient, alimente quantité d'industriels. Tandis qu'en France, le métier de porteur d'eau ne s'exerce guère qu'à Paris, en Espagne il se rencontre dans toutes les villes principales : à Madrid, une place de porteur d'eau se vend comme une charge de notaire. Dès qu'un *aguador de nombre*, c'est-à-dire un marchand d'eau ayant une place à lui, prend la clientèle de son prédécesseur, il devient le factotum de sa clientèle, fait le marché, les commissions et vit de la sorte aux dépens du bourgeois. L'*aguador* est nécessairement un Galicien, *gallego*. A Séville, Cadix, Malaga, Valence, les *aguadores* tiennent boutique et forment une corporation nombreuse. Ce sont les véritables, les seuls dispensateurs de la santé publique. A Séville surtout, ville élégante où, jusque dans les moindres choses, respire une certaine recherche de bon goût et de propreté, les *aguadores* se distinguent par un système d'étalage ou par un mode spécial de distribution. Leurs petites échoppes sont garnies, encadrées de feuillages, de branches de citronniers, d'orangers ou de figuiers ; ils sillonnent les rues avec des cruches d'argile jaune, d'une forme antique dégénérée, qu'ils transportent avec des brouettes faites exprès. Les cruches ont deux tuyaux : l'un auquel s'adapte le roseau conducteur, l'autre qui sert à la pression de l'air. Ces gens-là ont assisté aux leçons de Descartes et de Torricelli. L'eau de Séville ne coûte qu'un ocharo le verre, grâce au Guadalquivir plus généreux que le Mauzanarès ; et, par-dessus le marché, l'*aguador* vous présente, dans une boîte de fer blanc, une cuillerée de pastilles d'anis, petit subterfuge honnête qui, surexcitant la soif, aide à la consommation du liquide.

Il existe un fort bon tableau de Velasquez représentant, avec une vérité frappante, le marchand d'eau sévillan. A côté de l'excellente gravure française qu'en a donnée M. Blanc, dans son *Histoire de la Peinture*, nous placerons l'image ci-contre de MM. Rouargue frères

où figure, avec un groupe de Bohémiens, l'aguador de Grenade.

Malgré le luxe de son rivage, malgré ses vagues bondissantes, Cadix doit à l'eau potable dont elle est privée une infériorité hygiénique et culinaire relativement aux autres grandes villes espagnoles : Porto-Santa-Maria lui fournit une eau malsaine, remplie de sels de chaux, lourde, indigeste, d'une saveur putride, défauts qui persistent malgré la filtration, malgré le battage, malgré la neige qu'on y mêle. Elle constitue la plus détestable des boissons, et les palais délicats, les estomacs débiles sont forcés de recourir à l'eau de neige ou à l'eau de pluie, que l'on vend un sou le verre. Le blanchissage, la cuisson des légumes ne peuvent s'opérer avec l'eau de Santa-Maria ; il faut recourir à l'eau de citerne, qu'alimentent des tuyaux ménagés avec un certain art. Malheureusement, dans les grandes chaleurs, les citernes s'épuisent, la consommation augmente et l'on se trouve aux expédients. En semblable état de chose, le tonneau de liquide, qui d'habitude vaut un réal, s'élève quelquefois jusqu'à trois réaux. Mêmes difficultés pour la glace qu'on transporte, à dos de mulets, d'une sierra distante de 80 kilomètres, à moins d'expéditions spéciales des montagnes de la Suède ou de l'Écosse. Il y a des caveaux pour les glaces, *neverias*, tenus par des Italiens qui cumulent différentes industries culinaires, toutes productives dans Cadix comme elles peuvent l'être à Paris.

Cette ville n'est point la seule où la disette d'eau se fasse sentir ; mais elle y a des inconvénients plus graves qu'ailleurs, en raison de sa position militaire, de sa position maritime et de sa nombreuse population. Très-peu de navires relâchent à Cadix pour prendre de l'eau potable, ils jettent plutôt l'ancre à Malaga, préférence qui nuit beaucoup au commerce cadicien.

L'autre jour, dans une plaine sablonneuse et déserte, nous avons vu sortir d'un rocher brûlant une source d'eau vive. Autour d'elle se pressait une population haletante, hommes, femmes, enfants, adultes, vieillards ; avec l'eau, la vie presque éteinte circulait dans leurs veines ; avec l'eau, leurs regards se ranimaient, et tous avaient hâte de boire, comme si la source dût se tarir bientôt, comme si la main qui venait d'ouvrir les flancs du rocher n'était ni assez puissante, ni assez généreuse pour en maintenir l'écoulement. Les savants, il s'en trouve

chaque fois qu'il s'agit de détruire des illusions respectables, les savants nous affirment que de notre part c'est un rêve ; que la scène dont nous croyons avoir été témoins s'est passée jadis en Égypte, au temps de Moïse, et non pas de nos jours en Espagne. Cependant, il y a deux siècles, une semblable scène a frappé Murillo. Certain jour, jour caniculaire sans doute, un rocher s'est ouvert devant ses yeux ; il avait eu le sentiment des souffrances occasionnées par la soif ; il éprouva le bonheur qui résulte de la satisfaction de cet impérieux besoin. Près de la source, il dressa son atelier, il groupa ses modèles, et la source continua de couler jusqu'à nos jours. Je la vois, cette source ; j'en respire la fraîcheur. Tout le monde peut la voir comme moi dans l'église de la Caridad de Séville. Oui, Murillo, grand observateur autant que grand artiste, s'était pénétré des effets d'un soleil d'airain ; quand il saisit le pinceau pour rendre cette scène si frappante de vérité, l'image de l'Espagne altérée le dominait sans doute ; il entendait dans les rues le mot *agua* répété sans cesse par tous les échos, et jusque sur une toile biblique il esquissait l'empreinte de sa nationalité.

Avant Murillo, Juan de las Roellas, artiste sévillan, s'était inspiré du même sujet. Son œuvre, que nous avons vue au Musée de Madrid, empreinte d'une grande énergie, bien disposée, bien à l'effet, déceale un faire remarquable. Elle n'a point été sans influence sur la conception de Murillo. L'ayant sérieusement étudiée, Murillo lui emprunta quelques scènes, comme un artiste de génie sait emprunter. Le caractère, la couleur des deux tableaux se trouvent bien opposés l'un à l'autre ; mais en examinant le second, il n'est personne qui ne se ressouvienne du premier.

On ne comprend guère qu'avec leur passion de l'eau poussée si loin, la plupart des villes d'Espagne, depuis Philippe II, soient demeurées sans bains publics. Un Français, M. Monier, est le premier auquel on doive à Madrid l'introduction, il y a huit ans, des bains portatifs à domicile ; ressource précieuse sous le rapport de l'hygiène et sous le rapport de la thérapeutique. Différentes villes en possèdent aujourd'hui de semblables ; mais en aucune d'elles, même à Cadix, même à Barcelone, cités européennes plutôt qu'espagnoles, nous ne voyons régner cette confortable élégance offerte par nos bains français.

Dans un pays où beaucoup de sources tarissent pendant trois mois

de l'année, où les fleuves se dessèchent, où les malheureux cultivateurs sont quelquefois obligés de faire plusieurs lieues pour se procurer de l'eau, on s'étonne de ne pas rencontrer des puits artésiens. Il en résulterait un avantage immense pour l'horticulture et pour l'assainissement général. Si Tolède, par exemple, possédait un puits artésien, cette ville prendrait aussitôt l'importance stratégique que lui donne sa position. Dans les cas d'invasion ou de guerre civile, elle deviendrait le centre d'opérations militaires, et de ses hauteurs formidables, qu'il serait facile de fortifier, elle tiendrait le pays en échec. Au manque d'eau, Tolède doit peut-être son abandon comme capitale des Espagnes, et pourtant le Tage coule à ses pieds; mais sur la hauteur il n'y a que de l'eau de citerne. Sous les Romains, sous les Goths, sous les Maures, c'était bien différent. Des aqueducs y versaient une eau de source d'autant plus abondante que le sommet des montagnes voisines, loin d'être aride comme aujourd'hui, présentait beaucoup de végétation, retenait conséquemment les neiges et les eaux pluviales, et contre-balançait ainsi l'action dévorante du soleil. Nous pourrions désigner plusieurs autres localités, fort peuplées jadis, dont la ruine et l'abandon ne reconnaissent d'autre motif que le manque absolu d'eau.

Les Romains, ce peuple essentiellement hygiéniste, avaient bien compris l'utilité d'assurer aux populations les provenances de l'eau, de la mettre à leur portée, de manière que chacun n'eût qu'à se baisser pour l'obtenir pure. A cet égard, les travaux de l'édilité romaine en Espagne ont été merveilleux; et de toutes les ruines, ce sont les ruines d'aqueducs qui, de nos jours, donnent la plus haute idée de l'importance des villes antiques et de la sollicitude de l'administration impériale. L'aqueduc d'Evora, d'une longueur de cinq kilomètres, construit par Sertorius, réparé dans le seizième siècle par Jean III, roi de Portugal; les deux aqueducs d'*Emerita Augusta* (Mérida), ancienne capitale de la Lusitanie, gigantesques constructions, à l'une desquelles il reste encore dix arches presque intactes et trente-sept piles; l'aqueduc de Badajoz, formé de trois rangs d'arcades superposées, communiquant avec des citernes immenses; l'ancien aqueduc de Cordoue; l'aqueduc et les citernes d'Alcala de Guadaira; les aqueducs d'Italica et de Tolède, restaurés par les Goths, puis abandonnés; l'aqueduc qui

portait à Cadix l'eau de la vallée de Tempul, près Xérès; les aqueducs de Tarragone, de Chelva et de Ségovie, dont les ruines disent encore leur grandeur primitive; ceux de Huelva, de Murviedro, de Barcelone, et tant d'autres qui, comme ces derniers, n'existent plus guère qu'en souvenir, prouvent assez que partout l'arrivage, la conservation des eaux avaient préoccupé l'administration romaine.

Autant que la guerre a pu le leur permettre, les Goths se sont imposés les mêmes soins, et les Maures ont renchéri de sollicitude sur les Goths. Chez les Maures, les bains, les ablutions, les pratiques de propreté faisaient partie du culte; aussi ne négligeaient-ils rien de ce qui pouvait favoriser la conduite ou le choix des eaux limpides. Le canal de Murcie, l'aqueduc de Chestalgar, les travaux d'irrigation exécutés à Grenade, Alicante, Valence, Cordoue par les Arabes sont vraiment dignes du grand peuple qui les avait précédés. Nous devons surtout admirer cette immense citerne appelée Pantano, dans laquelle se rassemblent encore les eaux des montagnes voisines, dont la quantité suffit pour arroser, pendant une année, la campagne environnante lorsqu'elle en a besoin.

L'exemple des Maures fut imité: Isabelle et Ferdinand ordonnèrent la construction de l'aqueduc de Benisano, d'Oviédo, en même temps qu'ils enfantèrent un si grand nombre d'édifices moins utiles; quelques années après, un simple chanoine, Juan de Poso, chargea Francisco de Luna d'élever le viaduc de Cuenca, dont les piles colossales joignent deux masses rocheuses que sépare une profonde déchirure; dans le même siècle, fut creusé le canal souterrain de Darroca. Un homme de génie, Ventura Rodriguez, dota la ville de Pampelune d'un aqueduc dont le style majestueux et la solidité sont vraiment dignes des temps antiques. Figurez-vous quatre-vingt-dix-sept arches d'une hauteur de soixante-cinq pieds, d'une ouverture de trente-cinq pieds chacune, sans compter d'autres constructions qui se profilent dans une immense étendue. Un Français, Pierre Bedel, construisit l'aqueduc de Teruel. Il s'opéra, sous l'influence de Charles-Quint d'abord, puis de Philippe II, des constructions diverses pour la distribution régulière de l'eau; constructions dont l'exécution ne répond malheureusement pas toujours à la grandeur de la pensée créatrice, et dont l'achèvement préoccupa fort peu les administrations suivantes. Tel fut le sort du canal d'Aragon.

Quoi qu'il en soit, au reste, du mode plus ou moins parfait d'érection des travaux d'art qui versaient au sein d'une ville altérée des torrents d'eau vive et pure, le *menu populaire*, frappé d'un résultat si précieux, imaginait des contes où le diable, les fées, où tous les êtres invisibles jouaient un rôle; traduisant ainsi la puissance du génie à l'aide du merveilleux qui comble la lacune existante entre les esprits éminents et les esprits médiocres. Je dirais volontiers un de ces contes; mais, pour le lire, amis lecteurs, serez-vous plusieurs réunis; vos fenêtres, vos portes, vos cheminées seront-elles bien fermées, et aurez-vous eu la précaution de vous garer du vent qui traverse l'Alcazar? Le villageois auquel j'en dois la communication m'avait bien recommandé ces préliminaires. Je vous les recommande à mon tour :

Au temps jadis, à Ségovie, vivait paisiblement de son *puchero*, avec une jeune nièce, fort alerte, mais sage, excellente chrétienne, mais naïve, un brave curé de *misa y olla*, comme disent les Espagnols. Nulle pensée d'ambition ne troublait son sommeil; il n'entrevoit d'autre horizon que celui du presbytère; il ne rêvait pas plus un canonicat que la petite nièce ne rêvait un mari; il ne lisait pas plus la gazette que la jeune fille ne lisait les billets doux! Oh! que nous sommes loin de l'âge du bon curé!... Cependant, une chose les chagrinait, la disette d'eau; la nièce se fatiguait à l'aller chercher, le pasteur s'inquiétait de la sentir seule et si loin, car il fallait aller la puiser vers Fuenfria, deux lieues de la ville. Pour économiser l'eau, notre saint homme se résignait à ne boire que du vin; et l'on assure qu'il avait aussi trouvé moyen de faire des *pucheros* délicieux avec le même liquide. Digne homme, industriel émérite, que ne t'ai-je rencontré sur ma route!... Malheureusement, impossible de faire sans eau la lessive, de laver les surplis, les rabats, même de dire la messe. Aussi fallait-il que chaque soir la pauvrete se rendit à Fuenfria, cruche sous le bras, cruche sur la tête. — Un jour, plus fatiguée encore que d'habitude, elle pose le fardeau sur une borne et le renverse. Alors, dans son découragement, elle s'écrie, l'imprudente: « Pour ne pas continuer une vie pareille, je donnerais mon âme à Lucifer. — Je l'accepte, » répond aussitôt une voix sourde, et l'enfant de se retourner effrayée; mais, au lieu d'un diable cornu, laid, grimaçant, que voit-elle? Un beau jeune homme, cavalier gracieux,

vêtu de velours et de soie, armé d'une épée scintillante qu'il porte avec dignité. « Ainsi, reprend l'étranger avec le regard fascinateur du serpent, tu veux bien, ma charmante, me donner ton âme, si je fais venir jusque chez toi l'eau que tu vas chercher si loin. — Oui, monseigneur, » replique avec émotion la jeune fille, qui prend l'étranger pour quelque *hidalgo* de l'université de Salamanque, et qui se flatte, voyez la vanité, d'avoir produit quelque effet sur lui. « C'est dit, ajoute Lucifer, car c'était lui; touche là, et désormais tu n'iras point à la fontaine. » La jeune innocente lui tendit la main, non sans trembler d'émotion, et le diable disparut, après avoir touché les deux vases qui s'étaient aussitôt remplis d'une eau limpide, légère, que notre moza transporta avec une aisance inaccoutumée. Quand le pasteur eut goûté de cette eau, il la trouva de qualité supérieure, et, pour la première fois depuis dix ans, il se permit de tremper son vin. « Où donc, mon enfant, avez-vous puisé cet excellent breuvage? » dit le saint homme. — Elle ne sut que répondre. Embarrassée, elle balbutia quelques mots et, sous un prétexte, courut à la cuisine. Mais, à son retour, le prêtre insista pour en connaître la provenance, et la malheureuse fondit en larmes. Le curé, tout ému, lui demanda la cause d'un chagrin si subit, et après bien des sanglots, elle finit par avouer sa promesse imprudente. — Le bon curé demeura pensif et rêveur. « Damnée! mon bon Jésus; damnée! s'écria-t-il. Une si bonne fille, une véritable sainte, qui soigne avec tant de dévouement ton serviteur indigne!... Non, Dieu aidant, cela ne saurait être; il ne faut pas laisser triompher l'esprit des ténèbres... » Puis, se levant, il court à son bahut, en tire un surplis bien propre que venaient de plisser les blanches mains des religieuses de *Nuestra Señora del Henar*; il se revêt de l'étole des grandes cérémonies, brodée par les pieuses filles de l'Incarnation, s'arme d'un goupillon, et, placé derrière la porte, à côté du bénitier, aussi ferme qu'une sentinelle de la vieille garde qui a crié qui-vive en armant son fusil: « Appelle Lucifer, dit-il à la jeune innocente; appelle ce démon farouche; nous allons voir lequel de nous deux sera le plus fort. » Obéissante, elle crie Lucifer, et Lucifer paraît aussitôt, mais avec un autre costume. Cette fois il était en maçon, une pioche à la main. Dès qu'il eut mis le pied dans la chambre, le pasteur en ferma la porte, puis, élevant le goupillon ruis-

selant d'eau bénite, il en inonda l'esprit malin qui fit d'épouvantables grimaces. « A nous deux, ange des ténèbres ! dit le prêtre. Qui t'a donné sur cette enfant le pouvoir que tu l'arroges ? — Elle-même, répond Lucifer. — Elle n'avait pas autorité pour cela ; une mineure ne peut légalement disposer de sa personne, ni de sa volonté. — Bah ! est-ce qu'il y a un âge pour disposer de son âme ? D'ailleurs de deux choses l'une : ou elle me donne son âme, et je l'emporte comme un bien légitime ; ou elle me la dénie. Dans ce second cas, elle ment, elle se parjure, elle fait un péché mortel et alors je l'emporte de même, parce qu'elle est damnée. Vous voyez que tôt ou tard je dois l'avoir. » Troublé par la force d'un semblable dilemme, le curé, pour y répondre, promène de son front à l'ombilic un signe de croix et se le fait répéter par le « comment cela » des écoliers interloqués. « Quoi ! prêtre, tu ignores que le parjure comporte la damnation ? s'écrie Lucifer. — Je le sais, mais quand une action est mauvaise, il semble naturel de se repentir, et le ciel permet un retour sur soi-même. Il vous délie de vos serments. — Je n'en persiste pas moins à réclamer ce qui m'appartient et je l'aurai. — Tu n'auras, du moins, rien de mon vivant, et d'avance je t'écrase du poids de mes malédictions, » reprend le curé, et trempant son goupillon dans le bénitier, il inondait le diable, qui se tortillait comme une anguille dans une poêle à frire. « Eh bien, s'il en est ainsi, réplique Lucifer qui n'en pouvait plus, faisons d'autres conventions. Vous les tiendrez, j'espère, vous, homme d'église ; et d'abord, avant de traiter, baissez votre goupillon et que l'armistice commence. » Le curé lit ce que demandait le diable, qui ajouta : « J'ai droit de maintenir le marché conclu entre cette fille et moi ; mais comme je désire être agréable aux habitantes de Ségovie, parmi lesquelles j'ai des clientes très-dévouées, je veux, à certaines conditions faciles, honnêtes, abreuver toute la ville comme j'eusse abreuvé votre maison ; je le veux pour un temps infini, pour l'éternité ; pourvu qu'après votre mort, vous me laissiez disposer d'une âme sur laquelle aucun droit ne vous restera : je dominerai, je régnerai sur votre nièce. — J'y consens, » réplique le curé, et la jeune fille jette un cri de désespoir. « Tais-toi donc, enfant, dit le ministre du Seigneur ; laisse-moi faire ; il n'aura rien du tout. Aies confiance, et va retarder d'une heure

l'horloge de ma chambre. » Elle y fut. « J'accepte, répond le diable, qui n'avait pas ouï ce dernier dialogue. Dans trois jours, Ségovie sera pourvue d'une eau limpide comme celle dont je vous ai déjà donné deux vases. — Dans trois jours, c'est beaucoup trop long, réplique l'homme d'église ; je la veux dans trois heures ; et cette exigence s'accompagnait d'un *asperges* dont les gouttes tombaient comme autant de lames de feu sur le corps du réprouvé. « Trois heures ! s'écria-t-il en grinçant les dents.... Alors vous ne voulez qu'un aqueduc de pacotille, comme les constructions parisiennes qui durent l'espace d'un bail et qui ne sont que de plâtre et de boue. — Je le veux aussi solide que le granit de nos montagnes, et je prétends qu'en l'année de grâce 1852, l'eau continue d'y couler encore. — Mais toute ma cohorte n'y pourrait suffire. — Tu feras appel à la cohorte des autres ; pendant que tu perds ton temps à discourir, la besogne irait son train. — Eh bien, par le ventre de ma mère, damnée comme moi, je l'exécuterai ; seulement, vous me promettez votre servante ; j'y compte. — Tu peux te fier à ma parole ; mais, au premier regard du soleil, mes engagements sont nuls et ton travail demeure impayé. — Quelle heure est-il ? — Minuit. » Alors le diable, comptant sur ses longues griffes, établit le calcul suivant : « Une heure pour me rendre à la montagne, en arracher le granit et le tailler ; trente-cinq minutes pour le transporter sur les lieux ; une heure pour dresser l'échafaudage et poser les fondations ; vingt-cinq minutes pour compléter le travail et faire arriver de Rio-Frio la masse de liquide nécessaire... Il me restera trois minutes destinées à ma toilette, à ma visite chez vous, à la signature de l'engagement convenu... c'est dit, je pars. » Et, après avoir tendu la main au curé qui lui présenta le goupillon en échange, il disparut.

Le lendemain, grande fut la surprise des braves paysans qui venaient au marché ; plus grande celle des Ségoviens qui, la veille, s'étaient endormis sans qu'une seule arche parût debout, de voir un aqueduc aussi considérable lever fièrement sa tête à une hauteur de deux cents pieds. Tout le monde admirait ce prodige, et chacun de s'écrier : « Quel dommage qu'un des piliers soit inachevé ; qu'une intersection existe au trajet même du liquide !... — Mes enfants, dit le curé, car

il se trouvait aussi là avec sa nièce qui le tenait par le bras ; il en est des œuvres du diable comme des œuvres de l'homme de génie. S'il y manque quelque chose, personne ne peut l'achever. Pour sauver l'âme de cette pauvre enfant, que j'avais engagée à l'avance, j'ai trompé le diable sur l'heure ; il est arrivé avec son dernier moellon une seconde trop tard ; l'empire des ténèbres finissait, celui du jour était commencé. »

Quelques siècles après, un religieux espagnol, moine du couvent del Paral, nommé Pedro de Meza, conçut l'idée hardie d'ajouter trente-cinq arches aux huit cent soixante-cinq arches existantes ; de rendre à l'eau la liberté de parcours qu'elle avait perdue, et de rajourner l'édifice en lui conservant son caractère antique. Il y réussit ; non toutefois sans avoir préalablement exorcisé le diable.

Construit avec un granit grisâtre, à gros grain, appelé dans le pays *berroquena*, qui donne au monument un aspect sombre ; offrant des arcades inégales, qui ne s'alignent pas toutes de la même manière ; ayant, en somme, plus de solidité que d'élégance, plus de grandiose que d'harmonie, l'aqueduc ségovien semble justifier, par son aspect, toutes les légendes superstitieuses dont il a été l'objet.

Les travaux exécutés de nos jours pour la conduite et la distribution des eaux sont bien loin d'approcher des travaux anciens. Cependant nous citerons l'aqueduc de Signenza ; l'énorme digue de Pantano de Larea, refaite depuis les Maures, et traversant une vallée à la hauteur de cinq cents mètres, digue ayant sept rampes ou caminos, larges de quatre mètres, et une base de vingt-cinq mètres d'épaisseur ; le canal de Castille, commencé en 1753, et qui présente vingt-sept lieues espagnoles de longueur ; le canal du Mançanarès, commencé en 1770, allant seulement du pont de Tolède à Madrid ; le canal de la Guadarrama, exécuté à la fin du siècle dernier, dans une étendue de trois lieues, puis abandonné ; le canal de San-Carlos, creusé pour donner un port à Tortose ; le canal de Murcie, long de cinq lieues, aboutissant à des pays fertiles, à la mer... L'animation qui accompagne tous ces tronçons imparfaits de navigation devrait faire sentir aux Espagnols que là plutôt que dans les chemins de fer réside leur véritable locomotion commerciale. On cite encore, parmi les merveilles hydrauliques de l'Espagne, le lac

les conduits et les fontaines de Saint-Ildefonse ; imitation des merveilles de Versailles.

Cet article sur l'eau, nous l'avons commencé à Grenade, au bruit de la cloche de l'Alhambra, donnant le signal des irrigations urbaines ; nous le terminons à Valence, au bruit d'une cloche analogue, la Vela, qui occupe la tour épiscopale del Miguelete ; nous réunissons ainsi, dans l'expansion du même besoin, deux époques bien éloignées l'une de l'autre, deux civilisations bien différentes, la mauresque du moyen âge et l'espagnole du dix-neuvième siècle.

A l'instant même, nous lisons dans les *Mémoires d'Alexandre Dumas* le récit d'une aventure de campagne arrivée au père de M. Victor Hugo, lorsqu'il guerroyait en Espagne ; aventure qui eut l'eau pour principe et pour fin : « Un jour, le général Hugo arrive, avec une centaine d'hommes, près d'un village situé sur une des mille petites rivières qui affluent dans le Tage. Pour ne pas donner une alarme inutile, il entre dans le village avec deux aides de camp seulement afin d'obtenir des habitants quelques renseignements dont il avait besoin. Il venait de son camp, composé de cinq ou six mille hommes à peu près, et situé une lieue au-dessous, en aval de la rivière. Pour avoir les renseignements qu'il désirait, il s'adresse au propriétaire d'une grande raffinerie de sucre, lequel, le voyant avec deux aides de camp seulement, reste complètement muet. Le général Hugo avait soif. Ne pouvant avoir les renseignements, il désira au moins se rafraîchir et demanda un verre d'eau. « De l'eau ! dit le propriétaire de la raffinerie ; il y en a à la rivière. » Et il ferma sa porte au nez du général. Le général attendit un instant pour voir si la porte ne se rouvrirait pas. Au lieu de la porte, ce fut une fenêtre qui s'ouvrit. Un canon de fusil se montra sournoisement ; un coup de feu se fit entendre et une balle siffla. Au bruit du coup de feu, le détachement resté hors de la ville accourut. Lorsque les soldats surent ce qui venait de se passer, ils voulaient démolir la sucrerie et brûler le village. Le général Hugo les arrêta. Puis, s'adressant à son officier d'ordonnance : « Cours au camp, lui dit-il, et invite de ma part les six mille hommes qui le composent à boire de l'eau sucrée ; ce sera une douceur, et il y a longtemps que les pauvres diables n'en ont eu. » Une des qualités de l'époque impériale était de comprendre

vite quand on voulait comprendre. L'aide de camp comprit et partit au galop. Les soldats aussi comprirent. Ils enfoncèrent les portes de la raffinerie et jetèrent deux ou trois mille pains de sucre dans la rivière. Pendant toute la journée, les six mille hommes du général Hugo eurent de l'eau sucrée à bouche que veux-tu ! Ce fut la seule vengeance tirée du verre d'eau refusé et du coup de fusil offert. Ce fait est resté dans les annales de l'armée d'Espagne, comme une des galanteries les plus délicates qu'un général ait jamais faites à ses soldats. »

XXVI

MUSIQUE

La plupart de leurs compositeurs et chanteurs ne sont point Espagnols.

ALEXIS DE GARANDÉ, *L'Espagne en 1851*, p. 231.

Musique populaire, musique d'église, musique de salon, musique militaire. — Instrumentistes. — Quel genre cultive-t-on de préférence en Espagne? — Sociétés philharmoniques. — Conservatoire de Madrid; nécessité d'y créer un nouveau système d'études. — Musique dramatique depuis 1738 jusqu'à nos jours. — Farinelli, Bernabò, Gomes, Carnier. — Les Zarzuelas. — De l'opéra dans les principales villes d'Espagne. — Chapelles des grandes cathédrales. — Doyague, Elexa, San-Clément, maîtres de chapelles. — Jeux d'orgues.

Le peuple espagnol a-t-il le sentiment instinctif de la musique ? Oui, répondra tout le monde. Non, répliquerai-je à tout le monde, mille fois non ; car, excepté dans quelques sierras, excepté dans deux ou trois provinces comme la Biscaye et l'ancien royaume de Valence, mes oreilles délicates n'ont été frappées d'aucune mélodie, d'aucune phrase harmonique qui porte à l'âme ; je n'y ai guère entendu que les *ra ra* et les *crins crins* des guitares à cordes doubles, la voix rauque des servantes de cabaret et le chant monotone des muletiers. Les manolas sont bien loin de ressembler aux grisettes parisiennes, véritables rossignols perchés dans l'embrasure d'une fenêtre, et quand il y a *tertulia* quelque part, l'exécution de morceaux de musique tient ordinairement à des circonstances exceptionnelles qui se renouvellent, au plus, deux ou trois fois l'année.

Un homme d'esprit et de goût, musicien émérite, notre compatriote Alexis de Garandé, membre du Conservatoire, et dont les arts déplorent la perte récente, ayant fait, l'année dernière, un voyage en Espagne, aurait pu nous être de quelque avantage dans nos appréciations ; malheu-

reusement il ne s'est guère préoccupé que de la musique des salons, disant très-peu de chose de la musique théâtrale et rien de la musique d'église, la seule peut-être qui ait un cachet national. Elle tient un rang distingué dans la liturgie chrétienne.

Avant la révolution de 1789, un littérateur français qui avait visité l'Espagne affirmait qu'il ne serait pas aisé « de trouver à Madrid un tambour qui batte en mesure, un trompette qui sonne juste, un hautbois qui joue en cadence. » La même disette d'artistes existait pour les autres villes, et je me rappelle très-bien l'époque où, demeurant à Barcelone, alors peuplée de cent quatre-vingt mille âmes, on n'y trouvait qu'un maître de piano passable et deux guitaristes médiocres. Certes, l'Espagne est aujourd'hui beaucoup mieux partagée, non-seulement sous le rapport de la musique militaire, mais sous celui de la musique bourgeoise, et de celle que j'appellerai la musique des rues. Les principales maisons, les grands cafés possèdent un piano qu'on joue peu, mais qu'on boxe souvent; et dans les hôtels, il m'est arrivé d'entendre quelquefois une musique indigène d'assez bon aloi. Le talent d'un harpiste et de deux violonistes parfaits m'a surtout frappé. Ils vivaient de quartos récoltés autour des tables d'hôte. A Paris, du moins, la capitale des arts, le sanctuaire des muses, la rémunératrice généreuse du talent quand il sait se faire payer, ces braves gens auraient une ressource, celle de se jeter dans la Seine; mais à Madrid, pendant neuf mois, les ondes du Mançanarès ne leur iraient qu'à la cheville. Donc ils vivent et mendient. Beaucoup de guitaristes vivent aussi de la sorte; ils sont en concurrence avec les concierges, avec les artisans, avec les novios qui presque tous raclent les cordes de cet instrument fait pour les soupirs nocturnes. Valence, Cadix, Séville possèdent une société philharmonique où ne figurent guère que des artistes médiocres. La société philharmonique de Séville, que préside madame la duchesse de Montpensier, mérite d'avoir le pas sur les autres sociétés du même genre. Elle donne de brillants concerts auxquels l'aristocratie sévillane vient ajouter beaucoup d'éclat. A Barcelone, « on compte dans la société un grand nombre d'amateurs qui possèdent un talent véritable, *aficionados*, et il y en a bien plus encore qui sont tout simplement des *orecchianti*, chanteurs d'instinct; qui font leur partie dans un concert, sans savoir pré-

cisément la musique, mais qui chantent avec beaucoup de goût. M. Orfila, qui serait, sans contredit, le doyen de la faculté de musique, s'il y en avait une, nous a dit que lors de son dernier voyage à Barcelone, en 1827, il avait trouvé, dans plusieurs salons de cette ville, des virtuoses excellents et des amateurs passionnés de la science musicale¹. » Madrid n'a point de réunion philharmonique, mais son théâtre et son école musicale en tiennent lieu. On y trouve, d'ailleurs, des professeurs solistes et des chanteurs de salon très-remarquables, parmi lesquels nous citerons MM. Valdemosa, Guelbenzu, Eslava et Puig, élève de Garaudé.

L'érection d'un Conservatoire dans la capitale des Espagnes est une de ces heureuses idées de Sa Majesté la reine Marie-Christine, pour la fécondation de laquelle il eût fallu la paix et un esprit organisateur que n'intimident point les obstacles. Les résultats espérés n'ayant pas coïncidé avec la grandeur des sacrifices, le gouvernement retira le subside, et le Conservatoire, sans principe d'émulation, abandonné aux secours tutélaires de sa fondatrice, se trouve aujourd'hui dans les conditions médiocres d'une école élémentaire d'où ne sortent que des choristes et des violonistes médiocres. Cinquante mille francs d'allocation annuelle devraient cependant produire autre chose.

Nous formons des vœux pour qu'une organisation convenable, modelée sur celle des principales écoles belges, ranime les études du Conservatoire de Madrid; et nous les formons avec d'autant plus de sincérité que nulle part les orchestres ne nous ont paru répondre convenablement à leur objet. Ils manquent de délicatesse, d'ensemble et de netteté; les instruments à cordes laissent surtout beaucoup à désirer, l'archet n'ayant pas dans le trait la précision convenable. Quoique les instruments à vent leur soient supérieurs, nous les trouvons encore trop secs, surtout les cors.

Ce fut dans les premières années du règne de Ferdinand VI (1748-1759), par les soins du célèbre chanteur Farinelli, que l'opéra italien pénétra pour la première fois en Espagne. Farinelli eut des succès prodigieux. On raffola de ses cavatines, et la musique italienne put étendre du théâtre au salon, du salon à l'église, son empire exclusif.

¹ Poëteur P. Menière, *Voyage en Espagne*, manuscrit.

Cette domination souleva l'orgueil national de quelques artistes, qui, s'élèves d'abord, puis devenus jaloux de leurs voisins d'outre-mer, imaginèrent de créer un théâtre lyrique national et de l'établir à Madrid. Ponciano, compositeur habile, fut chargé d'écrire un libretto d'essai, que la cabale empêcha de réussir. Les maîtres de chapelle, tous ecclésiastiques, mais avant tout, artistes jaloux, crièrent au scandale; l'inquisition s'en mêla; les musiciens découragés craignirent d'insister davantage, et l'opéra italien continua de marcher sans obstacle, sans contrôle, sous la condition de ne point orchestrer des poèmes espagnols.

Cependant, grâce aux idées révolutionnaires, qui rendirent la musique dramatique indépendante de l'Église, Remacho, maître de chapelle du roi Charles IV, écrivit en 1799 un ouvrage sérieux ayant pour titre *la Conquista del Peru*, qui fut représenté la même année avec succès. L'heureuse tentative de Remacho servit d'encouragement à d'autres compositeurs. En 1803, Garcia, sur un livret traduit du *Prisonnier* ou *la Ressemblance*, opéra français d'une facture originale, écrivit pour le théâtre de Malaga l'opéra comique *El Proso*; puis il donna l'année suivante au théâtre de Madrid, *El Poeta Calculista*, qu'il vint même chanter, en 1808, dans les salons de Paris. Remacho, devenu maître de chapelle du roi Joseph, comme il l'avait été de Charles IV, travaillait, malgré la guerre, plusieurs opéras nouveaux qu'il n'acheva point, étant tombé en disgrâce sous Ferdinand VII; mais Gomès et Carnicer soutinrent dignement les patriotiques efforts de leurs devanciers. En 1817, Gomès fit jouer à Madrid, avec un notable succès, *l'Aldeana* (la Paysanne); tandis que Raymond Carnicer, élève d'un maître de chapelle de Salamanque, s'essaya dans sept ou huit opéras espagnols représentés au théâtre de Madrid. *L'Elena y Constantino*, *l'Adèle de Lusitano*, partitions remarquables, pleines de vigueur et d'originalité, laissaient pressentir quelque chef-d'œuvre, quand la direction du théâtre italien de Madrid étant devenue disponible par la retraite du célèbre Mercadante, Carnicer prit sa place en 1826, et ne fit plus d'opéras nationaux.

Nous croyons la langue espagnole mieux appropriée aux librettos sérieux qu'aux librettos légers, comme ceux de notre opéra-comique. Malheureusement, tel est l'esprit d'imitation chez nos voisins qu'ils s'ap-

pliquent à naturaliser sur leur sol un genre naturalisé sur le nôtre; essais jusqu'à présent de médiocre portée, *zarzuelas* composés avec goût, avec l'instinct des mélodies, mais sans études suffisantes dans l'art d'écrire. L'accueil que leur fait l'indulgence publique doit les encourager plutôt que les aveugler sur un mérite naissant dont le patriotisme a raison de soutenir l'essor.

Maintenant, l'opéra italien se chante dans toutes les grandes villes d'Espagne. L'administration locale fait pour lui d'énormes sacrifices et la bourgeoisie le fréquente volontiers. A Madrid, Barcelone, Valence, Séville, Cadix, nous avons entendu des artistes d'un talent réel. Ces trois derniers théâtres cependant ne sont que de troisième ordre, et les autres de second ordre. A Valence, l'opéra alterne avec la comédie nationale ou le vaudeville; à Séville, à Cadix, l'opéra possède une salle spéciale; à Barcelone, le *Liceo*, construit nouvellement, exige une mise en scène considérable, ruineuse pour l'administration; à Madrid, deux opéras rivalisent entre eux; celui du Cirque, sur la place Royale, où se sont fait entendre les Persiani, les Ronconi, les Salvi, et celui de l'Orient, théâtre royal, achevé depuis peu dans des proportions très-vastes. Ce théâtre reste fermé l'été. L'année dernière, Frezzolini, Albioni, Barroillet avaient donné à la salle d'El Principe un éclat inhabituel; on y affluait; on en compromettait la solidité par le retentissement des braves. Mais un jour, au milieu des pompes de la royauté théâtrale, la caisse se trouva vide et le charme cessa.

L'étranger qui jugerait la musique d'église espagnole d'après le tapage infernal de la *banda militar*, mise en réquisition pour toutes les cérémonies religieuses, s'en ferait une idée très-fausse, car ce n'est qu'un assourdissant pêle-mêle de grosse caisse, de tambours, de cymbales, et de trompettes. Il faut pénétrer dans les églises, assister aux offices des grandes cathédrales, principalement les jours de fête, et même encore prier l'organiste, comme nous l'avons fait plusieurs fois, d'exécuter les principaux passages des offices consacrés aux patrons de la localité. On est presque sûr alors de goûter à sa source le jus du terroir. Dans la chapelle royale du palais de la reine, à Madrid, nous avons entendu quelques motets d'un style simple du célèbre maestro Esleva, la gloire musicale actuelle de la Péninsule. A Séville, un artiste

presque aussi distingué, El Senor San-Clemente, ayant fait clôturer la cathédrale qui possède l'orgue le plus puissant, le plus beau du royaume, nous a ravi d'aise en jouant une fugue de Bach, un hymne à la Vierge du maître Doyagué, chanoine de Salamanque, et divers morceaux de sa composition. A Tolède, la veille et le jour de l'Ascension, nous avons entendu un premier ténor dont la voix vibrante était soutenue avec une méthode qui nous rappela notre Dupont. Enfin, à l'Escurial, à Saragosse, à Santiago, dans beaucoup d'autres localités moins considérables, nous avons pu nous convaincre qu'en Espagne la bonne musique, la musique savante, harmonique et mélodieuse, la grande musique exilée du théâtre, exilée des salons où presque personne ne l'accueille, reçoit sous la voûte des temples l'hospitalité dont elle est digne. Nous y avons vu d'excellents jeux d'orgues, souvent doubles, placés en avant du chœur, ayant des tuyaux droits, comme les jeux allemands ou français, et des tuyaux dans une direction horizontale. Quelquefois, ainsi qu'on le voit à la cathédrale de Barcelone, une tête fantastique termine le pendentif du buffet, et fait, quand on touche certaines notes, des grimaces qui amusent beaucoup la multitude.

XXVII

LES NUITS D'ESPAGNE

La nuit avec amour se penche vers la terre.
АНСЪНЪ НОСЪБАТЪ.

Physionomie de la nuit; mouvement qui la précède. — L'Angelus. — Les tertulias. — Novios et Novias. — Les Sirènes et la confrérie du péché mortel. — Eclairage public. — Les serenios. — Habitudes pour le sommeil.

En Espagne, la nuit c'est la vie : dès que le jour baisse un vent frais survient, une brise embaumée parfume l'atmosphère; toutes les maisons se vident, toutes les promenades s'encombrent. Dans les villages, les habitants apparaissent sur les portes; les jeunes filles dansent au son des castagnettes et du tambour de basque. Dans les villes, les *patios* se garnissent, les rues deviennent trop étroites pour contenir cette foule avide d'air et de mouvement; les cafés regorgent de consommateurs, et sur chaque *alameda* privilégiée la moitié de la population sert de spectacle à l'autre moitié. Ici un vieux *duques* avec son confesseur, une jeune fille avec sa *dueña*; là une femme mariée avec son *cortejo*, l'ami du mari, le protecteur des enfants; une vieille *marquiza* faisant la jeune; des carrosses contemporains du roi Dagobert et d'élégants witski; des laquais poudrés en frimas et des laquais avec aiguillettes; des mules au pas grave et des andalous qui font voler la poussière; un groupe de cavaliers caracolant autour des équipages aristocratiques où figurent des femmes de tout âge vêtues à la grecque, à la romaine, à la française, à l'anglaise, et jamais à l'espagnole. On va, on vient, on se croise; on se recherche, on s'évite. L'éventail, officieux interprète, se

rend le complice du regard : une, deux, trois, dix intrigues commencent, se nouent, se dénouent en même temps. Que de choses faites en une heure!...

L'*Angelus* sonne : tous les promeneurs demeurent immobiles ; toutes les voitures s'arrêtent ; la même main qui donnait, à l'instant même, un rendez-vous, fait le signe de la croix ; la bouche qui disait à une créature mortelle : Je t'aime, recommande à la Vierge les destinées de son cœur. La prière terminée, chacun reprend sa promenade jusqu'à l'heure du souper ou des *tertulias*. Les *tertulias* ne sont autre chose que nos causeries de salon, avec cette différence qu'au-delà des Pyrénées les larynx ne se dessèchent pas, car on n'y voit presque jamais apparaître le verre d'eau sucrée ; ce sont des causeries arides comme les campagnes après l'été. Parfois cependant, surtout quand on veut fêter un étranger, il paraît un ambigu dans lequel le xérès et le chocolat tiennent une place fort distinguée ; il arrive même qu'on serve un souper à la française. Dans une *tertulia* de Séville, où, pendant deux heures, hommes et femmes s'étaient boudés, d'une extrémité à l'autre du salon, deux jeunes personnes nous ont fait entendre des *canciones* andalouses terminées à la dominante, et quelques *seguidillas* passablement originales ; puis sont arrivées des *mozas*, artistement costumées, qui nous ont offert, sur de grands plateaux, la *bebida de naranja helada*, la boisson d'orange à la glace, l'*orchata de chufas*, sorte d'orgeat à la neige, et des glaces appelées *sorbetes*. Je me suis retiré vers minuit, plus flatté des rafraîchissements que de la musique indigène.

A minuit, tout le monde dort dans Séville, excepté néanmoins les pupilles des *Bartolo* modernes s'il en est encore ; excepté les *novios*, amoureux non transis, qui, de neuf heures à minuit, même plus tard, se tiennent debout, sous le balcon de leur *novia*, ou couchés le long de la grille du *patio*, échangeant avec elle de tendres promesses. On cause ainsi plusieurs mois, plusieurs années avant le mariage ; et l'on appelle cela *pelar el pabo*, plumer le dinde. Les pères n'y mettent aucune opposition. Bien plus, à la promenade, le *novio*, si la *novia* le permet, peut l'aborder, l'accompagner, en présence de sa mère, ou de sa duègne, sans que ni la duègne, ni la mère le trouvent mauvais ; et quand le jour d'être admis officiellement est arrivé, c'est encore la *novia* qui se charge de né-

gocier l'entrevue solennelle. La pétulance française ne s'accommoderait guère d'une cour de plusieurs années ; cependant, j'ai vu beaucoup de nos officiers n'arriver à l'autel que par ce chemin de traverse, et ne maudire ni la longueur du temps, ni la succession des caprices de leur Dulcinée. Ils sont cependant quelquefois bien grands, car la femme use alors à discrétion d'un empire qu'elle sait devoir perdre quand elle passe sous le joug matrimonial. Je dis le joug, sans crainte d'employer un mot trop expressif, parce qu'en Espagne, ainsi qu'en Allemagne, le mari devient maître, maître absolu, et sa femme n'a d'autre ressource que de le saluer, comme les femmes de la Bible : « Mon seigneur, je suis votre servante. »

Par la belle saison, c'est-à-dire neuf mois sur douze, dans presque toute la Péninsule les nuits sont délicieuses ; l'air arrive aux poumons chargé de molécules odoriférantes ; un ciel bleu scintillant d'étoiles sourit d'une manière continue ; les *novios* expérimentés promènent leurs *novias* dans les allées solitaires ; à Madrid, hors de la porte d'*Atocha* ; à Séville, sur le cours de *San-Telmo*, à Grenade au *Triunfo*, etc. ; tandis qu'une foule de beautés errantes, au teint brun, aux cheveux noirs, aux grands yeux, à la petite bouche bien coupée, bien bordée, bien rose, vous agacent, vous entortillent et vous captivent. Étrangers débonnaires, soyez d'airain si c'est possible, fuyez les sirènes dont l'aspect a quelquefois un charme si séducteur, et gardez-vous de croire sur parole ces fausses duègnes qui vantent les grâces, l'esprit, l'amabilité de leurs pensionnaires avec toute l'apparence d'une conviction profonde. Que vos yeux, à demi captivés, ne se laissent point distraire par des costumes de circonstance, appropriés à des tailles gracieuses, qui se balancent, accompagnées d'airs de tête qu'on ne rencontre nulle part ailleurs qu'en Espagne. Les gitanas, les *mozas* de l'Andalousie et de la ville de Grenade sont particulièrement dangereuses. Tous les voyageurs le témoignent.

Heureusement, quand l'immoralité chemine ainsi, la morale suit une voie parallèle ; morale organisée, militante, connue sous le nom de *confrérie du péché mortel*. Certain jour, quelques philanthropes de Madrid s'étaient réunis *para hacer bien y decir misas por la conversion de los que estan en pecado mortal*, pour faire le bien et dire des messes au profit de

ceux qui sont en état de péché mortel; et des rois, Charles III, Charles IV; des princes du sang; des poètes qui s'appelaient Lope de Véga, Calderon; des hommes de guerre éminents, des gens du monde, n'avaient pas craint de compromettre leur dignité en souscrivant aux actes obligatoires de tous les confrères. On les a vus, une bourse en main, quêter, le soir dans les salons, comme à travers les rues, à la porte des églises, et, ramener dans le chemin du salut presque autant d'âmes qu'il s'en égarait. Ils possédaient une vaste maison de refuge, toujours ouverte aux pécheurs repentants, aux femmes qui s'étaient oubliés, aux hommes que la justice avait dégradés et qui n'osaient rentrer dans le monde. Aujourd'hui, l'établissement primordial s'est scindé en deux maisons distinctes; l'une qui reçoit les coupables, *culpables*; l'autre qui n'admet que les personnes égarées, *extraviados*.

Tel malfaiteur sort des prisons du royaume ou du bague; il se repent; il désire commencer une vie nouvelle; mais le moyen de refaire cette vie au milieu d'une société qui suspecte ses intentions, qui l'a repoussé, qui aurait honte de le reprendre ostensiblement dans son sein? En France, la chose ne serait guère possible; en Espagne rien ne paraît plus simple; il s'adresse à la maison du péché mortel; aussitôt elle lui ouvre ses portes; il y trouve des parents, des frères, des amis; on ne lui demande ni ce qu'il a fait, ni d'où il vient, ni ce qu'il entend devenir. Qu'en sait-il lui-même? L'important est de se cacher et de vivre. On lui donne une nourriture, un vêtement convenables, du travail, et bientôt cet être dégradé se régénère. Il en est de même des femmes égarées ou perdues. Quelle qu'ait été leur faute, elles trouvent amour, charité, dévouement, bons exemples dans la maison du péché mortel; et quand le stage de purification finit, elles reçoivent un certificat de repentance dont la valeur n'est contestée par personne, certificat qui leur ménage un retour honorable dans le monde. L'autre maison du péché mortel, consacrée aux femmes pauvres devenues mères, aux jeunes filles égarées, ne s'informe que d'une chose, de la réalité des grossesses. Pour entrer dans cette maison, il ne faut ni certificat, ni témoignage d'étrangers, ni recommandation de la police; il faut avoir besoin... « Les nobles cœurs qui composent la confrérie entendent la sainte mission qu'ils ont acceptée; ils savent que l'humiliation, que l'espionnage, que toutes ces

formalités appelées par le monde des précautions nécessaires, aggravent cruellement le malheur des victimes. Ils comprennent que les deniers qui leur sont donnés par la charité publique sont la propriété des malheureux, et non la leur. Aussi les pauvres femmes que la misère ou l'erreur conduit à la maison du péché mortel y sont-elles reçues avec bienveillance, sans curiosité; personne ne demande leur nom, ni celui de leur séducteur; et, en sortant, un certificat leur sera remis avec leur signalement, certificat qui ouvrira les portes de la maison paternelle, où, grâce aux mœurs du pays et au respect qu'inspire la pieuse confrérie, nul reproche, nul mauvais traitement ne les attend. Quel père oserait être plus cruel pour son enfant que ne l'ont été les étrangers? Comment ne pas s'incliner devant les douces et consolantes paroles que porte le certificat? « Les frères, dit la formule, supplient le père et la mère du porteur de ne point oublier que Dieu a pardonné à leur enfant, et qu'elle est digne de pitié et de consolation. » Malheur au père de famille qui, malgré cette douce invitation, maltraiterait sa fille: ce père passerait aux yeux de tous pour un misérable sans religion et sans entrailles. Bientôt, semblable aux parias, il se trouverait isolé au milieu du monde, car lui, faible mortel, aurait été plus exigeant que Dieu!... » Ce récit, emprunté à l'*Espagne pittoresque, artistique et monumentale*, dépeint, sous des couleurs vraies, un asile d'espérance, un système de mansuétude chrétienne bien dignes de nous faire aimer la religion qui les inspire et les soutient. Au milieu des débordements, des crimes de la nuit, on est heureux de voir les confrères du péché mortel suivre latéralement les rues, sillonner les places, les promenades, une lanterne à la main droite, une aumônière de l'autre; aumônière et lanterne sur lesquelles se trouve gravée l'ancre du salut, le symbole de la prévoyance. Aujourd'hui, les grands seigneurs ne quêtent plus; mais ils s'inscrivent, donnent et protègent.

Le Prado, les places et les principales rues de Madrid sont éclairés au gaz. Il en est de même dans les grandes villes comme Séville, Cadix, Barcelone. Malheureusement, c'est presque toujours avec trop de parcimonie. Hâtons-nous d'ajouter qu'en Espagne le manque d'éclairage n'a pas, à beaucoup près, les inconvénients qu'il présente en France où la

police nocturne se fait beaucoup moins bien par les patrouilles que par les serenos.

Citoyens honnêtes et dévoués, les serenos, munis d'une longue pique, *chuzo*, affublés d'une *montera* en cuir bouilli, d'un caban brun, ayant une lanterne en main ou accrochée à leur *chuzo*, stationnent, soit debout, soit couchés à l'angle des principales rues. Ils conduisent obligeamment à leur domicile les personnes égarées, ou se les repassent de sereno en sereno jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur but. Tant que dure la nuit, chaque heure ramène le chant du sereno : *Las doce*, ou *la una*, ou *las dos*, *las tres*, *sereno, ave Maria*. — Ont-ils soupçon de quelque voleur ? un sifflet se fait entendre ; puis tous les serenos y répondent de la même manière, et le malfaiteur, traqué comme un loup par d'adroits braconniers, échappe bien rarement aux filets de l'*alcalde de barrio*, le grand maître des serenos.

Sans la vigilance officieuse de ces *custodes*, l'étranger seul, au milieu d'une ville inconnue dont les pâles rayons de la lune éclairent à peine les numéros et laissent toutes les enseignes, toutes les indications illisibles, serait dans le plus grand embarras. Je l'ai plusieurs fois éprouvé par moi-même. A Barcelone, à Séville, surtout à Séville, où tant de rues se ressemblent et s'enlacent, on n'aurait vraiment d'autre ressource que de se coucher sur une dalle et d'attendre le jour.

Généralement, le matin, dans une bonne maison, les domestiques se bornent à relever les couchages ; de manière que la sieste y devienne possible comme sur un canapé ; on ne refait pas le lit avant le soir : méthode hygiénique excellente en ce qu'elle permet d'aérer cet appareil nocturne. Dans plusieurs provinces, le *moustiquaire*, sorte de filet destiné à garantir le visage du dard des insectes appelés moustiques, devient l'accessoire indispensable de la couche. Il est une autre espèce de couche, à l'usage des *arrieros*, des hommes de peine ou des commissionnaires, qui n'exige pas tant de soin. Enveloppés d'une épaisse couverture, ces gens-là s'étendent tous sous le porche des *ventas* et des *paradores*, n'ayant pour matelas que des gallets pointus et pour duvet des toiles d'araignées. Au jour, les commissionnaires sont debout, mais les *arrieros* sommeillent ordinairement jusqu'à huit ou neuf heures, malgré le bruit des pas-sants, le cri des ânes et le hennissement des mules.

Tout citoyen qui ne va ni au spectacle, ni à la promenade, ni dans quelque *tertulia*, passe au café une partie de sa soirée. On y prend des glaces, inférieures aux glaces françaises, *sorbetes* au *limone*, au *manté-cao*, au *melocotone*, mais rarement préparées d'une autre manière ; on y boit des verres d'eau glacée dans lesquels viennent se dissoudre des *azucarillos*, gâteaux de sucre spongieux très-légers, blancs ou roses ; on y prend aussi passablement de café, du thé et même de la bière.

Les théâtres s'ouvrent tard, le plus tôt à sept heures et demi, et se ferment généralement vers onze heures. On y est d'une manière assez commode, dans des stalles qu'ils appellent *lunettes*, toutes numérotées, et qu'il faut payer en outre du droit d'entrée. Ces *lunettes* ne sont occupées que par les hommes. Les femmes se placent obliquement au devant des loges dont il existe assez ordinairement quatre rangs ; et, comme elles n'assistent guère au spectacle que pour entendre la musique ou voir ce qui se passe dans la salle, la moitié des places de ces loges se trouve à contre-sens de la scène. En faisant à l'éventail sa part, aux colloques intimes la leur, aux préoccupations personnelles une autre part passablement large, personne ne sera surpris qu'une femme du monde assiste, sans ennui, vingt fois de suite à la même représentation ; aussi les théâtres italiens ne donnent-ils que cinq ou six pièces chaque année.

Il est un autre genre de spectacle très-divertissant ; c'est celui des bals donnés par les maîtres de ballets, dans certaines grandes villes, comme Grenade, Séville, Malaga, Valence, Madrid. Ils ont ordinairement lieu une fois la semaine. On y voit exécuter toutes les danses nationales ; mais l'étranger devra payer d'un *douro* les témoignages de distinction que lui donnent ces filles de l'air et de l'amour, élégamment chaussées, coiffées, peignées, vêtues de la *basquine*, et faisant leurs évolutions chorégraphiques, tantôt seules, tantôt accompagnées d'un *partner* en costume de *majo*.

Les Espagnols se lèvent très-tard. Je ne vois cependant pas trop ce qu'ils peuvent faire au lit, car ils y sont durement couchés, comme de vrais Spartiates, sur un matelas de l'épaisseur d'une main, recouvrant une paille serrée que soutient un plancher. A ces lattes juxtaposées, certains sybarites ont substitué un fond sanglé, sans oser s'élever encore

jusqu'à l'aldonado d'une paillasse élastique, malgré l'exemple donné par Barcelone et Vitoria, copistes assez fidèles des habitudes françaises. Je ne suis pas étonné si les guerriers espagnols se conforment avec tant de facilité aux exigences d'une campagne; car, en se couchant sur la terre, ils peuvent se croire dans un lit, et sous leur main se présentera toujours quelque marmiton capable de cuire le puchero. Au reste, loin de blâmer cette simplicité, je l'admire; je la crois plus voisine du véritable bonheur que ne saurait l'être notre sensualité parisienne.

Depuis que je connais bien les nuits d'Espagne, si splendides, si calmes, si pleines de parfums et de poésie, il m'est arrivé souvent de penser au colonel Cadalso, l'auteur des Nuits lugubres, *Noches lugubres*; œuvre mélancolique, imitée des *Nuits d'Young* et des *Méditations d'Hervey* sur les tombeaux. Qu'un Anglais, sous l'impression triste d'un ciel brumeux ou du retentissement des vagues, ait imaginé ces poétiques larmes dont s'enivrent les imaginations faibles, je le conçois; mais qu'un Espagnol, entouré des pompes de la nature, vienne pleurer à la manière anglaise, c'est ce que je ne comprends pas sans peine. Cependant il fut une époque où, devenu, comme Cadalso, rêveur au milieu des illusions de la jeunesse et des prestiges d'une admirable nature, je passais avec son fossoyeur des heures entières que j'eusse beaucoup mieux employées autrement.

XXVIII

LA RELIGION, LE CULTE ET LE PRÊTRE

L'Espagne a beaucoup perdu de son caractère pittoresque à la suppression des moines, et je ne vois pas ce qu'elle y a gagné sous d'autres rapports.

La. V. A. T. R. E. *Trà los Montes*, t. 99.

Diversité dans les formes du culte. — Je ne comprends pas l'Espagne sans les moines. — Processions à Otrone, à Barcelone, à Valence. — Singulier laisser-aller dans les cérémonies religieuses. — Célébration du dimanche. — Ornementation des églises. — Prédicateurs en plein air. — Le baloto et les différentes bulles. — L'Angélic. — Le viatique. — Le culte des morts. — Organisation actuelle du clergé.

L'unité dans la foi ne comporte pas plus l'unité dans les formes que la condition bipède de l'espèce humaine ne comporte une même chaussure, depuis les déserts glacés du Groënland jusqu'aux sables de l'Afrique. A chaque peuple sa manière de sentir et d'habiller sa croyance. On ne saurait, dès lors, apporter trop de réserve dans l'exposé critique du cérémonial ou des pratiques religieuses d'un pays, puisque ces choses sont inhérentes au caractère national.

La première fois qu'il m'arriva de visiter l'Espagne, je n'imaginai rien de mieux, en regard de ses édifices, du long manteau des hommes et de la mantille des femmes, que le froc du moine ou l'énorme couvre-chef du capellan. Quand je n'ai retrouvé ni le froc des moines, ni la robe des pères capucins, il m'a semblé que ma vieille Espagne s'en allait; et je remercie les confréries, les pèlerins, les processions de la reproduire sous mes yeux; je remercie le peuple de conserver dévotement à l'angle des carrefours ses madones, de les orner de bouquets et de les illuminer le soir; je lui sais gré d'habiller encore, comme autrefois, ses

vierges et ses saints, et de me faire assister à toutes les péripéties de leurs souffrances, puisqu'il a la volonté d'y assister lui-même. Je ne suis point en Espagne pour vivre à la française; et il me semble beaucoup moins méchant de mettre des larmes véritables dans les yeux de la Madeleine, ou du sang dans les plaies de Jésus-Christ, que d'entremêler, ainsi qu'on le pratique en France, aux gloires de Marie les anges pompadours, et le paradis des Grecs avec le paradis des chrétiens.

A Gironne, au moment de nous coucher, le tintamarre inaccoutumé des flûtes, des serpents et des timbales nous attira sur le balcon; la rue scintillait de lumières, et des milliers de têtes semblaient y onduler comme les flots. Des guerriers cuirassés ouvraient la marche. Venaient ensuite les sacristains, rubanés comme des chevaliers cadoches; les membres de confréries et de congrégations, porteurs d'énormes cierges; les bannières, les eroix, les flambeaux, puis, sur un piédestal porté par huit hommes, *Notre-Dame des Sept-Douleurs*, le sein percé de sept épées, et après Notre-Dame, les saints de la Catalogne; après les saints, une troupe, de pénitents pieds nus, couverts d'une espèce de burnous qui leur cachaient la figure, et traînant des chaînes; enfin le clergé, les autorités, le peuple, deux lignes de soldats sous les armes... Quand la procession fut passée, les pétards retentirent, le bruit des cloches recommença. Pendant toute la nuit, j'entendis des chants demi-sauvages, qui ne me donnèrent pas une haute idée de l'oreille et du goût des dilettants de cette partie de la Catalogne.

Barcelone m'offrit une procession semblable en l'honneur de sainte Eulalie, qui, vêtue comme une reine, chemina escortée de toutes les bêtes de l'Apocalypse, et précédée du Christ avec ses bourreaux. Dix mille âmes marchaient à leur suite; cent mille âmes étaient aux fenêtres, et pour que les dévotions ne fussent interrompues par rien, on avait eu soin de représenter dans l'après-midi *l'Elisa y Claudio*, del señor Mercadante, et le *Baile de Santa Eulalia*; de sorte que la même sainte que nous venions de voir danser au théâtre, nous la retrouvions par les rues et dans la *Seu*, entourée des pompes de l'Église. Le salut dura très-longtemps. Quelques musiciens, placés au jubé des orgues, chantaient plusieurs hymnes en mauvais latin, arrangées sur des airs d'opéra de Bellini, de Rossini, de Verdi, tandis qu'un prédicateur racontait,

entre chaque morceau musical, les mérites de sainte Eulalie, dont l'image, la vie, les médailles se vendent à profusion, sur de petites tables, dressées au fond ainsi qu'au pourtour extérieur du sanctuaire.

A Valence, j'ai vu promener de la même manière, la statue d'argent de saint Vincent Ferrer; à Saint-Jacques de Compostelle, la statue de Santiago; à Tolède, la Vierge¹; j'ai vu les pompes de la Fête-Dieu, lorsque l'Espagne possédait encore son armée de lévites blancs, gris, bleus, noirs et bruns; je viens d'assister, dans Madrid, à l'accomplissement d'une pratique touchante, le transport, en temps pascal, du corps de Jésus-Christ chez les malades, et partout le même caractère de dévotion m'a frappé:—conviction profonde chez le peuple, cérémonial regardé comme intéressant la population tout entière, comme absorbant les pensées de chacun, et que le clergé dirige avec un laisser-aller, avec une aisance qui n'existent nulle part ailleurs qu'en Italie. Ainsi, dans une cathédrale que je ne nommerai point, ne voulant pas faire de critique *ad hominem*, j'ai vu l'officiant, porteur du saint ciboire, causer familièrement avec un autre chanoine tout le temps qu'a duré cette cérémonie; ailleurs, j'ai vu, lorsqu'on chantait la grand-messe, un grand contre, dans sa stalle, écrire des lettres et régler des comptes, etc., sans que personne ait eu l'idée de trouver mauvaises des pratiques qui nous choqueraient en France, où nous sommes cependant bien moins dévots qu'en Espagne.

Le dimanche, presque tous les magasins demeurent ouverts, presque tous les chantiers sont occupés, au moins jusqu'à midi. Pourvu que l'ouvrier ait entendu la messe, pourvu qu'il dise son *Angelus*, qu'il communie à Pâques et qu'il fasse maigre les jours prescrits, liberté pleine lui est laissée de travailler quand cela lui convient.

La disposition, l'ornementation des églises sont conformes au sentiment de ceux qui les fréquentent. Ils aiment l'éclat, l'or, les couleurs heurtées; il leur faut des retables gigantesques, des autels nombreux, des christes et des madones bien vêtus, des saints colorés, des martyrs exhalant le dernier soupir au milieu de souffrances atroces et des bourreaux dignes de ce nom. « A Malaga, dans l'église des frères

¹ Voyez le chapitre intitulé *les Saints d'Espagne*.

de la Merci, j'ai rencontré, dit M. Menière, un saint nouveau qui m'a vivement intéressé. C'est saint Serapion, martyr, dont la statue, presqu'une de grandeur naturelle, m'a offert un magnifique exemplaire du goût des Espagnols pour les images sanglantes. Le susdit personnage est attaché à une croix de Saint-André, son corps est nu, et la rage des bourreaux s'est épuisée dans les inventions chirurgicales les plus barbares. Un énorme coup de sabre a divisé le cou; la tête, retenue seulement par quelques lambeaux de peau, pend sur l'épaule du patient, et cette plaie fournit une grande quantité de sang qui ruisselle sur la poitrine. Les membres n'ont pas été mieux traités que la tête : au niveau de chaque articulation, une énorme plaie divise toutes les parties molles, et ce cadavre, ainsi découpé, ressemble à ceux qui, dans nos amphithéâtres, ont servi à la manœuvre des amputations. Ce spectacle est hideux, et il y a de quoi faire accoucher subitement les femmes grosses. » (Voyage cité). Nous avons vu beaucoup d'images aussi repoussantes, beaucoup de christs dont l'aspect fait mal; mais, en revanche, des vierges et des saintes habillées avec tout l'appareil mondain des modes actuelles. Presque dans chaque sanctuaire se trouve quelque chapelle privilégiée surchargée d'*ex voto* : malgré le grand nombre des autels, malgré la multiplicité de personnages qui les surmontent, il nous a paru que les églises d'Espagne possédaient moins de décors superflus et de mauvais goût que les églises de l'Allemagne et que certaines églises françaises.

Dans la plupart des églises, il n'y a ni bancs, ni chaises; le dallage est couvert de larges paillasons où les femmes s'agenouillent et s'accroupissent, jambes croisées, comme les tailleurs, tandis que les hommes restent debout. Excepté pendant la quinzaine pascalo, les femmes n'ont presque jamais de livre; elles se signent avec le dos du pouce sur les lèvres, sur le menton, sur le front; elles font une révérence, puis s'agenouillent ou s'assoient, et, tant que dure l'office, elles se caressent la figure avec le vent de leur éventail. En sortant, même genuflexion, mêmes signes de croix.

Jadis, à Madrid, et dans les principales villes d'Espagne, il y avait presque en permanence des prédicateurs sur les places et les carrefours, surtout tant que durait le temps pascal. La foule s'y assemblait,

et une quête abondante suivait la prédication. Aujourd'hui, cela se pratique encore dans quelques villes écartées, quand il y a mission ou fête patronale. Il m'est arrivé d'entendre un de ces sermons fait sur la place d'une petite ville par un ancien capucin, qui raconta ponctuellement, comme s'il y eût assisté, toute la passion de Notre Seigneur. Cet homme-là connaissait Nazareth et Jérusalem aussi bien qu'un pèlerin qui aurait piétiné vingt ans la terre sainte; il avait arpenté les hauteurs du Calvaire, calculé l'ombre de ses oliviers et mesuré, le mètre en main, le voile du temple au moment de sa déchirure; il donnait le portrait du Christ et de Marie, celui de Joachim, de sainte Anne et de saint Joseph, mieux que ne l'eût crayonné saint Luc; il exhibait le signalement des deux larrons de manière à ravir d'aise les bons gardarmes de la Seine. Le sermon fut terminé par une confession à haute voix, par des témoignages de repentance et des *mea culpa* qui attendrèrent l'honorable assemblée.

Ce même jour, il m'est arrivé de faire une connaissance fort curieuse, la connaissance du *bulero* ou colporteur d'indulgences, véritables narcotiques qui ne guérissent pas les consciences, qui n'ouvrent pas seules les portes du ciel, mais qui, mettant votre âme dans un calme provisoire, laissent aux remèdes véritablement efficaces le temps d'agir. Je ne sais si cette explication sera du goût des docteurs en Sorbonne; je la leur livre en toute humilité.

Il existe une bulle *de carne* dont j'ai parlé précédemment au chapitre cuisine; une bulle des vivants, *de vivos*; une bulle des morts, *de defuntos*; une bulle de la sainte croisade, *de la santa cruzada*, et une bulle *de composicion*. Chacune de ces bulles possède sa valeur, son application spéciale, et c'est à en proclamer l'excellence que le *bulero* prodigue ses poumons et sa rhétorique.

La bulle des vivants préserve du purgatoire; elle concède indulgence plénière illimitée pour tous les péchés, moyennant une bagatelle de soixante-dix-sept centimes dans les deux Castilles; de cinquante-trois centimes en Aragon, en Catalogne, en Navarre, et de vingt-six centimes et demi dans les royaumes de Valence et de Murcie, ainsi qu'aux îles Baléares et aux Canaries.

La bulle des morts s'achète trente-sept centimes et demi par tout le

royaume, au profit d'un parent, d'un ami trépassé. Chaque bulle délivre une âme des peines du purgatoire.

La bulle de la croisade, pur objet de luxe aujourd'hui qu'il n'y a plus d'expéditions en terre sainte, ni de campagnes contre les hérétiques, ne coûte que la bagatelle de quatre sous, vingt-sept maravédis, à moins d'être titré, car alors il faut la payer deux francs soixante-dix-huit centimes, et bien des gens du commun se la procurent à ce dernier prix, afin de passer pour illustres.

Avec une bulle de composition, vous vous relevez de toutes les censures possibles; vous lisez impunément les mauvais livres, vous demeurez impunément au-dessous de vos promesses; vous pouvez être agent de change et voler à la hausse et à la baisse; être avoué, huissier, grossir le chiffre de vos frais et plumer un malheureux plaideur. Les foudres de l'excommunication seront détournées par ce paratonnerre mieux que les foudres électriques par la tige de Franklin. Cette bulle coûte un franc trente-sept centimes, mais il faut confession et repentir pour la rendre efficace.

La vente des bulles, défalcation faite de tous frais, produisait autrefois en Espagne la somme vraiment fabuleuse de vingt-cinq millions. Quoique cette vente ait bien diminué, elle est encore considérable.

A propos des nuits d'Espagne, nous avons dit un mot de l'*Angelus*, cette salutation sentimentale à la souveraine du ciel, à la mère des anges. On tinte sept coups régulièrement séparés, puis sept autres coups qui se suivent de plus près, et toute une ville devient aussitôt immobile, silencieuse, pour se mieux recueillir et communiquer avec le ciel. Quelle plus touchante habitude que celle qui, deux fois le jour, met l'âme des créatures en rapport direct avec l'âme immense dont elle émane! Dans les villages, la prière du soir, le baiser de famille, les vœux réciproques qu'on s'adresse pour la nuit, suivent immédiatement l'*Angelus*.

Il existe un autre usage qui m'a toujours pénétré d'une émotion involontaire, c'est le transport solennel du viatique aux malades. Le prêtre, monté dans un carrosse, marche précédé d'enfants de chœur, accompagné de flambeaux. Au bruit de la sonnette d'agonie, tout le monde s'agenouille; les conversations cessent, les plaisirs mondains

restent suspendus; au café, dans les soirées, dans les bals, chacun se lève, chacun se signe ou s'incline: on a compris l'hommage qu'il faut rendre au roi des rois. — Jadis, en certaines villes, le porte-Dieu sortait de l'église presque clandestinement, couvert d'un manteau et cachant au fond d'un sac le saint ciboire où se trouvait l'hostie consacrée; usage qui provenait de la crainte d'une profanation, quand les Juifs et les Maures occupaient l'Espagne. En d'autres villes, le viatique ne se montrait pas sans un nombreux cortège: des porteurs de cierges, des hauts-bois maures, appelés *donzainas*, et un petit tambour le précédaient, et tout ce monde pénétrait jusqu'au lit du moribond. On n'attendait jamais qu'il fût décédé pour le revêtir d'un froc de moine, si c'était un homme; ou d'une robe de religieuse, si c'était une femme. D'avance, le choix s'en faisait par le malade, qui espérait finir de la sorte plus saintement sa vie. Il n'oubliait jamais non plus l'article des messes, et, quelque fût l'état de sa fortune, l'argent réservé pour elles demeurait hors de l'atteinte des créanciers. L'Église veillant sur son âme s'interposait entre elle et la grille des huissiers. Ces pratiques existent encore de nos jours, mais elles sont beaucoup plus rares qu'autrefois.

Ici le culte des morts, l'amour des âmes paraissent universels. Nous avons été témoin en Allemagne, en Suisse, de la touchante sollicitude avec laquelle on couvre de fleurs la tombe de ses amis ou de ses proches. Les trépassés espagnols ne sont pas traités avec moins d'égards. «Chaque goutte d'eau bénite, répandue sur la tombe des morts, éteint quelque peu les flammes du purgatoire,» disent les curés, et chaque fidèle arrose avec zèle les cendres qu'il affectionne. La veille du jour des Morts, dans beaucoup de localités, la foule se rassemble sur une place publique: on y fait une vente criée au profit des âmes du purgatoire, c'est-à-dire qu'on aliène tous les objets recueillis précédemment chez les particuliers au nom des trépassés. C'est à qui renchérira davantage. J'ai vu un pigeon se vendre deux pecettes, une poule un douro. La provenance de cette vente se convertit en messes pour tirer les âmes du purgatoire. Il en est de même des bals, des concerts, des représentations théâtrales données au profit des âmes; âmes heureuses, dont l'affranchissement s'annonce, en quelques églises de campagne, de

la manière suivante : *Hoy se saca anima*, aujourd'hui on retire une âme.

Le jour de la Toussaint, les personnes pieuses portent des cierges allumés sur la tombe de leurs parents, attendu qu'alors, dit le vulgaire, toutes les âmes font une procession, et qu'elles ne peuvent y assister qu'autant qu'elles sont munies d'une lumière. On voit même des gens crédules parer la couche d'honneur de la maison et la laisser vide, pour qu'elle serve au délassement des âmes errantes.

Bien réduit de ce qu'il était jadis, surtout depuis la loi du 29 juillet 1837 qui confisque les biens de l'Église au profit de l'État, et celle du 26 mai 1843, qui classe tout le personnel ecclésiastique, le clergé d'Espagne se trouve dans une condition presque semblable à celle du clergé de France. Il se divise en huit archevêchés, Tolède, Burgos, Grenade, Santiago, Séville, Tarragone, Valence et Saragosse; cinquante-un évêchés, soixante et une cathédrales et cent quatorze collégiales ayant une juridiction presque épiscopale. Les évêchés comprennent des paroisses de trois classes différentes. Les tribunaux de la Rote et de l'Inquisition; les maisons religieuses qui ne sont pas royales, ou qui ne sont pas consacrées aux soins des malades, à l'instruction des pauvres, n'existent plus; et les revenus des maisons conservées subissent un examen administratif. Chaque diocèse possède son séminaire, mais les études y sont très-médiocres. Nous avons rencontré, surtout dans les campagnes, passablement de prêtres ne comprenant pas le latin, sachant mal l'espagnol et prêchant en patois du pays. Néanmoins, il est peu de chapitres, peu d'établissements d'instruction où ne se trouvent quelques ecclésiastiques instruits. En vingt localités différentes nous avons vu percer, sous leur robe sévère et sous leur sombrero si démesurément long, un naturel aimable; toujours, par exemple, nous nous rappellerons avec plaisir le respectable doyen du chapitre archiepiscopal de Séville, don Ceperan, littérateur, agronome, publiciste, homme de goût, digne d'habiter la maison où mourut le célèbre Murillo, car il apprécie fort bien ses œuvres; nous nous garderons bien d'oublier aussi don Ramon, bibliothécaire provincial de Tolède, et le savant bibliothécaire de l'Escorial, à qui nous avait recommandé don Genaro Perez à Villa-Amil.



Dégénérescence de l'armurerie espagnole. — Son histoire. — Objets principaux de l'Armeria. — Armuriers célèbres. — Un relevé de dépenses par Gonzalve de Cordoue. — Musée d'artillerie. — Musée des ingénieurs militaires. — Musée natal. — Cabinet topographique.

Une lionne parisienne, des plus lionnes, m'avait prié de lui rapporter un cuchillo catalan, et je m'étais promis d'acheter, pour quelques amis, des escopettes andalouses ou des pistolets de Barcelone; ces pistolets qui frappaient un homme à cinq cents pas, et ces fusils aussi sorciers que le fusil de Robin-des-Bois, allant chercher dans l'espace le cœur de leur ennemi. Mais vaines ont été mes recherches. Les armuriers de Tolède, de Valladolid et de Madrid ne m'ont rien offert d'antique ni rien de moderne qui soit perfectionné. L'armurerie castillane a franchi les Pyrénées; elle est allée se fixer sur les bords de la Tamise ou de la Seine. Pour avoir un véritable produit espagnol, il faut le demander aux fabricants de la rue Vivienne ou d'Oxford Street; de même que, pour connaître l'histoire de l'art, on ne peut se dispenser d'étudier l'*Armeria Real*.

Déjà du temps d'Auguste, les armes ibériennes jouissaient d'une grande réputation, car Valerius en parle au trois cent quarante-unième vers de son poème sur la chasse, lorsqu'il dit : *Imo toletano præcingant ilia cultro*. Depuis lors, presque sans interruption, la fabrication toledane est demeurée célèbre; les Maures l'ont favorisée, et les rois d'Espagne ont accordé divers privilèges aux artistes qui s'en occupaient. Il parait qu'autrefois tout le fer employé provenait des mines de Mon-

dragon, et que les fabricants préféraient le séjour de Tolède à tout autre séjour, en raison de la qualité des eaux et de la terre d'alluvion du Tage, regardées comme très-convenables pour la trempe de l'acier. L'établissement des ateliers de Barcelone, de Séville et de Valladolid, est postérieur de bien des années à celui de Tolède, et jamais ils n'ont joui de la même réputation, surtout en ce qui concerne les armes blanches.

A voir l'*Armeria*, décrit d'une manière si consciencieuse par *el exc^{mo} señor don Jose Maria Marqués*, on dirait qu'un champ clos va s'ouvrir, qu'une lutte se prépare entre les Castellans et les Maures, dont les armures, les harnais de guerre sont étalés dans une vaste salle, comme s'il ne s'agissait que de s'en revêtir, et que, pour assister à cette lutte, les plus vaillants capitaines, les rois les plus chevaleresques, depuis le Cid jusqu'à François I^{er}, depuis François I^{er} jusqu'à Murat, eussent d'avance envoyé là leur costume de bataille, ou tout au moins leur casque et leur épée. Des équipements indigènes et mauresques y paraissent au grand complet. Nous avons remarqué des casques, des cuirasses, des brassards, niellés, ciselés avec une délicatesse infinie, et des sellés brodées, étincelantes d'or et d'argent. Quelques pièces présentent des formes très-élégantes, une ornementation bizarre, mais en général d'assez bon goût. Par malheur, les noms, les dates manquent à cette collection, comme à presque toutes les collections espagnoles. On pourrait encore suppléer aux dates moyennant l'étude du faire, mais les noms, les noms historiques surtout, forment une lacune bien regrettable. Ici, l'ordre n'est même qu'apparent; des pièces d'armures réunies sous un seul numéro appartiennent quelquefois à des âges fort éloignés les uns des autres.

Parmi ces armures, il s'en trouve de magnifiques ayant appartenu certainement à des kalifs et présentant gravés des versets du Coran; il en est d'autres qui portent le nom du Cid, Rui Diaz de Vibar, El Campeador; de don Jaime I^{er} d'Aragon; d'Isabelle-la-Catholique; de Bernard de Carpio; de l'empereur Charles-Quint; de Fernand Cortès; du fameux duc d'Albe; du roi Philippe II, etc. Nous croyons volontiers aux attributions qui portent sur des objets du seizième siècle, mais nos doutes grandissent à proportion de l'éloignement des époques. Ainsi, malgré la

parole du gardien, appuyée des témoignages des catalogues et des guides, nous n'avons pu voir, dans la prétendue voiture de Jeanne la Folle, mère de Charles-Quint, autre chose qu'une œuvre de la fin du dix-septième siècle, tandis que la carriole de son fils, avec ses courtines et ses coussins de cuir, porte bien le caractère de l'époque dont on la fait dater. Nous avons été frappé de l'exécution d'un bouclier par Benvenuto Cellini, et du travail remarquable d'une armure donnée par Louis XIV à son petit-fils Philippe V.

L'*Armeria* nous a paru contenir plus d'armures complètes que n'en possède le Musée d'artillerie parisien; plus de pièces d'une grande valeur artistique; mais il est très-inférieur à notre Musée d'artillerie, comme suite, comme classification chronologique. La collection d'épées et la collection d'arquebuses méritent une attention particulière, quoiqu'on en voie peu d'antérieures au seizième siècle. Elles portent, de même que les gravures, une marque de fabrication, et si l'on ne peut, faute de documents, remonter aux possesseurs, on peut du moins faire la part de chaque atelier principal. Nous avons constaté le caractère des œuvres du célèbre Julian del Rey, surnommé le Maure, parce qu'il avait travaillé pour Boabdil, roi de Grenade, avant d'être employé par Ferdinand; de Juan Martinez Menchaca, qui eut, au commencement du seizième siècle, un atelier à Lisbonne, à Séville et à Madrid, aussi bien qu'à Tolède; d'Antonio Ruiz, armurier du roi, contemporain de Martinez, fixé à tour à tour à Tolède et à Madrid; et de trente autres chefs d'ateliers, les Gutierrez, les Hera, les Hernandez, les Maestre, les Martinez, les Ruiz, les Sahagun, etc., etc., qui se sont succédé de père en fils, qui ont formé quantité d'élèves dont les produits étaient encore très-estimés à la fin du siècle dernier.

La fabrication madrilénienne luttait pour lors d'importance avec la fabrication tolédane, non-seulement pour les armes blanches, mais encore pour les arquebuses. Ce fut au commencement du seizième siècle que Charles-Quint, éprouvant la nécessité d'avoir à sa disposition une fabrique permanente d'armes à feu, fit venir du fond de l'Allemagne deux arquebusiers distingués, Simon Marquart et Pierre Maës, qu'il établit à Madrid. Maës ne parait pas y être demeuré très-longtemps, tandis que Simon Marquart se fit connaître du monde entier sous la dénomination de Simon de Hozès, Simon aux deux faucilles, par allusion à l'estampille

dont il marquait ses ouvrages. Ayant eu deux fils, Philippe et Simon, arquebusiers comme lui, on le surnomma le Vieux. Nos trois maîtres formèrent école. Ils eurent pour élèves Laguisamo, Pedro, Muñoz et Jean de Metola qui s'établirent à Séville; André Herraéz à Cuença; François Hernandez à Cordoue; Jean Salado à Madrid; Pierre Palacios à Soria, et Cristobal Frisleva à Saragosse. Sous la protection des rois d'Espagne, l'arqueuserie madrilénienne prima les autres arqueuseries; celle de Barcelone lui fut même inférieure. Une invention heureuse, le système de détente, fixa sur Simon Marquart, le fils, l'attention publique, et mérita aux escopettes péninsulaires la réputation qu'elles ont eue. Dans le dix-huitième siècle un nouveau perfectionnement dans la charge, dont MM. Robert et Lefaucheur se sont attribué la première idée, agrandit la vogue des fusils espagnols; mais ce perfectionnement n'était déjà qu'une réminiscence, puisqu'au seizième siècle Cristobal Frisleva l'avait trouvé, comme le prouve le n° 2319 de l'Armeria. Ces phases progressives dans l'art de tuer les hommes se dessinent avec évidence sous les noms de Jean Sanchez, Gaspar Fernandez, Domingo Garcia, Jean Relen, Nicolas Bis, Alonso Martinez et Louis Santos, qui remplissent, jusqu'au règne de Charles III, un intervalle de cent cinquante années. A dater de cette époque, les arquebusiers se multiplient, mais il ne reste guère à citer que Manuel Sutel, Joachin Celaya, Augustin Bustindui et la famille des Lopez. Les autres arquebusiers nous font l'effet d'ouvriers habiles, tandis que ceux désignés nominativement par nous méritent de prendre rang avec les artistes contemporains.

On ne saurait traverser Madrid sans aller visiter l'Armeria, et pour le faire d'une manière fructueuse, il faut se procurer le catalogue rédigé par don José Maria Marquesi¹.

MUSÉE D'ARTILLERIE.

Créé en 1803, sous le titre de Musée militaire, réorganisé en 1823 et placé au Buen-Retiro, ce musée d'artillerie comprend tous les mo-

¹ Petit livre de xx, 198 et 119 pages, avec x planches gravées, indiquant les marques des maîtres. On trouve dans ce livre de précieuses indications historiques.

dèles qui peuvent servir à l'arme et des échantillons de l'ancien matériel. On y voit des pierriers, des canons, des arquebuses, des épées, des lances, des sabres classés chronologiquement; on y montre la tente de Charles-Quint, l'étendard avec lequel Fernand Cortès a conquis la Nouvelle-Espagne, la lance de Fernand de Lugo et d'autres pièces intéressantes. La salle principale, où se trouvent les curiosités du Musée, est l'ancien salon royal dans lequel se réunissaient les Cortès en 1789.

Au milieu de cet appareil militaire, un petit cadre a particulièrement fixé notre attention. C'est la copie d'une note de dépenses faites par le célèbre Gonzalve de Cordoue dans certaine expédition qu'on trouvait, avec raison, bien onéreuse pour la couronne. La note autographe existe à Londres, mais l'Armeria se montre satisfait d'en posséder la copie.

Au jour fixé, le grand capitaine arrive devant la commission des finances présidée par le monarque, qui avait eu le tort d'admettre un examen contradictoire sous un régime absolu qui fonctionnait sans commission du budget, sans cour des comptes, sans conseillers d'Etat. Gonzalve ressentait profondément cette injure et il voulait mettre dans sa justification le laconisme d'une âme ulcérée.

Seigneur, dit-il, voici mes chiffres :

- 1° 200,720 ducats donnés aux moines, aux religieuses et aux pauvres, afin que leurs prières assurassent la prospérité des armes espagnoles;
- 2° 100,000 pour achat de pics, de pelles et de pioches;
- 3° 100,000 pour de la poudre et des balles;
- 4° 10,000 pour des gants parfumés, afin de préserver les troupes de la mauvaise odeur produite par les corps des ennemis tués sur le champ de bataille.
- 5° 170,000 pour renouveler les cloches usées et détruites à force de sonner nos victoires;
- 6° 50,000 pour eau-de-vie distribuée aux troupes les jours de combat;
- 7° 1,500,000 pour la garde, la nourriture, l'entretien des prisonniers et des blessés;
- 8° 1,000,000 pour des messes d'action de grâce et des *Te Deum*;
- 9° 100,000,000 pour la patience que j'ai mise hier à écouter un roi demandant des comptes au vainqueur qui vient de lui faire cadeau du royaume de Naples.

Les rois d'aujourd'hui seraient moins endurants, l'administration plus sévère, et les généraux, quelque grands qu'ils soient, plus respectueux.

MUSÉE DES INGÉNIEURS MILITAIRES.

C'est une collection de modèles semblable à celle de l'École d'application d'artillerie et du génie de Metz. Ils occupent, rue d'Alcala, n° 63, le palais de Bellevue, et se trouvent classés en différentes salles de la manière suivante : Topographie, fortifications permanentes, construction, gymnastique, technologie, fortifications de campagne.

MUSÉE NAVAL.

Indépendamment des modèles qu'il renferme, on y voit les portraits des marins espagnols célèbres, Christophe Colomb, D. Alvaro Bazan, marquis de Santa-Cruz, D. Jorge Juan, D. Antonio de Ulloa, Ensenada, Patino, Mazarredo, Gravina, etc. On y montre, avec vénération, un sabre donné par Napoléon au général Uriarte. La fondation de ce musée est due à la munificence de Ferdinand VII. Il se trouve rue du Procureur, n° 2.

CABINET TOPOGRAPHIQUE.

Il occupe un des salons du Buen-Retiro et présente les plans en relief de toutes les grandes villes du royaume. Le plan de Madrid mérite surtout beaucoup d'éloges par son exactitude et sa grandeur. Cette collection ne date que de l'année 1834 : on la doit au zèle du brigadier d'artillerie D. Léon Gil de Palacio.

On cite encore, comme méritant d'être vus, le conservatoire des arts, le dépôt d'hydrographie, le dépôt de la guerre, le cabinet des matrices et des médailles de la monnaie, le cabinet d'anatomie et de pathologie de la faculté de médecine, les collections de la faculté de pharmacie; mais on s'attend à trouver mieux dans une capitale.

XXX

CABINET D'HISTOIRE NATURELLE.

Fondation du cabinet d'histoire naturelle par Charles III. — Palais de l'Académie. — Collections de G. Bowles et de P. F. Davila, le naturaliste Edouard Carreño. — Le magatherium giganteum. — Le chimiste Proust à Madrid. — Jardin botanique.

Cette superbe collection, connue des savants de l'Europe, est assurément digne de fixer leur attention, même après qu'ils ont vu les richesses de Berlin, de Paris et de Londres. En jour, Charles III, qui s'entendait si bien aux grandes choses, fait venir son architecte don Juan de Villeneuve et lui demande le plan d'un palais propre à recevoir les merveilles des trois règnes, et Villeneuve conçoit, exécute ce magnifique édifice où se trouve si mal à l'aise le musée de peinture et de sculpture. Ces objets se trouvaient réunis dans l'ancien palais de l'Académie de Saint-Ferdinand; mais le provisoire devint définitif, et la négligence avec laquelle, pendant cinquante ans, fut administré le cabinet, a rendu suffisant l'espace qui le renferme. Il date de Ferdinand VI. Ce fut D. Guillaume Bowles qui en jeta les premiers fondements; on y joignit plus tard la célèbre collection de Pierre-François Davila, qui, moyennant un contrat, non moins honorable pour le gouvernement que pour lui, demeura chargé de la direction de son propre musée, aux appointements de quinze mille francs sa vie durant. Des donations particulières, des achats vinrent enrichir cette collection. Aujourd'hui, les minéraux, remarquables par la beauté des échantillons, les marbres du pays, occupent deux grandes salles. Les animaux, quadrupèdes, oiseaux, poissons, reptiles, insectes, classés d'une manière convenable, se trouvent distribués en cinq salles, où se recon-

nait, dans la collection entomologique, la patience intelligente du jeune Édouard Carreño, enlevé prématurément aux sciences qu'il eût cultivées avec succès. Une inscription votive consacre sa mémoire. Il est une salle remplie par l'anatomie comparée; une autre par les ossements et les coquilles fossiles. Dans cette dernière salle se trouve, entre autres objets d'une grande rareté, le *megatherium americanum* ou *giganteum* de Cuvier, quadrupède énorme découvert en 1789, à une profondeur considérable, non loin de Buenos-Ayres. Ce curieux contemporain du dernier déluge, recueilli avec soin par le marquis de Loretto, gouverneur vice-roi de la province, monté sous la direction intelligente du professeur Bru, qui en a donné la description à la fin du siècle dernier, étudié de nos jours successivement par Cuvier, par MM. Pander et d'Alton, et par le docteur Clift, n'existe plus seul comme un être égaré d'outre-monde; on a trouvé d'autres animaux semblables sur les rives de la Plata. Ce témoin d'un âge où l'homme n'existait point encore est d'une taille prodigieuse; il a le volume d'un éléphant d'Asie, mais une hauteur moins prononcée. Les particularités les plus remarquables de sa structure sont celle-ci : tête petite et allongée; dents molaires en petit nombre, très-grosses et cannelées longitudinalement; point d'autres dents; col flexible et long; côtes énormes; queue qui gagne le jarret; membres très-robustes; doigts bien prononcés, armés d'ongles crochus qu'enserrrent des gaines osseuses; talon faisant saillie aux membres postérieurs. « Le volume des os de ce personnage mystérieux, devant lequel M. le docteur Menière est resté comme nous en contemplation plus d'une heure, les énormes saillies que l'on aperçoit de toutes parts et qui indiquent l'attache de muscles immenses, tout contribue à prouver qu'il était doué d'une force prodigieuse. Mais quel était son genre de vie? Évidemment il n'appartenait point à la classe des animaux carnassiers, car s'il porte des ongles de tigre, il a les dents d'un éléphant, et il faut en conclure qu'il se nourrissait de végétaux, probablement de racines. Ses griffes servaient à fouir, à démêler ceux des aliments qui lui convenaient le mieux. On le range dans la famille des tatous; quelques naturalistes lui donnent une cuirasse composée de grandes écailles, et don Damasio de Harranaga, curé de Montevideo, qui avait assisté aux fouilles pri-

mitives, assure que l'on a trouvé près du squelette des débris de carapace qui devaient lui servir d'enveloppe. Geoffroy Saint-Hilaire n'a point admis ce fait, et les savants qui se sont occupés du même sujet ne restent pas tout à fait d'accord sur ce point. » (Voyage cité.) Plusieurs salles renferment des objets historiques recueillis parmi les tribus indiennes, ou rapportés de la Chine ou du Japon; des monuments d'antiquité égyptienne, grecque, étrusque et romaine; quelques sculptures moyen âge et renaissance, des faïences et des poteries. Une bibliothèque, très-bien composée, qui s'accroît chaque jour, fait le complément des richesses dont nous venons de présenter l'exposé. « En visitant ces belles choses, dit encore M. Menière, j'ai senti so réveiller en moi un vieux souvenir de ma jeunesse. Autrefois, j'ai vu, dans la ville d'Angers, un savant de premier ordre, le chimiste Proust, qui m'a parlé bien souvent de tout ce qu'il avait fait en Espagne, à l'époque où le roi Joseph, frère de l'empereur Napoléon, régnait à Madrid. Mon illustre compatriote avait été nommé directeur de l'établissement scientifique dont nous parlons. Il me revient en mémoire un morceau d'or natif, grosse pépite, qui n'avait de rivale dans aucun des cabinets de l'Europe, car elle pesait sept à huit kilogrammes. Il n'en existe plus que la place, un adroit voleur l'ayant fait disparaître. »

Peut-être le jardin botanique serait-il mieux placé parmi les dépendances du Buen-Retiro ou du Prado; car, si nous le classons avec les sujets d'études, on nous demandera comment il se fait qu'il soit encore ordonné d'après le système sexuel, au lieu de l'être selon la méthode de Jussieu; on nous fera remarquer la pauvreté des serres qui devraient contenir tant de raretés des deux mondes. Ce jardin a pour premier fondateur Ferdinand VI, et pour second Mécène Charles III qui le fit établir dans le lieu qu'il occupe aujourd'hui.